- PALLI

Digitized by Google

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S.
8 · V - 7

Digitized by Google

III 8 V 7

SHIRLEY

ET

AGNÈS GREY

Digitized by Google

COULOMMIERS. — TYPOGRAPHIE A. MOUSSIN.

Digitized by Google

79411

SHIRLEY

ET

AGNÈS GREY

PAR CURRER BELL

ROMANS ANGLAIS

TRADUITS

PAR CH. MM. ROMEY ET A. ROLET

TOME SECOND

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869
Tous droits réservés

Digitized by Google

SHIRLEY.

CHAPITRE PREMIER.

Les vieux cahiers d'exercices.

A l'époque où les habitants de Fieldhead revinrent à Briarfield, Caroline était à peu près rétablie. Miss Keoldar, qui avait reçu par la poste des nouvelles de la convalescence de son amie, ne laissa pas une heure s'écouler entre son arrivée au manoir et sa visite à la rectorerie.

Une pluie douce et abondante tombait sur les fleurs tardives et sur les arbustes jaunis par l'approche de l'automne, quand on entendit s'ouvrir la porte du jardin, et l'on vit passer devant la fenêtre la forme bien connue de Shirley. A son entrée, elle montra ses sentiments à sa manière. Quand elle se trouvait profondément émue, par une crainte sérieuse ou par la joie, elle parlait peu. Rarement elle permettait à la plus forte émotion d'influencer sa langue, et souvent son œil même n'en était pas affecté. Elle prit Caroline dans ses bras, lui donna un regard, un baiser, puis lui dit :

« Vous êtes mieux. »

Puis une minute après :

« Je vois maintenant que vous êtes hors de danger; mais prenez garde. Dieu, qui vous accorde la santé, n'entend pas peut-être qu'elle soit exposée à soutenir de nouveaux chocs. »

Elle continua à parler avec vivacité du voyage. De temps à autre son œil se dirigeait sur Caroline : on pouvait lire dans ce regard une profonde sollicitude, un peu de trouble et aussi d'étonnement.

« Elle est peut-être mieux, disait ce regard; mais combien elle est faible! Quel péril elle a traversé! »

Tout à coup son regard revint à mistress Pryor : il la transperça.

« Quand ma gouvernante reviendra-t-elle auprès de moi? demanda-t-elle.

— Puis-je tout lui dire? demanda Caroline à sa mère. »

Cette permission lui ayant été accordée par un geste, Shirley fut instruite de ce qui s'était passé en son absence.

« Très-bien, dit-elle froidement. Très-bien; mais ce n'est pas une nouvelle pour moi.

— Quoi! saviez-vous...?

— J'ai deviné depuis longtemps toute cette affaire. J'ai appris quelque chose de l'histoire de mistress Pryor, non par elle-même, mais par d'autres. Je savais tous les détails du caractère et de la carrière de James Helstone : une après-midi de conversation avec miss Mann m'a rendue familière avec tout cela. Aussi est-ce un des exemples que met en avant mistress Yorke, un de ces fanaux à lumière rouge qu'elle place sur le chemin du mariage pour en détourner les jeunes ladies. Je crois que je me serais montrée assez sceptique à l'endroit de la vérité du portrait tracé par ces deux ladies. Je questionnai M. Yorke sur ce sujet, et il me dit : « Shirley, ma fille, si vous désirez savoir quelque chose sur ce James Helstone, je ne puis que vous dire que c'était un homme-tigre. Il était beau, dissolu, doux, trompeur, poli, cruel. » Ne pleurez pas, Cary; nous n'en parlerons plus jamais.

— Je ne pleure pas, Shirley; ou si je pleure, ce n'est rien. Poursuivez : vous n'êtes pas mon amie, si vous me celez la vérité. Je déteste cette fausse manœuvre de déguiser, de mutiler la vérité.

— Heureusement, j'ai dit à peu près tout ce que j'avais à dire, excepté que votre oncle lui-même confirma les paroles de M. Yorke : car lui aussi abhorre le mensonge, et ne recourt pas à ces subterfuges de convention, plus honteux que le mensonge lui-même.

— Mais papa est mort : ils devraient le laisser en paix.

— Ils devraient le laisser et ils le laisseront en paix. Pleurez, Cary, cela vous fera du bien : il est mal de réprimer des larmes naturelles. D'ailleurs, j'aime à partager cette idée qui brille en ce moment dans les yeux de votre mère qui vous re-

garde : chacun de vos pleurs efface un péché. Pleurez, vos larmes ont la vertu dont manquaient les rivières de Damas : comme les eaux du Jourdain, elles peuvent purifier une mémoire lépreuse. Madame, continua-t-elle en s'adressant à mistress Pryor, avez-vous pensé que je pourrais chaque jour vous voir avec votre fille, observer votre merveilleuse similitude en beaucoup de points, observer, pardonnez-moi, votre irrépressible émotion en la présence, et plus encore en l'absence de votre enfant, et ne pas former mes conjectures? Je les ai formées, et elles se sont trouvées littéralement correctes. Je vais commencer à me croire habile.

— Et vous n'avez rien dit? reprit Caroline, qui était parvenue à maîtriser son émotion.

— Rien. Je ne me croyais pas autorisée à dire un mot sur ce sujet. Ce n'était pas mon affaire; je ne voulais pas m'en mêler.

— Vous avez deviné un secret si important, et vous n'avez pas laissé entrevoir que vous le connaissiez?

— Est-ce donc si difficile?

— Ce n'est pas conforme à vos habitudes.

— Comment le savez-vous?

— Vous n'êtes pas habituellement réservée. Vous êtes franchement communicative.

— Je puis être communicative, et cependant savoir où je dois m'arrêter. En montrant mon trésor, je puis cacher une perle ou deux, une pierre curieuse et gravée, une amulette, dont je me permets rarement même de regarder le mystique éclat. Bonjour. »

Caroline sembla ainsi voir le caractère de Shirley sous un aspect nouveau.

Elle n'eut pas plus tôt recouvré une force suffisante pour supporter un changement de scène, l'excitation produite par une petite société, que miss Keeldar réclama chaque jour sa présence à Fieldhead. Shirley se trouvait-elle fatiguée de ses honorés parents? c'est ce que l'on ne savait pas, car elle ne disait rien; mais elle réclama et retint Caroline avec un empressement qui prouvait qu'une addition à cette digne compagnie ne lui était pas chose désagréable.

Les Sympson étaient gens d'Église. Du reste, la nièce du recteur fut accueillie par eux avec courtoisie. M. Sympson était un homme qui unissait une respectabilité sans tache à un tem-

pérament tracassier, de pieux principes à des vues mondaines; son épouse était une très-bonne femme, patiente, bienveillante, bien élevée. Son éducation avait été fondée sur un système de vues étroites, assaisonnées de quelques préjugés : une simple poignée d'herbes amères; quelques rares préférences, pressurées jusqu'à ce que toute leur saveur naturelle ait été extraite; quelques excellents principes montés dans une roide croûte de bigoterie difficile à digérer : elle était bien trop soumise, d'ailleurs, pour se plaindre de la diète ou pour demander qu'il fût ajouté quelque chose à ce régime intellectuel.

Les filles étaient des modèles de leur sexe. Elles étaient grandes et avaient chacune un nez romain. Leur éducation avait été sans défaut. Tout ce qu'elles faisaient était bien fait. Leur esprit avait été cultivé par l'histoire et la lecture des livres les plus solides. Les principes et les opinions qu'elles professaient n'auraient pu être amendés. Il eût été difficile de trouver nulle part des vies, des sentiments, des mœurs et des habitudes plus exactement réglés. Elles savaient par cœur un certain code de lois, de langage, de maintien, à l'usage des jeunes ladies. Elles-mêmes ne déviaient jamais du curieux chemin tracé par ce code, et elles voyaient avec une secrète et muette horreur toute déviation chez les autres. L'abomination de la désolation n'était pas un mystère pour elles; elles avaient découvert cette chose indicible dans ce que les autres nomment originalité. Elles avaient été promptes à reconnaître les signes de ce mal; et partout où elles apercevaient ses traces, soit dans les regards, les paroles ou les actions; soit qu'elles les lussent dans le frais et vigoureux style d'un livre, ou qu'elles les entendissent dans l'intéressant, pur et expressif langage, elles frissonnaient, elles reculaient : le danger était sur leurs têtes, le péril sous leurs pas. Qu'était cette étrange chose? N'étant pas intelligible, elle doit être mauvaise. Qu'elle soit donc dénoncée et enchaînée.

Henry Sympson, le seul garçon et le plus jeune de la famille était un enfant de quinze ans. Il demeurait habituellement avec son précepteur; quand il le quittait, c'était pour rechercher la société de sa cousine Shirley. Ce garçon différait de ses sœurs: il était petit, bolteux et pâle; ses grands yeux brillaient avec une certaine langueur dans leur orbite enfoncé; ils étaient habituellement plutôt obscurs que clairs, mais étaient capables de s'illuminer; dans certains moments, ils ne brillaient pas, ils

flamboyaient. L'émotion pouvait également donner de la couleur à son teint et de la décision à ses mouvements boiteux. La mère de Henry l'aimait; elle pensait que ses particularités étaient un signe d'election : il n'était pas comme les autres enfants, disait-elle. Elle le croyait régénéré, un nouveau Samuel, appelé à Dieu depuis le berceau. Il devait être membre du clergé. M. Sympson et ses filles, ne comprenant pas ce jeune garçon, le laissaient livré à lui-même. Shirley en avait fait son favori, et il regardait Shirley comme la compagne de ses jeux.

Au milieu de ce cercle de famille, ou plutôt en dehors, se mouvait le précepteur, le satellite.

Oui, Louis Moore était un satellite de la maison Sympson, attaché et cependant distinct : toujours présent, mais toujours tenu à distance. Chaque membre de cette correcte famille le traitait avec une dignité convenable. Le père était austèrement civil, quelquefois irritable; la mère, qui était une bonne femme, était pour lui pleine d'attentions, mais formaliste; les filles voyaient en lui une abstraction, non un homme. On eût dit, d'après leurs manières, que pour elles le précepteur de leur frère n'existait pas. Elles étaient instruites; lui aussi, mais non pour elles. Elles étaient accomplies; il possédait aussi des talents, mais imperceptibles pour leurs sens. La plus spirituelle esquisse sortie de ses doigts n'était rien à leurs yeux, la plus originale observation tombée de ses lèvres ne frappait point leurs oreilles. Rien ne pouvait surpasser la réserve de leur conduite à son égard.

J'aurais bien dit que rien ne pouvait l'égaler; mais je me suis rappelé un fait qui étonna étrangement Caroline Helstone : c'était de découvrir que son cousin n'avait absolument aucun ami sympathique à Fieldhead; que, pour miss Keeldar, il était autant un simple professeur, aussi peu un gentleman, aussi peu un homme, que pour les estimables misses Sympson.

Qu'était-il donc arrivé à la sensible et bienveillante Shirley, pour qu'elle se montrât si indifférente à la triste position d'un de ses semblables ainsi isolé sous son toit? Elle n'était peut-être pas hautaine pour lui, mais elle n'avait pas l'air de le remarquer. Elle ne faisait nulle attention à lui. Il allait et venait, parlait ou gardait le silence, sans qu'elle daignât remarquer son existence.

Quant à Louis Moore lui-même, il paraissait rompu à ce

genre de vie, et avoir pris son parti de le supporter pendant un temps donné. Ses facultés semblaient murées en lui et ne paraissaient point gémir de leur captivité. Il ne riait jamais, rarement il souriait. Jamais on ne lui entendait émettre une plainte. Il accomplissait scrupuleusement le cercle de ses devoirs. Son élève l'aimait; il ne réclamait pas autre chose que de la civilité du reste du monde. Il semblait même qu'il n'oût rien voulu accepter de plus, dans ce lieu du moins : car, lorsque sa cousine Caroline lui fit d'aimables ouvertures d'amitié, il ne l'encouragea point; il l'évitait plutôt qu'il ne la recherchait. Une seule créature vivante, outre son pâle et boiteux élève, avait gagné son affection dans cette demeure, et c'était l'intraitable Tartare, qui, sombre et menaçant pour les autres, montrait pour lui une singulière partialité; partialité si marquée, que quelquefois, lorsque Moore, appelé pour le repas, entrait dans la salle à manger et s'asseyait sans que l'on fît attention à lui, Tartare se levait de sa place aux pieds de Shirley et allait se mettre auprès du taciturne précepteur. Une fois, seulement une fois, elle remarqua la désertion, et étendant la main, elle chercha par de douces paroles à le faire revenir. Tartare regarda d'un air soumis, et poussa un gémissement selon son habitude, mais n'obéit point à l'invitation, et s'assit froidement sur ses hanches à côté de Moore. Ce gentleman attira la grosse tête au museau noir sur son genou, la caressa doucement et se sourit intérieurement à lui-même.

Un subtil observateur aurait pu remarquer, dans le cours de la même soirée, que, lorsque Tartare eut fait acte d'allégeance envers Shirley et se fut couché de nouveau auprès du tabouret sur lequel reposaient ses pieds, l'audacieux précepteur, par un mot et un geste, le fascina encore. Il redressa ses oreilles au mot; il se leva au geste, et vint, la tête tendrement baissée, recevoir la caresse attendue. Cette caresse donnée, le même sourire significatif rida le visage calme de Moore.

« Shirley, dit Caroline, un jour qu'elles se trouvaient seules assises dans le pavillon d'été, saviez-vous que mon cousin Louis fût précepteur dans la famille de votre oncle avant que les Sympson vinssent ici ? »

La réponse de Shirley ne fut pas aussi prompte qu'à l'ordinaire; à la fin cependant elle répondit :

« Oui, certainement, je le savais bien.

— Je pensais que vous deviez connaître cette circonstance.

— Eh bien! quoi, alors?

— Je m'étonne que vous ne m'en ayez jamais fait mention.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il?

— Cela me semble singulier. Je ne puis m'en rendre compte. Vous parlez beaucoup; vous parlez librement. Comment se fait-il que vous ne m'ayez jamais touché un mot de cette circonstance?

— Parce que cela s'est trouvé ainsi; et Shirley se mit à rire.

— Vous êtes une singulière créature, continua son amie. Je croyais bien vous connaître; je commence à m'apercevoir que j'étais dans l'erreur. Vous avez été muette comme la tombe à propos de mistress Pryor ; et maintenant voici encore un autre secret. Mais pourquoi vous avez fait de ceci un secret, c'est là qu'est pour moi le mystère.

— Je n'ai jamais fait de cela un secret; je n'avais aucune raison pour agir ainsi. Si vous m'eussiez demandé quel était le précepteur de Henry, je vous l'aurais dit; d'ailleurs, je pensais que vous le saviez.

— Il n'y a pas qu'une chose qui m'étonne en ceci. Vous n'aimez pas le pauvre Louis; pourquoi? Est-ce à cause de sa position que vous regardez peut-être comme *servile?* Désireriez-vous que le frère de Robert occupât une place plus élevée?

— Le frère de Robert, vraiment! s'écria Shirley d'un ton qui ressemblait au mépris; et, par un mouvement d'orgueilleuse impatience, elle arracha une rose d'une branche qui s'avançait à travers la fenêtre ouverte.

— Oui, répéta Caroline avec une douce fermeté, le frère de Robert. Il est ainsi étroitement rattaché à Gérard Moore de Hollow, quoique la nature ne lui ait pas donné des traits si beaux ni un air si noble qu'à son frère; mais son sang est aussi pur, et il serait aussi gentleman que lui, s'il était libre.

— Sage, humble, pieuse Caroline! s'écria ironiquement Shirley. Hommes et anges, écoutez-la. Nous ne devrions pas mépriser des traits communs, ni une laborieuse et honnête réputation, n'est-ce pas? Regardez l'objet de votre panégyrique; le voilà dans le jardin, continua-t-elle en désignant une ouverture d'un bosquet de vigne vierge; et à travers cette ouver-

ture on apercevait Louis Moore, venant lentement le long du mur.

— Il n'est point laid, Shirley, il n'a point les traits ignobles; il est triste; le silence scelle son esprit; mais je le crois plein d'intelligence, et soyez sûre que, s'il n'y avait pas quelque chose de très-remarquable dans sa nature, M. Hall n'eût jamais recherché sa société comme il le fait. »

Shirley rit, puis elle rit encore, chaque fois avec un ton légèrement sarcastique. « Bien, très-bien, dit-elle. Parce qu'il est l'ami de M. Hall et le frère de Robert Moore, nous consentirons à tolérer son existence, n'est-ce pas, Cary? Vous le croyez intelligent, n'est-ce pas? Non tout à fait un idiot; eh! il a quelque chose de remarquable dans sa nature; c'est-à-dire que ce n'est pas tout à fait un rustre. Bien! vos représentations ont de l'influence sur moi; et, pour vous le prouver, s'il vient de ce côté, je veux lui adresser la parole. »

Il s'approcha du pavillon; ne s'apercevant pas qu'il fût occupé, il s'assit sur le seuil. Tartare, devenu son compagnon habituel, l'avait suivi et s'était couché en travers devant ses pieds.

« Mon vieux compagnon! dit Louis en caressant son oreille basanée ou plutôt les restes mutilés de cet organe, déchiré et déchiqueté dans cent batailles, le soleil d'automne brille aussi bien sur nous que sur les plus beaux et les plus riches. Le jardin n'est pas à nous; mais nous n'en jouissons pas moins de sa verdure et de son parfum, n'est-ce pas? »

Il demeura assis en silence, caressant Tartare, qui bavait par excès d'affection. Un faible bruissement commença parmi les arbres d'alentour; quelque chose voltigeait de haut en bas, aussi léger que des feuilles. C'étaient de petits oiseaux, qui vinrent se poser sur la pelouse à une distance respectueuse, et se mirent à sautiller comme s'ils attendaient quelque chose.

« Ces petits lutins bruns se souviennent que je les nourris l'autre jour, se dit encore Louis. Ils veulent du biscuit. Aujourd'hui j'ai oublié d'en conserver un morceau. Charmants petits êtres, je n'ai pas une miette pour vous. »

Il mit la main dans une de ses poches et la retira vide.

« L'imprévoyance est facile à réparer, » murmura miss Keeldar qui écoutait.

Elle prit un morceau de gâteau dans son sac, qui n'était jamais dépourvu de quelque chose à jeter aux poules, aux jeunes

canards ou aux moineaux; elle l'émietta, et, se penchant sur l'épaule de Louis, mit les miettes dans sa main.

« Voilà, dit-elle; il y a une providence pour les imprévoyants.

— Cette après-midi de septembre est charmante, dit Louis Moore, qui, sans être le moins du monde décontenancé, jeta tranquillement les miettes sur l'herbe.

— Même pour vous?

— Aussi agréable pour moi que pour aucun monarque.

— Vous vous faites une sorte d'âpre et solitaire triomphe, en tirant votre plaisir des éléments, des choses inanimées et des êtres les plus infimes de la création.

— Solitaire, mais non âpre. Avec les animaux, je sens que je suis le fils d'Adam, l'héritier de celui à la domination duquel fut soumis tout ce qui se mouvait sur la terre. Votre chien m'aime et me suit; lorque je vais dans cette cour, vos pigeons viennent voltiger devant mes pieds; la jument qui est dans votre étable me connaît aussi bien que vous, et m'obéit mieux qu'à vous.

— Et mes roses vous donnent leur doux parfum, mes arbres leur ombrage.

— Et, continua Louis, aucun caprice ne peut me priver de ces plaisirs : ils sont à moi. »

Il s'éloigna : Tartare le suivit, comme lié à lui par le devoir et l'affection, et Shirley demeura sur le seuil du pavillon. Caroline vit son visage pendant qu'elle regardait le précepteur s'éloigner : elle était pâle, et son orgueil paraissait saigner intérieurement.

« Vous voyez, dit Caroline, que ses sentiments sont souvent blessés, et c'est ce qui le rend morose.

— Vous voyez, reprit Shirley avec irritation, qu'il est un sujet sur lequel nous nous querellerons toutes les fois que nous voudrons le discuter; ainsi, laissons-le là, et pour toujours.

— Je suppose que plus d'une fois il s'est comporté de cette façon, pensa en elle-même Caroline, et c'est ce qui a éloigné de lui Shirley. Cependant je m'étonne qu'elle ne puisse faire la part du caractère et des circonstances; je m'étonne que la modestie, la virilité, la sincérité de Louis, ne plaident pas auprès d'elle en sa faveur. Elle n'est pas souvent si inconsidérée ni si irritable. »

Le témoignage verbal de deux amis de Caroline sur son cousin augmenta la bonne opinion qu'elle avait de lui. William Farren, dont il avait visité le cottage en compagnie de M. Hall, le tenait pour un vrai gentleman, et comme il n'y en avait pas un autre à Briarfield. Lui, William eût tout fait pour cet homme. Et comme les enfants l'aimaient, comme la femme s'était coiffée de lui la première fois qu'elle l'avait vu! Louis n'allait jamais dans une maison sans qu'il fût aussitôt entouré par les enfants, disait William.

M. Hall, en réponse à une question de miss Helstone sur ce qu'il pensait de Louis Moore, répondit franchement qu'il n'avait pas rencontré un meilleur compagnon depuis qu'il avait quitté Cambridge.

« Mais il est si grave! objecta Caroline.

— Grave! Le plus joyeux compagnon du monde. Plein d'entrain, d'humeur et d'originalité. Jamais excursion ne m'a procuré autant de plaisir que celle que j'ai faite avec lui aux lacs. Son intelligence et son goût sont si supérieurs, que l'on se sent heureux de se trouver sous leur influence; et quant à son caractère et à sa nature, ce sont les plus beaux qui se puissent voir.

— A Fieldhead il paraît triste, et je lui crois le caractère d'un misanthrope.

— Oh! je m'imagine plutôt qu'il se trouve là dans une fausse position. Les Sympson sont des gens fort honorables, mais incapables de le comprendre. Ils attachent une grande importance aux formes et à l'étiquette, ce qui est tout à fait en dehors des habitudes de Louis.

— Je ne pense pas que miss Keeldar l'aime.

— Elle ne le connaît pas; autrement, elle a assez de sens pour rendre justice à ses qualités. »

« Bien, je suppose qu'elle ne le connaît pas, » se murmura à elle-même Caroline; et par cette hypothèse elle s'efforça de se rendre compte de ce qui lui paraissait inexplicable. Mais elle ne put s'en tenir à une si simple solution de la difficulté, et elle fut bientôt obligée de refuser aux préjugés de miss Keeldar cette excuse même de l'ignorance.

Un jour, il lui arriva de se trouver dans la salle d'étude avec Henry Sympson, qu'un aimable et affectueux caractère lui avait tout d'abord fait remarquer. L'enfant était absorbé dans certaine opération mécanique : son infirmité lui faisait rechercher

Digitized by Google

des occupations sédentaires. Il commença à ravager le bureau de son précepteur pour trouver de la cire ou de la ficelle nécessaire à son travail. Moore était absent : M. Hall était venu le prendre pour faire une longue promenade. Henry ne put trouver immédiatement l'objet de sa recherche : il bouleversa compartiment sur compartiment, et ouvrant enfin un dernier tiroir, il tomba non pas sur une pelote de ficelle ni sur un morceau de cire, mais sur une petite liasse de cahiers aux couvertures marbrées, attachée avec un ruban. Henry regarda cet objet :

« Quelles vieilleries M. Moore conserve dans son bureau! dit-il; j'espère qu'il ne conserverait pas si soigneusement mes vieux exercices.

— Qu'est-ce que c'est?

— De vieux cahiers d'exercices. »

Il jeta la liasse à Caroline. Le paquet lui parut si propre extérieurement, qu'elle voulut en connaître le contenu.

« Si ce sont seulement des cahiers d'exercices, je pense que je puis les ouvrir.

— Oh! oui, certainement. Le bureau de M. Moore est à moitié le mien; car il me permet d'y renfermer une foule d'objets, et je vous donne la permission. »

C'étaient des compositions françaises d'une écriture compacte, mais d'une netteté et d'une clarté remarquables. Cette écriture lui était connue, et elle eut à peine besoin de jeter les yeux sur le nom qui se trouvait au bas de chaque thème pour dire à qui elle appartenait. On y lisait : « Shirley Keeldar, Sympson-Grove, » et la date remontait à quatre années auparavant.

Elle relia le paquet, et le tint un instant dans sa main, plongée dans une sorte de méditation. Il lui semblait qu'en ouvrant ce paquet elle eût violé un dépôt.

« Vous voyez, ce sont les exercices de Shirley, dit nonchalamment Henry.

— Est-ce que vous les avez donnés à M. Moore? Elle les a écrits avec mistress Pryor, je suppose.

— Elle les a écrits dans ma chambre d'étude, à Sympson-Grove, pendant qu'elle y demeurait avec nous. M. Moore lui enseignait le français.... c'est sa langue maternelle.

— Je sais.... Était-elle une bonne élève, Henry?

— Elle était un peu sauvage et rieuse, mais j'aimais bien

à l'avoir dans ma chambre; elle rendait agréable les heures des leçons. Elle apprenait vite, on ne savait quand ni comment. Le français n'était rien pour elle. Elle le parlait couramment, aussi couramment que M. Moore lui-même.

— Était-elle obéissante? vous donnait-elle du tourment?

— Elle me donnait beaucoup de tourment sous un rapport : elle était étourdie, mais je l'aimais. Je suis désespérément amoureux de Shirley.

— *Désespérément* amoureux, vous, petit nigaud! Vous ne savez ce que vous dites.

— Je suis *désespérément* amoureux d'elle. Elle est la lumière de mes yeux. Je l'ai dit hier soir à M. Moore.

— Il a dû vous reprimander pour parler ainsi avec exagération.

— Non. Il ne réprimande jamais, comme font les gouvernantes des jeunes filles. Il lisait, et il se contenta de sourire dans son livre en disant que, si miss Keeldar n'était pas plus difficile que cela, elle l'était moins qu'il ne l'avait pensé; que je n'étais qu'un petit garçon boiteux et à la vue trouble. J'ai bien peur d'être un pauvre infortuné, miss Helstone. Je suis estropié, vous savez.

— Ne vous affectez pas de cela, Henry, vous êtes un très-gentil petit garçon; et, si Dieu ne vous a pas donné la santé et la force, il vous a doué d'un bon caractère, d'un cœur et d'un cerveau excellents.

— Je serai méprisé. Quelquefois je m'imagine que vous et Shirley me méprisez.

— Écoutez, Henry. En général, je n'aime pas les écoliers; j'en ai même une grande horreur. Je vois en eux de petits scélérats qui prennent un barbare plaisir à tuer et à tourmenter les oiseaux, les insectes, les petits chats et tout ce qui est plus faible qu'eux; mais vous êtes si différent, que j'éprouve une vive sympathie pour vous. Vous avez presque autant de sens qu'un homme (beaucoup plus, Dieu le sait, qu'un grand nombre d'hommes, se dit-elle); vous aimez la lecture, et vous pouvez parler avec bon sens de ce que vous lisez.

— J'aime la lecture. Je sais que j'ai du sens, et je sais aussi que j'ai du sentiment. »

En ce moment, miss Keeldar entra.

« Henry, dit-elle! j'ai apporté ici votre goûter. Je le préparerai moi-même. »

Elle plaça sur la table un verre de lait frais, une assiette de quelque chose qui ressemblait assez à du cuir, et un objet qui avait la forme d'une fourchette.

« Que faites-vous donc là tous deux, mettant au pillage le bureau de M. Moore?

— Nous examinons vos cahiers d'exercices, répondit Caroline.

— Mes vieux cahiers d'exercices?

— Des cahiers d'exercices français. Voyez! On doit y attacher du prix ; ils sont conservés soigneusement. »

Elle montrait le paquet. Shirley le saisit :

« Je ne savais pas qu'un seul existât encore, dit-elle. Je pensais que le tout avait servi depuis longtemps à allumer le feu, ou à faire les papillotes des servantes de Sympson-Grove. Pourquoi les avez-vous conservés, Henry?

— Ce n'est pas moi qui les ai conservés. Je n'y aurais jamais songé. Il n'est jamais entré dans ma tête que des cahiers d'exercices fussent bons à quelque chose. M. Moore les avait placés là dans le tiroir le plus caché de son bureau ; il les a sans doute oubliés.

— C'est cela ; il les a oubliés, sans doute, répéta Shirley. Ils sont extrêmement bien écrits, dit-elle avec complaisance.

— Quelle petite fille étourdie vous étiez en ce temps-là, Shirley! je me le rappelle si bien : vous étiez si svelte et si légère que, bien que vous fussiez grande, je pouvais vous enlever du plancher. Je vous vois encore avec votre abondante et longue chevelure et votre robe flottante. Vous aviez coutume de rendre gai M. Moore, c'est-à-dire dans le commencement. Je crois que par la suite vous lui donniez du chagrin. »

Shirley tourna les feuillets manuscrits et garda le silence; un instant après elle dit : « Ceci fut écrit dans une après-midi d'hiver ; c'est la description d'un effet de neige.

— Je me rappelle, » dit Henry. M. Moore, après l'avoir lue s'écria : « Voilà le français gagné. Il dit que c'était très-bien. Ensuite vous lui fîtes dessiner, à la sépia, le passage que vous aviez décrit.

— Vous n'avez donc pas oublié, Henry?

— Nullement. Nous fûmes tous réprimandés ce soir-là, pour n'être pas descendus au thé lorsqu'on nous avait appelés. Je me rappelle mon précepteur assis à son chevalet, et vous de-

bout derrière lui, tenant la chandelle, et le regardant dessiner la roche neigeuse, le pin, le daim couché dessous, et la demi-lune au-dessus.

— Où sont ses dessins, Harry? Caroline désirerait les voir.

— Dans son portefeuille; mais il est fermé, et il a la clef.

— Demandez-la-lui lorsqu'il rentrera.

— Vous devriez la lui demander vous-même, Shirley; vous êtes réservée avec lui maintenant; vous êtes devenue pour lui une fière lady: j'ai remarqué cela.

— Shirley, vous êtes réellement une énigme, murmura Caroline à son oreille. Quelles étranges découvertes je fais maintenant jour par jour! Moi qui pensais avoir votre confiance! inexplicable créature! même ce jeune garçon vous blâme.

— J'ai oublié le bon vieux temps, vous voyez, Harry, dit miss Keeldar, répondant au jeune Sympson, et n'ayant pas l'air d'entendre Caroline.

— Ce que vous n'auriez jamais dû faire; vous n'êtes pas digne d'être l'étoile du matin d'un homme, si vous avez une si courte mémoire.

— L'étoile du matin d'un homme, vraiment! et par cet homme vous voulez vous désigner vous-même, je suppose. Allons! buvez votre lait frais pendant qu'il est chaud. »

Le jeune boiteux se leva et se dirigea clopin-clopant vers le feu. Il avait laissé sa béquille près de la cheminée.

« Mon pauvre cher infirme! murmura Shirley de sa plus douce voix, en l'aidant à marcher.

— Qui aimez-vous le mieux de moi ou de Sam Wynne, Shirley? demanda le jeune garçon en s'asseyant dans la chaise à bras.

— Oh! Harry! Sam Wynne est l'objet de mon aversion: vous êtes mon favori.

— De moi ou de Malone?

— Vous encore, mille fois.

— Cependant ce sont de grands jeunes hommes qui ont des favoris et six pieds de haut.

— Tandis que vous, aussi longtemps que vous vivrez, vous ne serez jamais autre chose qu'un pâle petit boiteux.

— Oui, je le sais.

— Cela ne doit pas vous attrister. Ne vous ai-je pas dit souvent qu'il y avait un homme qui était presque aussi petit, aussi

pâle, aussi souffrant que vous, et qui est cependant aussi puissant qu'un géant, aussi brave qu'un lion?

— L'amiral Horace?

— L'amiral Horace, vicomte Nelson et duc de Bronti, grand par le cœur comme un Titan, brave et héroïque comme les plus braves des temps de chevalerie, qui dirige la puissance de l'Angleterre, commande ses forces sur mer, et lance la foudre sur les flots.

— Un grand homme; mais je ne suis pas guerrier, Shirley. Et cependant mon esprit est si impatient, je brûle jour et nuit, pourquoi, je ne puis le dire, pour être, pour faire, pour souffrir, je pense.

— Harry, c'est votre intelligence, qui est plus forte et plus âgée que votre corps, qui vous tourmente. Elle se trouve captive, enchaînée dans un esclavage physique. Mais elle opérera sa propre rédemption, cependant. Étudiez avec soin, non-seulement les livres, mais le monde. Vous aimez la nature; aimez-la sans craindre. Soyez patient, attendez le cours du temps. Vous ne serez ni un soldat ni un marin, Henry; mais, si vous vivez, vous serez, écoutez ma prophétie, vous serez un auteur, peut-être un poëte.

— Un auteur! c'est un éclair, un éclair de lumière pour moi! je veux.... je veux écrire un livre que je puisse vous dédier.

— Oui, vous l'écrirez, afin de donner à votre âme son soulagement naturel. Dieu! mais que dis-je? et quel bien peuvent produire ces paroles indiscrètes? Henry, voici votre gâteau d'avoine; mangez et vivez.

— Très-volontiers!

— Ici! s'écria une voix en dehors de la fenêtre ouverte; je connais l'odeur du déjeuner. Miss Keeldar, puis-je entrer et en prendre ma part?

— Monsieur Hall (c'était M. Hall, et avec lui Louis Moore, revenant de leur promenade), il y a un goûter convenable servi dans la salle à manger, et une réunion de gens convenables assis autour: vous pouvez vous joindre à cette société et partager leur chère si cela vous convient; mais, si votre mauvais goût vous conduit à préférer le goûter irrégulier que nous faisons ici, montez et faites comme nous.

— J'approuve le parfum, et je me laisserai conduire par le nez,» répondit M. Hall, qui fit à l'instant son entrée, accom-

pagné de Louis Moore. Les yeux de ce dernier tombèrent sur son bureau ravagé. Voleurs ! s'écria-t-il. Henry, vous méritez la férule.

— Alors, donnez-la à Shirley et à Caroline ; ce sont elles qui sont coupables, dit Henry, songeant plus à produire de l'effet qu'à dire la vérité.

— Traître et faux témoin ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes filles. Nous n'avons jamais mis la main sur la chose d'autrui, excepté dans un esprit de louable recherche.

— Je n'en doute pas, dit Moore avec son rare sourire. Et qu'avez-vous fureté, dans votre esprit de louable recherche ? »

Il aperçut le tiroir intérieur ouvert.

« Ce tiroir est vide, dit-il. Qui a pris...?

— Voilà ! Voilà ! » se hâta de répondre Caroline en remettant le petit paquet à sa place.

Il ferma le tiroir avec une petite clef attachée à sa chaîne de montre, remit en ordre les autres papiers, ferma le bureau et s'assit sans faire d'autre remarque.

« Je pensais que vous auriez grondé beaucoup plus, monsieur, dit Henry. Les jeunes filles méritent une réprimande.

— Je les livre à leur propre conscience.

— Elle les accuse de crimes médités aussi bien que de crimes accomplis, monsieur. Si je n'avais pas été ici, elles eussent traité votre portefeuille comme elles ont traité votre bureau; mais je leur ai dit qu'il était fermé à clef.

— Voulez-vous goûter avec nous ? dit Shirley, s'adressant à Moore, et paraissant désireuse de changer le cours de la conversation.

— Certainement, si je le peux.

— Vous serez réduit au lait frais et au gâteau d'avoine du Yorkshire.

— Va pour le lait frais, dit Louis. Mais pour votre gâteau d'avoine !... et il fit une grimace significative.

— Il ne peut le manger, dit Henry ; il lui semble que ce soit du pain de son fait avec de la levûre aigre.

— Alors, par une faveur spéciale, nous lui accorderons quelques craquelins. »

L'hôtesse sonna et donna ses ordres, qui furent aussitôt exécutés. Elle-même mesura le lait et distribua le pain au petit cercle qui entourait le feu brillant de la salle d'étude. Elle prit ensuite la place de rôtisseur général, et s'agenouillant devant

le foyer, la fourchette à la main, elle s'acquitta de cette fonction avec dextérité. M. Hall, qui aimait toute innovation aux usages ordinaires, et auquel le grossier gâteau d'avoine semblait, par la force de l'habitude, aussi savoureux que la manne, était dans sa plus belle humeur. Il causait et riait joyeusement, tantôt avec Caroline, qu'il avait placée à son côté, tantôt avec Shirley, puis ensuite avec Louis Moore. Louis monta sa gaieté à l'unisson de celle de M. Hall ; il ne riait pas beaucoup, mais il disait du ton le plus tranquille les choses les plus spirituelles. De graves sentences auxquelles il savait donner un tour inattendu, une saveur et un piquant tout nouveaux, tombaient sans apprêt de ses lèvres. Il prouva qu'il était ce que pensait de lui M. Hall, un compagnon d'agréable société. Caroline était émerveillée de son humeur, mais plus encore de son entière possession de lui-même. Aucune personne présente ne paraissait exercer sur lui la moindre impression de contrainte ; et cependant la froide et fière miss Keeldar était là agenouillée devant le feu, presque à ses pieds.

Mais Shirley n'était plus ni froide, ni fière, du moins en ce moment. Elle ne paraissait pas s'apercevoir de l'humilité de la fonction qu'elle remplissait, ou si elle s'en apercevait, c'était seulement pour y goûter un charme. Son orgueil ne se révoltait nullement de voir le précepteur de son cousin faire partie du cercle pour lequel elle remplissait l'office de servante ; elle n'avait pas la moindre répugnance à lui offrir de ses mains le pain et le lait comme aux autres. De son côté, Moore acceptait de sa main sa portion avec autant de calme que s'il eût été son égal.

« Vous avez trop chaud, maintenant, lui dit-il après qu'elle eût tenu la fourchette pendant quelque temps; laissez-moi prendre votre place. »

Et il lui prit la fourchette avec une sorte de calme autorité à laquelle elle se soumit passivement, sans lui résister ni le remercier.

« J'aimerais à voir vos peintures, Louis, dit Caroline après que le somptueux goûter fut terminé. Et vous, monsieur Hall?

— Pour vous faire plaisir, je dirai comme vous; mais, pour mon compte, j'ai rompu avec lui comme artiste : j'ai eu assez de lui en cette qualité dans le Cumberland et le Westmoreland. Nous avons plus d'une fois attrapé une averse dans les montagnes à cause de son obstination à demeurer assis sur

son tabouret de campagne, saisissant les effets des nuages, du brouillard qui se formait, des éclaircies de soleil, que sais-je?

— Voici le portefeuille, dit Henry, l'apportant d'une main et s'appuyant de l'autre sur sa béquille. »

Louis le prit, mais il demeura assis, comme s'il attendait que quelque autre parlât. Il semblait ne vouloir l'ouvrir que si Shirley daignait se montrer intéressée à l'exhibition.

« Il nous fait attendre pour aiguiser notre curiosité, dit-elle.

— Vous savez l'ouvrir, dit Louis en lui donnant la clef. Vous m'avez cassé une fois la serrure; essayez, maintenant. »

« Elle ouvrit, et monopolisant le contenu, elle eut elle-même la première vue de toutes les esquisses. Elle jouit de la faveur, si c'était une faveur, en silence, sans faire le moindre commentaire. Moore se tenait debout derrière elle et regardait par-dessus son épaule, et, lorsqu'elle avait fini et que les autres regardaient encore, il quittait son poste et se promenait dans la chambre.

Une voiture fut entendue dans l'avenue; la cloche de la grande porte retentit. Shirley tressaillit.

« Ce sont des visiteurs, dit-elle, et je vais être appelée. J'ai une jolie figure, comme ils disent, pour recevoir de la compagnie! Henry et moi avons été dans le jardin cueillir des fruits la moitié de la matinée. Oh! quand pourrai-je me reposer sous ma vigne et mon figuier! Heureuse la femme du chef indien, qui n'a aucun devoir de salon à remplir, et peut demeurer assise dans un coin de son paisible wigwam, occupée à tresser des nattes ou à caresser ses petits enfants! Je veux émigrer dans les forêts de l'Ouest. »

Louis Moore sourit.

« Pour épouser un Nuage-Blanc ou un Gros-Buffle, et après le mariage vous vouer à la douce tâche de labourer le champ de maïs de votre seigneur, tandis qu'il fumera sa pipe ou boira de l'eau-de-vie? »

Shirley paraissait disposée à répondre; mais à ce moment la porte de la salle d'étude s'ouvrit pour laisser entrer M. Sympson. Ce personnage sembla pétrifié en voyant le groupe placé devant le feu.

« Je vous croyais seule, miss Keeldar, dit-il. Je trouve toute une réunion. »

Et évidemment, d'après son air choqué et scandalisé, s'il

n'avait reconnu dans une des personnes présentes un ecclésiastique, il n'eût pas manqué de se livrer à une philippique sur les habitudes excentriques de sa nièce : le respect pour la robe l'arrêta.

« Je voulais simplement vous annoncer, continua-t-il froidement, que la famille de Walden-Hall, M. et mistress Wynne, misses et M. Sam Wynne, sont au salon. »

Puis il fit un salut et se retira.

« La famille de Walden-Hall ! il ne pouvait m'arriver pis, » murmura Shirley.

Elle demeura assise, l'air un peu contrariée, et peu disposée à se rendre au salon. La chaleur du feu avait coloré son visage; plus d'une fois ses cheveux noirs avaient été échevelés par le vent pendant la matinée. Elle n'était vêtue que d'une légère et ample robe de mousseline ; le châle qu'elle portait dans le jardin était drapé en plis négligés autour de sa taille. Son aspect avait quelque chose d'indolent, de sauvage, de pittoresque et de singulièrement joli, plus joli que de coutume, comme si quelque émotion intérieure eût donné une fraîcheur et une expression nouvelles à ses traits.

« Shirley, Shirley, vous devez y aller, murmurait Caroline.

— Je me demande pourquoi. »

Elle leva les yeux, et vit dans la glace qui surmontait la cheminée M. Hall et Louis Moore qui la regardaient gravement.

« Si, dit-elle avec un sourire, si une majorité de la compagnie présente maintient que les gens de Walden-Hall ont des droits à mes civilités, je soumettrai mes inclinations à mes devoirs. Que ceux qui pensent que je dois aller lèvent la main. »

De nouveau elle consulta le miroir, qui réfléchit un vote unanime contre elle.

« Vous devez y aller, dit M. Hall, et vous comporter courtoisement aussi. Vous avez des devoirs envers la société. Il ne vous est pas permis de faire seulement ce qui vous fait plaisir. »

Louis Moore fut du même avis.

Caroline, s'approchant d'elle, lissa ses boucles flottantes, donna à son costume une grâce plus décente, mais moins artistique, et Shirley fut mise hors de la chambre, protestant par une moue significative contre son renvoi.

« Il y a dans sa personne un charme curieux, dit M. Hall

lorsqu'elle fut partie. Maintenant, ajouta-t-il, il faut que je m'en aille, car Sweeting est allé visiter sa mère, et il y a deux enterrements à faire.

— Henry, prenez vos livres, voici l'heure de la leçon, dit Moore en s'asseyant à son pupitre.

— Un charme curieux! répéta l'élève lorsque lui et son maître furent laissés seuls. C'est vrai. N'est-ce pas une sorte de blanche enchanteresse? demanda-t-il.

— De qui parlez-vous, monsieur?

— De ma cousine Shirley.

— Pas de questions oiseuses. Étudiez en silence.

M. Moore avait la physionomie et la parole sévères. Henry connaissait cette disposition; elle était rare chez son précepteur, mais, quand elle se montrait, il en avait peur : il obéit.

CHAPITRE II.

Le premier bas-bleu.

Le caractère de miss Keeldar et celui de son oncle ne pouvaient s'harmonier, ne s'étaient jamais harmoniés. Il était irritable, et elle était spirituelle; il était despotique, et elle aimait la liberté; il était positif, et elle était peut-être romantique.

Ce n'était pas sans dessein qu'il était venu dans le Yorkshire : sa mission était claire, et il entendait s'en décharger consciencieusement. Il désirait avec anxiété marier sa nièce et lui faire un mariage convenable, la remettre à la charge d'un mari, et s'en laver les mains pour toujours.

Le malheur était que, dès l'enfance, Shirley et lui avaient toujours été en désaccord sur la signification des mots convenable et propre. Elle n'avait jamais encore accepté sa définition, et il était douteux que, dans l'acte le plus important de la vie, elle voulût consentir à l'accepter.

L'épreuve s'offrit bientôt.

M. Wynne demanda en forme la main de Shirley pour son fils, Samuel Fawthrop Wynne.

« Parfaitement convenable! Très-avantageux! dit M. Sympson. Un beau domaine libre do toutes charges; fortune nette; bonne famille. Il faut que ce mariage se fasse. »

Il manda sa nièce au parloir, s'enferma avec elle, lui communiqua l'offre, donna son opinion et demanda son consentement.

Elle le refusa.

« Non : je n'épouserai pas M. Samuel Fawthrop Wynne.

— Je vous demande pourquoi? il me faut une raison. Sous tous les rapports, il est plus que digne de vous. »

Elle se tenait debout devant le foyer ; elle était pâle comme la cheminée de marbre et la corniche qui étaient derrière elle ; ses yeux étincelaient, larges, dilatés, sévères.

« Et je vous demande sous quel rapport ce jeune homme est digne de moi?

— Il a deux fois votro fortune, deux fois plus que vous de sens commun; sa famille est aussi respectable que la vôtre.

— Eût-il une fortune centuple de la mienne, que je ne ferais pas vœu de l'aimer.

— Veuillez me fairo connaître vos objections.

— Il a eu des habitudes de méprisable et vulgaire déréglement. Acceptez cela comme la première raison qui mo le fait mépriser.

— Miss Keeldar, vous me choquez!

— Cette conduite seule l'a plongé dans un gouffre d'incommensurable infériorité. Son intelligence n'atteint pas un niveau que je puisse estimer : voilà une seconde pierre d'achoppement. Ses vues sont étroites, ses sentiments blasés, ses goûts grossiers, ses manières vulgaires.

— Cet homme est respectable et riche. Le refuser est de la présomption de votre part.

— Je refuse net! cessez de me tourmenter à ce sujet; je vous le défends!

— Est-ce votre intention de vous marier un jour, ou préférez-vous le célibat?

— Je vous dénie lo droit de m'adresser cette question.

— Puis-jo vous demander si vous espérez que quelque homme titré, quelque pair du royaume, demande votro main?

— Je doute que le titre do pair appartienno jamais à celui auquel je voudrais pouvoir le conférer.

— S'il y avait jamais eu d'exemple d'insanité d'esprit dans

la famille, je pourrais croire que vous êtes folle. Votre excentricité et votre entêtement touchent aux limites de la folie.

— Peut-être, avant que j'aie fini, vous me les ferez franchir.

— Je n'attends rien de moins. Folle et indomptable fille, prenez garde! Je vous défie de souiller notre nom par une mésalliance!

— Notre nom! Est-ce que je m'appelle Sympson?

— Dieu merci, non! Mais tenez-vous sur vos gardes! Je ne veux pas que l'on se joue de moi.

— Au nom de la loi et du sens commun, que feriez-vous ou que pourriez-vous faire, si ma volonté me dirigeait vers un choix que vous désapprouveriez?

— Prenez garde! prenez garde! (Sa voix et sa main tremblaient également.)

— Eh quoi? Quelle ombre de puissance avez-vous sur moi? Pourquoi vous craindrais-je?

— Prenez garde, madame!

— C'est ce que j'entends faire, monsieur Sympson, et scrupuleusement. Avant que de me marier je suis résolue à estimer, à admirer, à aimer.

— Et si cet amour tombait sur un mendiant?

— Il ne tombera jamais sur un mendiant. La mendicité n'est pas estimable.

— Sur un clerc de bas étage, un acteur, un auteur de comédies, sur un....

— Courage, monsieur Sympson! Sur qui?

— Sur quelque misérable écrivassier; quelque....

— Je n'ai aucun goût pour les écrivassiers; mais j'en ai pour la littérature et les arts. Et, sous ce rapport, je me demande comment votre Fawthrop Wynne pourrait me convenir! Il ne peut écrire une lettre sans faute d'orthographe, il ne lit qu'un journal de Sport. Il était le nigaud de l'école de Stilbro'!....

— Quel langage pour une lady! Grand Dieu! où en viendra-t-elle? s'écria M. Sympson en levant les yeux et les mains au ciel.

— Jamais je ne marcherai à l'autel de l'hymen avec Samuel Wynne.

— Où en veut-elle venir? Pourquoi nos lois ne sont-elles pas plus sévères, et ne me donnent-elles pas le droit de la forcer d'entendre raison?

— Consolez-vous, mon oncle. L'Angleterre fût-elle une terre d'esclavage et vous le czar, que vous ne pourriez me contraindre à cet acte. J'écrirai à M. Wynne. Ne vous tourmentez pas davantage à ce sujet. »

Le proverbe dit que la fortune est changeante, et cependant on la voit souvent heurter avec ses chances heureuses plusieurs fois de suite à la même porte. Il paraît que miss Keeldar, ou sa fortune, avaient en ce temps-là fait sensation dans le district, et produit une impression en des endroits où elle ne s'y attendait pas. Rien moins que trois offres suivirent celle de M. Wynne, toutes plus ou moins acceptables. Toutes furent successivement appuyées par son oncle, et successivement refusées par elle. Cependant, parmi les poursuivants, il se trouvait plus d'un gentleman d'un caractère sans reproche et d'une ample fortune. Beaucoup, comme son oncle, se demandèrent qui elle entendait attraper, pour se montrer si insolemment dédaigneuse.

A la fin, les badauds crurent avoir trouvé la clef de sa conduite. Son oncle lui-même s'en crut assuré, et, qui plus est, la découverte lui montra sa nièce sous un point de vue tout nouveau, et il changea en conséquence toute sa conduite vis-à-vis d'elle.

Fieldhead, depuis peu, était devenu trop chaud pour les contenir tous deux : la douce tante ne pouvait plus les réconcilier ; les filles frissonnaient à la vue de leurs querelles : Gertrude et Isabelle murmuraient des heures ensemble dans leur chambre à coucher, et étaient glacées de crainte de se rencontrer seules avec leur audacieuse cousine. Mais, ainsi que je l'ai dit, un changement survint : M. Sympson s'apaisa, et sa famille fut tranquillisée.

Il a été question déjà du village de Nunnely, de sa vieille église, de sa forêt, des ruines de son monastère. Le village possédait aussi son manoir, appelé le prieuré, résidence plus vieille, plus grande, plus seigneuriale que n'en possédait Briarfield ou Whinbury ; et, de plus, il avait aussi son homme titré, son baronnet, ce dont ni Briarfield ni Whinbury ne pouvaient se vanter. Cette possession était depuis bien des années purement

nominale. Le baronnet actuel, jeune homme qui avait toujours résidé dans une province éloignée, était inconnu dans son domaine du Yorkshire.

Pendant le séjour qu'avait fait miss Keeldar aux eaux à la mode de Cliffbridge, elle et ses amis avaient rencontré sir Philippe Nunnely et lui avaient été présentés. Ils l'avaient rencontré plusieurs fois ensuite sur les plages, les rochers, dans les différents lieux d'excursions, quelquefois aux bals publics de l'endroit. Il paraissait aimer la solitude ; ses manières étaient sans prétention, trop simples pour être appelées affables. Il était plutôt timide que fier : loin de paraître *condescendre* à leur société, il s'en montrait heureux.

Avec un homme sans affectation, Shirley pouvait aisément et promptement lier connaissance. Elle causait et se promenait avec sir Philippe : elle, sa tante et ses cousines, acceptaient quelquefois une place dans son yacht. Ello aimait sa société parce qu'elle le trouvait aimable et modeste, et lui était charmé de remarquer qu'elle avait le pouvoir de le distraire.

Il y avait bien quelques petits déboires : où serait l'amitié sans cela? Sir Philippe avait des goûts littéraires : il écrivait des poésies, des sonnets, des stances, des ballades. Peut-être miss Keeldar le trouvait-elle un peu trop porté à lire et à récitor ses compositions : peut-être aurait-elle désiré que la rime eût plus de richesse, la mesure plus d'harmonio, les images plus de fraîcheur, l'inspiration plus de feu; du moins elle se montrait rétive toutes les fois qu'il revenait sur le sujet de ses poëmes, et elle faisait tout son possible pour donner un autro cours à la conversation.

Il lui arrivait souvent de lui faire faire une promenade sur lo pont au clair de la lune, dans le seul but de lui réciter la plus longue de ses ballades; de la conduire en des endroits écartés, d'où le bruit affaibli de la vague se brisant sur la plage paraissait doux et harmonieux; et là, seul avec elle, ayant devant eux la mer, de chaquo côté les ombrages odorants de magnifiques jardins, et derrière eux de hauts rochers leur servant d'abri, de tirer ses nouveaux sonnets, qu'il lisait jusqu'au dernier avec une voix tremblante d'émotion. Il n'avait pas l'air de se douter que ces rimes n'étaient rien moins quo do la poésie. Mais on voyait aux yeux baissés et à la figure ennuyée do Shirley qu'elle le savait, elle, et qu'elle était vivement mortifiée par le seul faible do ce bon et aimable gentleman.

Souvent elle essayait, avec autant de douceur qu'elle le pouvait, de le guérir de ce culte fanatique des muses : c'était sa monomanie. Mais sur tout autre objet il était suffisamment sensé, et elle aimait à engager la conversation avec lui sur des sujets ordinaires. Il la questionnait quelquefois sur son domaine de Nunnely ; elle n'était que trop heureuse de répondre longuement à ses questions : elle ne manquait jamais de décrire l'antique prieuré, le parc sauvage avec ses grands arbres, la vieille église et le hameau enveloppés de verdure, et de lui conseiller de venir habiter le manoir de ses ancêtres.

Un peu à sa surprise, Philippe suivit son conseil à la lettre, et à l'époque où nous nous trouvons, vers la fin de septembre, il arriva au prieuré.

Il fit bientôt une visite à Fieldhead, et cette première visite ne fut pas la dernière. Il dit, lorsqu'il eut achevé le tour du voisinage, que sous aucun toit il n'avait trouvé un aussi agréable abri que sous les plafonds de chêne du vieux manoir do Briarfield, habitation assez modeste et étroite comparée à la sienne, mais qu'il aimait cependant.

Maintenant il ne lui suffisait plus de demeurer assis avec Shirley dans son parloir, où d'autres pouvaient aller et venir, et où il ne pouvait que rarement trouver l'occasion de lui montrer les dernières productions de sa muse féconde. Il avait besoin de la conduire à travers les riants pâturages et sur le bord des eaux tranquilles; mais elle évitait ces errants tête-à-tête, et il organisa à son intention des parties sur ses propres terres, dans sa magnifique forêt, et dans des endroits plus éloignés, au milieu des bois coupés par la Æharfo et des vallées arrosées par l'Aire.

De semblables assiduités couvrirent miss Keeldar de distinction. L'esprit prophétique do son oncle y voyait déjà un splendide avenir. Il pressentait déjà le temps peu éloigné où, d'un air nonchalant, sa jambe gauche croisée sur sa jambe droite, il pourrait se permettre de familières allusions à son neveu le baronnet. Sa nièce ne lui paraissait plus une folle jeune fille, mais une femme pleino de sens. Dans ses dialogues confidentiels avec mistress Sympson il en parlait toujours comme d'une femme véritablement supérieure, originale, mais très-remarquable. Il la traitait avec une extrême déférence, se levait respectueusement pour ouvrir et fermer les portes pour elle; se baissait si souvent pour ramasser un gant, un mou-

choir, et autres objets que la négligence de Shirley laissait tomber, qu'il gagnait des maux de tête et devenait cramoisi. Il avait coupé court à toutes ses plaisanteries sur la supériorité d'esprit des femmes, et commencé d'obscures excuses sur les grossières erreurs dont il s'était rendu coupable à l'endroit de la tactique et de l'habileté d'un certain personnage qui « ne demeurait pas à cent milles de Fieldhead ; » enfin il se rengorgeait comme un coq sur des patins.

Sa nièce voyait ses manœuvres et l'écoutait avec flegme. Apparemment elle ne voyait qu'à moitié le but où il tendait. Quand il lui fut dit clairement qu'elle était la préférée du baronnet, elle répondit qu'elle croyait ne pas lui être indifférente, et que pour sa part elle le voyait avec plaisir; qu'elle n'aurait jamais pensé qu'un homme de son rang, le seul fils d'une mère fière et affectionnée, le seul frère de sœurs qui l'idolâtraient, pût avoir tant de bonté, et surtout tant de bon sens.

La suite prouva effectivement qu'elle n'était point indifférente à Philippe. Peut-être avait-il trouvé en elle ce « charme curieux » remarqué par M. Hall. Il recherchait de plus en plus sa présence, au point qu'elle lui semblait être devenue indispensable. En ce temps, d'étranges idées habitaient Fieldhead; d'impatientes espérances et de cruelles anxiétés hantaient quelques-uns de ses appartements. Une certaine agitation régnait autour du vieux manoir; on était dans l'attente de quelque grand événement.

Une chose paraissait claire. Sir Philippe n'était pas un homme à dédaigner : il était aimable; si ce n'était pas un esprit supérieur, il était du moins intelligent. Miss Keeldar ne pouvait dire de lui ce qu'elle avait dit amèrement de Sam Wynne, que ses sentiments étaient émoussés, ses goûts grossiers, ses manières vulgaires. Il y avait de la sensibilité dans sa nature; il y avait un amour des arts très-réel, sinon très-éclairé. Il y avait du gentilhomme anglais dans toute sa conduite : quant à sa lignée et à sa fortune, elles étaient bien au-dessus des prétentions que pouvait avoir Shirley.

Sa tournure avait d'abord excité quelques remarques plaisantes de la part de la rieuse Shirley; il avait l'air enfantin; ses traits étaient communs, ses cheveux roux, sa stature insignifiante. Mais elle réprima bientôt ses sarcasmes sur ce point. Elle se fâchait même lorsque quelqu'un se permettait quelque blessante allusion sur le baronnet. Il avait une contenance

agréable, affirmait-elle, et son cœur possédait des qualités bien supérieures à un nez romain, aux cheveux d'Absalon ou aux proportions de Saül. Elle réservait cependant une légère flèche contre sa malheureuse propension à la poésie; mais sur ce point elle n'eût pas toléré d'autre ironie que la sienne.

Enfin, les affaires étaient arrivées à ce point de justifier pleinement l'observation suivante, que fit un jour M. Yorke au précepteur Louis.

« Votre frère Robert me paraît être un fou ou un imbécile. Il y a deux mois, j'aurais pu jurer qu'il tenait le gibier dans sa main; et le voilà qui court le pays, séjourne à Londres pendant plusieurs semaines, et à son retour il va se trouver supplanté. Louis, il y a dans les affaires humaines une marée qui, prise à temps, conduit à la fortune; mais si vous la laissez échapper, elle ne revient plus. Si j'étais à votre place, je lui écrirais pour lui rappeler cela.

— Robert avait des vues sur miss Keeldar? demanda Louis, comme si l'idée était nouvelle pour lui.

— Des vues que je lui ai suggérées moi-même, et qu'il n'eût tenu qu'à lui de réaliser, car elle l'aimait.

— Comme un voisin.

— Mieux que cela. Je l'ai vue changer de contenance et de couleur à la simple mention de son nom. Écrivez à ce garçon, je vous dis, et pressez-le de revenir. C'est un plus beau gentleman que ce bout de baronnet, après tout.

— Ne pensez-vous pas, monsieur Yorke, qu'il est présomptueux et méprisable pour un pauvre aventurier sans le sou d'aspirer à la main d'une femme riche?

— Oh! si vous poussez à ce point la délicatesse de sentiment, je n'ai rien à dire. Je suis un homme simple et pratique, moi; et, si Robert est décidé à abandonner volontiers ce prix royal à un autre, cela m'est égal. A son âge, et dans sa position, j'aurais agi autrement que lui. Ni baronnet, ni duc, ni prince, ne m'eussent arraché ma bien-aimée sans combat. Mais vous autres précepteurs êtes de solennels camarades : autant vaudrait presque parler avec un curé que de raisonner avec vous.»

Flattée et cajolée comme elle l'était alors, il paraît que Shirley n'avait pas été absolument gâtée, et que sa bonne nature ne l'avait point abandonnée. La rumeur universelle avait cessé d'accoupler son nom avec celui de M. Moore, et ce silence semblait sanctionné par son apparent oubli de l'absent; mais

ce qui prouva qu'elle ne l'avait point oublié tout à fait, qu'elle avait toujours pour lui sinon de l'amour, du moins de l'intérêt, c'est le redoublement d'attentions que l'attaque soudaine d'une maladie lui permit de montrer pour le frère de Robert, ce pauvre précepteur envers lequel elle se conduisait habituellement avec de si étranges alternatives de froide réserve et de respect docile ; tantôt passant devant lui dans toute la dignité de la riche héritière et de la future lady Nunnely, tantôt l'accostant comme une élève a l'habitude d'accoster son sévère professeur ; rengorgeant son col d'ivoire et contractant sa lèvre de carmin s'il soutenait son regard, puis l'instant suivant se soumettant à la grave réprimande de l'œil sévère du maître, avec autant de contrition que s'il eût eu le pouvoir de lui infliger des châtiments.

Louis Moore avait peut-être pris la fièvre qui le tint pendant quelques jours très-bas, dans un des pauvres cottages du district, qu'il avait coutume de visiter en compagnie de son boiteux élève et de M. Hall. Quoi qu'il en soit, il tomba malade, et, après avoir opposé au mal une résistance taciturne pendant un jour ou deux, il fut obligé de garder la chambre.

Il s'agitait un soir sur son lit, ayant à côté de lui Henry, qui ne voulait jamais le quitter, lorsqu'un coup, trop léger pour venir de mistress Gill ou de la servante, appela le jeune Sympson à la porte.

« Comment se trouve ce soir M. Moore? demanda une voix basse venant de l'obscur corridor.

— Entrez, et assurez-vous-en par vous-même.

— Est-il endormi?

— Je voudrais qu'il pût dormir. Entrez, et venez lui parler, Shirley.

— Il n'aimerait peut-être pas cela. »

Cependant elle s'avança, et Henry, la voyant hésiter sur le seuil, la prit par la main et la conduisit auprès de la couche.

La lumière douteuse qui n'éclairait que faiblement la personne de miss Keeldar laissait cependant voir son élégant costume. Il y avait ce soir-là à Fieldhead une réunion dans laquelle se trouvait sir Philippe Nunnely ; les dames étaient en ce moment au salon, d'où Shirley s'était esquivée pour visiter le précepteur d'Henry. Sa robe blanche, ses beaux bras, la chaîne d'or qui entourait son col blanc et retombait en trem-

blant sur sa poitrine, brillaient étrangement au milieu de l'obscurité de cette chambre de malade. Son air était sérieux et pensif : elle parla avec douceur.

« Monsieur Moore, comment vous trouvez-vous ce soir?

— Je n'ai pas été bien malade, et maintenant je me trouve mieux.

— J'ai appris que vous vous plaigniez de la soif; je vous ai apporté quelques raisins. Pouvez-vous en goûter un?

— Non. Mais je vous remercie de vous être souvenue de moi.

— Seulement un. »

Et d'une magnifique grappe qui remplissait un petit panier qu'elle tenait à la main, elle détacha un grain qu'elle présenta aux lèvres du malade. Il secoua la tête, et tourna de côté son visage couvert de rougeur.

« Mais que puis-je alors vous apporter à la place? Vous ne voulez pas de fruit; cependant je vois que vos lèvres sont desséchées. Quel est le breuvage que vous préférez?

— Mistress Gill me donne de la tisane et de l'eau ; c'est tout ce qu'il me faut. »

Il y eut un silence de quelques minutes.

« Souffrez-vous? éprouvez-vous des douleurs?

— Très-peu.

— Qu'est-ce qui vous a rendu malade? »

Nouveau silence.

« Je me demande ce qui a pu vous donner cette fièvre. A quoi l'attribuez-vous?

— Aux miasmes peut-être, à la malaria. Nous sommes en automne, les fièvres sont fréquentes.

— J'ai appris que vous visitiez souvent les malades de Briarfield et aussi ceux de Nunnely, en compagnie de M. Hall. Vous devriez être sur vos gardes : ce n'est point être sage que d'être téméraire.

— Vous me faites penser, miss Keeldar, que peut-être vous eussiez mieux fait de ne point entrer dans cette chambre, et de ne point venir si près de ce lit. Je ne pense pas que ma maladie soit contagieuse ; je ne crains pas de vous la voir contracter (*avec une sorte de sourire*) ; mais pourquoi vous exposeriez vous-même à l'ombre d'un danger? Laissez-moi.

— Patience. Je ne resterai pas longtemps. Mais j'aurais plaisir à faire quelque chose pour vous, à vous rendre quelque petit service....

— On a besoin de vous au salon.

— Non, les gentlemen sont encore à table.

— Ils n'y resteront pas longtemps : sir Philippe Nunnely n'est pas buveur, et je l'entends justement à présent passer de la salle à manger dans le salon.

— C'est un domestique.

— C'est sir Philippe ; je connais son pas.

— Votre ouïe est subtile.

— Elle l'a toujours été, et cette subtilité semble s'être accrue depuis quelque temps. Sir Philippe Nunnely est venu ici prendre le thé hier soir. Je vous ai entendue lui chanter une romance qu'il vous avait apportée. Je l'ai entendu, lorsqu'il est parti, à onze heures. vous appeler dehors pour regarder l'étoile du soir.

— C'est l'état de vos nerfs qui vous rend si sensitif.

— Je l'ai entendu vous baiser la main.

— Impossible !

— Non : ma chambre est au-dessus du vestibule, ma fenêtre donne droit sur la grande porte. Le châssis était levé, car la fièvre m'agitait : vous êtes demeurée dix minutes avec lui sur le seuil ; j'ai saisi chaque mot de votre conversation, et j'ai entendu son salut. Henry, donnez-moi un peu d'eau.

— Laissez-moi la lui donner moi-même, Henry. »

Mais Louis se leva à moitié pour prendre le verre des mains du jeune Sympson, et refusa l'assistance de Shirley.

« Ne puis-je donc rien faire pour vous?

— Rien ; car vous ne pouvez me garantir une nuit de paisible repos, et c'est tout ce dont j'ai besoin en ce moment.

— Vous ne dormez pas bien?

— Le sommeil m'a abandonné.

— Et pourtant vous m'avez dit que vous n'étiez pas bien malade?

— Dans la meilleure santé, j'éprouve souvent l'impossibilité de dormir.

— Si j'en avais le pouvoir, je voudrais vous plonger dans le plus paisible sommeil, profond et calme, sans un rêve.

— Un complet anéantissement! je ne demande pas cela.

— Avec les rêves de tout ce que vous désirez le plus, alors....

— Monstrueuses illusions! Le sommeil serait le délire; le réveil, la mort.

— Vos désirs ne sont pas si chimériques : vous n'êtes pas un visionnaire?

— C'est votre pensée du moins, je suppose. Mais mon caractère n'est pas peut-être tout à fait aussi lisible pour vous que pourrait l'être une page du dernier roman.

— C'est possible.... mais ce sommeil, j'aimerais à l'enchaîner à votre oreiller, à gagner pour vous ses faveurs. Si je prenais un livre et m'asseyais à côté de vous pour vous lire quelques pages?... Je puis bien disposer d'une demi-heure.

— Je vous remercie, mais je ne veux pas vous retenir.

— Je lirai très-doucement.

— Cela ne me ferait pas de bien. Je suis dans un état trop fiévreux et trop irritable pour supporter une voix douce, harmonieuse et vibrante, résonnant si près de mon oreille. Vous feriez mieux de me laisser.

— Eh bien, je pars.

— Et vous ne me dites pas bonsoir?

— Oui, monsieur, oui, monsieur Moore, bonne nuit. »

Shirley sortit.

« Henry, mon garçon, allez vous coucher maintenant, dit Louis Moore : il est temps que vous preniez quelque repos.

— Monsieur, j'éprouverais du plaisir à veiller à votre chevet toute la nuit.

— Rien n'est si peu nécessaire; je vais mieux. Ainsi, allez vous coucher.

— Donnez-moi votre bénédiction, monsieur.

— Que Dieu vous bénisse, mon meilleur élève.

— Vous ne m'appelez jamais votre plus cher élève.

— Non, et jamais je ne vous appellerai ainsi. »

Peut-être miss Keeldar gardait-elle rancune à son ancien précepteur du refus qu'il avait fait de son offre; il est certain du moins qu'elle ne la répéta pas. Si souvent que se fît entendre son pas léger à travers le corridor, il ne s'arrêta plus à la porte du malade, et sa voix douce, harmonieuse, vibrante, ne troubla plus le silence de la chambre. D'ailleurs la bonne constitution de M. Moore ne tarda pas à triompher du mal. Au bout de quelques jours il put se lever et reprendre ses fonctions ordinaires.

Les souvenirs conservaient toujours leur autorité sur le précepteur et son ancienne élève; c'est ce que prouvait la manière dont quelquefois il franchissait la distance qu'elle maintenait d'habitude entre elle et lui, pour réprimer sa réserve hautaine d'une main ferme et calme.

Une après-midi, les Sympson étaient sortis en voiture pour prendre l'air. Shirley, qui n'était jamais fâchée de saisir une occasion d'échapper à leur société, était demeurée à la maison sous prétexte d'une affaire. L'affaire, une lettre à écrire, était expédiée au moment où la porte d'entrée du manoir se refermait derrière la voiture. Miss Keeldar se rendit alors au jardin.

C'était un calme jour d'automne. Le soleil dorait la campagne d'une teinte moelleuse et chaude; les arbres étaient encore couverts de feuilles qui commençaient à jaunir. La bruyère, encore en fleur, teignait de pourpre les montagnes. Le ruisseau se dirigeait en serpentant vers Hollow à travers une campagne paisible. Aucun vent ne suivait son cours ni n'agitait les bois qui le bordaient. Les jardins de Fieldhead portaient le sceau d'une douce ruine. Sur les allées, balayées le matin, des feuilles avait voltigé de nouveau. La saison des fleurs et même des fruits était finie; mais quelques pommes garnissaient encore les arbres; une fleur délicate se montrait par-ci par-là au milieu des feuilles flétries.

Ces seules fleurs, les dernières de leur espèce, Shirley les cueillait en se promenant soucieusement le long des allées. Elle attachait à sa ceinture un bouquet sans odeur et sans éclat, lorqu'elle s'entendit appeler par Henri Sympson, qui arrivait à elle clopin-clopant.

« Shirley, M. Moore serait bien content de vous voir à la salle d'étude, et de vous entendre lire un peu de français, si vous n'avez point de plus urgente occupation. »

Le messager s'acquitta de sa commission très-simplement, et comme d'une chose tout ordinaire.

« Est-ce que M. Moore vous a commandé de venir me dire cela?

— Certainement : pourquoi non? Et maintenant, venez, et laissez-nous croire que nous sommes encore à Sympson-Grove. Nous avions d'agréables heures d'études, dans ce temps-là! »

Peut-être miss Keeldar pensa que les circonstances étaient changées depuis lors; néanmoins elle ne fit aucune remar-

que, et, après une courte réflexion, elle suivit tranquillement Henry.

En entrant dans la salle d'étude, elle s'inclina en signe d'obéissance, comme elle avait coutume de le faire autrefois; elle ôta son chapeau, qu'elle suspendit à côté de la casquette d'Henry. Louis Moore était assis à son bureau, tournant les feuillets d'un livre ouvert devant lui, et marquant des passages avec son crayon; il se remua, pour reconnaître la courtoisie de Shirley, mais ne se leva pas.

« Vous m'avez proposé, il y a peu de jours, de me lire quelque chose, dit-il. Je ne pouvais vous écouter alors; mon attention est maintenant à votre service. Un peu de pratique de la langue française ne peut que vous être profitable. J'ai remarqué que votre accent commence à se rouiller.

— Quel livre prendrai-je?

— Voici les œuvres posthumes de Bernardin de Saint-Pierre. Lisez quelques pages des *Fragments de l'Amazone.* »

Elle accepta la chaise qu'il avait préparée près de la sienne; le volume était placé sur le bureau, il n'y avait qu'un livre entre eux; ses cheveux tombaient si bas, que le précepteur ne pouvait voir la page.

« Rejetez vos cheveux en arrière, » dit-il.

Pendant un instant, Shirley parut incertaine si elle obéirait ou n'obéirait pas à la requête. Un éclair de son œil brilla furtivement sur le visage du professeur; peut-être que, s'il l'avait regardée avec dureté ou avec timidité, ou si une expression indécise s'était montrée dans sa contenance, elle se fût révoltée, et la leçon se fût terminée là; mais il attendait seulement son consentement, aussi calme que le marbre, et aussi froid. Elle rejeta son voile de tresses derrière son oreille. Il était heureux que son visage eût un agréable contour, et que ses joues eussent le poli et la rondeur de la première jeunesse: car, ainsi privé de son ombre douce, son visage eût pu perdre de sa grâce. Mais que lui importait cela dans la compagnie où elle se trouvait? Ni Calypso ni Eucharis ne se souciaient de fasciner Mentor.

Elle se mit à rire. Ce langage était devenu étranger à sa langue; elle hésitait; la lecture était heurtée, arrêtée par une respiration pressée, brisée par des intonations tout anglaises. Elle s'arrêta.

« Je ne puis continuer. Lisez-moi un alinéa, s'il vous plaît, monsieur Moore. »

Ce qu'il lut, elle le répéta : elle prit son accent en trois minutes.

« Très-bien ! fut le commentaire approbateur à la fin du morceau.

— C'est presque le français rattrapé, n'est-ce pas?

— Vous ne pourriez écrire le français comme autrefois, j'en suis sûr?...

— Oh ! non. Je ferais maintenant d'étranges mots de ma composition.

— Vous ne pourriez composer le devoir de *La première femme savante.*

— Vous rappelez-vous encore cette vieillerie?

— Jusqu'à la dernière ligne.

— J'en doute.

— Je m'engage à vous le répéter mot pour mot.

— Vous vous arrêteriez court à la première ligne.

— Défiez-moi à l'épreuve.

— Je vous défie. »

Il récita le morceau suivant :

Et il arriva que, lorsque les hommes commencèrent à se multiplier sur la face de la terre, et que des filles furent nées parmi eux, les fils de Dieu virent les filles des hommes et les trouvèrent belles, et ils les choisirent pour leurs femmes.

C'était au commencement du temps, avant que les étoiles fussent placées au firmament, et lorsqu'elles chantaient encore ensemble.

Cette époque est si reculée, le brouillard et la brume des temps l'enveloppent d'une si vague obscurité, que tout trait distinct de coutumes, toute ligne de démarcation de localité, échappent à la perception et défient les recherches. Il suffit de savoir que le monde existait alors; que des hommes le peuplaient; que la nature de l'homme, avec ses passions, ses sympathies, ses peines, ses plaisirs, animait la planète et lui donnait une âme.

Une certaine tribu colonisa un point sur le globe. De quelle race était cette tribu, on ne le sait pas; dans quelle région était situé ce point, on ne le dit pas. Nous avons l'habitude de penser à l'Est lorsque nous parlons d'événements de cette date; mais qui affirmera que la vie n'existait pas dans l'Ouest, le Sud, le Nord? Qui nous contredira si nous disons que cette tribu, au lieu de camper sous les palmiers de l'Asie, errait dans les îles plantées de chênes situées dans nos mers de l'Europe?

Ce n'est ni une plaine sablonneuse, ni une oasis restreinte et circonscrite que je crois voir. Une forêt dans une vallée aux flancs rocheux et aux ombres d'une sombre profondeur, formée par des arbres pressés les uns sur les autres, descend devant moi. Là, il est vrai, habitent des êtres humains, mais si rares, et dans des allées si couvertes de branches, qu'on ne peut les entendre ni les voir. Sont-ils sauvages? indubitablement. Ils vivent avec la houlette et l'arc : moitié bergers, moitié chasseurs, leurs troupeaux errent aussi sauvages que leur proie. Sont-ils heureux? non : ils ne sont pas plus heureux que nous ne le sommes de nos jours. Sont-ils bons? non : ils ne sont pas meilleurs que nous ne le sommes nous-mêmes; leur nature est notre nature, elle est humaine. Il y a dans cette tribu un être trop souvent malheureux, une enfant privée de son père et de sa mère. Nul ne s'inquiète de cette enfant : quelquefois elle est nourrie, mais le plus souvent elle est oubliée. Rarement une hutte s'ouvre pour la recevoir; le creux d'un arbre ou une froide et humide caverne sont sa demeure. Oubliée, perdue, errante, elle vit plus avec les bêtes sauvages et les oiseaux qu'avec ceux de son espèce. La faim et le froid sont ses compagnons. La tristesse est suspendue sur elle, la solitude l'environne. Oubliée et inappréciée, elle pourrait mourir; mais elle vit et croît. La solitude verdoyante prend soin d'elle et devient pour elle une mère : elle la nourrit de ses baies savoureuses, de ses racines et de ses noix.

Il y a quelque chose dans l'air de ce climat qui excite doucement la vie : il doit y avoir quelque chose aussi dans sa rosée qui guérit comme un baume souverain. Ses saisons tempérées n'exagèrent aucune passion, aucun sens; sa température tend vers l'harmonie; on dirait que ses brises apportent du ciel le germe de la pensée pure et du sentiment plus pur encore. Les formes des rochers et du feuillage ne sont point grotesquement

fantastiques; les couleurs des fleurs et des oiseaux n'ont pas d'éclat violent : le repos règne dans l'étendue de ces forêts remplies de douce fraîcheur.

Le charme aimable garanti à la fleur et à l'arbre, accordé à la biche et à la colombe, n'a point été dénié à la fille de l'humanité. Entièrement solitaire, elle a grandi droite et gracieuse. La Nature forma ses traits dans un beau moule; ils ont mûri dans leurs lignes pures et correctes, inaltérés par les secousses de la maladie. Aucun vent desséchant n'a maltraité la surface de son corps; aucun soleil brûlant n'a crêpé ou flétri les tresses de ses cheveux; sa forme blanche brille comme l'ivoire à travers les arbres; sa chevelure ruisselle abondante, longue, luisante; ses grands yeux brillent dans l'ombre d'un doux et humide éclat : au-dessus de ces yeux, quand la brise le met à nu, son front large et pur ressemble à une page claire et candide, où la connaissance, si la connaissance arrive jamais, pourra écrire son mémorial en lettres d'or. Vous ne voyez dans la jeune sauvage rien de vicieux ni de farouche : elle hante les bois, innocente et pensive, quoiqu'il ne soit pas aisé de deviner à quoi peut penser un être si ignorant.

Le soir d'un jour d'été, avant le déluge, étant entièrement seule, car elle avait perdu toute trace de sa tribu, qui avait erré fort loin, elle ne savait où, elle sortit de la vallée pour voir le Jour disparaître et la Nuit arriver. Une pointe de rocher surmontée d'un arbre fut son observatoire : les racines du chêne, couvertes de gazon et de mousse, lui fournirent un siége; les branches chargées de feuillage lui tissèrent un dais.

Lent et majestueux le Jour se retira, traversant des feux de pourpre, et disparaissant aux adieux du chœur sauvage des hôtes des bois. Puis la Nuit vint, calme comme la mort : le vent tomba, les oiseaux cessèrent de chanter. En ce moment chaque nid contint d'heureux couples, le cerf et la biche dormirent heureux et tranquilles dans leur réduit.

La jeune fille était assise, le corps immobile, l'âme agitée, occupée cependant plutôt par le sentiment que par la pensée, par le désir que par l'espérance, par l'imagination que par la réalité. Elle sentait que la puissance du monde, du firmament, était sans bornes. Elle se croyait le centre de toute chose, un petit atome de vie oublié, une étincelle d'âme lancée par inadvertance de la grande source créatrice, et maintenant brûlant

isolée, pour s'éteindre au fond d'un noir ravin. Elle se demandait si elle était ainsi destinée à se consumer et à périr, si sa vivante lumière devait passer sans faire aucun bien, sans être vue ni cherchée, étoile perdue dans un firmament sans étoiles, dans lequel ni berger, ni pèlerin, ni sage, ni prêtre, ne verraient un guide ou ne liraient une prophétie? En pouvait-il être ainsi, se demandait-elle, lorsque la flamme de son intelligence brûlait si vive; lorsque sa vie se manifestait si vraie, si réelle, si puissante; lorsque quelque chose en elle d'inquiet et d'agité lui prouvait qu'elle avait reçu de Dieu une force à laquelle elle devait trouver un exercice?

Elle regardait le Ciel et le Soir : le Ciel et le Soir lui rendaient ses regards. Elle regarda en bas, cherchant la rive, la montagne, la rivière, qui s'étendaient au-dessous d'elle. Tous les objets qu'elle interrogea lui répondirent par oracles : elle entendit, elle fut impressionnée, mais elle ne put comprendre. Elle leva ses mains jointes au-dessus de sa tête.

« Guide, Assistance, Consolation, venez! » s'écria-t-elle.

Aucune voix ne répondit.

Elle attendit, agenouillée, regardant fixement en haut. Le ciel se perdait à l'horizon. Les étoiles brillaient éparses dans l'espace immense.

A la fin, une corde trop tendue de son agonie se relâcha : il lui sembla que quelque chose d'éloigné se rapprochait : elle entendit comme la voix du Silence. Ce n'était ni un langage, ni un mot; seulement un son.

De nouveau un son harmonieux, plein, puissant, un son profond et doux comme le frémissement de l'orage, fit onduler le crépuscule.

Puis, plus profond, plus rapproché, plus clair, il roula harmonieusement.

Puis enfin.... une voix distincte passa entre le Ciel et la Terre :

« Ève! »

Si Ève n'était pas le nom de cette femmo, elle n'en avait aucun. Elle se leva

« Me voici!

— Ève!

— Oh! Nuit! (ce ne peut être que la Nuit qui parle) me voici! »

La voix, descendant, atteignit la Terre.

« Ève!

— Seigneur! s'écria-t-elle, contemple ta servante. »

Elle avait sa religion : toute tribu avait quelque croyance.

« Je viens à toi : je suis le Consolateur!

— Seigneur, hâtez-vous! »

Le Soir rougissait plein d'espoir; l'air palpitait; la lune montait large et brillante, mais sa lumière n'éclaira aucune forme.

« Penche-toi vers moi, Ève. Viens dans mes bras; repose-toi sur mon sein.

— Je m'appuie sur toi, ô être Invisible. Mais qui es-tu?

— Ève, j'ai apporté du Ciel le breuvage de vie. Fille de l'homme, bois à ma coupe!

— Je bois; il me semble que la plus douce rosée ait visité mes lèvres. Mon cœur aride revit; mon affliction est soulagée; mon angoisse et mes luttes ont disparu. Et la nuit change! les bois, la montagne, la lune, le ciel, tout est changé!

— Tout change, et pour toujours. J'ôte l'obscurité à ta vue; je délivre tes facultés de leurs fers; sur ton chemin j'aplanis les obstacles. Avec ma présence, je remplis le vide : je réclame comme mien l'atome de vie perdu; je prends pour moi l'étincelle d'âme qui auparavant brûlait oubliée!

— Oh! prends-moi! oh! réclame-moi! Tu es un dieu.

— Un fils de Dieu; un être qui se sent lui-même dans la portion de vie qui t'anime; auquel il est permis de réclamer son bien, de le nourrir, de l'aider, afin qu'il ne périsse pas abandonné.

— Un Fils de Dieu! Suis-je donc vraiment élue?

— Toi seule sur cette terre. J'ai vu que tu étais belle : je savais que tu étais à moi. Il m'est donné de te sauver, de te soutenir, de te chérir. Reconnais en moi ce séraphin nommé sur la terre le Génie.

— Mon glorieux époux! vraiment descendu d'en haut! Tout ce que je désirais, enfin je le possède. Je reçois une révélation. L'idée confuse, l'obscur murmure qui m'ont hantée depuis ma jeunesse, sont interprétés. Tu es celui que je cherchais. Fils de Dieu, prends ton épouse!

— Sans être humilié, je puis prendre ce qui est à moi. N'ai-je pas moi-même ravi de l'autel la flamme qui a allumé la vie d'Ève? Reviens dans le ciel d'où tu fus envoyée. »

Cette présence, invisible, mais toute-puissante, l'envelop-

pait comme le troupeau enveloppe le jeune agneau. Cette voix, tendre mais pénétrante, vibrait dans son cœur comme une douce musique. Son œil ne percevait aucune image; et cependant sa vision et son cerveau avaient comme le sentiment de la pure sérénité de l'air, du pouvoir des mers, de la majesté des étoiles, de l'énergie des éléments, de l'inébranlable solidité des montagnes, et par-dessus tout, de l'éclat d'une héroïque beauté s'élançant victorieuse sur la Nuit, dont elle dispersait les ombres comme un divin Soleil.

Telle fut l'heure de l'hymen du Génie et de l'Humanité. Qui répétera l'histoire de leur union depuis ce temps-là? Qui peindra ses félicités et ses misères? Qui racontera les longues luttes entre le Serpent et le Séraphin? Comment le Père du mensonge voulut insinuer que le mal était le bien, l'orgueil la sagesse, le poison la passion? Comment l'Ange redoutable le défia, lui résista, le repoussa, purifia la coupe souillée, exalta l'émotion dépravée, rectifia l'instinct pervers, découvrit le venin caché, confondit la tentation effrontée, purifia, justifia, guida et soutint? Comment par sa patience, par sa force, par cette indicible excellence qu'il tenait de Dieu, son origine, le fidèle Séraphin livra à travers le Temps une grande bataille pour l'humanité; et quand le cours du Temps fut accompli, et que la Mort voulut barrer les portes de l'Éternité, comment le Génie se tint auprès de son épouse mourante, la soutint dans l'agonie du terrible passage, et la porta triomphante dans sa demeure; comment le Ciel la racheta, la rendit à Jéhovah, son créateur, et à la fin, en face des Anges et des Archanges, plaça sur son front la couronne de l'immortalité?

Qui de ces choses écrira la chronique?

« Je ne pus jamais corriger cette composition, dit Shirley, lorsque Moore eut fini. Votre plume de censeur l'avait couverte d'observations critiques que je m'efforçai en vain d'approfondir. »

Elle avait pris un crayon sur le bureau du précepteur, et elle s'occupait à dessiner de petites feuilles, des fragments de piliers, des croix brisées, sur les marges du livre.

« Vous pouvez avoir à moitié oublié le français; mais vous

n'avez pas perdu vos habitudes d'écolière, je le vois, dit Louis, et mes livres ne seraient pas plus en sûreté avec vous aujourd'hui qu'autrefois. Mon Bernardin de Saint-Pierre nouvellement relié serait bientôt comme mon Racine, qui garde le souvenir de miss Keeldar sur toutes ses pages. »

Shirley laissa tomber le crayon comme s'il lui eût brûlé les doigts.

« Dites-moi quelles étaient les fautes de ce devoir, demanda-t-elle. Étaient-ce des erreurs grammaticales, ou bien vos objections s'adressaient-elles au fond?

— Je n'ai jamais dit que les lignes que j'y avais tracées étaient l'indication de fautes. Vous voulûtes penser ainsi, et je m'abstins de toute contradiction.

— Que voulaient-elles dire, alors?

— Cela est sans importance aujourd'hui.

— Monsieur Moore, s'écria Henry, faites répéter à Shirley quelques-uns des morceaux qu'elle disait si bien par cœur.

—Si j'en demande un, ce sera *le Cheval dompté*, dit Moore, » taillant avec son canif la plume que Shirley avait émoussée.

Elle tourna la tête de côté; son cou, ses joues claires, privés de leur voile naturel, rougissaient vivement.

« Ah! vous voyez qu'elle n'a pas oublié, monsieur, dit Henry avec triomphe. Elle sait combien elle était méchante. »

Un sourire auquel elle ne voulait pas permettre de s'épanouir fit trembler sa lèvre; elle baissa la tête et se cacha le visage moitié dans ses mains, moitié dans ses cheveux, qui retombèrent de nouveau.

« Certainement, j'étais une rebelle! répondit-elle.

— Une rebelle! répéta Henry. Oui; vous et papa vous vous étiez querellés terriblement, et vous l'aviez mis au défi, ainsi que maman et mistress Pryor, et tout le monde : vous disiez qu'il vous avait insultée.

— Il m'avait insultée, interrompit Shirley.

— Et vous vouliez quitter Sympson-Grove à l'instant même. Vous aviez réuni tous vos effets, et papa les jeta hors de votre malle; maman pleurait, mistress Pryor pleurait; toutes deux se tordaient les mains en vous suppliant de vous calmer; et vous étiez là agenouillée sur le plancher, avec vos effets et votre malle retournée devant vous, paraissant.... paraissant.... quoi! dans une de *vos* colères. Vos traits, dans ces moments-là, ne sont pas contractés; ils sont fixes, mais tout à fait beaux;

vous paraissez à peine irritée, seulement résolue ; et cependant on sent qu'un obstacle qui traverserait votre chemin serait brisé comme par la foudre. Papa faiblit et appela M. Moore.

— Assez, Henry.

— Non, ce n'est pas assez. Je sais à peine comment s'y prit M. Moore ; je me souviens seulement qu'il donna à entendre à papa que cette agitation allait faire revenir sa goutte ; puis il parla tranquillement aux ladies, les engageant à sortir ; ensuite il vous dit, miss Shirley, que ce n'était pas le moment des paroles et des remontrances, mais que le thé venait d'être servi dans la salle d'étude, qu'il avait bien soif, et qu'il serait heureux que vous voulussiez bien pour l'instant laisser là vos bagages et venir préparer une tasse de thé pour lui et pour moi. Vous vîntes ; vous ne vouliez pas parler d'abord ; mais vous ne tardâtes pas à vous adoucir et à reprendre votre enjouement ordinaire. M. Moore se mit à vous parler du continent, de la guerre, de Bonaparte, sujet que nous aimions tous deux à entendre traiter. Après le thé, il nous dit que ni l'un ni l'autre ne devions le quitter de la soirée : il ne voulait pas nous perdre de vue, de peur qu'il ne nous arrivât quelque désagrément. Nous demeurâmes assis à chacun de ses côtés ; nous étions si heureux ! Je n'ai jamais passé une aussi agréable soirée. Le lendemain, il vous administra, miss, une mercuriale d'une heure, qu'il termina en vous disant d'apprendre dans Bossuet, comme punition, une pièce, *le Cheval dompté*. Vous l'apprîtes au lieu de faire vos malles, Shirley. Nous n'entendîmes plus parler de votre désertion. M. Moore vous tourmenta sur ce sujet pendant plus d'une année.

— Jamais elle n'a récité une leçon avec plus d'esprit, dit Moore. Elle me donna alors la satisfaction d'entendre pour la première fois ma langue maternelle parlée sans accent par une jeune fille anglaise.

— Pendant tout un mois elle fut aussi douce que des cerises d'été, dit Henry : une bonne et franche querelle laissait toujours le caractère de Shirley meilleur qu'elle ne l'avait trouvé.

— Vous parlez de moi comme si je n'étais pas présente, fit observer miss Keeldar, qui n'avait point encore relevé la tête.

— Êtes-vous bien sûre d'être présente ? demanda M. Moore ; il y a certains moments, depuis mon arrivée ici, où j'ai été

tenté de demander à la dame de Fieldhead si elle savait ce qu'était devenue mon ancienne élève.

— Elle est ici maintenant.

— Je la vois, et même assez humble; mais je ne voudrais conseiller ni à Henry ni à d'autres de croire trop implicitement à une humilité qui un moment peut cacher son visage rougissant comme une modeste petite enfant, et un instant après se relever pâle et hautaine comme le marbre de Junon.

— Un homme de l'antiquité, dit-on, donna la vie à la statue sortie de son ciseau. D'autres peuvent avoir la puissance contraire de changer la vie en pierre. »

Moore s'arrêta un instant sur cette observation avant d'y répondre. Son regard à la fois frappé et méditatif semblait dire : « Étrange phrase ! quelle en peut être la signification ? » Il la retourna dans son esprit, lentement et profondément, comme un Allemand pesant une proposition de métaphysique.

« Vous voulez dire, reprit-il enfin, que quelques hommes inspirent de la répugnance, et glacent ainsi le cœur le plus bienveillant.

— Très-ingénieux ! répondit Shirley. Si l'interprétation vous plaît, vous êtes libre de la considérer comme vraie. Cela m'est égal. »

Et disant cela, elle redressa sa tête, qui prit tout à coup l'expression hautaine et la couleur de marbre que Louis venait de décrire.

« Contemplez la métamorphose ! dit-il : réalisée aussitôt qu'imaginée; l'humble nymphe se change en une inaccessible déesse. Mais il ne faut pas qu'Henry soit frustré du récit, et Olympia daignera lui donner ce plaisir. Commençons.

— J'ai oublié la première ligne.

— Je ne l'ai pas oubliée, moi. Si ma mémoire est rétive, elle retient bien. J'acquiers avec résolution la science et la sympathie; la science croît dans mon cerveau, le sentiment dans ma poitrine; et ce n'est pas comme ces produits hâtifs qui, n'ayant aucunes racines, fleurissent assez vigoureusement pour un temps, et tombent bientôt flétris et desséchés. Attention, Henry ! Miss Keeldar consent à vous donner cette faveur. « Voyez ce cheval ardent et impétueux.... » C'est ainsi que cela commence. »

Miss Keeldar consentit à l'effort qui lui était demandé; mais bientôt elle s'arrêta.

« A moins d'entendre le morceau entièrement répété, je ne peux continuer, dit-elle.

— Cependant il fut promptement appris; vite gagné, vite perdu, » dit le précepteur. Il récita le passage avec assurance, correctement, avec une emphase lente et expressive.

Shirley, par degrés, inclina son oreille à mesure qu'il avançait. Son visage, détourné d'abord, se tourna vers lui. Lorsqu'il eut fini, elle prit le mot comme de ses lèvres; elle prit le même ton; elle saisit son propre accent, elle débita les phrases comme il les avait débitées lui-même. Elle reproduisit sa manière, sa prononciation, son expression.

C'était maintenant son tour de solliciter.

« Rappelez-vous le Songe d'Athalie, dit-elle, et récitez-le. »

Il le récita. Elle le reprit après lui; elle trouvait un vif plaisir à pouvoir ainsi s'approprier sa langue; elle sollicita plus ample indulgence; tous les anciens exercices furent passés en revue, et avec eux Shirley vit revivre ses joyeux jours d'études.

Moore avait dit quelques-uns des meilleurs passages de Corneille et de Racine, et avait entendu l'écho de sa voix profonde dans la voix harmonieuse de la jeune fille, qui modulait fidèlement son organe sur le sien. *Le Chêne et le Roseau*, la plus belle des fables de La Fontaine, avait été récitée, bien récitée par le précepteur, et l'élève avait avidement profité de la leçon. Peut-être un sentiment simultané les saisit-il alors, à savoir que leur enthousiasme était monté à un point où le léger aliment de la poésie française ne pouvait suffire à l'entretenir; peut-être désiraient-ils tous deux jeter un tronc de chêne anglais à cette flamme dévorante. Moore reprit :

« Et ce sont là nos meilleures pièces! Et nous n'avons rien de plus dramatique, de plus nerveux, de plus original[1] ! »

Puis il sourit et garda le silence. Toute sa nature semblait

1. Souvenez-vous, lecteur, que l'école moderne de poésie française, telle qu'elle est aujourd'hui, était inconnue : Lamartine, Victor Hugo, etc., avaient leurs vers et leur réputation à faire; certainement Louis Moore eût pu satisfaire les désirs de ses robustes poumons et de son large cœur en demandant de sa voix la plus profonde :

Quels sont ces bruits sourds?
Écoutez vers l'onde
Cette voix profonde,
Qui pleure toujours,
Et qui toujours gronde.
Quoiqu'un son plus clair

se reposer dans sa sérénité : debout près du foyer, il appuyait son coude sur le manteau de la cheminée, plongé dans une agréable rêverie.

Le crépuscule allait disparaître; les fenêtres de la salle d'étude, obscurcies par les plantes grimpantes dont le vent d'octobre n'avait point encore balayé le feuillage desséché, laissaient pénétrer à peine un rayon du ciel; mais le feu donnait assez de clarté pour la causerie.

Louis Moore s'adressa à son élève en français; elle lui répondit d'abord avec une hésitation rieuse et avec des phrases rompues. Moore la reprenait en l'encourageant; Henry avait pris part à la leçon; les deux élèves se tenaient en face du maître, leurs bras mutuellement passés autour de leur taille. Tartare, qui avait longtemps sollicité et avait enfin obtenu son admission, s'était assis sagement devant le foyer, regardant la flamme qui s'échappait de morceaux de charbon placés au milieu des cendres rouges. Le groupe était assez heureux; mais un sourd bruit de roues qui se fit entendre sur le pavé de la cour vint bientôt les surprendre désagréablement.

« C'est la voiture qui revient, dit Shirley; le dîner doit être prêt, et je ne suis pas habillée. »

Une servante arriva avec la chandelle de M. Moore et le thé; car le précepteur et l'élève dînaient habituellement à l'heure du goûter.

Parfois l'interrompe,
Le vent de la mer
Souffle dans sa trompe.

Ou il eût pu se complaire dans la rude vigueur de Barbier :

O Corse à cheveux plats, que la France était belle
Au grand soleil de messidor!
C'était une cavale indomptable et rebelle
Sans frein d'acier ni rênes d'or;
Une jument sauvage, à la croupe rustique
Fumant encor du sang des rois,
Mais fière, et d'un pas libre heurtant le sol antique
Libre pour la première fois.
Jamais aucune main n'avait passé sur elle
Pour la flétrir ou l'outrager,
Jamais ses larges flancs n'avaient porté la selle
Ni le harnais de l'étranger.
Tout son poil était vierge, et belle, vagabonde,
L'œil haut, la croupe en mouvement,
Sur ses jarrets dressée, elle effrayait le monde
Du bruit de son hennissement.

. . . . . .

« M. Sympson et les ladies sont de retour, dit-elle, et sir Philippe Nunnely est avec eux.

— Comme vous avez tressailli et comme votre main tremble, Shirley! dit Henry, lorsque la servante eut fermé les volets et fut partie. Mais je sais pourquoi; ne le savez-vous pas, monsieur Moore? Je connais les intentions de papa. C'est un petit homme fort laid, ce sir Philippe : je voudrais qu'il ne fût pas venu; je voudrais que mes sœurs et tout le monde fussent demeurés à De Walden Hall pour dîner. Shirley eût fait une fois de plus le thé pour vous et pour moi, monsieur Moore, et nous aurions passé une heureuse soirée. »

Moore fermait son bureau et serrait son Bernardin de Saint-Pierre.

« C'était là votre plan, n'est-ce pas, mon garçon?

— Ne l'approuvez-vous pas, monsieur?

— Je n'approuve pas les utopies. Regardez la vie sous sa face de fer; affrontez la réalité dans sa contenance d'airain. Faites le thé, Henry, je serai de retour dans une minute. »

Il quitta la chambre; ainsi fit Shirley, par une autre porte.

CHAPITRE III.

Phœbé.

Shirley trouva probablement beaucoup d'agrément ce soir-là dans la société de sir Philippe Nunnely, car le lendemain matin elle se montra de fort agréable humeur.

« Qui veut faire une promenade avec moi? dit-elle après le déjeuner. Isabelle et Gertrude, voulez-vous venir? »

Une telle invitation de la part de Shirley à ses cousines était chose si rare, qu'elles hésitèrent avant d'accepter. Leur maman cependant manifestant son acquiescement au projet, elles mirent leurs chapeaux, et le trio se mit en route.

Il ne convenait guère à ces trois personnes de se trouver beaucoup ensemble : il était peu de ladies dont miss Keeldar aimât la société, et véritablement elle n'éprouvait de cordial plaisir avec aucune, à l'exception de mistress Pryor et de Ca-

roline Helstone. Elle était polie, aimable, attentive même pour ses cousines; mais cependant elle n'avait habituellement que peu de chose à leur dire. Dans sa brillante humeur de cette matinée exceptionnelle, elle s'efforça de suivre la conversation même avec les misses Sympson. Sans s'écarter de sa règle habituelle de ne discuter avec elles que des sujets ordinaires, elle donna à ses sujets un intérêt particulier; les étincelles de son esprit pétillaient dans ses phrases.

Qui la rendait si joyeuse? Les causes de sa gaieté devaient assurément venir d'elle-même. Le jour n'était pas beau; c'était un pâle et brumeux jour d'automne: les promenades à travers les bois sombres étaient humides; l'atmosphère était lourde, le ciel couvert; et cependant il semblait que dans le cœur de Shirley fussent toute la lumière et le ciel d'azur de l'Italie, comme toute son ardeur étincelait dans son œil gris.

Quelques instructions à donner à son directeur d'exploitation, John, la retinrent en arrière de ses cousines, lorsqu'elles approchèrent de Fieldhead à leur retour; peut-être s'écoula-t-il un intervalle de vingt minutes entre le moment où elle les quitta et son retour à la maison. Pendant ce temps elle avait parlé à John, puis elle s'était arrêtée dans l'avenue près de la porte. L'appel pour le goûter la fit entrer: elle s'excusa de ne point prendre part au repas, et monta à l'étage supérieur.

« Est-ce que Shirley ne vient pas au goûter? demanda Isabelle; elle a dit qu'elle avait faim.»

Une heure après, comme elle n'avait pas quitté sa chambre, une de ses cousines alla la chercher. Elle fut trouvée assise au pied du lit, la tête appuyée sur ses mains : elle paraissait tout à fait pâle, très-pensive, presque triste.

« Vous n'êtes pas malade? lui fut-il demandé.

— Un peu indisposée, » répondit miss Keeldar.

Certainement, elle était bien différente de ce qu'elle avait été deux heures auparavant.

Ce changement constaté par ces trois mots et non autrement expliqué ; ce changement, de quelque côté qu'il vînt, effectué en dix minutes, ne passa pas comme un léger nuage d'été. Elle causa lorsqu'elle joignit ses amis au dîner, elle causa comme de coutume ; elle demeura avec eux pendant la soirée; questionnée de nouveau sur sa santé, elle déclara qu'elle était tout à fait remise: ce n'avait été qu'une faiblesse, une indisposition d'un moment, qui ne méritait pas qu'on y fît attention:

et cependant on sentait qu'il s'était fait un changement en Shirley.

Le lendemain, le jour d'après, la semaine, la quinzaine suivantes, cette ombre nouvelle et particulière demeura sur la physionomie, sur les manières de miss Keeldar. Une étrange inquiétude se faisait remarquer dans son regard, dans ses mouvements, jusque dans sa voix. L'altération n'était pas assez marquée pour provoquer ou permettre de fréquentes questions; cependant cette altération existait et ne voulait pas céder. Elle planait sur elle comme un nuage qu'aucune brise ne pouvait chasser ni dissiper. Bientôt il devint évident que lui parler de ce changement, c'était la contrarier. D'abord, elle cherchait à éluder la remarque, et, si l'on y persistait, elle la repoussait avec la hauteur qui lui était propre. Si on lui demandait : « Êtes-vous malade ? » elle répondait avec décision :

« Je ne le suis pas.

— Est-ce que quelque chose pèse sur votre intelligence? Est-il arrivé quelque chose qui affecte vos esprits ?»

Elle ridiculisait ironiquement l'idée. Qu'entendaient-ils par esprits ? Elle n'avait pas d'esprits, noirs ou blancs, bleus ou gris, à affecter.

Il devait pourtant y avoir quelque chose : elle était si changée! lui disait-on.

Elle répondait qu'elle avait le droit de changer à son aise. Elle savait qu'elle n'était pas embellie : s'il lui convenait de devenir laide, qui pouvait y trouver à redire ?

Il devait y avoir une cause à ce changement : quelle était-elle ? insistait-on.

Elle demandait alors péremptoirement qu'on la laissât tranquille.

Puis elle faisait tous ses efforts pour paraître gaie, et semblait s'indigner contre elle-même de n'y pouvoir réussir; de brèves, méprisantes épithètes, s'échappaient de ses lèvres lorsqu'elle était seule : « Folle ! lâche ! s'appelait-elle. Poltronne ! se disait-elle; si vous devez trembler, tremblez en secret. Languissez lorsqu'aucun œil ne vous voit. »

« Comment osez-vous, lui arrivait-il de se demander, comment osez-vous montrer votre faiblesse et trahir vos imbéciles anxiétés? Secouez-les ; élevez-vous au-dessus d'elles ; et, si vous ne le pouvez, cachez-les. »

Et pour les cacher, elle fit de son mieux. Elle devint de

nouveau résolûment joyeuse en société. Lorsqu'elle était fatiguée de l'effort et forcée de se relâcher, elle cherchait la solitude; non la solitude de sa chambre, elle refusait de s'abêtir enfermée entre quatre murs, mais la plus sauvage solitude du dehors, qu'elle pouvait parcourir montée sur Zoé, sa jument. Elle faisait des courses à cheval d'une demi-journée. Son oncle la désapprouvait, mais n'osait lui faire de remontrances; il n'était jamais agréable d'affronter la colère de Shirley, même lorsqu'elle était bien portante et gaie; mais maintenant que son visage s'amaigrit, que son grand œil gris paraît creux, il y a quelque chose dans l'assombrissement de ce visage et le feu de cet œil qui à la fois touche et effraye.

Pour tous ceux qui, ignorants de l'altération de ses esprits, parlaient de l'altération de sa figure, elle avait la même réponse:

«Je suis parfaitement bien: je n'ai pas la moindre souffrance.»

Et vraiment, il fallait qu'elle eût de la santé pour supporter les intempéries du temps auxquelles elle s'exposait. Par la pluie ou le beau temps, le calme ou l'orage, elle faisait sa promenade quotidienne à cheval sur le marais de Stilbro', Tartare courant à ses côtés avec son galop infatigable.

Deux fois, trois fois, les yeux des bavards, ces yeux qui sont partout, dans le cabinet et sur le sommet des montagnes, remarquèrent qu'au lieu de tourner sur Rushedge, point le plus élevé du marais de Stilbro', elle allait tout droit vers la ville. Des espions ne manquèrent pas pour épier où elle se rendait; on s'assura qu'elle descendait à la porte d'un M. Pearson Hall, solicitor, parent du vicaire de Nunnely: ce gentleman et ses ancêtres avaient été les agents de la famille Keeldar depuis plusieurs générations: quelques personnes affirmaient que miss Keeldar se trouvait enveloppée dans les affaires de la fabrique de Hollow; qu'elle avait perdu de l'argent et était obligée d'engager son domaine; d'autres conjecturaient qu'elle allait se marier, et qu'elle faisait préparer les arrangements préalables.

M. Moore et Henry Sympson étaient ensemble dans la salle d'étude; le précepteur attendait une leçon que l'élève paraissait occupé à préparer.

« Henry, hâtez-vous! L'après-midi tire à sa fin.

— Est-ce vrai, monsieur?

— Certainement. N'êtes-vous pas bientôt prêt, avec cette leçon?

— Non.

— Vous n'avez pas *à peu près* fini ?

— Je n'ai pas construit une ligne. »

M. Moore leva la tête : le ton de l'enfant était tout particulier.

« Votre tâche ne présente pas de difficultés, Henri ; mais si elle en contient, apportez-les-moi ; nous travaillerons ensemble.

— Monsieur Moore, je ne puis faire aucun travail.

— Mon garçon, vous êtes malade.

— Monsieur, je ne suis pas plus mal dans ma santé corporelle que d'habitude, mais mon cœur déborde.

— Fermez le livre. Venez ici, Harry. Venez au coin du feu.»

Harry s'avança en boitant; son précepteur lui plaça une chaise : ses lèvres tremblaient, ses yeux étaient pleins de larmes. Il plaça sa béquille sur le plancher, inclina sa tête et pleura.

« Cette affliction n'est pas occasionnée par une douleur physique, dites-vous, Harry ? Vous avez un chagrin : dites-le-moi.

— Monsieur, j'ai un chagrin comme je n'en ai jamais eu auparavant. Je voudrais pouvoir en être soulagé de quelque façon : je peux à peine en porter le poids.

— Qui sait ? si vous me l'expliquez, je pourrai peut-être vous soulager. Quelle en est la cause ? Qui concerne-t-il ?

— La cause, monsieur, est Shirley ; il concerne Shirley.

— Est-ce vrai ? Vous pensez qu'elle est changée ?

— Tous ceux qui la connaissent pensent qu'elle est changée : vous aussi, monsieur Moore ?

— Non pas sérieusement, non. Je ne vois en elle aucune altération qu'une circonstance favorable ne puisse réparer en quelques jours ; d'ailleurs, sa propre parole doit être comptée pour quelque chose : elle dit qu'elle se porte bien.

— Aussi longtemps qu'elle a maintenu qu'elle allait bien, je l'ai cru, monsieur. Lorsque j'étais triste hors de sa vue, je recouvrais bientôt ma gaieté en sa présence. Maintenant....

— Eh bien ! Harry, maintenant ?... Vous a-t-elle dit quelque chose ? Vous avez été ensemble au jardin pendant trois heures ce matin : je l'ai vue vous parler, et vous écoutiez. Maintenant, mon cher Henri, si miss Keeldar a dit qu'elle est malade et vous a enjoint de garder le secret, ne lui obéissez pas. Dans l'intérêt de son existence, avouez tout. Parlez, mon garçon !

— Elle dit qu'elle est malade ! Je crois, monsieur, que, si elle était mourante, elle sourirait en disant : « Je ne souffre pas. »

— Qu'avez-vous appris, alors? Quelle nouvelle circonstance...?

— J'ai appris qu'elle vient de faire son testament.

— Son testament! »

Le précepteur et l'élève gardèrent le silence.

« Elle vous a dit cela? demanda Moore, après quelques minutes.

— Elle me l'a dit tout à fait gaiement; non pas comme une circonstance de funeste présage, ainsi que je le pensais. Elle m'a dit que j'étais la seule personne, outre son solicitor, Pearson Hall, M. Helstone et M. Yorke, qui sût quelque chose sur ce sujet; et elle m'a dit qu'elle voulait spécialement m'en expliquer les dispositions.

— Continuez, Harry.

— « Parce que, » a-t-elle dit en fixant sur moi ses beaux yeux, oh! comme ils sont beaux, monsieur Moore! je les aime! je l'aime! Elle est mon étoile. Le ciel ne doit pas la réclamer. Elle est aimable en ce monde, et douée pour ce monde. Shirley n'est pas un ange: elle est femme, et elle doit vivre avec les hommes. Les séraphins ne l'auront pas! Monsieur Moore, si un des fils de Dieu, aux ailes larges et brillantes comme l'azur, bleues et bruissantes comme la mer, l'ayant vue si belle, descendait pour la réclamer, sa prétention serait combattue, combattue par moi, tout enfant et boiteux que je sois.

— Henry Sympson, continuez, qu'a-t-elle dit encore?

— « Parce que, a-t-elle dit, si je ne faisais pas ce testament et que je vinsse à mourir avant vous, Harry, toute ma fortune vous reviendrait; et je ne voudrais pas qu'il en fût ainsi, quoique je sois persuadée que votre père n'en serait pas fâché. Mais vous, a-t-elle dit, vous aurez tout son domaine, qui est grand, plus grand que Fieldhead; vos sœurs n'auront rien, et je leur ai laissé quelque argent, quoique je ne les aime ni l'une ni l'autre pas la moitié autant que j'aime une mèche de vos beaux cheveux. Elle m'a dit cela, et elle m'a appelé son chéri et m'a laissé l'embrasser. » Elle m'a dit ensuite qu'elle avait légué aussi quelque argent à Caroline Helstone; que ce manoir, avec son mobilier et ses livres sterling, m'était légué, parce qu'elle ne voulait pas que l'ancienne demeure de sa famille allât à des étrangers; et que toute le reste de sa fortune, montant à environ douze mille livres en dehors des legs de mes sœurs et de miss Helstone, elle l'avait légué non à moi, qui

étais déjà riche, mais à un homme bon, qui en fera un meilleur usage qu'aucun être humain n'en pourrait faire ; un homme, a-t-elle dit, qui est à la fois doux et brave, fort et compatissant ; un homme qui ne fait pas ostentation de principes religieux, mais qu'elle sait professer une religion pure et sans tache devant Dieu. L'esprit d'amour et de paix est avec lui ; il a visité l'orphelin et la veuve dans l'affliction, s'est tenu éloigné de la corruption du monde. Puis elle m'a demandé : « Approuvez-vous ce que j'ai fait, Harry ? » Je n'ai rien pu répondre, les pleurs m'étouffaient, comme ils font maintenant. »

M. Moore accorda à son élève un moment pour combattre et maîtriser son émotion ; ensuite il demanda :

« Quelle autre chose a-t-elle dit encore ?

— Lorsque je lui ai eu manifesté mon plein consentement aux conditions de son testament, elle m'a dit que j'étais un garçon généreux, et qu'elle était fière de moi. « Et maintenant, a-t-elle ajouté, dans le cas où quelque chose arriverait, vous saurez répondre à la méchanceté lorsqu'elle viendra murmurer de mauvaises choses à votre oreille, insinuant que Shirley vous a fait tort, qu'elle ne vous aimait pas. Vous saurez que je vous aimais, Harry, que nulle sœur n'eût pu vous aimer mieux, mon cher trésor. » Monsieur Moore, quand je me souviens de sa voix et que je me rappelle son regard, mon cœur bat à rompre ma poitrine. Elle peut aller au ciel avant moi ; si Dieu le commande, il le faudra ; mais le reste de ma vie, et ma vie ne sera pas longue, je suis heureux de cela maintenant, sera un rapide et mélancolique voyage sur le chemin que ses pieds ont pressé. Je pense reposer sous la voûte des Keeldar avant elle ; s'il en était autrement, placez mon cercueil à côté de celui de Shirley. »

Moore répondit avec un calme posé, qui offrait un étrange contraste avec l'enthousiasme troublé du jeune garçon.

« Vous avez tort tous les deux, et vous vous faites du mal l'un à l'autre. Si la jeunesse tombe une fois sous l'influence d'une terreur imaginaire, elle s'imagine que le soleil a pour toujours cessé de luire, elle croit que ses malheurs dureront toute sa vie. Qu'a-t-elle dit de plus ? A-t-elle dit autre chose ?

— Nous avons réglé entre nous deux ou trois affaires de famille.

— J'aimerais beaucoup à savoir ce que....

— Mais, monsieur Moore, vous souriez ; je ne pouvais pas sourire en voyant Shirley dans une telle humeur.

— Mon garçon, je ne suis ni nerveux, ni enthousiaste, ni inexpérimenté. Je vois les choses telles qu'elles sont : il n'en est pas ainsi de vous, quant à présent. Dites-moi ces affaires de famille.

— Seulement, monsieur, elle m'a demandé si je me considérais plutôt comme un Keeldar que comme un Sympson ; et je lui ai répondu que j'étais Keeldar du plus profond du cœur, et jusqu'à la moelle des os. Elle a dit qu'elle était contente de cela : car, excepté moi, il n'existait plus de Keeldar en Angleterre ; et alors nous sommes tombés d'accord sur quelques points.

— Eh bien?

— Eh bien, monsieur, que, si je vivais pour hériter du domaine de mon père et du manoir de Fieldhead, je prendrais le nom de Keeldar et ferais de Fieldhead ma résidence. Je serais alors appelé Henry Shirley Keeldar. Et cela sera ainsi : son nom et son manoir remontent à plusieurs siècles, tandis que Sympson-Grove date d'hier.

— Allons, vous n'êtes sur le point d'aller au ciel ni l'un ni l'autre. J'ai les meilleures espérances de vous deux, avec vos fières distinctions, couple d'aiglons à moitié emplumés. Maintenant, qu'inférez-vous de tout ce que vous venez de dire? Traduisez-moi cela en langage ordinaire.

— Que Shirley pense qu'elle est sur le point de mourir.

— Elle a parlé de sa santé?

— Pas une seule fois ; mais je vous assure qu'elle dépérit; ses mains deviennent tout à fait maigres, et aussi sa figure.

— Est-ce qu'elle se plaint quelquefois à votre mère et à vos sœurs?

— Jamais. Elle leur rit au nez lorsqu'elles la questionnent là-dessus. Monsieur Moore, c'est une créature étrange, si belle et si légère ! point du tout une virago, une amazone ; et cependant dédaignant l'assistance et la sympathie.

— Savez-vous où elle est maintenant, Henry? Est-elle à la maison, ou fait-elle sa promenade à cheval?

— Elle n'est sûrement pas dehors, monsieur. Il pleut à verse.

— C'est vrai : ce n'est pas cependant une garantie qu'elle ne galope pas en ce moment vers Rushedge. Depuis quelques semaines, le mauvais temps ne l'a jamais empêchée de faire ses excursions.

— Vous vous rappelez, monsieur Moore, combien mercredi

dernier le temps était pluvieux et orageux? Si mauvais en vérité, qu'elle ne voulut pas permettre de seller Zoé; et cependant la tempête qu'elle trouvait trop rude pour sa jument, elle l'a affrontée elle-même à pied : cette après-midi-là, elle marcha presque jusqu'à Nunnely. Je lui demandai, à son retour, si elle ne craignait pas de prendre un rhume. « Nullement, me dit-elle, ce serait une trop heureuse chance pour moi. Je ne sais pas, Harry; mais la meilleure chose qui pût m'arriver, serait d'attraper un bon rhume ou une bonne fièvre, et de mourir comme tous les chrétiens. » Elle est malade, vous voyez, monsieur.

— Malade, assurément! Allez savoir où elle est; et, si vous pouvez avoir une occasion de lui parler sans attirer l'attention, demandez-lui de venir ici une minute.

— Oui, monsieur. »

Il saisit sa béquille, et se leva pour partir.

« Harry! »

Il se retourna.

« Ne faites pas votre message mot pour mot. Formulez-le comme autrefois vous formuliez un appel ordinaire à la salle d'étude.

— Je comprends, monsieur; elle obéira plus probablement.

— Puis, Harry....

— Monsieur?

— Je vous appellerai, lorsque j'aurai besoin de vous; jusque-là vous êtes exempté des leçons. »

Henry partit. M. Moore, resté seul, se leva de son bureau.

« Je puis être très-froid et très-hautain avec Henry, dit-il. Je peux avoir l'air de rire de ses appréhensions, et regarder du haut de ma dignité sa jeune ardeur. A lui je peux parler comme si, à mes yeux, ils étaient deux enfants. Voyons si je puis conserver le même rôle avec elle. J'ai vu le moment où je paraissais sur le point d'oublier ce rôle; où la confusion et la soumission semblaient près de m'écraser avec leur douce tyrannie; où ma langue bégayait; où j'allais laisser tomber mon manteau et me montrer à elle non comme un maître, non, mais comme un tout autre personnage. J'espère bien ne plus tomber dans cette folie : c'est bon pour sir Philippe Nunnely de rougir lorsqu'il rencontre son regard; il peut se permettre la soumission, lui; il peut même sans danger laisser sa main trembler au contact de la sienne; mais, si l'un de ses fermiers s'avisait de se montrer envers elle susceptible et sentimental, il mériterait

tout simplement la camisole de force. Jusqu'à ce jour je me suis tiré d'affaire assez bien. Elle s'est assise à côté de moi, et je n'ai pas tremblé plus que mon bureau. J'ai supporté ses regards et ses sourires comme.... un précepteur, que je suis. Je n'ai jamais touché sa main, jamais je n'ai subi cette épreuve. Je ne suis ni son fermier ni son valet, je n'ai jamais été ni son serf ni son serviteur; mais je suis pauvre, et il est de mon devoir de veiller à ma propre dignité, de n'en pas compromettre un iota. Qu'a-t-elle voulu dire par cette allusion aux gens froids qui pétrifient la chair en marbre? Elle m'a fait plaisir. Je ne sais pourquoi; je ne me permettrais pas de le rechercher, je ne me permets jamais de scruter ni son langage ni sa contenance : car, si je le faisais, je pourrais quelquefois oublier le sens commun pour croire au roman. Une étrange et secrète extase parcourt mes veines par moments : je ne veux pas l'encourager, je ne veux pas m'en souvenir. Je suis résolu, aussi longtemps que je le pourrai, de conserver le droit de dire avec saint Paul : « Je ne suis pas fou, mais je parle le langage de la vérité et de la sagesse. »

Il s'arrêta, écoutant.

« Viendra-t-elle, ou ne viendra-t-elle pas? se demanda-t-il. Comment accueillera-t-elle le message? naïvement, ou avec dédain? comme une enfant, ou comme une reine? Ces deux caractères sont dans sa nature. »

Si elle vient, que lui dirai-je? Comment justifier, d'abord, la liberté de la requête? Lui présenterai-je des excuses? je le pourrais en toute humilité; mais une justification tendra-t-elle à nous placer dans les positions que nous devons relativement occuper en cette matière? Je dois rester le professeur, autrement.... J'entends le bruit d'une porte. »

Il écouta; quelques minutes s'écoulèrent.

« Elle me refusera. Henry l'engage à venir : elle refuse. Ma demande est présomptueuse à ses yeux : qu'elle vienne seulement, et je lui apprendrai bien le contraire. J'aimerais mieux qu'elle fût un peu intraitable, cela m'aiguillonnerait. Je la préfère cuirassée d'orgueil, armée d'un sarcasme. Son dédain me fait sortir de mes rêves, je me retrouve moi-même. Un sarcasme de ses yeux et de ses lèvres donne de la vigueur à mes nerfs et à toutes mes fibres. J'entends des pas; ce sont ceux de Henry.... »

La porte s'ouvrit; miss Keeldar entra. Il paraît que le mes-

sage l'avait trouvée à son aiguille : elle apportait son ouvrage à la main. Ce jour-là elle n'était pas sortie à cheval : elle l'avait évidemment passé tranquillement. Elle portait son charmant costume d'intérieur et un tablier de soie. Ce n'était point une Thalestris, mais une femme d'un caractère paisible et même timide. M. Moore avait l'avantage sur elle : il eût pu lui parler d'un ton solennel et avec une attitude sévère; peut-être l'aurait-il fait si elle se fût montrée insolente; mais sa physionomie n'avait jamais fait voir moins de crânerie. Une sorte de douce timidité enfantine déprimait ses cils et se répandait sur son visage. Le précepteur debout le regardait en silence.

Elle s'arrêta entre la porte et le bureau.

« Avez-vous besoin de moi, monsieur? demanda-t-elle.

— J'ai pris la liberté, miss Keeldar, de vous envoyer chercher, c'est-à-dire de vous demander une entrevue de quelques minutes. »

Elle attendit, en continuant son travail d'aiguille.

« Eh bien, monsieur (*sans lever les yeux*), de quoi s'agit-il?

— Veuillez vous asseoir d'abord. Le sujet que je veux traiter demandera quelques instants. Peut-être n'ai-je guère le droit de l'aborder; il est possible qu'aucune justification ne puisse m'excuser. La liberté que j'ai prise a son origine dans une conversation que j'ai eue avec Henry; ce jeune garçon est affecté de l'état de votre santé; tous vos amis éprouvent de l'inquiétude à ce sujet. C'est de votre santé que je désirerais vous parler.

— Je suis tout à fait bien, dit-elle brièvement.

— Et cependant changée.

— Cela ne peut intéresser personne que moi. Nous changeons tous.

—Voulez-vous vous asseoir? Autrefois, miss Keeldar, j'avais quelque influence sur vous; en ai-je encore maintenant? puis-je croire que ce que je vous dis ne sera pas considéré comme positive présomption?

— Laissez-moi lire du français, monsieur Moore; je prendrai même une leçon de grammaire latine; mais proclamons une trêve à toute discussion sanitaire.

— Non, non, le temps de ces discussions est venu.

— Discutez alors, mais ne me prenez pas pour texte; je suis un sujet sain.

— Ne pensez-vous pas qu'il est mal d'affirmer et de réaffirmer ce qui substantiellement est faux?

— Je dis que je suis bien : je n'ai ni toux, ni douleur, ni fièvre.

— N'y a-t-il pas d'équivoque dans cette assertion? Est-elle la vérité vraie?

— La vérité pure. »

Louis Moore la regarda fixement.

« Je ne puis moi-même, dit-il, découvrir aucune indication de maladie actuelle; mais alors, pourquoi êtes-vous changée?

— Suis-je changée?

— Nous allons essayer de le prouver.

— Comment?

— En premier lieu, je vous demande : dormez-vous comme vous aviez l'habitude de le faire?

— Non; mais ce n'est pas parce que je suis malade.

— Avez-vous l'appétit que vous aviez autrefois?

— Non; mais ce n'est pas parce que je suis malade.

— Vous rappelez-vous ce petit anneau attaché à ma chaîne de montre? C'est celui de ma mère, et il est trop petit pour passer la jointure de mon petit doigt. Vous me l'avez plusieurs fois dérobé en jouant : il allait à votre index. Essayez-le maintenant. »

Elle permit l'épreuve : l'anneau tomba de la petite main amaigrie. Louis le ramassa et le rattacha à la chaîne. Une rougeur embarrassée colora le front de Shirley qui répéta encore :

« Ce n'est pas parce que je suis malade.

— Non-seulement vous avez perdu le sommeil, l'appétit, l'embonpoint, continua Moore, mais vos esprits sont continuellement en ébullition; en outre, il y a dans votre œil une frayeur, dans vos manières une inquiétude nerveuse : ces particularités vous étaient autrefois étrangères.

— Monsieur Moore, nous nous arrêterons ici. Vous avez touché juste : je suis nerveuse. Maintenant, parlons d'autre chose. Quel temps pluvieux nous avons! quelle pluie torrentielle et persévérante!

— Vous nerveuse! Oui; et, si miss Keeldar est nerveuse, ce n'est pas sans cause. Laissez-moi chercher cette cause. Laissez-moi voir de plus près. Le mal n'est pas physique : j'ai soupçonné cela. Il est venu en un instant. Je sais le jour. J'ai remarqué le changement. Votre douleur est mentale.

— Nullement; ce n'est pas quelque chose de si noble, c'est simplement nerveux. Oh! quittez ce sujet.

— Lorsqu'il sera épuisé ; pas avant. Des alarmes nerveuses doivent toujours être communiquées, afin qu'elles puissent être dissipées. Je voudrais avoir le don de persuasion, et pouvoir vous engager à parler librement. Je crois que la confession, dans votre cas, équivaudrait à la guérison.

— Non, dit Shirley brusquement : je désirerais que cela fût probable ; mais j'ai peur du contraire. »

Elle suspendit un moment son travail. Elle était maintenant assise. Reposant son coude sur la table, elle soutenait sa tête dans sa main. M. Moore paraissait croire qu'il avait enfin fait quelques pas dans ce chemin difficile. Elle était sérieuse, et dans son désir était renfermé un important aveu. Après cela, elle ne pouvait plus affirmer que *rien* ne lui faisait mal.

Le précepteur lui accorda quelques minutes de repos et de réflexion avant de revenir à la charge; une fois ses lèvres avaient frémi pour parler ; mais il s'était retenu et avait prolongé la pause. Shirley leva ses yeux sur lui. S'il avait trahi quelque émotion, peut-être qu'une persistance obstinée dans le silence lui eût été opposée ; mais il paraissait calme, fort, digne de confiance.

« J'aime mieux le dire à *vous* qu'à ma tante, ou qu'à mes cousines ou à mon oncle, dit-elle. Ils feraient tous tant de fracas ! et c'est le bruit surtout que je crains, l'alarme, le tumulte, l'éclat. Bref, je n'ai jamais aimé à me trouver le centre d'un tourbillon domestique. Vous pouvez supporter un petit choc, n'est-ce pas?

— Un grand, si c'est nécessaire. »

Pas un muscle de cet homme ne frissonna, et cependant son large cœur battait fort dans sa profonde poitrine. Qu'allait-elle lui dire? Quelque irréparable malheur était-il arrivé?

« Si j'avais pensé qu'il fût convenable d'aller à vous, je ne vous aurais jamais fait un secret de cela un seul moment, continua-t-elle ; je vous aurais dit franchement la vérité en vous demandant avis.

— Pourquoi n'était-il pas convenable de venir à moi?

— Cela aurait pu être convenable, je ne dis pas le contraire; mais je ne le pouvais. Il me semblait que je n'avais aucun droit de vous causer du trouble. Le malheur ne concernait que moi, je voulais le tenir secret, et personne ne pouvait m'en empêcher. Je vous le répète, je n'aime pas à être l'objet de fatigantes attentions ou le thème du bavardage villageois.

D'ailleurs, il peut n'avoir aucun fâcheux résultat. Dieu le sait ! »

Moore, bien que torturé par l'attente, ne demanda pas une prompte explication. Il ne permit à aucun geste, à aucun regard, à aucun mot, de trahir son impatience. Sa contenance calme tranquillisa Shirley; sa confiance la rassura.

« De grands effets peuvent naître de petites causes, » fit-elle remarquer en détachant un bracelet de son poignet; puis déboutonnant sa manche et la relevant en partie : « Regardez là » dit-elle à M. Moore.

Elle fit voir une marque sur son bras blanc, ou plutôt une dentelure profonde, quoique cicatrisée : quelque chose entre une brûlure et une coupure.

« Je ne voudrais pas montrer cela à qui que ce fût dans Briarfield, excepté à vous, parce que vous pouvez prendre la chose tranquillement.

— Certainement, il n'y a rien dans cette petite marque qui puisse effrayer; son histoire en donnera l'explication.

— Toute petite qu'elle est, elle m'a enlevé mon sommeil, elle m'a rendue nerveuse, maigre et folle, parce que cette petite marque me fait penser à une possibilité qui a ses terreurs. »

La manche fut rajustée, le bracelet replacé.

« Savez-vous que vous m'éprouvez? dit Moore en souriant. Je suis un homme très-patient, mais je sens mon pouls précipiter ses pulsations.

« Quoi qu'il arrive, je compte sur votre amitié, monsieur Moore. Vous mettrez à mon service votre sang-froid, et ne me laisserez pas à la merci de lâches effrayés?

— Je ne fais aucune promesse à présent. Racontez-moi l'histoire, et exigez ensuite telle promesse qu'il vous plaira.

— C'est une très-courte histoire. Je fis un jour une promenade avec Isabelle et Gertrude, il y a environ trois semaines. Elles arrivèrent à la maison avant moi. J'étais demeurée en arrière pour parler à John. Après l'avoir quitté, je me plus à rester un peu dans l'avenue, où tout était calme et ombreux; j'étais fatiguée de causer avec ces jeunes filles, et nullement pressée de les rejoindre. Comme je me trouvais appuyée à côté de la grande porte, absorbée dans de très-heureuses pensées concernant mon avenir, car, ce matin-là, je m'imaginais que les événements commençaient à tourner comme je le désirais depuis longtemps....

— Ah ! Nunnely avait été avec elle le soir précédent ! pensa Moore.

— J'entendis un bruit haletant ; un chien montait en courant l'avenue. Je connais presque tous les chiens du voisinage ; c'était Phœbe, la chienne d'arrêt de M. Sam Wynne. La pauvre créature courait la tête baissée et la langue pendante ; elle paraissait brisée et aux abois. Je l'appelai ; j'avais l'intention de la faire entrer à la maison et de lui donner quelque chose à boire et à manger ; j'étais sûre qu'elle avait été maltraitée : M. Sam fouette souvent ses chiens cruellement. Elle était trop agitée pour me reconnaître ; et, quand j'essayai de lui caresser la tête, elle se retourna et me mordit le bras. Elle me mordit de façon à faire couler le sang et s'enfuit pantelante. Aussitôt après, le piqueur de M. Wynne arriva portant un fusil. Il me demanda si j'avais aperçu un chien ; je lui dis que j'avais vu Phœbe.

« Vous feriez bien d'enchaîner Tartare, madame, dit-il, et de dire à vos gens de ne pas sortir de la maison ; je cours après Phœbe pour la tuer, et le groom est parti d'un autre côté. Elle est enragée. »

M. Moore s'appuya en arrière dans sa chaise et croisa ses bras sur sa poitrine ; miss Keeldar reprit son canevas de soie et continua la création d'une guirlande de violettes de Parme.

« Et vous ne l'avez dit à personne, vous n'avez cherché aucune assistance, aucune guérison ; vous n'êtes pas venue à moi !

— J'allai jusqu'à la porte de la salle d'étude ; là le courage me manqua ; je préférai tenir la chose secrète.

— Comment ! Mais que pourrais-je demander en ce monde de plus agréable que de vous être utile ?

— Je n'avais aucun droit....

— C'est monstrueux ! Et vous ne fîtes rien ?

— Si fait : j'allai droit à la lingerie, où l'on repasse presque toute la semaine, maintenant que j'ai tant d'hôtes à la maison. Pendant que les servantes étaient occupées à plisser et à empeser, je pris dans le feu un fer italien, et j'en appliquai la pointe écarlate sur mon bras. Je l'enfonçai bien ; il cicatrisa la petite blessure. Puis je montai dans ma chambre.

— J'affirmerais que vous n'avez pas poussé une plainte.

— Je n'en sais rien. J'étais bien malheureuse ; ni ferme, ni

tranquille du tout, je pense. Il n'y avait aucun calme dans mon esprit.

— Il y avait du calme dans votre personne. Je me souviens d'avoir écouté pendant tout le temps que nous fûmes assis à goûter, pour entendre si vous remuiez dans la chambre au-dessus : tout était tranquille.

— J'étais assise au pied du lit, souhaitant que Phœbe ne m'eût point mordue.

— Et seule! Vous aimez la solitude.

— Pardonnez-moi.

— Vous dédaignez la sympathie.

— Est-ce vrai, monsieur Moore?

— Avec votre puissante intelligence, vous devez vous croire indépendante de tout secours, de tout conseil, de toute société.

— Qu'il en soit ainsi, puisque cela vous plaît. »

Elle sourit. Elle continua sa broderie rapidement et avec soin ; mais ses cils tremblèrent, puis ils brillèrent, et une larme en tomba.

M. Moore se pencha en avant sur son bureau, remua sa chaise, changea son attitude.

« S'il n'en est pas ainsi, demanda-t-il en donnant à sa voix une expression de douceur toute particulière, dites-moi ce que je dois penser.

— Je ne sais pas.

— Vous savez, mais vous ne voulez pas parler; vous voulez tout renfermer en vous-même.

— Parce que cela ne mérite pas d'être partagé.

— Parce que personne ne peut vous donner le prix élevé que vous mettez à votre confiance. Personne n'est assez riche pour l'acheter. Personne n'a l'honneur, l'intelligence, le pouvoir que vous demandez dans votre conseiller. Il n'y a pas en Angleterre une épaule sur laquelle vous voudriez appuyer votre main, bien moins encore une poitrine sur laquelle vous voudriez reposer votre tête. C'est pourquoi vous devez vivre seule.

— Je puis vivre seule, si c'est nécessaire; mais la question n'est pas de savoir comment vivre, mais comment mourir seule. Cette idée m'apparaît sous les couleurs les plus tristes.

— Vous appréhendez les effets du virus?... vous pensez à une menace indéfinie, à un terrible sort?... »

Elle s'inclina.

« Vous êtes très-nerveuse et très-peureuse.

— Vous me complimentiez il y a deux minutes sur ma fermeté.

— Vous êtes peureuse. Si toute cette affaire était froidement examinée et discutée, je suis sûr qu'il serait démontré que vous n'êtes nullement en danger de mourir.

— Amen! Je tiens beaucoup à vivre, s'il plaît à Dieu. J'ai trouvé la vie douce.

— Comment pourrait-elle être pour vous autrement que douce, avec vos avantages et votre nature? Est-ce que vraiment vous vous attendez à être saisie d'hydrophobie et à mourir enragée?

— Je l'ai attendu et je l'ai craint. Maintenant, je ne crains rien.

— Ni moi, d'après votre récit. Je doute que la plus faible parcelle de virus se soit mêlée à votre sang; et, quand cela serait, laissez-moi vous assurer que, jeune, pleine de santé et douée d'une constitution saine comme vous l'êtes, aucun mal ne s'ensuivrait. Au reste, je m'assurerai si la chienne était bien réellement enragée. Je soutiens qu'elle ne l'était pas.

— Ne dites à personne qu'elle m'a mordue.

— Pourquoi en parlerais-je, lorsque je crois cette morsure aussi innocente qu'une coupure de ce canif? Tranquillisez-vous. Je suis tranquille, moi, quoique j'attache à votre vie autant de prix qu'à ma part de bonheur dans l'éternité. Regardez en haut.

— Pourquoi, monsieur Moore?

— Je désire voir si vous êtes gaie. Mettez de côté votre travail : levez la tête.

— Voilà!...

— Regardez-moi. Merci! Et le nuage est-il dissipé?

— Je ne crains rien.

— Est-ce que votre esprit a repris sa charmante gaieté naturelle?

— Je suis très-contente; mais j'ai besoin de votre promesse.

— Parlez.

— Vous savez que, si le malheur que j'ai craint vient à arriver, ils m'étoufferont. Vous n'avez pas besoin de sourire : ils le feront, ils le font toujours. Mon oncle sera rempli d'hor-

reur, de faiblesse, de précipitation, et c'est le seul expédient qui se présentera d'abord à lui; personne à la maison n'aura du sang-froid, excepté vous; promettez-moi de m'assister, de tenir M. Sympson éloigné de moi, de ne pas laisser approcher Henry, de peur que je ne lui fasse du mal. Souvenez-vous que vous devez faire aussi attention à vous; mais je ne vous ferai pas de mal, je le sais. Fermez la porte aux médecins, mettez-les dehors s'ils entrent. Ne permettez ni au jeune ni au vieux Mac Turck de me toucher du doigt; ni à M. Graves, leur collègue; et enfin, si je deviens dangereuse, avec votre propre main administrez-moi un puissant narcotique: une dose de laudanum suffisante pour me faire dormir du dernier sommeil. *Promettez-moi de faire cela.* »

Moore quitta son bureau, et se permit la récréation de deux ou trois tours à travers la chambre. S'arrêtant derrière la chaise de Shirley, il se pencha sur elle et dit d'une voix creuse et emphatique:

« Je promets tout ce que vous me demandez, sans commentaire, sans réserve.

— Si l'assistance d'une femme est nécessaire, appelez ma femme de charge mistress Gill; laissez-la m'ensevelir si je meurs. Elle m'est attachée. Elle m'a trompée bien des fois, je lui ai pardonné. Maintenant elle m'aime, et ne me ferait pas tort d'une épingle; ma confiance l'a rendue dévouée. Aujourd'hui, je puis à la fois compter sur son intégrité, son courage et son affection. Appelez-la; mais tenez ma tante et mes timides cousines loin de moi. Une fois encore, promettez.

— Je promets.

— C'est très-bien à vous, dit-elle, levant sur lui les yeux comme il se penchait au-dessus d'elle en souriant.

— Est-ce bien? cela vous console-t-il?

— Beaucoup.

— Nous serons avec vous, moi et mistress Gill seulement, dans toute extrémité où le calme et la fidélité seront nécessaires. Aucune main précipitée et timide n'interviendra.

— Cependant vous me croyez puérile?

— Oui.

— Ah! vous me méprisez.

— Méprisons-nous les enfants?

— Dans le fait, je ne suis pas si forte, et je n'ai pas de ma force tant d'orgueil qu'on le croit, monsieur Moore; je ne suis

pas non plus si dédaigneuse de sympathie; mais, lorsque j'ai quelque chagrin, je crains de le communiquer à ceux que j'aime, de peur de les affliger; et avec ceux que je vois avec indifférence, je ne puis condescendre à me plaindre. Après tout, vous ne devez pas tant me railler d'être puérile : car, si vous étiez aussi malheureux que je l'ai été pendant ces trois dernières semaines, vous aussi sentiriez le besoin d'un ami.

— Nous éprouvons tous le besoin d'un ami, n'est-ce pas?

— Tous ceux de nous du moins qui ont quelque chose de bon dans leur nature.

— Eh bien, vous avez Caroline Helstone.

— Oui.... Et vous avez M. Hall.

— Oui.... Mistress Pryor est une sage et bonne femme; elle peut vous conseiller lorsque vous avez besoin de conseils.

— Vous, vous avez votre frère Robert.

— Pour les défaillances de la main droite, vous pouvez vous appuyer sur le révérend Matthewson Helstone, maître ès arts; pour celles de la main gauche, il y a Hiram Yorke. Tous deux vous rendent leurs hommages.

— Je n'ai jamais vu mistress Yorke avoir pour un jeune homme des intentions aussi maternelles qu'elle en a pour vous. Je ne sais comment vous avez gagné son cœur; mais elle est plus affectueuse pour vous que pour ses propres fils. Vous avez, en outre, votre sœur Hortense.

— Il paraît que nous sommes tous deux bien pourvus.

— Il le paraît.

— Combien nous devons être reconnaissants.

— Oui.

— Et contents !

— Oui.

— Pour ma part, je suis presque satisfait en ce moment, et très-reconnaissant. La gratitude est une émotion divine; elle remplit le cœur, mais non jusqu'à le rompre. Elle l'échauffe, mais non jusqu'à lui donner la fièvre. J'aime à goûter à loisir la félicité. Dévorée à la hâte, je ne puis apprécier sa saveur. »

Appuyé sur le dessus de la chaise de miss Keeldar, Moore surveillait la rapide motion de ses doigts, sous lesquels croissait la guirlande verte et pourpre. Après une pause prolongée, il demanda de nouveau :

« Est-ce que l'ombre est entièrement dissipée?

— Entièrement. L'état dans lequel j'étais il y a deux heures

et celui dans lequel je me trouve en ce moment sont deux existences toutes différentes. Je crois, monsieur Moore, que les chagrins et les craintes nourries dans le silence croissent comme des enfants de Titans.

— Vous n'entretiendrez plus ces sentiments en silence.

— Non, si j'ose parler.

— En vous servant de ce mot *oser*, à qui faites-vous allusion ?

— A vous.

— Comment est-il applicable à moi ?

— A cause de votre austérité et de votre réserve.

— Pourquoi suis-je austère et réservé ?

— Parce que vous êtes fier.

— Pourquoi suis-je fier ?

— J'aimerais à le savoir : seriez-vous assez bon pour me le dire ?

— Peut être parce que je suis pauvre ; c'est une raison : la pauvreté et la fierté marchent souvent de compagnie.

— Voilà une fort jolie raison. Je serais charmée d'en découvrir une autre qui pût s'apparier avec elle. Complétez le paire, monsieur Moore.

— Immédiatement. Que penseriez-vous de marier la sage Pauvreté avec le Caprice aux mille nuances ?

— Êtes-vous capricieux ?

— Vous l'êtes.

— Calomnie ! Je suis ferme comme un roc, fixe comme l'étoile polaire.

— Il m'arrive quelquefois de regarder en haut aux premières heures du jour, et j'aperçois un beau et parfait arc-en-ciel brillant de promesses, mesurant glorieusement le firmament nuageux de la vie. Une heure après, je regarde encore ; la moitié de l'arc a disparu, et le reste a perdu ses vives couleurs. Plus tard encore, le sombre firmament nie avoir jamais revêtu un si doux symbole d'espérance.

— Eh bien, monsieur Moore, vous devriez lutter contre ces changeantes humeurs ; elles sont votre défaut capital. On ne sait jamais comment vous prendre.

— Miss Keeldar, j'ai eu autrefois, pendant deux ans, une élève qui me devint bien chère. Henry m'est cher, mais elle m'était plus chère encore. Henry ne me donne jamais de tourment : elle m'en donnait beaucoup. Je crois qu'elle me tourmentait vingt-trois heures sur vingt-quatre.

— Elle n'était jamais avec vous plus de trois heures, ou au plus six, chaque jour.

— Quelquefois elle renversait le thé qui était dans ma tasse, et dérobait les mets qui étaient dans mon assiette; et quand elle m'avait tenu à la diète tout un jour.... et cela me convient peu, car j'ai coutume de savourer mes repas avec un plaisir raisonnable, et d'attacher une certaine importance à la réparation des forces de la créature....

— Je le sais. Je puis dire quelle sorte de dîner vous aimez le mieux. Je connais les plats que vous préférez.

— Elle me dérobait ces plats savoureux, et se moquait de moi par-dessus le marché. J'aime à bien dormir. Dans mes jours tranquilles, quand j'étais moi-même, je ne maudissais jamais la nuit pour sa longueur ni ma couche pour ses épines. Elle a changé tout cela.

— Monsieur Moore !...

— Et m'ayant ravi le pain de l'esprit et le confort de ma vie, elle me ravit encore sa présence : elle me quitta froidement, absolument comme si elle eût pensé qu'elle partie, le monde demeurait pour moi le même qu'auparavant. Je savais que je devrais la revoir quelquefois. Au bout de deux ans, il arriva que nous nous rencontrâmes de nouveau sous son propre toit, où elle était maîtresse. Comment pensez-vous qu'elle se conduisit envers moi, miss Keeldar ?

— Comme une personne qui avait bien profité des leçons qu'elle avait apprises de vous.

— Elle me reçut avec hauteur : elle mesura entre nous un large espace et me tint à distance par le geste réservé, le regard rare et froid, la parole strictement polie.

— Elle se montrait excellente élève. Vous ayant vu si réservé, elle avait appris à l'être. Admirez, je vous prie, dans sa hauteur un sensible progrès sur votre propre froideur.

— Ma conscience, mon honneur et les plus despotiques nécessités m'éloignaient d'elle, et me retenaient par leurs chaînes pesantes. Elle était libre ; elle eût pu se montrer compatissante.

— Non pas libre de compromettre sa dignité personnelle, de chercher celui qui l'évitait. »

Puis elle fut inconséquente : « Je vis bientôt se renouveler mon supplice de Tantale. Lorsque je croyais avoir pris sur moi assez d'empire pour ne la considérer que comme une hautaine

étrangère, elle me montrait tout à coup un éclair de simplicité si aimante, elle me réchauffait avec un rayon de si vivifiante sympathie, elle me réjouissait avec une conversation si aimable, si gaie, si bienveillante, que je ne pouvais pas plus interdire à son image l'entrée de mon cœur qu'à sa personne l'entrée de cette chambre. Expliquez-moi pourquoi elle se plaisait à me rendre ainsi malheureux.

— Elle ne pouvait supporter d'être tout à fait exilée; puis il lui arrivait quelquefois de penser, par un jour froid et humide, que la salle d'étude n'était pas un endroit très-gai ; et elle se croyait alors tenue d'aller voir si vous et Henry entreteniez un bon feu ; et une fois là, elle aimait à rester.

— Mais elle ne devrait pas être changeante; si elle est venue une fois, elle devrait venir plus souvent.

— Cela pourrait passer pour de l'intrusion.

— Demain vous ne serez pas ce que vous êtes aujourd'hui.

— Je ne sais pas. Et vous, serez-vous le même ?

— Je ne suis pas fou, très-noble Bérénice. Nous pouvons donner un jour aux rêves ; mais le lendemain nous savons nous éveiller ; et je m'éveillerai à propos le matin où vous serez mariée à sir Philippe Nunnely. Le feu brille sur vous et moi, et réfléchit très-clairement nos images dans la glace, miss Keeldar ; j'ai regardé ce tableau pendant tout le temps que j'ai parlé. Voyez ! quelle différence entre votre tête et la mienne ! Je parais vieux, bien que je n'aie que trente ans !

— Vous êtes si grave ! vous avez un front si carré ! et votre visage est pâle. Je ne vous considère jamais comme un jeune homme, ni comme le cadet de Robert.

— Vraiment ? Je ne le pensais pas. Imaginez-vous la figure bien coupée et belle de Robert regardant par-dessus mon épaule. Est-ce que cette apparition ne fait pas vivement ressortir la lourdeur obtuse de mes traits ? Ah ! (*Il tressaille.*) Depuis une demi-heure, je m'attendais à entendre vibrer ce fil d'archal. »

La cloche du dîner sonna, et Shirley se leva.

« Monsieur Moore, dit-elle en rassemblant ses fils de soie, avez-vous eu récemment des nouvelles de votre frère ? Savez-vous pourquoi il demeure si longtemps à Londres ? Parle-t-il de revenir ?

— Il parle de revenir ; mais je ne puis dire ce qui a été cause de sa longue absence. A dire vrai, je pensais que per-

sonne dans le Yorkshire ne savait mieux que vous pourquoi avait de la répugnance à revenir. »

Une vive rougeur passa sur le visage de miss Keeldar.

« Écrivez-lui, et pressez-le de hâter son retour, dit-elle. Je sais qu'il n'y avait pas d'inconvénient à prolonger si longtemps son absence : il est bon de laisser chômer la fabrique quand le commerce va si mal. Mais il ne doit pas abandonner le comté.

— Je sais, dit Louis, qu'il eut une entrevue avec vous le soir avant son départ, et je le vis ensuite quitter Fieldhead. Je lus sur son visage, ou j'essayai d'y lire. Il se détourna de moi. Je devinai qu'il serait longtemps absent. Certains jolis doigts effilés ont une merveilleuse habileté pour pulvériser le fragile orgueil d'un homme. Je suppose que Robert a mis trop de confiance dans sa beauté mâle et dans sa noblesse native. Plus heureux sont ceux qui, destitués d'avantages, ne peuvent se bercer d'illusions. Mais je lui écrirai, en lui disant que vous conseillez son retour.

— Ne lui dites pas que je lui conseille de revenir, mais que son retour est prudent. »

Un second coup de sonnette se fit entendre, et miss Keeldar obéit à son appel.

CHAPITRE IV.

Louis Moore.

Louis Moore était accoutumé à une vie tranquille. Homme calme, il l'endurait mieux que beaucoup d'autres ne l'eussent fait : ayant sa tête et son cœur peuplés d'un monde à lui, il tolérait très-patiemment la captivité dans un coin étroit et tranquille du monde réel.

Comme Fieldhead est paisible ce soir ! Miss Keeldar, la famille entière des Sympson, même Henry, tous excepté Moore, sont allés à Nunnely. Sir Philippe a désiré leur visite : il a voulu leur faire faire la connaissance de sa mère et de ses sœurs, qui sont en ce moment au prieuré. Le baronnet, en aimable

gentleman qu'il est, a aussi invité le précepteur. Mais le précepteur eût plutôt engagé sa parole avec le fantôme du comte de Huntingdon de le rencontrer au milieu du cercle de ses joyeux compagnons, sous la voûte des plus épais, des plus noirs, des plus vieux chênes de la forêt de Nunnely. Il eût plutôt donné rendez-vous au fantôme d'une abbesse ou d'une pâle nonne, au milieu des humides et herbeuses reliques de leur sanctuaire en ruines, qui tombe en poussière au cœur de la forêt. Louis Moore désire avoir quelque chose auprès de lui ce soir; mais ce n'est point le petit baronnet, ni sa bienfaisante mais sévère mère, ni ses sœurs patriciennes, ni une seule âme de la famille de Sympson.

La nuit n'est pas calme. L'équinoxe agite encore ses orages. Les pluies torrentielles du jour ont cessé : les nuages se séparent et disparaissent du ciel non pas, en laissant derrière eux une mer de saphir, mais chassés par une continuelle et bruyante tempête. La lune règne glorieuse, jouissant de la tempête comme si elle s'abandonnait avec amour à ses premières caresses. Nul Endymion n'épiera ce soir sa déesse : il n'y a pas de troupeaux sur les montagnes, et elle fait bien ce soir d'accueillir Éole.

Assis dans la salle d'étude, Moore entendait l'orage rugir autour du pavillon opposé et le long de la façade du manoir. Le côté où il se trouvait était abrité, mais il ne tenait ni au silence ni à l'abri.

« Tous les appartements sont vides, dit-il : cette cellule me donne mal au cœur. »

Il la quitta et s'en fut où les fenêtres, plus larges et plus dégagées que l'ouverture treillagée de branches de sa chambre, laissaient librement voir le bleu sombre du ciel de cette orageuse nuit d'automne. Il ne porta aucune lumière : il n'avait besoin ni de lampe ni de feu ; la clarté pleine de la lune, quoique obscurcie de temps à autre par les nuages, brillait sur le parquet et sur les murs.

Moore erre par tous les appartements : il semble poursuivre un fantôme de chambre en chambre. Il s'arrête dans le parloir aux boiseries de chêne ; celui-ci n'est pas humide et sans feu comme le salon ; le foyer est chaud et rouge ; on entend bruire les cendres dans ce brasier vif et clair ; près de la cheminée est une petite table à ouvrage sur laquelle est placée un pupitre ; une chaise est auprès.

Est-ce que la vision que Moore a poursuivie occupe cette chaise? On le penserait, en le voyant debout auprès de ce siége. Il y a dans son regard autant d'intérêt, sur son visage autant d'expression que si dans cette solitude il avait trouvé un être vivant auquel il serait sur le point d'adresser la parole.

Il fait des découvertes. Un sac, un petit sac de satin, est suspendu au dossier de la chaise. Le pupitre est ouvert, les clefs sont dans la serrure; un joli cachet, une plume d'argent, une ou deux baies de fruit mûr sur une feuille verte, un gant petit, propre et délicat, sont épars sur un guéridon, dans un désordre qui peut passer pour pittoresque.

« Voilà ses traces, dit-il : l'insouciante enchanteresse! Appelée ailleurs, elle est sortie à la hâte et a oublié de revenir mettre toutes choses en ordre. Pourquoi laisse-t-elle la fascination dans l'empreinte de ses pas? D'où a-t-elle reçu le don d'être étourdie sans jamais offenser? Il y a toujours quelque chose à réprimander en elle, mais la réprimande ne pèse jamais sur le cœur, et pour son mari, après qu'elle se sera répandue en paroles, elle viendra naturellement expirer sur ses lèvres en un baiser. Il vaut mieux passer une heure à lui faire des remontrances, qu'un jour à admirer ou à louer toute autre femme. Mais que dis-je? à quel soliloque me laissé-je entraîner?... »

Il se tut. Il demeura quelques instants pensif, puis il s'occupa de s'arranger commodément pour la soirée.

Il tira le rideau sur la large fenêtre du salon, dont il interdit ainsi l'entrée à la reine des nuits, à sa cour et à ses légions étoilées; il alimenta le feu, chaud encore, mais qui se consumait rapidement; il alluma une des deux chandelles qui étaient devant lui; il plaça une seconde chaise en face de celle qui était près de la table, et s'assit. Il tira ensuite de sa poche un petit livre de papier blanc, puis une plume, et il se mit à écrire d'une écriture mal formée et compacte. Approchez, lecteur: ne soyez pas timide; regardez sans crainte par-dessus son épaule, et lisez à mesure qu'il écrit.

« Il est neuf heures; la voiture ne reviendra pas avant onze heures, j'en suis certain. Jusqu'alors je suis libre; jusqu'alors, je peux occuper sa chambre, m'asseoir en face de sa chaise, appuyer mon coude sur sa table, avoir autour de moi ces charmants petits objets qui me la rappellent.

« J'aimais autrefois la solitude. Je me la représentais comme une belle nymphe calme et sérieuse, une Oréade descendant

vers moi du haut des montagnes désertes, avec quelque chose du brouillard bleu des collines dans sa parure, et de leur souffle rafraîchissant dans son haleine, mais aussi beaucoup de leur solennelle beauté dans son air. Je pouvais la courtiser avec sérénité, et m'imaginer que j'éprouvais du soulagement à la presser sur mon cœur, muette, mais majestueuse.

« Depuis ce jour où j'appelai S. à moi dans la salle d'étude, et qu'elle vint s'asseoir à mon côté, depuis ce jour où elle m'ouvrit le trouble de son esprit, demanda ma protection, fit appel à ma force, depuis cette heure j'abhorre la solitude. Froide abstraction, squelette décharné, fille, mère, compagne de la mort.

« Il est doux d'écrire sur l'objet qui m'est plus cher que mon cœur. Nul ne peut me priver de ce petit livre, et au moyen de cette plume je puis lui dire ce que je n'oserais dire à aucun être vivant, ce que je n'ose même penser tout haut.

« Nous nous sommes rarement rencontrés l'un l'autre depuis ce soir-là. Une fois, lorsque je me trouvais seul dans le salon, cherchant un livre d'Henry, elle entra, habillée pour un concert qui avait lieu à Stilbro'. Sa fausse honte, non la mienne, tira entre nous un voile argenté. J'ai beaucoup entendu parler de la « modestie virginale; » renfermée dans de justes limites, cette vertu est parfaitement qualifiée par ces deux mots. Lorsqu'elle a passé devant la fenêtre, après m'avoir tacitement mais gracieusement reconnu, elle est apparue à mon esprit comme la « vierge sans tache : » une délicate splendeur l'environnait, et sa modestie de jeune fille était son auréole. Je peux être le plus fat comme je suis le plus laid d'entre les hommes ; mais, en vérité, cette timidité de sa part m'a touché d'une façon exquise ; elle a flatté mes plus douces sensations. Je devais paraître un stupide lourdaud ; j'éprouvais les délices du paradis, lorsqu'elle baissait son regard devant le mien, et détournait doucement la tête pour cacher la rougeur de son visage.

« Je sais que ceci est la causerie d'un rêveur, l'extase d'un fou romantique. Oui, je rêve ; je veux rêver de temps à autre.

« Et si elle a mis du roman dans ma prosaïque nature, qu'y puis-je faire?

« Quelle enfant elle se montre quelquefois ! quelle primitive et innocente créature ! Il me semble la voir me regarder dans les yeux, et me conjurer de les empêcher de l'étouffer; d'être

ferme et de lui donner un violent narcotique. Je l'entends me confesser qu'elle n'était ni si indépendante, ni si indifférente à la sympathie qu'on le pensait : je vois la larme furtive tomber de ses cils. Elle m'a dit que je la croyais enfant, et c'est vrai. Elle s'imaginait que je la méprisais. La mépriser ! J'éprouvais un indicible ravissement à me sentir à la fois près d'elle et au-dessus d'elle ; à penser au droit naturel et au pouvoir que j'avais de la protéger, comme un mari protégerait sa femme.

« J'adore ses perfections ; mais ce sont ses défauts, ou au moins ses faiblesses, qui font que je l'attire à moi, que je la place dans mon cœur, que je l'environne de mon amour, et cela pour la plus égoïste, pour la plus profondément naturelle des raisons : ces défauts sont les degrés par lesquels je m'élève au-dessus d'elle. Si elle se dressait comme un retranchement artificiel, uni et sans aspérités, quelle prise donnerait-elle au pied ? Elle est comme la colline naturelle, avec ses crevasses moussues et ses creux, dont l'inclinaison invite à l'escalade, dont on a plaisir à gagner le sommet.

« Mais je quitte la métaphore. Mes yeux se délectent à sa vue : elle me plaît. Si j'étais roi et elle la servante chargée de balayer les escaliers de mon palais, à travers la distance qui nous séparerait, mon œil reconnaîtrait ses qualités ; mon cœur battrait pour elle, malgré l'abîme ouvert entre nous. Si j'étais un gentleman et qu'elle fût ma domestique, je ne pourrais m'empêcher d'aimer cette Shirley. Vous lui enlèveriez l'éducation, la parure, les somptueux vêtements, et tous ces avantages extérieurs, vous lui ôteriez toute grâce, à l'exception de celle que la belle proportion de ses formes rend inévitable ; vous me la présenteriez à la porte d'une chaumière, dans une robe grossière, m'offrant un verre d'eau avec ce sourire, cette chaude bienveillance, avec lesquels elle pratique maintenant l'hospitalité dans son manoir, quo je l'aimerais. J'aimerais à demeurer une heure à causer avec elle. Je n'éprouverais pas la même impression que maintenant ; je ne trouverais en elle rien de divin ; mais, toutes les fois que je rencontrerais la jeune paysanne, ce serait avec plaisir, je ne la quitterais qu'avec regret.

« Quelle coupable négligence de laisser ainsi ouvert son pupitre dans lequel je sais qu'il y a de l'argent ! A cette serrure pendent les clefs do tous ses meubles, celle même de la cassette qui renferme ses joyaux. Il y a une bourse dans ce sac de satin. Je vois pendre au dehors les glands d'argent. Ce spectacle met-

trait en colère mon frère Robert ; toutes ses petites faiblesses, je le sais, seraient pour lui une source d'irritation. Si elles me vexent, c'est de la plus agréable vexation. Je me plais à la trouver en défaut, et, si je demeurais toujours avec elle, je sais qu'elle ne serait pas avare de se prêter à cette satisfaction. Elle donnerait assurément quelque chose à faire, à redresser : un thème pour mes mercuriales de précepteur. Jamais je ne réprimande Henry ; jamais je ne me sens disposé à le faire. S'il fait mal, et c'est très-rare, pauvre excellent garçon ! un mot suffit. Souvent je ne fais même autre chose que de secouer la tête. Mais aussitôt que son minois mutin rencontre mon œil, les mots grondeurs se multiplient sur mes lèvres : d'homme taciturne, je crois qu'elle me transforme en parleur. D'où vient le plaisir que je prends à cette causerie et qui m'étonne quelquefois ? Plus son humeur est fière, méchante, taquine, plus elle me donne occasion de désapprouver, plus je la recherche et plus je l'aime. Jamais elle n'est plus sauvage que lorsqu'elle est revêtue de son habit et de son chapeau d'amazone ; jamais elle n'est moins traitable que lorsque, montée sur Zoé, elle revient de courir avec le vent sur les montagnes ; et cependant je l'avoue, je le confesse ici à cette page muette, il m'est arrivé d'attendre une heure dans la cour la chance d'être témoin de son retour, et celle plus chère de la recevoir dans mes bras en descendant de la selle. J'ai remarqué (c'est encore à cette page seulement que je veux confier cette remarque) qu'elle ne veut permettre à aucun autre que moi de lui prêter cette assistance. Je l'ai vue décliner poliment l'aide de sir Philippe Nunnely. Elle est toujours extrêmement aimable avec le jeune baronnet ; remplie d'égards pour ses sentiments, voire même pour son mesquin amour-propre : je l'ai vue rejeter d'une façon hautaine ceux de M. Sam Wynne. Maintenant je sais, mon cœur le sait, car il l'a senti, qu'elle s'abandonne à moi sans aversion : sait-elle combien j'éprouve de joie à mettre ma force à son service ? Je ne suis pas son esclave, je le déclare, mais mes facultés sont attirées vers sa beauté, comme les génies vers le rayonnement de la Lampe. Tout mon savoir, toute ma prudence, tout mon calme et toute ma force, sont debout devant elle, attendant humblement une tâche. Quel bonheur ils éprouvent lorsque vient un ordre ! Avec quelle joie ils se mettent au labeur qu'elle leur assigne ! Sait-elle cela ?

« Je l'ai appelée nonchalante : il est remarquable que sa non-

chalance ne compromette jamais son élégance; et c'est vraiment par cette brèche de son caractère que l'on peut s'assurer de la réalité, de la profondeur, de la pureté de cette élégance. Un vêtement complet couvre quelquefois la maigreur et la difformité, tandis qu'une manche déchirée peut révéler un bras ravissant. J'ai tenu dans mes mains beaucoup d'objets lui appartenant, parce qu'elle les laisse souvent traîner. Je n'ai jamais rien vu qui n'annonçât la lady. Jamais rien de sordide, rien de souillé. Dans un sens, elle est aussi scrupuleuse que dans un autre elle est imprudente : elle serait paysanne, qu'elle serait toujours élégante et propre. Voyez la pureté de ce petit gant, la fraîcheur du satin de ce sac.

« Quelle différence entre S. et cette perle de C. H. ! Caroline, je m'imagine, est l'âme de la consciencieuse ponctualité et de la scrupuleuse exactitude : elle conviendrait parfaitement aux habitudes domestiques d'un certain frère à moi : elle est si délicate, si adroite, si recherchée, si prompte, si calme ! avec elle tout est fait à la minute, tout est tiré au cordeau. Elle conviendrait à Robert; mais que pourrais-je faire de quelque chose de si parfait ? Elle est mon égale, pauvre comme moi ; elle est certainement jolie : une petite tête de Raphaël; raphaélesque par les traits, mais toute anglaise par l'expression, toute insulaire par la grâce et la pureté : mais où y a-t-il là quelque chose à endurer, quelque chose à réprimander ? Comme le lis dans la vallée, elle est incolore, mais n'a pas besoin de couleurs. Quel changement pourrait ajouter à ces perfections ? quel pinceau oserait toucher à cette fleur ? Ma bien-aimée, si jamais j'en ai une, doit avoir une plus grande affinité avec la rose, dont le parfum doux et pénétrant est entouré d'épines. Ma femme, si jamais je me marie, doit stimuler de temps à autre ma grande nature avec un aiguillon ; elle doit fournir de l'exercice à la patience inébranlable de son mari. Je n'ai pas été fait si endurant pour être apparié avec un agneau : je trouverais une responsabilité plus convenable à ma nature dans la charge d'une jeune lionne ou d'une panthère. Je n'aime, parmi les choses douces, que celles qui aussi sont piquantes; parmi les choses brillantes, que celles qui aussi quelquefois ne le sont pas ; j'aime le jour d'été, dont le soleil fait rougir les fruits et blanchir le blé. La beauté n'est jamais plus belle que quand, si je l'attaque, elle riposte avec courage. La fascination n'est jamais plus complète que quand, excitée et à moitié irritée,

elle menace de se transformer en furie. Je serais bientôt fatigué, je le crains, de la muette et monotone innocence de l'agneau ; avant peu, la jeune colombe qui ne serait jamais agitée dans mon sein me deviendrait importune ; mais ma patience se plairait à calmer les mouvements, à discipliner l'énergie de l'impatient émerillon, et ma force à dompter les instincts de l'indomptable bête fauve.

« Oh ! mon élève ! oh ! péri ! trop turbulente pour le ciel, trop innocente pour l'enfer ! Ne pourrai-je donc jamais que te voir, t'adorer, te désirer ? Hélas ! sachant que je pourrais te rendre heureuse, serai-je condamné à te voir en la possession de ceux qui n'ont pas ce pouvoir ?

« Quelque douce que soit la main, si elle est faible, elle ne peut plier Shirley, et elle doit être pliée ; elle ne la peut courber, et il faut qu'elle soit courbée.

« Prenez garde, sir Philippe Nunnely ! Lorsque vous marchez ou que vous êtes assis à son côté, je ne l'observe jamais, les lèvres comprimées et le front ridé, endurant résolûment quelque trait de votre caractère qu'elle n'aime ni n'admire, supportant avec détermination quelque faiblesse qu'elle croit compensée par une vertu, mais qui la chagrine en dépit de cette croyance ; je ne remarque jamais le grave éclat de son visage, le sévère éclair de son œil, le léger frisson de tout son corps lorsque vous vous approchez trop près d'elle, la regardez avec trop d'expression ou lui parlez trop chaleureusement ; je ne vois jamais ces choses sans penser à la fable de Sémélé renversée.

« Ce n'est pas la fille de Cadmus que je vois ; je ne m'imagine point son fatal désir de voir Jupiter dans sa majesté divine. C'est un prêtre de Junon qui est là devant moi, veillant tard et seul auprès d'un autel dans un temple argien. Pendant les longues années de son ministère solitaire, il a vécu dans les rêves : il est possédé d'une divine fureur ; il aime l'idole qu'il sert, et prie jour et nuit que sa passion ait un aliment, et que la déesse aux yeux de bœuf veuille sourire à son adorateur. Elle a entendu ; elle se montrera propice. Argos est toute plongée dans le sommeil. Les portes du temple sont fermées · le prêtre attend à l'autel.

« Une secousse du ciel et de la terre se fait sentir non à la ville endormie, mais seulement à ce solitaire surveillant, brave et inébranlable sous son fanatisme. Au milieu du silence, sans bruit précurseur, il est tout à coup enveloppé d'une lumière

soudaine. Par le toit, à travers la vaste et béante déchirure de l'espace éthéré embrasé par les éclairs, il voit s'opérer une merveilleuse descente, terrible comme la chute des étoiles. Il a ce qu'il demandait : « Retire-toi, cesse de me regarder, je suis aveuglé. J'entends dans ce temple un son inexprimable; plût au ciel que je ne l'entendisse point ! Une gloire dont je ne puis tolérer l'éclat terrible brûle entre les piliers. Dieux, arrachez-moi à ce supplice ! » s'écrie-t-il.

« Un pieux Argien entre, pour faire une offrande matinale, dès la froide aurore. Il y a eu du tonnerre dans la nuit ; la foudre est tombée sur le temple ; l'autel est réduit en poussière ; le pavé de marbre qui l'environnait est fendu et noirci. La statue de la fille de Saturne s'élève, chaste, grande, intacte : à ses pieds gisent des cendres pâles, il n'y a plus de prêtre : celui qui veillait ne reparaîtra plus.

. . . . . .

« Voici la voiture ! fermons le pupitre et gardons les clefs. Elle les cherchera demain matin : il faudra qu'elle vienne auprès de moi. Je l'entends :

« Monsieur Moore, avez-vous vu mes clefs ? » Ainsi dira-t-elle de sa voix claire, parlant avec répugnance et paraissant honteuse à l'idée que c'est la vingtième fois qu'elle me fait la même question. Je veux la retenir avec moi dans le doute et l'attente ; et, quand je lui restituerai ces objets, ce ne sera pas sans une mercuriale. Voici aussi le sac et la bourse, les gants, la plume, le cachet. Il faut qu'elle me les arrache lentement et séparément ; seulement par la confession, la pénitence, l'exhortation. Je ne peux jamais toucher sa main, ou une boucle de ses cheveux, ou un ruban de sa toilette ; mais je me ferai des priviléges : chaque trait de son visage, ses yeux brillants, ses lèvres, passeront pour mon plaisir par tous les changements qu'ils connaissent ; ils déploieront toutes les exquises variétés de regard et d'expression, pour me réjouir, me pénétrer, et peut-être m'enchaîner. Si je veux être son esclave, je ne veux pas perdre ma liberté pour rien. »

Il ferma le pupitre, mit tous les objets dans sa poche et se retira.

CHAPITRE V.

Rushedge, un confessionnal.

Chacun disait qu'il était grand temps pour M. Moore de revenir : tout Briarfield s'étonnait de son absence, et Whinbury et Nunnely apportaient chacun sa contribution séparée d'étonnement.

Savait-on pourquoi il demeurait si longtemps absent? Oui, on le savait vingt fois pour une; il y avait du moins quarante raisons plausibles données pour expliquer cette inexplicable circonstance. Ce n'étaient point les affaires qui le retenaient : il avait terminé depuis longtemps celle pour laquelle il était parti; il n'avait pas tardé à découvrir et à atteindre ses quatre chefs d'émeute ; il avait assisté à leur jugement et entendu leur sentence, et les avait vu embarquer pour la transportation.

Cela était connu à Briarfield, les journaux en avaient parlé. Le *Stilbro' Courier* avait donné tous les détails avec amplifications. Nul n'avait applaudi à sa persévérance et salué son succès, quoique les propriétaires de fabriques en fussent contents, espérant que les terreurs de la loi paralyseraient à l'avenir les progrès sinistres de la désaffection. La désaffection cependant grondait toujours; elle prononçait de sinistres serments, et portait d'étranges toasts, arrosés avec la bière frelatée et le gin des cabarets.

Le bruit courut que Moore n'*osait* pas revenir dans le Yorkshire ; qu'il craignait pour sa vie, qu'il savait menacée.

« Je lui ferai savoir cela, dit M. Yorke, lorsque son contremaître rapporta ce bruit, et, si cela ne le fait pas revenir au galop, rien n'y fera. »

Cela ou quelque autre motif réussit enfin à le rappeler. Il annonça à Joe Scott le jour où il arriverait à Stilbro', en lui commandant de lui amener son cheval; et Joe Scott en ayant informé M. Yorke, ce gentleman se décida à aller à sa rencontre.

C'était un jour de marché : Moore arriva à temps pour pren-

dre sa place habituelle au dîner de l'hôtel. Un peu en sa qualité d'étranger, et aussi comme homme de marque et d'action, les manufacturiers réunis le reçurent avec une certaine distinction. Quelques-uns, qui en public eussent à peine osé le reconnaître, de peur qu'une partie de la haine et de la vengeance amassées sur lui ne vînt à tomber sur eux, en particulier l'accueillaient comme leur champion. Quand les vins eurent circulé, leur respect se fût changé en enthousiasme, si l'inébranlable nonchalance de Moore ne l'avait retenu dans des bornes froides et réservées.

M. Yorke, le président perpétuel de ces dîners, regardait l'attitude de son jeune ami avec une extrême complaisance. Si une chose pouvait plus qu'une autre remuer son tempérament ou exciter son mépris, c'était de voir un homme séduit par la flatterie ou exalté par la popularité. Si quelque chose le charmait tout spécialement, c'était le spectacle d'un caractère populaire, incapable d'attacher aucune importance à sa popularité. Je dis *incapable :* le dédain l'eût irrité; c'était un plaisant spectacle pour M. Yorke, de voir Robert renversé dans sa chaise, calme et presque arrogant, tandis que les drapiers et les fabricants de couvertures vantaient ses prouesses et répétaient ses hauts faits ; beaucoup d'entre eux entremêlant leurs flatteries de grossières invectives contre la classe ouvrière. Son cœur se dilatait à l'agréable conviction que Moore était profondément humilié de ces grossiers éloges, et qu'il se méprisait lui-même ainsi que son œuvre. Il est aisé de rire des outrages, des reproches, de la calomnie; mais le panégyrique de ceux que nous méprisons est pénible. Souvent Moore avait affronté, avec une brillante assurance, les hurlements de la foule dans d'hostiles réunions : il avait bravé l'orage de l'impopularité avec une brave contenance et une âme fière; mais il baissait la tête sous les louanges de ces marchands, et se montrait attristé de leurs congratulations.

Yorke ne put s'empêcher de lui demander comment il trouvait ses soutiens, et s'il ne pensait pas qu'ils fissent beaucoup d'honneur à sa cause.

« Mais quel malheur, mon garçon, ajouta-t-il, que vous n'ayez pas fait prendre ces quatre pauvres diables! si vous aviez accompli ce haut fait, l'aristocratie de ce district eût dételé les chevaux de la voiture, s'y fût attelée, et vous eût traîné dans Stilbro' comme un conquérant ! »

Bientôt Moore quitta la table et la compagnie, et se mit en route. Moins de cinq minutes après, M. Yorke le suivit ; ils sortirent de Stilbro' ensemble.

Il était de bonne heure pour rentrer à la maison ; mais, néanmoins, le jour était déjà avancé. Le dernier rayon du soleil ne dorait plus les bords des nuages, et la nuit d'octobre commençait à jeter son ombre sur les marais.

M. Yorke, modérément égayé par ses libations modérées, et n'étant pas fâché de voir Moore de retour dans le Yorkshire, et de l'avoir pour camarade pendant la longue route qu'il avait à parcourir, fit en grande partie les frais de la conversation. Il parla brièvement, mais avec ironie, du jugement et de la sentence ; il passa ensuite au bavardage de l'endroit, et il attaqua Moore sur sa propre position.

« Bob, je crois que vous êtes joué, et vous le méritez. La fortune est tombée amoureuse de vous : elle vous avait destiné le premier prix de sa roue ; elle ne vous demandait que d'étendre la main et de prendre. Et qu'avez-vous fait ? Vous avez demandé un cheval, et vous êtes parti chasser dans le Warwickshire. Votre amante, la fortune, je veux dire, s'est montrée parfaitement indulgente. Elle a dit : « Je l'excuserai, il est jeune. » Elle a attendu, comme la statue de la Patience, jusqu'à ce que la chasse fût finie et le gibier atteint. Elle croyait que vous reviendriez et vous montreriez bon garçon ; vous auriez pu encore avoir le premier prix. Elle a été surprise au delà de toute expression, et moi aussi, de voir qu'au lieu de revenir au galop déposer à ses pieds vos lauriers de cour d'assises, vous aviez froidement pris le coche pour Londres. Ce que vous alliez faire là, Satan le sait. Rien autre, je crois, que vous ennuyer : votre visage n'a jamais eu la blancheur du lis, mais il est maintenant vert olive. Vous n'êtes pas aussi joli que vous l'étiez, mon garçon.

— Et qui va donc avoir le prix dont vous me parlez tant ?

— Seulement un baronnet ; rien que cela. Je n'ai aucun doute dans mon esprit qu'elle ne soit perdue pour vous : elle sera lady Nunnely avant Noël.

— Hem ! c'est tout à fait probable.

— Mais c'est ce qui n'aurait pas dû être. Fou que vous êtes ! je jure que vous auriez pu l'avoir.

— *Sur* quelle preuve vous fondez-vous, monsieur Yorke ?

— *Sur* toutes sortes de preuves. Sur l'état de ses yeux et la

rougeur de ses joues : elles se coloraient lorsqu'elle entendait prononcer votre nom, quoique d'habitude elles fussent pâles.

— Ma chance est tout à fait perdue, je suppose?

— Elle devrait l'être; mais essayez, la chose en vaut la peine. Je ne fais pas grand cas de ce sir Philippe Nunnely. Il écrit des vers, dit-on, il fait des rimes. Vous valez mieux que cela, Bob, dans tous les cas.

— Est-ce que vous me conseilleriez de me proposer, si tard qu'il soit, monsieur Yorke, à la onzième heure?

— Vous pouvez tenter l'expérience, Robert. Si elle a un faible pour vous, et, sur ma conscience, je crois qu'elle l'a ou qu'elle l'a eu, elle pardonnera beaucoup. Mais vous riez, mon garçon : est-ce de moi? Vous feriez mieux de rire de votre propre perversité. Je vois pourtant que vous riez du mauvais coin de votre bouche : vous avez en ce moment l'air de très-mauvaise humeur.

— Je me suis si fort maltraité, Yorke! je me suis tellement agité sous la camisole de force, je me suis tordu si violemment les poignets sous les menottes, je me suis frappé si rudement la tête contre le mur!

— Ah! cela me fait plaisir. Vous avez eu là-bas un rude exercice! j'espère qu'il vous a fait du bien, qu'il vous aura enlevé un peu de votre présomption.

— Ma présomption! quelle est-elle? Vendez-vous cet article? connaissez-vous quelqu'un qui le vende? donnez-moi son adresse : il aura en moi une excellente pratique. Je disposerais à la minute de ma dernière guinée pour en faire l'acquisition.

— Est-ce vrai, Robert? je trouve cela épicé. J'aime un homme qui parle à cœur ouvert. Qu'est-ce qui va mal?

— Le mécanisme de toute ma nature; la machine de cette usine humaine; la chaudière, c'est-à-dire le cœur, est près d'éclater.

— Il faut imprimer cela! c'est remarquable. Ce sont presque des vers blancs. Vous allez vous lancer dans la poésie tout à l'heure. Si l'inspiration se présente, donnez-lui son cours, Robert, ne vous gênez pas de moi; je le souffrirai pour cette fois.

— Hideuse, atroce, honteuse méprise! On peut en un moment commettre ce que l'on déplorera pendant des années, ce qu'une vie entière ne pourra effacer.

— Continuez, mon garçon, continuez ; cela vous fait du bien de parler: le marais est devant nous, et il n'y a autour de nous aucun être vivant à un mille à la ronde.

— Je parlerai. Je n'ai pas honte de vous dire ce que vous allez entendre. J'ai une espèce de chat sauvage dans ma poitrine, et je veux que vous soyez le premier à savoir comment il sait hurler.

— Pour moi c'est de la musique. Quelle grande voix vous avez, vous et votre frère Louis! Quand Louis chante, son organe moelleux et profond comme celui d'une cloche me fait trembler. La nuit est calme; elle écoute: elle se penche vers vous maintenant, comme un noir prêtre vers un plus noir pénitent. Confessez, mon garçon : ne cachez rien; soyez candide comme un méthodiste convaincu, justifié et sanctifié à un meeting d'épreuve. Faites vous aussi méchant que Beelzébub; cela soulagera votre conscience.

— Aussi vil que Mammon, devriez-vous dire. Yorke, si je descendais de cheval et me plaçais en travers de la route, voudriez-vous avoir la bonté de passer sur moi au galop, aller et retour, une vingtaine de fois ?

— Avec le plus grand plaisir, s'il n'y avait l'enquête du coroner.

— Hiram Yorke, je croyais certainement qu'elle m'aimait. J'ai vu ses yeux étinceler radieusement lorsqu'elle m'avait découvert dans une foule ; je l'ai vue rougir comme une cerise en m'offrant sa main et me disant : « Comment vous portez-vous, monsieur Moore ? » Mon nom avait sur elle une influence magique: quand d'autres le prononçaient, elle changeait de contenance, je le savais. Elle le prononçait elle-même de son ton de voix le plus mélodieux. Elle était cordiale pour moi. Elle prenait intérêt à moi; elle me voulait du bien et saisissait toutes les occasions de me servir. Je méditai, je réfléchis, je pesai, je surveillai, je m'étonnai ; je ne pouvais arriver qu'à une conclusion, c'était de l'amour. Je la regardai, Yorke ; je vis en elle la jeunesse et un genre de beauté. Je vis en elle la puissance. Sa richesse m'offrait le moyen de racheter mon honneur et de me soutenir. Je lui devais de la reconnaissance. Elle m'avait aidé généreusement et efficacement par un prêt de cinq mille livres sterling. Pouvais-je me souvenir de ces choses; pouvais-je croire qu'elle m'aimait; pouvais-je entendre la sagesse me presser de l'épouser, et négliger de chers avantages, fermer l'oreille à toute flatteuse

suggestion, dédaigner tout conseil sensé et l'abandonner? Jeune, gracieuse, aimable, ma bienfaitrice était attachée à moi, amoureuse de moi, avais-je coutume de me dire; je restais sur le mot, je le répétais avec une agréable et pompeuse complaisance, avec une admiration dédiée entièrement à moi, qui n'était pas même diminuée par mon estime pour elle. En vérité, je souriais en secret de sa naïveté et de sa simplicité d'être la première à aimer et à le laisser voir. Votre cravache me semble avoir un manche lourd et solide, Yorke! vous pouvez la brandir sur votre tête et me jeter en bas de la selle, si vous le voulez.

— Prenez patience, Robert, jusqu'à ce que la lune se lève et que je puisse vous voir. Parlez simplement : l'aimiez-vous, ou ne l'aimiez-vous pas? J'aimerais à le savoir : je suis curieux.

— Monsieur.... monsieur, je dis qu'elle est très-jolie, à sa propre manière, et très-attrayante. Elle semble par moments un composé de feu et d'air, devant lequel je reste émerveillé, avec la pensée de la presser et de l'embrasser. Je sens en elle un puissant aimant pour mon intérêt et ma vanité : je ne me suis jamais senti attiré à elle, comme si la nature l'avait destinée à être la seconde et la meilleure partie de moi-même, Lorsque cette idée se présenta à moi, je la repoussai en disant brutalement : « Je serai riche avec elle et pauvre sans elle; en l'épousant j'agirai en homme pratique et non en héros de roman. »

— Résolution fort sage. Quel malheur en est-il advenu, Bob?

— Avec cette fort sage résolution, je me rendis à Fieldhead un soir d'août dernier : c'était la veille même de mon départ pour Birmingham, car, vous le voyez, j'avais besoin de m'assurer ce splendide prix de la fortune : j'avais préalablement envoyé un mot pour solliciter une entrevue particulière. Je la trouvai à la maison, et seule. Elle me reçut avec embarras, car elle pensait que je venais pour affaires. J'étais assez embarrassé moi-même, mais décidé. Je ne savais pas trop comment entamer la conversation : mais je m'y pris d'une manière rude et ferme, quoique avec assez de frayeur, je puis le dire. Je m'offris moi-même, ma belle personne avec mes dettes pour apport matrimonial. Je fus vexé, je fus irrité de voir qu'elle no rougissait, ni ne tremblait, ni ne baissait les yeux. Elle répondit :

« Je doute si je vous ai compris, monsieur Moore. » Et je fus obligé de répéter une seconde fois la proposition, de la formuler aussi clairement que l'A B C, avant qu'elle vît pleinement de quoi il s'agissait. Et alors, que fit-elle ? Au lieu de bégayer un tendre : « Oui, » ou de garder un silence doux et confus (ce qui eût été aussi bon), elle se leva, fit deux fois à grands pas le tour de la chambre, de cette manière qui lui est propre, et s'écria : « Dieu me bénisse ! »

« Yorke, j'étais debout devant le foyer, le dos contre la cheminée ; je m'y appuyais et m'attendais à quelque chose, je m'attendais à tout. Je connaissais mon sort et je me connaissais. Il n'y avait pas à se méprendre à son aspect et à sa voix. Elle s'arrêta et me regarda. » « Dieu me bénisse ! répéta-t-elle impitoyablement avec cet accent choqué, indigné et pourtant triste. Vous m'avez fait une étrange proposition : étrange de votre part ; et si vous saviez comment vous l'avez formulée, et quel air vous aviez en me la faisant, vous seriez effrayé de vous-même. Vons parliez plutôt comme un brigand me demandant ma bourse, que comme un amant me demandant mon cœur. Étrange sentence, n'est-ce pas, Yorke ? et je savais, lorsqu'elle la prononçait, qu'elle était aussi vraie qu'étrange. Ses paroles étaient un miroir dans lequel je m'apercevais.

« Je la regardai, muet et farouche : elle me remplissait de rage et de honte.

« Gerard Moore, vous savez que vous n'aimez pas Shirley Keeldar ? » me dit-elle.

« J'aurais pu me répandre en faux serments, jurer que je l'aimais. Mais je ne pouvais mentir en face de son pur visage ; je ne pouvais me parjurer en sa présence. D'ailleurs, de tels serments creux eussent été vains et inutiles. Elle ne m'aurait pas cru plus qu'elle n'aurait cru le fantôme de Judas, s'il se fût dressé alors devant elle. Son cœur de femme avait des perceptions trop subtiles, pour qu'elle prît mon admiration moitié grossière pour le sincère et véritable amour.

« Qu'arriva-t-il ensuite? demanderez-vous, monsieur Yorke.

« Eh bien! elle s'assit dans l'embrasure de la fenêtre et pleura. Elle pleura passionnément. Non-seulement ses yeux étaient inondés, mais ils lançaient des éclairs : ils brillaient sur moi, grands, sombres, hautains; ils me disaient : « Vous m'avez affligée; vous m'avez outragée, vous m'avez trompée ! »

Digitized by Google

« Bientôt elle ajouta la parole aux regards.

« Je vous respectais, je vous admirais, je vous aimais, dit-elle ; oui, autant que si vous eussiez été mon frère ; et vous, vous avez voulu faire de moi une spéculation ! vous m'immoleriez à cette fabrique, votre Moloch ! »

« J'eus le sens de m'abstenir de toute parole d'excuse, de tout palliatif. Je me résignai à ses reproches.

« Vendu au diable comme je l'étais en ce mòment, j'étais certainement fou : lorsque je parlai, que pensez-vous je dis ?

« Quels que fussent mes propres sentiments, j'étais persuadé que vous m'aimiez, miss Keeldar. »

« Admirable ! n'est-ce pas ? Elle s'assit confondue. « Est-ce un homme, ou quelque chose de plus vil ? » l'entendis-je murmurer.

— Voulez-vous dire, demanda-t-elle à haute voix, voulez-vous dire que vous pensiez que je vous aimais comme nous aimons ceux que nous désirons épouser ?

— C'était ma pensée, et je l'ai exprimée.

— Vous aviez conçu une idée injurieuse pour les sentiments d'une femme, répondit-elle ; vous l'avez énoncée d'une manière révoltante pour l'âme d'une femme. Vous insinuez que toute la franche bienveillance que je vous ai montrée a été une manœuvre compliquée, hardie, indécente, pour attraper un mari. Vous voulez dire qu'à la fin vous êtes venu ici par pitié m'offrir votre main, parce que je vous avais courtisé. Laissez-moi vous dire ceci : votre vue est trouble, vous avez mal vu ; votre intelligence est malade, vous avez mal jugé ; votre langue vous trahit, maintenant vous parlez mal. Je ne vous ai jamais aimé. Tranquillisez-vous là-dessus. Mon cœur est aussi pur de passion pour vous que le vôtre est dénué d'affection pour moi. »

« Voilà ce qu'elle me répondit, Yorke.

« Je vous dois sembler bien aveugle et bien infatué, lui dis-je.

— Moi vous aimer ! s'écria-t-elle. Mais, j'ai été aussi franche avec vous qu'une sœur, je ne vous ai jamais évité, je ne vous ai jamais craint. Vous ne pouvez, affirma-t-elle d'un air triomphant, vous ne pouvez me faire trembler avec votre venue, ni accélérer mon pouls par votre présence. »

« J'alléguai que souvent en me parlant elle rougissait, et qu'elle paraissait émue lorsque l'on prononçait mon nom.

« Non à cause de vous ! » me déclara-t-elle brièvement. Je demandai des explications, mais je n'en pus obtenir aucune.

« Quand j'étais assise à côté de vous au festin des Écoles, pensiez-vous que je vous aimais? Lorsque je vous arrêtais dans le passage de Maythorn, pensiez-vous que je vous aimais? Lorsque j'allais vous voir dans votre comptoir, lorsque je me promenais avec vous dans la cour, pensiez-vous que je vous aimais? »

« A toutes ces questions je répondis que je le croyais.

« Par le Seigneur ! Yorke, elle se leva, elle grandit, elle semblait de flamme: il y avait dans tout son être un tremblement pareil à celui d'un charbon incandescent, lorsque son vermillon est le plus rouge et le plus ardent.

« C'est-à-dire que vous avez la plus mauvaise opinion de moi, que vous me déniez la possession de tout ce que j'estime le plus. C'est-à-dire que je suis une traîtresse à toutes mes sœurs ; que j'ai agi comme aucune femme ne peut agir sans dégrader elle et son sexe ; que j'ai cherché où les incorruptibles de mon sexe dédaignent et abhorrent de chercher. » Elle et moi, nous gardâmes le silence pendant plusieurs minutes. « O Lucifer, Étoile du Matin ! continua-t-elle, comme tu es tombé ! Vous, autrefois si haut dans mon estime, si intime dans mon amitié, je vous rejette. Partez ! »

« Je ne partis pas : j'avais entendu sa voix trembler, j'avais vu sa lèvre frémir. Je savais qu'un autre torrent de larmes allait couler ; je croyais qu'un peu de calme viendrait ensuite, et je voulais l'attendre.

« Ses larmes coulèrent aussi abondantes, mais plus calmes qu'auparavant ; ses pleurs avaient un autre son, un son plus doux, plus plein de regret. Pendant que je la considérais, ses yeux me lancèrent un regard qui renfermait plus de reproche que de hauteur, plus de tristesse que de colère.

« Oh ! Moore ! dit-elle. »

« C'était pire que le *Et tu, Brute !*

« Je me soulageai par ce qui aurait dû être un soupir, mais qui devint un gémissement. Une désolation pareille à celle de Caïn me brisait la poitrine.

« Je pris mon chapeau. Pendant tout le temps, je n aurais pu souffrir de partir ainsi, et je croyais qu'elle ne me l'aurait pas permis. Et elle ne l'eût pas permis, si la blessure mortelle que j'avais faite à sa fierté n'eût effrayé sa compassion et ne lui eût imposé le silence.

« Je fus obligé de revenir de mon propre mouvement, lorsque

j'eus atteint la porte, pour m'approcher d'elle et lui dire : « Pardonnez-moi.

« — Je le pourrais, si je n'avais pas à me pardonner aussi, répondit-elle ; mais pour avoir induit en erreur à ce point un homme sensé, je dois avoir mal agi. »

« J'éclatai tout à coup avec quelque déclamation que je ne me rappelle pas : je sais que je parlais sincèrement, et que mon vœu et mon but étaient de l'absoudre envers elle-même ; et de fait, dans la circonstance, cette accusation dont elle se gratifiait était une chimère.

« Enfin elle me tendit la main. Pour la première fois j'aurais voulu la prendre dans mes bras. Je baisai plusieurs fois sa main.

—Quelque jour nous nous retrouverons encore amis, dit-elle, quand vous aurez eu le temps d'apprécier mes actions et leurs motifs sous leur vrai jour, pour ne plus les interpréter d'une façon si fausse et si horrible. Le temps vous donnera la clef de tout ce qui s'est passé : alors peut-être, vous me comprendrez, et alors nous serons réconciliés.

« Des larmes d'adieu roulèrent lentement sur ses joues ; elle les essuya.

« Je suis affligée de ce qui est arrivé, profondément affligée, » dit-elle en sanglotant.

« Et moi aussi je l'étais, Dieu le sait ! C'est ainsi que nous nous séparâmes.

— Voilà une étrange histoire ! dit M. Yorke.

— Je ne la recommencerai jamais, je le jure, reprit son compagnon. Jamais je ne parlerai mariage à une femme, à moins que je n'en sois amoureux. Désormais le crédit et le commerce prendront soin d'eux-mêmes. La banqueroute peut venir quand il lui plaira. J'en ai fini avec la frayeur du désastre. J'ai l'intention de travailler diligemment, d'attendre avec patience, et de supporter avec fermeté. Que le pire arrive, et je prendrai une hache et émigrerai avec Louis dans l'Ouest ; lui et moi l'avons résolu. Nulle femme ne me regardera plus comme miss Keeldar m'a regardé, n'aura pour moi le sentiment qu'elle a éprouvé. Jamais, en présence d'une femme, je ne me montrerai à la fois un tel fou et un tel misérable, une telle brute et un tel fat !

— Fi donc ! dit l'imperturbable Yorke, vous attachez à cela trop d'importance ; mais cependant je suis convaincu, premièrement qu'elle ne vous aimait pas ; secondement, que vous ne

l'aimez pas. Vous êtes tous deux jeunes; vous êtes tous deux beaux; vous êtes tous deux assez bien partagés pour l'esprit, et même pour le caractère... prenez-vous du bon côté. Pourquoi ne pouviez-vous pas vous convenir?

— Nous n'avons jamais été, nous ne pouvions être tout à fait à l'aise l'un avec l'autre. Nous admirant l'un l'autre lorsque nous étions à distance, nos caractères juraient de se trouver rapprochés. Assis à une extrémité de la chambre, je me suis pris quelquefois à l'observer de loin, peut-être dans un de ces moments de doux entrain, lorsqu'elle avait autour d'elle quelques-uns de ses favoris, ses vieux beaux, par exemple, vous et Helstone, avec qui elle est si folâtre, si aimable, si éloquente. Je l'ai observée dans les moments où elle était le plus naturelle, le plus vive, le plus aimable; je l'ai trouvée belle, et elle est belle aussi par moments. Je me suis approché un peu plus près, pensant que les termes dans lesquels nous étions me donnaient le droit d'approcher; je me suis joint au cercle qui entourait son siége, je me suis emparé de son regard, et j'ai dominé son attention; alors nous avons engagé la conversation, et les autres, me croyant privilégié, se sont éloignés par degrés et nous ont laissés seuls. Étions-nous heureux dans ces tête-à-tête? Pour ma part, je dois dire non. Toujours un sentiment de contrainte pesait sur moi; toujours je me sentais disposé à me montrer sévère et étrange. Nous parlions de politique et d'affaires. Jamais aucun sentiment d'intimité n'ouvrait nos cœurs, ne fondait la glace de notre langage et ne le faisait couler libre et limpide. Si nous nous faisions des confidences, c'étaient des confidences du négoce, et non du foyer. Rien en elle ne provoquait mon affection, ne me rendait meilleur et plus aimable. Elle remuait mon cerveau et aiguisait ma pénétration; jamais elle ne se glissait dans mon cœur pour en accélérer les battements; et pour cette bonne raison, sans doute, que je n'avais pas le secret de lui inspirer de l'amour.

— Eh bien! mon garçon, voilà une étrange chose. Je pourrais rire de toi, et mépriser tes raffinements; mais comme il fait nuit noire et que nous sommes seuls, je ne crains pas de te dire que ton histoire me fait jeter un coup d'œil sur ma vie passée. Il y a vingt-cinq ans, j'essayai de persuader à une belle femme de m'aimer, et elle ne le voulut pas. Je n'avais pas la clef de son cœur. Pour moi, c'était un mur de pierre sans fenêtre et sans porte.

— Mais vous l'aimiez. Yorke; vous adoriez Marie Cave; votre conduite, après tout, fut celle d'un homme, jamais celle d'un chasseur de fortune.

— Oui, je l'aimais; mais alors elle était belle comme la lune, que nous ne voyons pas ce soir : il n'y a rien de semblable à elle de nos jours; miss Helstone peut-être a quelque ressemblance avec elle, mais nulle autre.

— Qui a une ressemblance avec elle?

— La nièce de ce tyran vêtu de noir, cette paisible et délicate miss Helstone. Plus d'une fois j'ai mis mes lunettes pour regarder cette jolie fille à l'église, parce qu'elle a de charmants yeux bleus, avec de longs cils; et lorsqu'elle est assise dans l'ombre et qu'elle est calme et pâle, prête peut-être à s'endormir à cause de la longueur du sermon ou de la chaleur, elle ressemble plus à un marbre de Canova qu'à toute autre chose.

— Est-ce que la beauté de Marie Cave était de ce genre?

— Elle était d'un genre bien supérieur! beaucoup moins féminine et terrestre. On s'étonnait qu'elle n'eût pas des ailes et une couronne. Ma Marie avait la majesté et la sérénité des anges.

— Et vous ne pûtes vous en faire aimer?

— Tous mes efforts furent impuissants; et cependant plus d'une fois je priai à genoux le ciel de venir à mon aide.

— Marie Cave n'était pas ce que vous pensez, Yorke; j'ai vu son portrait à la rectorerie. Ce n'est point un ange, mais une belle femme, aux traits réguliers, à l'air taciturne, un peu trop blanche et inanimée pour mon goût. Mais en supposant qu'elle ait été un peu meilleure qu'elle n'était....

— Robert, interrompit Yorke, je pourrais vous jeter en bas de votre cheval en ce moment. Cependant je retiendrai ma main. La raison me dit que vous êtes dans le vrai, et que j'ai eu tort. Je sais bien que la passion que j'ai encore est le reste d'une illusion. Si Marie Cave avait eu du sens et des sentiments, elle n'eût pu se montrer aussi insensible à mon amour, et elle m'eût préféré à ce despote au visage d'airain.

— Supposez, Yorke, qu'elle ait été bien élevée (chose rare à cette époque); supposez qu'elle ait eu un esprit réfléchi et original, l'amour de la science; qu'elle ait reçu avec un plaisir naïf l'instruction qui coulait de vos lèvres ou que lui mesurait votre main; supposez que sa conversation, lorsqu'elle se trouvait assise à vos côtés, ait été fertile, variée, empreinte

d'une grâce pittoresque et d'un doux intérêt, coulant tranquillement, mais claire et abondante; supposez que, lorsque vous étiez assis auprès d'elle par hasard ou à dessein, le plaisir ait été votre atmosphère, et le contentement votre élément; supposez que, toutes les fois que son visage était devant vos yeux ou que son souvenir remplissait vos pensées, votre dureté et votre inquiétude aient disparu graduellement, et qu'une pure affection, l'amour du foyer, la soif des tendres discours, le désir généreux de protéger et de chérir, aient remplacé les calculs sordides et rongeurs de votre commerce; supposez, avec tout cela, que plus d'une fois, lorsque vous auriez été assez heureux pour posséder la petite main de votre Marie, vous l'ayez sentie trembler dans la vôtre, comme tremble le petit oiseau que l'on prend dans son nid; supposez qu'elle ait eu l'habitude de se retirer à l'écart lorsque vous entriez dans un appartement où elle se trouvait, et cependant, si vous alliez la chercher dans sa retraite, qu'elle vous ait accueilli avec le plus doux sourire qui eût jamais illuminé un visage de vierge, se contentant de baisser les yeux devant les vôtres, de peur que leur expression ne parlât trop clairement; supposez enfin que votre Marie ait été, non pas froide, mais modeste, non pas nulle, mais réfléchie, non pas obtuse, mais sensitive, non pas vide, mais innocente, non pas prude, mais pure, l'eussiez-vous laissée pour courtiser une autre femme pour sa richesse? »

M. Yorke leva son chapeau et s'essuya le front avec son mouchoir.

« La lune est levée, dit-il fort à propos, en montrant avec sa cravache dans la direction du marais. La voilà qui monte dans la brume, nous regardant avec sa couleur rouge étrange. Elle n'est pas plus d'argent que le front du vieux Helstone n'est d'ivoire. Pourquoi appuie-t-elle de cette façon ses joues sur Rushedge, nous regardant comme avec une provocation ou une menace?

— Yorke, si Marie vous eût aimé en silence, mais fidèlement, chastement, et cependant avec ardeur, comme vous pouvez désirer que votre femme vous aime, l'auriez-vous délaissée?

— Robert!... Il leva son bras et le tint suspendu pendant une pause. Robert! notre monde est singulier, et les hommes sont faits de la plus étrange lie qu'ait agitée le chaos dans sa fermentation. Je pourrais proférer les plus bruyants jurements, des jurements à faire penser aux braconniers qu'il se passe ici

une terrible lutte, que, dans les circonstances dont vous parlez, la mort seule eût pu me séparer de Marie. Mais j'ai vécu dans le monde pendant cinquante-cinq ans; j'ai été forcé d'étudier la nature humaine; et, pour dire la sombre vérité, les probabilités sont que, si Marie m'avait aimé et ne m'avait point dédaigné; si j'avais été assuré de son affection, persuadé de sa constance; si je n'avais été irrité par aucun doute, blessé par aucune humiliation; les probabilités sont.... (il laissa tomber lourdement sa main sur la selle) que je l'aurais abandonnée! »

Ils chevauchaient côte à côte en silence. Avant que l'un des deux eût repris la parole, ils se trouvèrent de l'autre côté du marais de Rushedge. Les lumières de Briardfield étoilaient la lisière pure du marais. Robert, comme le plus jeune et comme étant moins absorbé par le passé que son compagnon, reprit le premier la parole.

« Je crois, dit-il, j'en trouve chaque jour la preuve, que nous ne pouvons rien gagner de quelque valeur en ce monde, pas même un principe ni une conviction, sans qu'il passe par la flamme purifiante ou le péril qui fortifie. Nous errons; nous tombons; nous sommes humiliés, et alors, nous marchons avec plus de précaution. Nous buvons avidement à la coupe empoisonnée du vice, ou nous mordons à la misérable besace de l'avarice; nous sommes malades et dégradés; tout ce qu'il y a de bon en nous se révolte; notre âme se dresse avec indignation contre notre corps; c'est une période de lutte intérieure; si l'âme est forte, elle remporte la victoire et domine par la suite.

— Que vas-tu faire maintenant, Robert? Quels sont tes plans?

— Pour ce qui est de mes desseins, je les garderai pour moi; et c'est fort aisé en ce moment, car je n'en ai aucun. La vie privée n'est pas permise dans ma position.... un homme endetté! Quant à mes plans publics, mes vues sont un peu changées. Pendant le temps que j'ai demeuré à Birmingham, j'ai examiné un peu la réalité, j'ai étudié sérieusement, et à leur source, les causes des troubles qui agitent maintenant ce pays; j'ai fait de même à Londres. Inconnu, je pouvais aller où il me plaisait, me mêler avec qui je voulais. Je suis allé où l'on manquait de nourriture, de chauffage, de vêtements, où il n'y avait ni travail ni espérances. J'ai vu des hommes, avec des tendances naturellement élevées et de bons sentiments, se débattre

au milieu de sordides privations et d'accablants chagrins. J'en ai vu d'autres originairement bas, et auxquels le manque d'éducation laissait à peine d'autres besoins que ceux de la brute, désappointés dans ces besoins et mourant de faim, désespérés comme des animaux affamés : j'ai vu des choses qui ont enseigné à mon cerveau une leçon nouvelle, et rempli mon cœur de nouveaux sentiments. Je n'ai aucune intention de montrer plus de douceur et de sensibilité qu'auparavant. Je regarde la révolte et l'ambition comme je les ai toujours regardées : je résisterai à une émeute absolument comme je l'ai fait. Je me mettrais sur la trace d'un meneur fugitif avec autant d'ardeur, je le poursuivrais avec autant de persévérance, je le ferais punir avec autant de sévérité que je l'ai fait; mais j'agirais maintenant dans l'intérêt et la sécurité de ceux qu'il égarait. Il y a quelque chose à voir, Yorke, au delà de l'intérêt personnel, de la réussite de plans bien conçus, de l'acquittement de dettes déshonorantes. Pour se respecter soi-même, il faut qu'un homme ait la conviction qu'il rend justice à ses semblables. A moins que je ne sois plus modéré pour l'ignorance, plus compatissant envers ceux qui souffrent que je ne l'ai été jusqu'ici, je me mépriserai comme grossièrement injuste. Qu'est-ce donc? dit-il en s'adressant à son cheval, qui, entendant le murmure de l'eau et ayant soif, se tournait vers un fossé où la lune se jouait sur une onde de cristal.... Yorke, continua Moore, allez toujours, je veux le laisser boire. »

Yorke, en conséquence, continua à chevaucher assez lentement, cherchant, à mesure qu'il avançait, à discerner, parmi les nombreuses lumières qui brillaient au loin, celle de Briarfield. Le marais de Stilbro' était derrière eux; les plantations s'élevaient sombres de chaque côté; ils descendaient la colline; au-dessous d'eux se déroulait la vallée avec sa populeuse paroisse : ils se voyaient presque arrivés.

N'étant plus environné par la bruyère, M. Yorke ne fut pas surpris de voir un chapeau se lever, et d'entendre une voix parler de derrière le mur. Les paroles, cependant, étaient singulières.

« Lorsque le méchant périt, il y a des cris de joie, » disait la voix. Puis elle ajouta : « Le méchant passe comme le tourbillon (avec un grondement plus sourd). Il est envahi par la terreur comme par les eaux; l'enfer s'ouvre devant lui; il mourra sans connaissance. »

Un éclair soudain et une détonation troublèrent le calme de la nuit. Avant que M. Yorke eût eu le temps de se retourner, il comprit que les quatre convicts de Birmingham étaient vengés.

CHAPITRE VI.

L'oncle et la nièce.

Le dé était jeté. Sir Philippe le savait ; Shirley le savait. Cette soirée, où toute la famille de Fieldhead dînait au prieuré de Nunnely, devait décider de l'affaire.

Deux ou trois choses avaient amené sir Philippe Nunnely à se prononcer. Il avait observé que miss Keeldar avait l'air pensif et souffrant. Cette nouvelle phase dans sa manière d'être le frappa dans son côté faible, son côté poétique. Des sonnets fermentèrent tout à coup dans son cerveau ; et, pendant qu'ils s'élaboraient, une des sœurs persuada à la dame de ses amours de s'asseoir au piano et de chanter une ballade, une des propres ballades de sir Philippe. C'était le moins travaillé, le moins affecté, et sans comparaison le meilleur de ses nombreux essais poétiques.

Il arriva que Shirley, l'instant auparavant, avait été occupée à regarder par la fenêtre donnant sur le parc ; elle avait vu ce clair de lune orageux que le professeur Louis, peut-être au même moment, contemplait de la fenêtre du parloir de Fieldhead ; elle avait vu les arbres isolés du domaine, des chênes puissants et des hêtres d'une hauteur immense, agités par la tourmente. Son oreille avait entendu le mugissement profond de la forêt ; son œil avait vu les nuages violemment chassés passer sur le disque argenté de la lune : elle s'arracha à cette vue et à ces bruits, touchée, sinon ravie, excitée, sinon inspirée.

Elle chanta, comme on l'en avait priée. Il y avait beaucoup de choses dans la ballade : l'amour fidèle qui refusait d'abandonner son objet ; l'amour que le malheur ne pouvait ébranler ; l'amour qui dans la calamité devenait plus fort, dans la pauvreté s'attachait plus étroitement : les paroles étaient adaptées

à un vieil air très-beau; par elles-mêmes, elles étaient simples et douces; peut-être, à la lecture, manquaient-elles de force; bien chantées, il ne leur manquait rien. Shirley les chanta bien: elle en interpréta admirablement le sentiment et la douceur; elle leur donna de la passion, de la force : sa voix était belle ce soir-là, son expression dramatique : elle impressionna tous ses auditeurs et en charma un.

En quittant l'instrument, elle s'approcha du feu et s'assit sur un siége moitié tabouret, moitié coussin : les ladies étaient autour d'elle, aucune n'ouvrait la bouche. Les miss Sympson et les miss Nunnely la regardaient comme d'innocentes poules pourraient regarder une aigrette, un ibis, ou tout autre volatile rare. Qu'est-ce qui la faisait chanter ainsi? Elles n'avaient jamais chanté de la sorte. Était-il décent de chanter avec une telle expression, une telle originalité, si différemment d'une écolière? Décidément non : c'était étrange; c'était inusité. Ce qui était *étrange* devait être *mal;* ce qui était *inusité* devait être *inconvenant.* Shirley était jugée. De plus, la vieille lady Nunnely, du haut de sa grande chaise placée au coin du feu, la regardait avec des yeux pétrifiants. Son regard disait :

« Cette femme n'est pas de mon espèce ni de l'espèce de de mes filles; je ne veux pas qu'elle soit la femme de mon fils. »

Sir Philippe, saisissant le regard, en découvrit la signification : il s'alarma; ce qu'il avait tant désiré gagner, il courait risque de le perdre. Il devait se hâter.

La salle dans laquelle ils étaient avait été autrefois une galerie de tableaux. Le père de sir Philippe, sir Monkton, l'avait convertie en salon. Un réduit profond, avec une fenêtre, réduit qui contenait autrefois un lit, une table et une armoire, formait une chambre dans une autre. Deux personnes pouvaient échanger là un dialogue parfaitement secret, pourvu toutefois qu'il ne fût ni trop haut ni trop long.

Sir Philippe décida deux de ses sœurs à chanter un duo; il donna de l'occupation aux miss Sympson : les deux ladies conversaient ensemble. Il eut le plaisir de remarquer que, pendant ce temps, Shirley s'était levée pour regarder les tableaux. Il avait une histoire à lui dire touchant une de ses ancêtres dont la sombre beauté ressemblait à celle d'une fleur du midi : il la rejoignit et commença son récit.

Il y avait dans l'armoire placée dans le réduit des objets qui avaient appartenu à la même lady; et, pendant que Shirley

s'arrêtait pour examiner le missel et le rosaire placés sur un des rayons, et que les miss Nunnely se plaisaient à prolonger leur chant dénué d'expression, pur de toute originalité, parfaitement conventionnel et sans la moindre signification, sir Philippe s'arrêta aussi, et lui murmura quelques phrases précipitées. D'abord miss Keeldar fut frappée d'une telle immobilité, que l'on aurait pu s'imaginer que le charme de ce murmure l'avait changée en statue. Mais aussitôt elle leva les yeux et répondit. Ils se séparèrent. Miss Keeldar retourna auprès du feu et reprit son siége; le baronnet la suivit des yeux, puis alla se placer derrière ses sœurs. M. Sympson, M. Sympson seulement, avait remarqué la pantomime.

Ce gentleman tira ses propres conclusions. S'il avait été aussi fin qu'il était intrigant, aussi profond qu'il était curieux, il eût pu trouver sur le visage de sir Philippe de quoi rectifier son induction. Toujours superficiel, impatient et entêté, il rentra à Fieldhead triomphant.

Il n'était pas homme à bien garder ses secrets : quand il était fier d'une chose, il ne pouvait s'empêcher d'en parler. Le lendemain matin, ayant occasion d'employer le précepteur de son fils comme secrétaire, il lui annonça, avec un accent et des manières bouffies de vanité, qu'il ferait bien de se préparer pour un prochain retour dans le Midi, attendu que l'importante affaire qui l'avait si longtemps retenu, lui, M. Sympson, dans le Yorkshire, était à la veille d'avoir la plus heureuse terminaison : ses anxieux et pénibles efforts, à la fin, ajouta-t-il, allaient très-probablement être couronnés du plus heureux succès, et une très-honorable alliance était sur le point d'accroître les relations de la famille.

« En la personne de sir Philippe Nunnely ? » conjectura Louis Moore.

Sur quoi M. Sympson se donna la satisfaction d'une prise de tabac et d'un ricanement réprimé seulement par un soudain accès de dignité; puis il ordonna au précepteur de continuer son travail.

Pendant un jour ou deux, M. Sympson se montra doux comme l'huile; mais aussi il semblait être assis sur des épingles, et sa démarche ressemblait à celle d'une poule marchant sur une plaque chaude. Sans cesse il regardait à la fenêtre, cherchant à saisir le bruit d'une voiture. La femme de Barbe-Bleue et la mère de Sisara n'étaient rien à côté de lui; il at-

tendait avec anxiété le moment où la demande serait faite en forme, où lui-même serait consulté et les hommes de loi appelés; où commenceraient pompeusement les discussions et tout ce délicieux fracas qui précède un mariage.

A la fin, il vit une lettre; il la remit lui-même à miss Keeldar : il connaissait l'écriture, il connaissait le cachet. Il n'assista point à l'ouverture ni à la lecture, car Shirley l'emporta dans sa chambre; il ne vit pas non plus la réponse, car elle s'enferma et y mit un temps considérable, la plus grande partie de la journée. Il lui demanda si elle avait répondu; elle répondit : oui.

Il attendit encore, il attendit en silence, n'osant absolument pas parler, rendu muet par quelque chose qui se faisait remarquer sur le visage de Shirley, quelque chose de terrible, aussi inscrutable pour lui que les mots tracés sur le mur du palais de Balthasar. Il eut plus d'une fois l'idée d'appeler Daniel, dans la personne de Louis Moore, et de lui en demander l'interprétation; mais le décorum lui interdit cette familiarité. Daniel lui-même, peut-être, avait ses propres difficultés à propos de cette traduction embarrassante : il avait l'air d'un élève pour qui les grammaires sont confuses et les dictionnaires muets.

M. Sympson était allé se débarrasser d'une heure d'anxiété en la compagnie de ses amis à De Walden Hall. Il revint un peu plus tôt qu'on ne l'attendait; sa famille et miss Keeldar étaient assemblés dans le parloir aux boiseries de chêne; s'adressant à cette dernière, il lui demanda de passer avec lui dans une autre pièce, désirant avoir avec elle une entrevue *strictement* privée.

Elle se leva, sans adresser de question, sans manifester de surprise.

« Très-bien, monsieur, » dit-elle du ton déterminé d'une personne qui est informée que le dentiste est arrivé pour lui extraire la molaire qui lui a fait endurer depuis un mois les tourments du purgatoire. Elle laissa son travail de couture et son dé, et suivit son oncle où il la conduisait.

Enfermés dans le salon, ils prirent chacun un fauteuil et se placèrent en face l'un de l'autre, à quelques pas de distance.

« J'ai été à De Walden Hall.... » dit M. Sympson. Il fit une

pause. Miss Keeldar tenait les yeux fixés sur le joli tapis vert et blanc. Il n'y avait pas de réponse à faire; elle n'en fit aucune.

« J'ai appris, continua-t-il lentement, j'ai appris une circonstance qui me surprend. »

Appuyant sa joue sur son index, elle attendit qu'on lui fît connaître la circonstance.

« Il paraît que le prieuré de Nunnely est fermé, que la famille est retournée à sa résidence ordinaire. Il paraît que le baronnet.... que le baronnet.... que sir Philippe lui-même a accompagné sa mère et ses sœurs.

— Vraiment! dit Shirley.

— Puis-je vous demander si vous partagez l'étonnement avec lequel j'ai appris cette nouvelle?

— Non, monsieur.

— Est-ce une nouvelle pour vous?

— Oui, monsieur.

— J'entends, j'entends, poursuivit M. Sympson, s'agitant alors sur sa chaise, et quittant la phraséologie brève et assez claire dont il s'était servi jusque-là, pour retourner au style verbeux, confus et irritable, qui lui était habituel; j'entends avoir une *complète* explication. Je ne veux pas être joué. J'insiste pour.... pour interroger à ma manière. Je veux qu'il soit fait réponse à mes questions. Je veux des réponses claires et satisfaisantes. Je ne suis pas homme à me laisser jouer! C'est une chose étrange et extraordinaire, une chose très-singulière! Je pensais que tout allait bien, et voilà que la famille est partie!

— Je suppose, monsieur, qu'ils avaient le droit de partir.

— *Sir Philippe est parti!* »

Shirley releva ses sourcils : « Bon voyage! dit-elle.

— Cela ne sera pas : il faut que cela change, madame. »

Il tirait sa chaise en avant, il la repoussait en arrière; il paraissait tout à fait en fureur.

« Allons! allons, mon oncle! dit Shirley, ne commencez pas à jeter feu et flamme, ou nous ne ferons rien de bon. Demandez-moi ce que vous voulez savoir; je suis aussi désireuse que vous d'en venir à une explication : je vous promets de sincères réponses.

— Je veux savoir, je demande à savoir, miss Keeldar, si sir Philippe vous a fait l'offre de sa main.

— Il me l'a faite.

— Vous l'avouez?

— Je l'avoue. Maintenant, continuez; regardez ce point comme établi.

— Il vous a fait cette offre le soir où nous avons dîné au prieuré.

— Il suffit de vous dire qu'il l'a faite; continuez.

— Il vous l'a faite dans le petit réduit, dans la chambre qui a été une galerie de tableaux, que sir Monkton convertit en salon? »

Pas de réponse.

« Vous examiniez tous deux une armoire : je vis tout; ma sagacité ne fut point en défaut, elle ne l'est jamais. Plus tard, vous avez reçu de lui une lettre. Sur quel sujet? de quelle nature était son contenu?

— Peu importe.

— Madame, est-ce là la manière dont vous me parlez? »

Shirley frappait le tapis à coups redoublés avec son pied.

« Vous voilà silencieuse et irritée, vous qui m'avez promis de sincères réponses!

— Monsieur, je vous ai répondu jusqu'ici; continuez.

— J'aimerais à voir cette lettre.

— Vous ne *pouvez* la voir.

— Je *dois* la voir, et je la verrai, madame. Je suis votre tuteur.

— Ayant cessé d'être mineure, je n'ai plus de tuteur.

— Ingrate! élevée par moi comme ma propre fille....

— Une fois de plus, mon oncle, ayez la complaisance de ne pas vous écarter de la question. Demeurons de sang-froid. Pour ma part, je n'ai nulle envie de m'emporter; mais, vous le savez, une fois poussée dans certaines limites, je ne pèse guère ce que je dis. Je ne suis pas alors facile à arrêter. Écoutez! Vous m'avez demandé si sir Philippe m'a offert sa main : j'ai répondu à cette question. Que voulez-vous savoir encore?

— Je désire savoir si vous l'avez accepté ou refusé; et je le saurai.

— Certainement, vous allez le savoir : je l'ai refusé.

— Vous l'avez refusé! Vous, *vous*, Shirley Keeldar, *refuser* sir Philippe Nunnely?

— Je l'ai refusé. »

Le pauvre gentleman bondit de sa chaise, et se précipita d'abord, puis trotta à travers la chambre.

« C'est cela! c'est cela! c'est cela!

— Pour parler sincèrement, je suis fâchée, mon oncle, de vous voir si fort désappointé. »

La concession, la contrition, ne font aucun bien près de certaines personnes. Au lieu de les adoucir et de les apaiser, elles ne font que les enhardir et les endurcir davantage : de ce nombre était M. Sympson.

« *Moi* désappointé! Qu'est-ce que cela me fait? Est-ce que j'ai un intérêt à ce mariage? Vous voudriez insinuer peut-être que j'avais des motifs?

— Beaucoup de gens ont des motifs, d'un certain genre, pour leurs actions.

— Elle m'accuse en face! moi qui lui ai servi de père! elle m'attribue de mauvais motifs!

— Je n'ai pas dit *mauvais*.

— Et maintenant vous prévariquez. Vous n'avez aucuns principes.

— Mon oncle, vous me fatiguez; j'ai besoin de m'en aller.

— Vous ne sortirez pas! vous me répondrez. Quelles sont vos intentions, miss Keeldar?

— A propos de quoi?

— A propos de votre mariage.

— J'entends que l'on me laisse tranquille, et je ferai absolument ce qu'il me plaira.

— Ce qu'il vous plaira! Ces mots sont inconvenants au dernier point.

— Monsieur Sympson, je vous engage à ne pas vous servir d'expressions insultantes : vous savez que je ne supporte pas cela.

— Vous lisez des ouvrages français. Votre esprit est empoisonné par les romans français. Vous êtes imbue de principes français!

— Le sol sur lequel vous marchez rend un son fort creux sous vos pieds. Prenez garde!

— Cela finira par le déshonneur, tôt ou tard! Je l'ai prévu depuis le commencement.

— Voulez-vous dire, monsieur, que quelque chose qui me concerne finira par le déshonneur?

— Oui, oui. Vous venez à l'instant de dire que vous agi-

riez comme il vous plairait. Vous ne connaissez ni règles ni limites.

— Impertinentes divagations! aussi vulgaires qu'impertinentes!

— Sans égard pour le décorum, vous êtes décidée à braver toutes les convenances.

— Vous me fatiguez, mon oncle.

— Quoi, madame! Quelles ont pu être vos raisons pour refuser sir Philippe Nunnely?

— Enfin, voilà une question sensée; j'y répondrai avec plaisir. Sir Philippe est trop jeune pour moi; je le regarde comme un enfant; tous ses parents, sa mère surtout, seraient contrariés de le voir m'épouser; un tel mariage le brouillerait avec eux; selon les idées du monde, je ne suis point son égale.

— Est-ce là tout?

— Nos caractères ne sont pas sympathiques.

— Quoi! jamais plus aimable gentleman n'a existé.

— Il est fort aimable, excellent, vraiment estimable, mais *il n'est pas mon maître*, pas même sur un seul point. Je ne pourrais me fier à lui, ni faire son bonheur; pour aucune fortune je ne voudrais l'entreprendre. Je n'accepterai jamais une main qui ne pourrait me maîtriser.

— Je pensais que vous aimiez à faire ce qui vous plaît: vous êtes fort inconséquente.

— Lorsque je promettrai d'obéir, ce sera dans la conviction que je pourrai tenir cette promesse; je ne pourrais obéir à un jeune homme comme sir Philippe. D'ailleurs, il ne me commanderait jamais; il se reposerait toujours sur moi du soin de gouverner, de guider, et je n'ai pas le moindre goût pour cet emploi.

— Vous n'avez aucun goût pour dominer, pour soumettre, pour ordonner, pour gouverner?

— Mon mari, non: seulement mon oncle.

— Quelle est la différence?

— Il y a une légère différence; c'est certain. Et je sais fort bien que tout homme qui voudra vivre heureux et paisible avec moi, comme mari, devra être capable de me réprimer.

— Je voudrais que vous eussiez un vrai tyran.

— Un tyran ne me tiendrait pas un jour, une heure en son pouvoir. Je me révolterais, je m'arracherais de ses mains, je le défierais!

— Vous êtes capable de détraquer le cerveau de l'homme le plus sensé, avec vos étranges contradictions.

— Il est évident que je dérange le vôtre.

— Vous parlez de la jeunesse de Philippe; mais il a vingt-deux ans.

— Mon mari doit avoir trente ans, avec la raison de quarante.

— Il vous faudrait quelque vieillard, quelque amoureux à tête blanche ou chauve.

— Non, je vous remercie.

— Vous pourriez conduire quelque radoteur, vous pourriez l'attacher à votre tablier.

— C'est ce que je ferais sans doute en épousant un enfant; mais je n'ai pas de vocation pour cela. Ne vous ai-je pas dit que je préférais un *maître?* un homme en la présence duquel je me sentirais obligée et disposée à être bonne; un homme dont mon tempérament impatient dût reconnaître l'autorité; un homme dont l'approbation pût me récompenser et le mécontentement me punir; un homme qu'il me semblât impossible de ne pas aimer et très-possible de craindre.

— Qu'est-ce qui vous empêche donc d'avoir tout cela avec sir Philippe? Il est baronnet; c'est un homme de rang, de fortune, d'une excellente famille, bien au-dessus de la vôtre. S vous parlez d'intelligence, il est poëte: il fait des vers, ce que vous, je l'affirme, avec toute votre habileté, ne pouvez faire.

— Ni son titre, ni sa fortune, ni sa généalogie, ni son talent poétique, ne peuvent l'investir du pouvoir dont j'ai parlé. Ce sont des qualités trop légères. Un peu de bon sens pratique, solide et sain, le placerait plus haut dans mon estime.

— Vous et Henry raffolez de poésie; vous aviez coutume de prendre feu comme de l'amadou sur ce sujet, quand vous étiez enfant.

— Oh! mon oncle, il n'y a de réellement précieux en ce monde, il n'y a de glorieux dans le monde à venir que la poésie!

— Eh bien donc, épousez un poëte.

— Montrez-m'en un, je ne demande pas mieux.

— Sir Philippe.

— Point du tout. Vous êtes presque aussi poëte que lui.

— Madame, vous sortez de la question.

— Vraiment, mon oncle, je voudrais bien en être dehors, et

je serais heureuse de vous en faire sortir avec moi. Ne nous mettons pas en colère, je vous en prie; cela n'en vaut pas la peine.

— En colère! miss Keeldar! je serais content de savoir qui est-ce qui est en colère!

— Je ne le suis pas encore.

— Si vous avez l'intention d'insinuer que je le suis, je vous déclare coupable d'impertinence.

— Vous le serez bientôt, si vous allez de ce train.

— C'est cela! vous avez une langue qui mettrait à l'épreuve la patience de Job.

— Je le sais bien.

— Trêve de plaisanterie, miss! Ceci est une chose sérieuse. C'est une affaire que je suis résolu de tirer au clair, convaincu qu'il y a quelque chose de mal au fond. Vous venez de peindre, avec beaucoup plus de liberté qu'il ne convient à votre âge et à votre sexe, l'espèce d'individu que vous préféreriez pour votre mari. Veuillez, je vous prie, me dire si c'est un tableau d'après nature? »

Shirley ouvrit les lèvres; mais, au lieu de parler, elle devint rouge comme une rose.

« J'aurai une réponse à cette question, s'écria M. Sympson, tirant un grand courage et d'immenses conséquences de ce symptôme de confusion.

— C'est une peinture historique, mon oncle, d'après plusieurs originaux.

— Plusieurs originaux? grand Dieu!

— J'ai été amoureuse plusieurs fois.

— Quel cynisme!

— De héros de plusieurs nations.

— Et après....

— Et de philosophes.

— Elle est folle.

— N'agitez pas la sonnette, mon oncle; vous allez alarmer ma tante.

— Votre pauvre chère tante, quelle nièce elle a!

— Autrefois j'aimais Socrate.

— Oh! ne plaisantez pas, madame.

— J'admirais Thémistocle, Léonidas, Épaminondas.

— Miss Keeldar!

— Je passe sur plusieurs siècles. Washington était assez

laid, et cependant je l'ai aimé; mais, pour parler du temps présent....

— Ah! le temps présent.

— Pour quitter les rêveries d'écolière et arriver à la réalité....

— La réalité! voilà l'épreuve où vous voulez arriver, madame.

— Pour avouer devant quel autel maintenant je m'agenouille, pour révéler l'idole actuelle de mon âme....

— Hâtez-vous, s'il vous plaît; l'heure du goûter approche, et il faut que vous me fassiez votre confession.

— Il faut que je me confesse : mon cœur est plein du secret, il faut que je le dévoile. Seulement je voudrais que vous fussiez M. Helstone, au lieu d'être M. Sympson; vous sympathiseriez mieux avec moi.

— Madame, ceci est une question de sens commun et de prudence ordinaire, et non une affaire de sympathie et de sentiment. Avez-vous dit que c'était M. Helstone?

— Non pas précisément, mais aussi près que possible; ils ont beaucoup de ressemblance.

— Je veux savoir le nom; je veux connaître les détails.

— Ils sont positivement ressemblants; leur visage est le même : c'est une paire de faucons humains, secs, absolus et décidés tous deux. Mais mon héros est le plus puissant des deux : son intelligence a la clarté de la mer profonde, la patience de ses rocs, la force de ses vagues.

— Pur galimatias!

— Je puis dire qu'il est rude comme le tranchant d'une scie, brusque comme un corbeau affamé.

— Miss Keeldar, cette personne réside-t-elle à Briarfield? Répondez à cela.

— Mon oncle, je vais vous le dire, son nom tremble sur ma langue.

— Parlez, fille!

— C'est très-bien dit, mon oncle! « Parlez, fille! » est tout à fait tragique. L'Angleterre a hurlé avec sauvagerie contre cet homme, mon oncle; un jour elle l'acclamera avec frénésie. Il n'a pas été effrayé par les clameurs, et il ne sera pas enflé par l'acclamation.

— Je disais qu'elle était folle, elle l'est.

— Cette nation changera et changera encore de conduite envers lui : il ne changera jamais dans sa manière de remplir

ses devoirs envers elle. Allons, cessez de vous échauffer, mon oncle, je vais vous dire son nom.

— Vous me le direz, ou bien....

— Écoutez ! C'est Arthur Wellesley, lord Wellington. »

M. Sympson se leva furieux : il bondit hors de la chambre, mais il rentra immédiatement, ferma la porte et reprit son siége.

« Madame, vous allez répondre à ceci : Vos principes vous permettraient-ils d'épouser un homme sans fortune, un homme au-dessous de vous ?

— Un homme au-dessous de moi, jamais.

— Miss Keeldar, épouseriez-vous un homme pauvre?

— Quel droit avez-vous, monsieur Sympson, de me demander cela ?

— J'insiste pour le savoir.

— Vous ne prenez pas la bonne manière.

— La respectabilité de ma famille ne sera pas compromise.

— Excellente résolution : tenez-la.

— Madame, c'est vous qui la tiendrez.

— C'est impossible, monsieur, puisque je ne fais pas partie de votre famille.

— Est-ce que vous nous désavouez?

— Je dédaigne votre dictature.

— Qui épouserez-vous, miss Keeldar ?

— Non M. Sam Wynne, parce que je le méprise ; non sir Philippe Nunnely, parce que je l'estime seulement.

— Qu'avez-vous en vue?

— Quatre candidats rejetés.

— Une semblable obstination est inexplicable, à moins que vous ne soyez sous une influence impropre.

— Que voulez-vous dire? Il y a certaines phrases qui ont le pouvoir de me faire bouillir le sang. Influence impropre ! Qu'est-ce que cette expression de vieille femme?

— Êtes-vous une jeune lady?

— Je suis mille fois mieux que cela ; je suis une honnête femme, et je veux être traitée comme telle.

— Savez-vous (se penchant mystérieusement en avant et parlant avec une effrayante solennité), savez-vous que le voisinage est plein de rumeurs sur vous et votre tenancier banqueroutier, l'étranger Moore ?

— Vraiment !

— Oui. Votre nom est dans toutes les bouches.

— Il honore les lèvres entre lesquelles il passe ; puisse-t-il aussi les purifier!

— Est-ce cet homme qui a le pouvoir de vous influencer?

— Plus que tous ceux dont vous avez plaidé la cause.

— Est-ce lui que vous voulez épouser?

— Il est beau, il est brave, il est résolu.

— Vous osez me déclarer cela en face? Ce misérable Flamand! ce vil marchand!

— Il a du talent, il est aventureux et plein de courage. Il a le front d'un prince et la démarche d'un maître.

— Elle se glorifie en lui! Elle ne cache rien. Pas de honte, pas de crainte!

— Quand on prononce le nom de Moore, on ne doit avoir aucune idée de honte ni de crainte. Les Moore ne connaissent que l'honneur et le courage.

— Je dis qu'elle est folle.

— Vous m'avez mise hors de moi par vos sarcasmes; vous m'avez exaspérée par vos provocations!

— Ce Moore est le frère du précepteur de mon fils. Permettriez-vous qu'un homme dans cette position vous donnât le nom de sœur? »

L'œil de Shirley brilla d'un éclat particulier; elle le fixa sur son interlocuteur.

« Non, non, dit-elle. Pas pour un royaume! pas pour un siècle d'existence!

— Vous ne pouvez séparer le mari de sa famille.

— Quoi alors?

— Vous serez la sœur de Louis Moore.

— Monsieur Sympson.... Ces nauséabondes altercations me font mal au cœur; je ne les supporterai pas plus longtemps. Vos pensées ne sont pas mes pensées, vos vues ne sont pas mes vues, vos dieux ne sont pas mes dieux. Nous ne voyons pas les choses sous le même aspect; nous ne les mesurons pas à la même mesure; nous parlons à peine la même langue. Séparons-nous.

— Ce n'est pas, reprit-elle vivement excitée, ce n'est pas que je vous haïsse; vous êtes une bonne espèce d'homme; peut-être avez-vous d'excellentes intentions ; mais nous ne pouvons nous entendre; nous sommes toujours en désaccord! Vous m'ennuyez avec vos petites intrigues, avec votre misé-

rable tyrannie; vous exaspérez mon caractère et me tenez dans un continuel état d'irritation. Quant à vos petites maximes, à vos règles étroites, à vos préjugés, à vos aversions, à vos dogmes, faites-en un fagot, et allez l'offrir en sacrifice à la divinité de votre culte. Je n'en accepte aucun; je me dirige d'après une autre religion, une autre lumière, une autre foi, une autre espérance que les vôtres.

— Une autre religion! Je crois qu'elle est infidèle.

— Une infidèle pour *votre* culte; une athée pour *votre* Dieu.

— *Une.... athée!!!*

— Votre Dieu, monsieur, c'est le Monde. A mes yeux, vous aussi, si vous n'êtes un infidèle, êtes un idolâtre; je crois que vous adorez par ignorance : en toute chose vous me paraissez trop superstitieux. Monsieur, votre Dieu, votre grand Baal, votre Dragon à queue de poisson, se dresse devant moi comme un démon. Vous, et d'autres semblables à vous, l'avez élevé sur un trône, lui avez placé sur la tête une couronne, lui avez mis un sceptre à la main. Voyez comme il gouverne hideusement! Voyez-le occupé à l'œuvre qu'il aime le mieux : faire des mariages. Il lie le jeune au vieux, le fort à l'impotent. Comme autrefois Mézence, il enchaîne le mort au vivant. Dans son royaume est la haine, la secrète haine; la trahison, la trahison de famille; le vice, le vice domestique, profond et mortel. Dans ses États les enfants croissent sans aimer, entre des parents qui n'ont jamais connu l'amour; ils sont mis dès leur naissance au régime de la déception; ils sont élevés dans une atmosphère corrompue par le mensonge. Tout ce que votre Dieu environne se précipite vers la décrépitude : tout décline et dégénère sous son sceptre. Votre Dieu, c'est la Mort avec un masque.

— Voilà un langage terrible! Mes filles et vous ne devez plus avoir de relations ensemble, miss Keeldar : il y a du danger pour elles dans la société d'une compagne telle que vous. Si je vous eusse connue plus tôt! mais, tout extraordinaire que je vous croyais, je n'eusse jamais pensé....

— Maintenant, monsieur, commencez-vous à être persuadé qu'il est inutile de faire des projets pour moi? qu'en agissant ainsi, vous semez le vent pour récolter la tempête? Je balaye de mon chemin vos projets pareils à la toile d'araignée, afin de passer sans me souiller. J'ai jeté l'ancre sur une résolution que

vous ne pouvez ébranler. Mon cœur, ma conscience, disposeseront de ma main : *eux seuls*. Sachez-le enfin ! »

M. Sympson commençait à être effrayé.

« Jamais je n'ai entendu un pareil langage! murmura-t-il plusieurs fois. Jamais de ma vie on ne m'a parlé ainsi; jamais je n'ai été ainsi traité.

— Vous êtes tout confus, monsieur. Vous feriez mieux de vous retirer, ou je vais sortir. »

Il se leva rapidement.

« Nous devons quitter cette maison : il faut qu'ils fassent à l'instant leurs malles.

— Ne pressez pas tant ma tante et mes cousines; donnez-leur le temps. »

Il se dirigea vers la porte; il revint reprendre son mouchoir de poche; il laissa tomber sa tabatière ; laissant son contenu éparpillé sur le tapis, il se précipita dehors et faillit tomber sur Tartare, qui se tenait sur le paillasson : au comble de l'exaspération, il hurla un jurement pour le chien et une grossière épithète pour la maîtresse.

« Pauvre M. Sympson! il est tout à la fois faible et vulgaire, » se disait Shirley à elle-même. La tête me fend, et je suis fatiguée, ajouta-t-elle, et plaçant sa tête sur un coussin, elle se laissa doucement passer de l'excitation au repos. Quelqu'un, entrant dans la chambre un quart d'heure après, la trouva endormie. Quand Shirley avait été agitée, elle prenait généralement ce repos naturel, qui ne manquait jamais de venir à son appel.

L'intrus s'arrêta en sa présence et dit :

« Miss Keeldar ! »

Peut-être sa voix s'harmoniait-elle avec quelque rêve heureux de la jolie dormeuse : elle ne tressaillit point, elle s'éveilla à peine ; sans ouvrir les yeux, elle tourna légèrement la tête, de façon que sa joue et son profil, auparavant cachés par son bras, devinrent visibles ; son teint était vermeil; elle semblait heureuse; un demi-sourire s'épanouissait sur ses traits; mais ses cils étaient humides : elle avait pleuré pendant son sommeil; ou peut-être, avant de s'endormir, l'épithète que lui avait jetée son oncle en la quittant lui avait fait répandre quelques larmes. Il n'est pas d'homme, il n'est pas de femme qui soient toujours assez forts pour mépriser une opinion injuste, pour dédaigner une parole outrageante. La calomnie,

même dans la bouche d'un insensé, peut avoir son amertume. Shirley ressemblait à un enfant qui, après avoir été méchant et puni, jouirait en repos du pardon obtenu.

« Miss Keeldar ! » dit de nouveau la voix.

Cette fois, elle s'éveilla. Elle leva les yeux et vit à son côté Louis Moore, non tout près d'elle, mais debout à trois ou quatre pas de distance.

« Oh ! monsieur Moore ! dit-elle, j'avais peur que ce ne fût encore mon oncle. Lui et moi nous nous sommes querellés.

— M. Sympson devrait vous laisser en repos; est-ce qu'il ne voit pas que vous n'êtes rien moins que forte ?

— Je vous assure qu'il ne m'a pas trouvée faible : je ne pleurais pas quand il était ici.

— Il est sur le point de quitter Fieldhead, dit-il. Il donne en ce moment des ordres à sa famille : il est venu dans la salle d'étude, où il a commandé d'une manière qui, je suppose, est la continuation de celle avec laquelle il venait de vous harasser.

— Est-ce que vous et Henry devez aussi partir ?

— Je crois, pour ce qui concerne Henry, que c'était la teneur de ses ordres à peine intelligibles ; mais il peut tout changer demain : il est justement dans cette disposition où l'on ne peut pas compter sur sa consistance pour deux heures consécutives : je doute qu'il vous quitte avant quelques semaines. A moi, il a adressé quelques mots qui demanderont bientôt un peu d'attention et quelques commentaires, lorsque j'aurai le temps de leur en accorder. Au moment où il est entré, j'étais occupé par une lettre que je venais de recevoir de M. Yorke, si occupé que j'ai rompu l'entrevue d'une façon quelque peu abrupte : je l'ai quitté furieux. Voici la lettre, je désire que vous la lisiez ; elle a trait à mon frère Robert. »

Et Louis regarda Shirley.

« Je serais heureuse d'apprendre de ses nouvelles. Est-ce qu'il revient ?

— Il est revenu ; il est dans le Yorkshire : M. Yorke alla hier à Stilbro' à sa rencontre.

— Monsieur Moore, il y a quelque malheur?

— Est-ce que ma voix a tremblé? Il est en ce moment à Briarmains, et je vais le voir.

— Qu'est-il arrivé ?

— Si vous devenez si pâle, je serais fâché d'avoir parlé. Il

eût pu arriver un plus grand malheur. Robert n'est pas mort, mais grièvement blessé.

— Oh! monsieur, c'est vous qui êtes pâle. Asseyez-vous près de moi.

— Lisez la lettre; laissez-moi l'ouvrir. »

Miss Keeldar lut la lettre : elle disait brièvement que la veille Robert Moore avait reçu un coup de feu de derrière le mur de la plantation de Milldean; que sa blessure était grave, mais que l'on espérait qu'elle ne serait pas mortelle. De l'assassin, ou des assassins, on ne savait rien, ils avaient pris la fuite. Sans aucun doute, faisait observer M. Yorke, c'était une vengeance; c'était malheureux qu'il se fût attiré la haine; mais on n'y pouvait rien.

« C'est mon unique frère, Shirley, dit Louis, au moment où elle lui rendait la lettre. Je ne puis penser sans être ému que des misérables sont allés l'attendre, et ont fait feu sur lui de derrière un mur, absolument comme sur une bête fauve.

— Prenez courage; espérez : il guérira. »

Shirley, désireuse de le consoler, posa sa main sur celle de M. Moore placée sur le bras du fauteuil : elle la toucha à peine, presque insensiblement.

« Bien, donnez-moi votre main, dit-il, ce sera pour la première fois : c'est dans un moment de calamité; donnez-la-moi. »

Et n'attendant ni consentement ni refus, il prit ce qu'il demandait.

« Je vais à Briarmains, continua-t-il. Je vous prie d'aller jusqu'à la rectorerie, et de dire à Caroline Helstone ce qui est arrivé; voulez-vous? Il vaut mieux qu'elle l'apprenne de vous.

— Immédiatement, dit Shirley avec une docile promptitude. Dois-je lui dire qu'il n'y a aucun danger?

— Oui.

— Vous reviendrez bientôt m'en apprendre davantage.

— Je reviendrai ou j'écrirai.

— Comptez sur moi pour veiller sur Caroline. Je verrai votre sœur aussi. Mais, sans doute, elle est déjà auprès de Robert?

— Sans doute; ou elle y sera bientôt. Au revoir, maintenant.

— Vous aurez du courage, quoi qu'il puisse arriver?

— Nous verrons cela. »

Les doigts de Shirley furent obligés de se retirer de ceux du

précepteur; Louis fut obligé d'abandonner cette main serrée et cachée dans la sienne.

« Je pensais que j'aurais eu besoin de la soutenir, dit-il en se dirigeant vers Briarmains, et c'est elle qui m'a donné de la force. Quel regard de compassion! quel doux toucher! Aucun duvet ne fut jamais plus doux, aucun élixir plus puissant. Sa main était dans la mienne comme un flocon de neige : elle frémissait comme l'éclair. Mille fois j'ai désiré posséder cette main, l'avoir dans la mienne. Je l'ai possédée, pendant cinq minutes je l'ai tenue. Ses doigts et les miens ne peuvent plus être étrangers; s'étant une fois rencontrés, ils doivent se rencontrer encore. »

CHAPITRE VII.

L'écolier et la nymphe.

Briarmains étant plus près que Hollow, M. Yorke avait transporté là son jeune camarade. Il l'avait fait placer dans le meilleur lit de la maison, avec autant de sollicitude que s'il eût été un de ses propres fils. La vue de son sang s'échappant de la blessure en avait fait l'enfant de son cœur. Le spectacle de ce soudain événement; de ce corps grand et froid abattu dans sa fierté en travers de la route; de cette belle tête méridionale gisant dans la poussière; de cette jeunesse en fleur devenue tout à coup devant lui pâle, sans vie, désespérée : toute cette combinaison de circonstances avait excité en M. Yorke le plus vif intérêt pour la victime.

Nulle autre main n'était là pour soulever, pour aider; nulle autre voix pour adresser de bienveillantes questions; nul autre cerveau pour concerter des mesures; il fallait que M. Yorke fît tout lui-même. Cette absolue dépendance de ce jeune homme baigné dans son sang (car il le regardait comme un jeune homme), qui ne pouvait compter que sur sa bienveillance, lui avait fait accorder cette bienveillance sans réserve. M. Yorke aimait fort avoir le pouvoir et en user : il avait alors entre ses mains un pouvoir complet sur la vie d'un de ses semblables. Cela lui convenait.

Cela ne convenait pas moins à la meilleure moitié de lui-

même, la triste mistress Yorke. La chose était tout à fait dans ses goûts. Quelques femmes auraient été frappées de terreur en voyant apporter dans leur demeure un homme ensanglanté, au milieu de la nuit. Cela, eussiez-vous supposé, était matière à attaque de nerfs. Eh bien, non : mistress Yorke avait une attaque de nerfs quand Jessie ne voulait pas quitter le jardin pour se remettre à son travail d'aiguille, ou quand Martin proposait de partir pour l'Australie, dans le but de jouir de la liberté ou d'échapper à la tyrannie de Mathieu; mais une tentative de meurtre presque à sa porte, un homme à moitié assassiné, couché dans un de ses meilleurs lits, cela la faisait se redresser, animait ses esprits et donnait à son bonnet les allures d'un turban.

Mistress Yorke était juste la femme qui, tout en rendant misérable la vie pénible d'une servante, eût soigné comme une héroïne un hôpital rempli de pestiférés. Elle aimait presque Moore. Son cœur dur se remplit de tendresse pour lui, quand elle lo vit confié à ses soins, remis entre ses mains, dépendant d'elle autant que ses petits enfants au berceau. Si elle avait vu un domestique, ou l'une de ses filles, lui donner à boire ou arranger son oreiller, elle eût frappé l'intrus sur l'oreille. Elle chassa Jessie et Rose de l'étage supérieur de la maison ; elle défendit aux servantes d'y mettre les pieds.

Si l'accident était arrivé aux portes de la rectorerie, et que le vieux Helstone eût pris soin de recueillir le martyr, ni Yorke ni sa femme n'eussent eu pitié de lui : ils eussent déclaré qu'il n'avait que ce que méritaient sa tyrannie et sa dureté, tandis que, chez eux, il devenait pour le moment leur enfant gâté.

Chose étrange ! Louis Moore reçut la permission d'entrer, de s'asseoir sur le bord du lit, de s'appuyer sur l'oreiller, de prendre la main de son frère et de presser son front pâle avec ses lèvres fraternelles : et mistress Yorke supporta cela. Elle souffrit qu'il restât là la moitié du jour ; elle souffrit une fois qu'il demeurât assis toute la nuit dans la chambre; elle se leva elle-même à cinq heures d'un froid matin de novembre, et de ses propres mains alluma le feu de la cuisine, fit le déjeuner des deux frères et le leur servit. Majestueusement drapée dans une vaste couverture de flanelle, avec un châle et un bonnet de nuit, elle demeura là assise, les regardant manger avec autant de satisfaction qu'une poule voit ses poussins prendre leur nourriture. Cependant elle donna une admonition, ce jour-là

à la cuisinière, pour s'être permis de faire et de monter à M. Moore un bol de sagou; et la servante perdit sa faveur, parce que, quand M. Louis partit, elle lui apporta de la cuisine son surtout, et, comme une complaisante créature qu'elle était, l'aida à le revêtir, et accepta en retour un sourire, un : « Merci, ma fille, » et un schelling. Deux ladies vinrent un jour, pâles et inquiètes, et demandèrent ardemment, humblement, qu'il leur fût permis de voir un instant M. Moore; mistress Yorke endurcit son cœur, et refusa de les recevoir.

Mais comment fut accueillie Hortense Moore, lorsqu'elle vint? Pas si mal qu'on eût pu s'y attendre. Toute la famille Moore semblait réellement convenir à mistress Yorke, comme aucune famille ne lui avait jamais convenu. Hortense et elle possédaient un inépuisable thème de conversation dans les penchants corrompus des domestiques. Leurs manières d'envisager cette classe étaient semblables : elles les surveillaient avec les mêmes soupçons, et les jugeaient avec la même sévérité. Hortense, d'ailleurs, tout d'abord, ne montra aucune espèce de jalousie des attentions de mistress Yorke pour Robert : elle lui laissa occuper le poste de garde-malade très-librement, et, pour elle, elle trouva une incessante occupation en se démenant à travers la maison, tenant la cuisine sous sa surveillance, rapportant ce qui s'y passait, enfin se rendant généralement utile. Toutes deux s'entendaient à merveille pour écarter les visiteurs de la chambre du malade. Elles tenaient le jeune fabricant captif, et permettaient à peine à l'air de souffler, au soleil de briller sur lui.

Mac Turk, le chirurgien auquel Moore avait été confié, déclara sa blessure dangereuse, mais non, croyait-il, d'un caractère désespéré. D'abord il voulait placer près de lui une garde de son propre choix; mais ni mistress Yorke ni Hortense n'en voulurent entendre parler : elles promirent d'obéir fidèlement aux prescriptions. Le malade fut donc laissé provisoirement entre leurs mains.

Sans doute elles s'acquittèrent de la tâche le mieux qu'elles purent; mais il arriva un accident : les bandages se déplacèrent ou furent dérangés ; il s'ensuivit une grande perte de sang. Mac Turk, appelé, arriva furieux. C'était un de ces chirurgiens qu'il est dangereux de vexer : abrupt dans sa meilleure humeur, dans sa mauvaise il était sauvage. En voyant l'état de Moore, il se soulagea par un flux d'expressions choi-

sies dont il n'est pas nécessaire d'émailler cette page. Les plus fleuries tombèrent sur la tête imperturbable d'un M. Graves, un jeune aide insensible comme le marbre, qu'il emmenait ordinairement avec lui ; il gratifia d'un second bouquet un jeune gentleman de sa suite, un intéressant fac-simile de lui-même, qui n'était autre que son propre fils ; mais la corbeille entière fut le lot des femmes et du sexe féminin en masse.

Pendant la plus grande partie d'une nuit d'hiver, Mac Turk et ses satellites furent occupés autour de Moore. Enfermés seuls avec lui dans la chambre, ils travaillèrent et torturèrent sans pitié son pauvre corps épuisé. Tous trois se tenaient d'un côté du lit, et la Mort de l'autre. Le combat fut rude : il dura jusqu'au matin, et les chances des parties belligérantes parurent alors si égales, que toutes deux eussent pu s'attribuer la victoire.

Moore fut confié à la garde du jeune Mac Turk, pendant que le chirurgien en chef allait à la recherche d'un renfort, qu'il ramena en la personne de mistress Horsfall, la meilleure garde-malade de son état-major. C'est à cette femme qu'il abandonna Moore, avec les plus sévères injonctions touchant la responsabilité qui pesait sur ses épaules. Elle accepta d'un air abruti, et s'assit dans le fauteuil placé au chevet du lit. Dès ce moment, elle commença à régner.

Mistress Horsfall avait une qualité : elle obéissait à la lettre aux ordres de Mac Turk. Les dix commandements étaient moins sacrés à ses yeux que le *dictum* du chirurgien. Ce n'était point une femme, c'était un dragon. Hortense s'effaça devant elle, mistress Yorke se retira froissée : cependant, ces deux femmes étaient des personnages de quelque dignité dans leur propre estime, et de quelque poids dans l'estime des autres. Elles se retirèrent dans le parloir du fond, parfaitement effrayées par la largeur, la hauteur, les gros os et les muscles charnus de mistress Horsfall. Celle-ci demeurait en haut quand cela lui plaisait, descendait au rez-de-chaussée si elle jugeait convenable; elle prenait sa goutte trois fois par jour, et fumait sa pipe quatre fois.

Quant à Moore, personne n'osa plus s'enquérir de son état : mistress Horsfall l'avait en garde; elle devait veiller à tous ses besoins, et la conjecture générale était qu'elle s'acquittait de sa tâche.

Le matin et le soir, Mac Turk venait lui rendre visite : sa

position, ainsi compliquée par un nouvel accident, intéressait le chirurgien. Il le considérait comme une pièce d'horlogerie fort endommagée, dont la réparation ne pouvait que faire honneur à son habileté. Graves et le jeune Mac Turk, les seuls autres visiteurs de Moore, le regardaient comme ils avaient coutume de regarder les occupants de la salle de dissection à l'infirmerie de Stilbro'.

Robert Moore passait vraiment des heures agréables : accablé de souffrances aiguës, en danger de mort, presque trop faible pour parler, ayant pour garde une espèce de géante, et pour société trois chirurgiens. C'est ainsi qu'il traversa les jours brefs et les longues nuits de tout le triste mois de novembre.

Dans le commencement de sa captivité, Moore avait l'habitude de résister un peu à mistress Horsfall : il haïssait la vue de sa gigantesque corpulence et redoutait le contact de ses rudes mains; mais elle lui enseigna la docilité en un instant. Elle ne tenait aucun compte de ses six pieds, de ses habitudes masculines et de ses muscles : elle le retournait dans son lit comme une autre femme eût retourné un enfant dans son berceau. Quand il était sage, elle lui disait quelquefois : « Mon chéri, mon cœur ; » quand il était méchant, elle le secouait. Essayait-il de parler lorsque Mac Turk était présent, elle levait la main et lui disait : « Chut ! » comme une nourrice réprimande un enfant mutin. Si elle n'avait pas fumé, si elle n'avait pas bu de gin, c'eût été mieux, pensait-il; mais elle faisait les deux choses. Une fois, en son absence, il dit à Mac Turk que cette femme était une buveuse de gin.

« Peuh ! monsieur, elles sont toutes ainsi, fut la réponse qu'il obtint. Mais Horsfall a cette qualité, ajouta le chirurgien : ivre ou non, elle se souvient qu'elle doit m'obéir. »

Enfin l'automne se passa. Ses brouillards et ses pluies débarrassèrent l'Angleterre de leur deuil et de leurs pleurs. Ses vents disparurent chassés sur des terres lointaines. Derrière novembre vint l'hiver profond, avec son ciel pur, son calme et ses gelées.

Un jour tranquille avait fait place à une soirée transparente

comme le cristal : toutes les lumières et les teintes de l'horizon semblaient des reflets de perles blanches, violettes ou gris pâle. Les montagnes étaient d'un bleu lilas ; les lueurs du soleil couchant étaient pourpres; le firmament était de glace, son fond d'un azur argenté. Quand les étoiles se levèrent, elles parurent formées de cristal blanc et non d'or ; des teintes grises, céruléennes ou d'émeraude pâle, froides, pures, transparentes, coloraient la masse du paysage.

Quel est cet objet bleu, mouvant, isolé, au milieu du bois dépouillé de feuillage? Eh ! c'est un écolier, un écolier de Briarfield, qui a laissé ses compagnons gagner la maison par la grand'route, et qui cherche un certain arbre, avec un certain tertre mousseux à la racine, convenable pour un siége. Pourquoi flâne-t-il en cet endroit? l'air est froid et il se fait tard. Il s'assied : à quoi pense-t-il? Éprouve-t-il le chaste et pur charme de cette belle soirée? Une lune d'un blanc de perle sourit à travers les arbres gris : fait-il attention à ce sourire?

Impossible de le dire; car il est silencieux et sa contenance ne parle point : son visage n'est point un miroir qui réfléchit les sensations, mais plutôt un masque qui les cache. C'est un jeune garçon de quinze ans, droit et grand pour son âge; son air annonce aussi peu d'aménité que de servilité. Son œil semble prêt à remarquer toute tentative de contrôle et de domination, et ses traits indiquent des facultés alertes pour la résistance. Les sous-maîtres sages évitent, autant qu'ils le peuvent, de se mêler des affaires de ce garçon-là. Le réduire par la sévérité serait une tentative inutile; le gagner par la flatterie serait pire encore. Il vaut mieux le laisser à lui-même. Le temps fera son éducation, l'expérience se chargera de le former.

Martin Yorke (car c'est un jeune Yorke) fait profession de fouler aux pieds la poésie. Parlez-lui sentiment, il vous répondra par un sarcasme. Il est là, errant seul, regardant respectueusement la nature, pendant qu'elle déroule sous ses yeux attentifs une page de sévère, silencieuse et solennelle poésie.

Aussitôt assis, il tire un livre de son sac, non une grammaire latine, mais un volume de contrebande, des contes de fées; il y a encore bien une heure de jour pour sa jeune vue ; d'ailleurs, la lune est là ; sa lumière, encore faible et vague, remplit la clairière où il est assis.

Il lit : il se trouve transporté dans une région solitaire et

montagneuse; tout, autour de lui, est rude et désolé, sans forme et presque sans couleur. Il entend des clochettes tinter dans l'air. Sortant de la masse informe du brouillard, lui apparaît la plus brillante vision, une lady vêtue de vert, montée sur un palefroi blanc comme la neige; il distingue son vêtement, ses perles, sa monture; elle lui adresse une mystérieuse question : il est enchanté, et doit la suivre dans une terre féerique.

Une seconde légende le transporte au bord de la mer : là les flots viennent se briser à la base de rocs dont la hauteur donne le vertige. Il pleut et il vente. Au loin, dans la mer, s'étend une ligne de rochers noirs et escarpés, sur le sommet et autour desquels éclaboussent et flaquent des flots d'écume blanche comme la neige. Sur ces rocs un promeneur solitaire foule d'un pas prudent les herbes marines, plongeant ses regards dans les abîmes profonds où la mer, couleur d'émeraude, cache sa végétation plus grande, plus sauvage, plus étrange que celle de la terre, avec ses coquillages les uns verts, les autres pourpres et couleur de perles, entremêlés dans les replis des longues herbes. Martin entend un cri. Levant les yeux et regardant devant lui, il voit sur un point blafard du rocher une forme grande et pâle, semblable à un homme, mais faite d'écume, transparente, frémissante, terrible : elle n'est pas seule; de nombreuses formes humaines, des femmes aussi formées d'écume, de blanches Néréïdes, folâtrent sur ces rochers.

Silence! il ferme le livre : il le cache dans son sac. Martin entend un pas. Il écoute : non.... oui. De nouveau les feuilles sèches, légèrement froissées, bruissent sur le sentier. Martin regarde : les branches s'écartent, et une femme paraît.

C'est une lady vêtue de soie noire; un voile couvre son visage. Jamais Martin n'a rencontré de lady dans ce bois, ni aucune femme, si ce n'est, de temps à autre, quelque petite paysanne des environs venant y cueillir des noisettes. Ce soir, l'apparition ne lui déplaît point. Il remarque, à mesure qu'elle approche, qu'elle n'est ni vieille ni laide, mais au contraire très-jeune; et s'il ne la reconnaissait pas pour être celle qu'il a plusieurs fois déclarée fort laide, il lui semblerait découvrir des traits de beauté sous la gaze légère de ce voile.

Elle passe auprès de lui sans rien dire. Il s'y attendait : toutes les femmes sont d'orgueilleuses guenons, et il ne connaît pas de poupée plus infatuée d'elle-même que cette Caroline Helstone. Cette pensée est à peine gravée dans son esprit,

que la lady revient sur ses pas, et, relevant son voile, repose son regard sur son visage en lui demandant avec douceur :

« Êtes-vous un des fils de M. Yorke ? »

Aucune évidence humaine n'eût été capable de persuader à Martin Yorke qu'il avait changé de couleur à la demande de la jeune fille ; et pourtant il avait rougi jusqu'aux oreilles.

« Oui, dit-il avec brusquerie, et en s'encourageant à attendre orgueilleusement ce qui allait arriver.

— Vous êtes Martin, je crois? » dit la jeune lady.

Cette simple phrase, sans apprêt et prononcée avec une sorte de timidité, résonna comme une douce harmonie dans la nature de ce jeune garçon. Elle l'apaisa comme eût fait une note de musique.

Martin avait un sentiment profond de sa valeur personnelle ; il fut agréablement flatté de voir que cette jeune fille pût le distinguer de ses frères. Comme son père, il détestait la cérémonie : il aimait à entendre une femme l'appeler Martin, et non monsieur Martin ou maître Martin. Pire que la cérémonie lui paraissait l'autre extrême, la trop grande familiarité : le léger ton de timidité, l'hésitation à peine visible de Caroline, lui semblèrent parfaitement à leur place.

« Je suis Martin, dit-il.

— Comment se portent votre père et votre mère? (Par bonheur elle ne dit pas *papa* et *maman ;* cela eût tout gâté.) Et Rose et Jessie?

— Bien, je crois.

— Ma cousine Hortense est-elle toujours à Briarmains?

— Oh ! oui. »

Martin prononça cela d'un ton comique et avec un demi-sourire. Le demi-sourire lui fut retourné par Caroline, qui devinait trop en quelle odeur devrait être Hortense auprès de jeunes Yorke.

« Votre mère l'aime-t-elle?

— Elles s'entendent si bien à propos des domestiques qu'elles ne peuvent s'empêcher de s'aimer l'une l'autre.

— Il fait froid ce soir.

— Pourquoi êtes-vous dehors si tard?

— J'ai perdu mon chemin dans le bois. »

Pour le coup, Martin se permit un rire moqueur.

« Vous avez perdu votre chemin dans la vaste forêt de Briarmains? vous méritez de ne le point retrouver.

— Je ne suis jamais venue ici, et je crois que je suis en contravention. Vous pouvez me faire condamner à l'amende; c'est le bois de votre père.

— Je sais cela; mais, puisque vous avez été si simple que de perdre votre chemin, je vais vous guider.

— C'est inutile; j'ai trouvé le sentier maintenant. Je sortirai bien toute seule. Martin, comment va M. Moore? »

Martin avait connaissance de certains bruits; il crut pouvoir se divertir par une expérience.

« Il est près de mourir. Rien ne peut le sauver. Tout espoir est perdu! »

Elle détourna son voile. Elle le regarda dans les yeux et dit :

« Mourir!

— Mourir. Et grâce aux femmes, ma mère et les autres; elles ont touché à ses bandages, et c'est fini. Sans elles, il irait mieux. Elles mériteraient d'être arrêtées, emprisonnées, jugées, et envoyées à Botany-Bay tout au moins. »

Peut-être que la questionneuse n'entendit pas ce jugement: elle semblait frappée d'immobilité. Au bout de deux minutes, sans prononcer une parole, elle se mit en marche, sans dire bonsoir, sans faire de questions nouvelles. Ce n'était pas amusant; ce n'était pas sur cela que Martin avait compté. Il s'attendait à quelque chose de dramatique. Ce n'était pas la peine d'effrayer la jeune fille, si elle ne lui donnait pas le plaisir de jouir de sa frayeur. Il la rappela :

« Miss Helstone! »

Elle n'entendit pas, ou ne voulut pas se retourner. Il courut après elle et la rejoignit.

« Allons! ce que je vous ai dit vous a-t-il affligée?

— Vous ne savez pas ce que c'est que la mort, Martin: vous êtes trop jeune pour que je cause avec vous sur un tel sujet.

— Est-ce que vous m'avez cru? C'est une plaisanterie que j'ai voulu faire. Moore mange comme trois hommes. Elles ne cessent de faire du sagou, du tapioca ou quelque chose de bon pour lui : je ne puis aller dans la cuisine qu'il n'y ait une casserole sur le feu contenant quelques friandises. Cela me donne l'envie de jouer au vieux soldat, et d'être nourri sur la graisse du pays comme lui.

— Martin! Martin!... » Sa voix trembla et elle s'arrêta. « C'est extrêmement mal à vous. Vous m'avez presque tuée. »

Elle s'arrêta de nouveau : elle s'appuya contre un arbre, tremblante, pâle comme la mort.

Martin la contemplait avec une exprimable curiosité. D'un côté, comme il l'eût exprimé dans son langage pittoresque, c'était pour lui « des noix » de voir cela : cela lui disait tant de choses, et il commençait à avoir une si grande envie de découvrir des secrets ! d'un autre côté, cela lui rappelait ce qu'il avait autrefois ressenti lorsqu'il entendit un merle pleurant sa couvée que Mathieu avait écrasée avec une pierre, et ce n'était point un sentiment de plaisir. Incapable de trouver rien de bien convenable à dire pour la consoler, il commença à chercher en son esprit ce qu'il devait faire; il sourit : le sourire de ce jeune garçon donnait une étonnante clarté à sa physionomie.

« *Eurêka?* s'écria-t-il. Je vais tout réparer à l'instant. Vous êtes mieux maintenant, miss Caroline : marchez en avant, » lui dit-il.

Sans réfléchir qu'il serait plus difficile pour miss Helstone que pour lui d'escalader un mur ou de traverser une haie, il la conduisit par une courte traverse qui ne menait à aucune ouverture. La conséquence fut qu'il se trouva obligé de l'aider à franchir de formidables obstacles, et tout en la raillant de sa faiblesse, il éprouvait une vive satisfaction de se sentir utile.

« Martin, avant de nous séparer, assurez-moi sérieusement, et sur votre parole d'honneur, que M. Moore est mieux.

— Combien vous pensez à ce Moore !

— Non.... mais.... beaucoup de ses amis peuvent me demander de ses nouvelles, et je désire pouvoir leur donner une réponse exacte.

— Vous pouvez leur dire qu'il est assez bien, seulement paresseux. Vous pouvez leur dire qu'il mange des côtelettes de mouton à dîner, et la meilleure arrow-root pour souper. J'en interceptai un soir un bol au passage, et j'en mangeai la moitié.

— Et qui le soigne, Martin? qui est auprès de lui?

— Qui le soigne?... le grand enfant! eh mais, une femme aussi ronde et aussi grosse que notre plus gros tonneau, une rude et laide vieille fille. Je ne doute pas qu'elle ne mène près de lui riche vie : personne qu'elle ne l'approche; il est presque dans l'obscurité. Je crois qu'elle lui administre de terribles corrections dans cette chambre. Je colle quelquefois mon oreille au mur lorsque je suis couché, et il me semble que je l'entends

le rouer de coups. Il faut voir son poing; elle tiendrait une demi-douzaine de petites mains comme la vôtre dans une des siennes. Après tout, malgré les côtelettes et les gelées qu'il reçoit, je ne voudrais pas être dans ses souliers. Dans mon opinion, elle mange la plus grande partie de ce qui est servi en haut à Moore. Pourvu qu'elle ne l'affame pas! »

Profond silence et méditation de la part de Caroline, et vigilance rusée de la part de Martin.

« Vous ne le voyez jamais, je suppose, Martin?

— Moi! non. Et je ne tiens pas à le voir. »

Nouveau silence.

« N'êtes-vous pas venue à notre maison une fois avec Mme Pryor, il y a environ six semaines, pour demander après lui? demanda encore Martin.

— Oui.

— Je crois que vous désiriez monter auprès de lui?

— Nous le désirions, nous le sollicitions; mais votre mère nous refusa.

— Oui, elle refusa, j'entendis tout; elle vous traita comme elle se plaît à traiter les visiteurs de temps à autre; elle se conduisit envers vous durement.

— Elle ne fut pas bienveillante; car vous savez, Martin, nous sommes parents, et il est naturel que nous prenions de l'intérêt à M. Moore. Mais il faut nous quitter ici. Nous voici à la porte de votre père?

— Eh bien! qu'est-ce que cela fait? Je vous reconduirai jusqu'à la rectorerie.

— Ils s'apercevront de votre absence; ils ne sauront pas où vous êtes.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Je suis assez grand pour prendre soin de moi, je suppose. »

Martin savait qu'il avait déjà encouru la peine d'une réprimande et du pain sec avec son thé. N'importe, la soirée lui avait procuré une aventure : cela valait mieux que des gâteaux et des rôties.

Il accompagna Caroline à la rectorerie. Pendant le trajet, il promit de voir M. Moore, en dépit du dragon qui gardait sa chambre, et fixa une heure du lendemain, à laquelle Caroline devait se rendre dans le bois de Briarmains et avoir des nouvelles du malade. Il la rencontrerait auprès d'un certain arbre. Ce plan ne menait à rien; cependant l'idée lui sourit.

De retour à Briarmains, le pain sec et la réprimande lui furent dûment administrés, et il fut envoyé au lit de très-bonne heure. Il accepta la punition avec le plus ferme stoïcisme.

Avant de monter dans sa chambre, il fit une secrète visite à la salle à manger, calme, froide et majestueuse pièce servant rarement, car la famille dînait ordinairement dans le parloir du fond. Il s'arrêta devant la cheminée et éleva sa chandelle vers deux tableaux placés au-dessus : c'étaient des têtes de femmes ; l'une un type de beauté sereine, heureuse et innocente ; l'autre, plus gracieuse, mais triste et désespérée.

« Elle ressemblait à celle-là, dit-il en regardant la dernière image, quand elle sanglotait et, d'une pâleur mortelle, s'appuyait contre l'arbre. Je suppose, continua-t-il lorsqu'il fut dans sa chambre, assis sur le bord de son lit, je suppose qu'elle est ce qu'ils appellent amoureuse ; oui, amoureuse de ce grand objet qui est dans la chambre voisine. Chut ! est-ce que cette Horsfall lui administre une correction ? Je m'étonne qu'il ne hurle pas. Cela résonne réellement comme si elle lui était tombée dessus avec les dents et avec les ongles ; mais je suppose qu'elle fait le lit. Je l'ai vue le faire une fois ; elle frappe sur le matelas comme si elle boxait. Chose singulière ! Zillah (on la nomme Zillah), Zillah Horsfall est une femme, et Caroline Helstone est aussi une femme : ce sont deux êtres de la même espèce, et pourtant elles ne sont guère semblables. Est-elle jolie fille, cette Caroline ! On a plaisir à la regarder ; il y a quelque chose de si clair sur son visage, de si doux dans ses yeux ! J'aime qu'elle me regarde ; cela me fait du bien. Elle a de longs cils : leur ombre semble se reposer où elle regarde, et communique la paix et la pensée. Si elle se comporte bien et continue de me plaire comme elle m'a plu aujourd'hui, je pourrai l'en récompenser. J'aime assez la pensée de circonvenir ma mère et cette ogresse de vieille Horsfall. Non que je tienne à faire plaisir à Moore ; mais tout ce que je ferai pour lui me sera payé, et en monnaie de mon choix. Je sais quelle récompense je réclamerai : une récompense désagréable à Moore et agréable pour moi. »

Il se coucha.

CHAPITRE VIII.

Les tactiques de Martin.

Il fallait, pour la réussite du plan de Martin, qu'il pût demeurer pendant tout le jour à la maison. En conséquence, il ne trouva pas d'appétit pour le déjeuner et, au moment d'aller à l'école, il se plaignit d'un violent mal de cœur qui fit penser qu'au lieu d'aller à l'école de grammaire avec Marc, il valait mieux qu'il demeurât dans le fauteuil de son père, au coin du feu, à lire le journal. Ceci arrangé à sa satisfaction, Marc étant parti pour la classe de M. Sumner, et Mathieu et M. Yorke pour le comptoir, trois autres exploits, non, quatre, restaient à accomplir.

Le premier de ces exploits était de réaliser le déjeuner auquel il n'avait pas goûté, et dont son appétit de quinze ans pouvait difficilement so passer. Le second, le troisième, le quatrième, d'éloigner sa mère, miss Moore et mistress Horsfall, avant quatre heures de l'après-midi.

Le premier de ces exploits était le plus pressé, puisque le travail qu'il avait devant lui demandait une masse d'énergie que la vacuité présente de son jeune estomac ne semblait pas vouloir lui fournir.

Martin savait le chemin du garde-manger, et il le prit. Les domestiques étaient dans la cuisine, déjeunant solennellement, les portes fermées; sa mère et miss Moore prenaient l'air sur la pelouse, discutant sur la fermeture de ces portes. Martin, en sûreté dans le garde-manger, faisait son choix dans les provisions. Si son déjeuner avait été retardé, il voulait au moins qu'il fût recherché : il lui semblait qu'une variante sur sa chère usuelle et insipide de pain et de lait était à la fois juste et désirable. Il pensait que le savoureux et le salutaire pouvaient être combinés. Une provision de pommes rosées, placées sur de la paille, garnissaient une tablette. Il en prit trois. Il y avait de la pâtisserie sur un plat; il choisit un gâteau feuilleté aux abricots et une tarte aux prunes de Damas. Le pain ordinaire n'attirait pas son œil; mais il regardait avec plaisir quelques gâ-

teaux à thé aux raisins de Corinthe, et condescendit à en choisir un. Grâce à son couteau, il put s'approprier une aile de poulet et une tranche de jambon. Il pensa qu'un morceau de pouding froid s'harmonierait avec ces articles, et ayant fait cette addition à ses provisions, il se précipita dans le corridor.

Il en avait parcouru la moitié; trois pas le séparaient du port, ou plutôt du parloir du fond, où il allait se trouver en sûreté, quand la porte d'entrée s'ouvrit et Mathieu se dressa devant lui. Mieux eût aimé Martin voir le diable en personne, avec son attirail de cornes, de queue et de pieds fourchus.

Mathieu, sceptique et railleur, n'avait pas voulu ajouter foi au subit mal de cœur : il avait murmuré quelques mots, parmi lesquels on avait distinctement entendu ceux d'imposteur. La vue de son frère s'installant dans la chaise de son père et lisant le journal avait paru l'affecter d'un spasme mental : le spectacle qu'il avait maintenant devant les yeux, les pommes, les tartes, les gâteaux à thé, la volaille, le jambon et le pouding, ne donnaient que trop raison à la bonne opinion qu'il avait de sa sagacité.

Martin demeura interdit pendant une minute, un instant; mais il ne tarda pas à se remettre. Avec la vraie perspicacité des âmes d'élite, il vit à l'instant comment il pourrait tirer avantage de ce qui à première vue semblait un fâcheux contre-temps. Il vit comment il pourrait en profiter pour accomplir sa deuxième tâche, se débarrasser de sa mère. Il savait qu'une collision entre lui et Mathieu ne manquait jamais de donner à mistress Yorke une attaque de nerfs; il savait aussi que, d'après ce principe que le calme succède à l'orage, après une matinée de spasmes nerveux, sa mère ne manquerait pas de passer l'après-midi au lit. Cela l'arrangeait parfaitement.

La collision eut conséquemment lieu dans le corridor. Un rire sec, un insultant sarcasme, une méprisante provocation, accueillis par une nonchalante mais cruelle réplique, furent le signal du combat. Ils se ruèrent l'un sur l'autre. Martin, qui ordinairement faisait peu de bruit en ces occasions, en fit beaucoup cette fois. Les domestiques, mistress Yorke, miss Moore, accoururent : aucune main de femme ne put les séparer, et on appela M. Yorke.

« Mes fils, dit-il, l'un de vous devra quitter mon toit si cela se renouvelle; je ne veux voir ici aucune lutte entre Abel et Caïn. »

Martin alors se laissa enlever : il avait été blessé; il était le

plus jeune et le plus faible : il était tout à fait froid et nullement en colère ; il souriait même, content de voir accomplie la plus difficile partie de la tâche qu'il s'était imposée.

Une fois il sembla indécis dans le cours de la matinée.

« Cela ne vaut pas la peine que je me tourmente pour cette Caroline, » dit-il.

Mais un quart d'heure après, il était de nouveau dans la salle à manger, regardant la tête aux cheveux épars et aux yeux troublés par le désespoir.

« Oui, dit-il, je l'ai fait pleurer, frissonner, presque s'évanouir. Je veux la voir sourire avant d'en finir avec elle : d'ailleurs, il faut que je joue toutes ces femelles. »

Aussitôt après le dîner, mistress Yorke accomplit les prévisions de son fils en se retirant dans sa chambre. Il ne restait plus qu'Hortense.

Cette lady était confortablement assise à raccommoder des bas dans le parloir du fond, quand Martin, étendu sur le sofa (il se disait toujours indisposé), quittant un livre qu'il était en train de lire avec toute la voluptueuse nonchalance d'un jeune pacha, dit avec indifférence quelques mots sur Sarah, la servante de Hollow. Il insinua adroitement que cette demoiselle passait pour avoir trois amoureux, Frédéric Murgatroyd, Jérémie Pighills et un certain John ; et que miss Mann avait affirmé que cette fille, depuis qu'elle était seule gardienne du cottage, les invitait souvent aux repas et les traitait avec tout le confortable dont la maison était susceptible.

Il n'en fallait pas davantage. Hortense n'eût pu demeurer une heure de plus sans se porter sur les lieux où s'accomplissaient de telles horreurs et voir les choses par ses yeux. Mistress Horsfall resta seule.

Martin, maître de la place, prit dans la corbeille à ouvrage de sa mère un trousseau de clefs avec lesquelles il ouvrit le buffet ; il en retira une bouteille noire et un petit verre qu'il plaça sur la table. Puis il monta lestement au premier étage et frappa à la porte de la chambre de M. Moore, que la garde-malade vint ouvrir.

« S'il vous plaît, madame, vous êtes invitée à descendre au parloir pour prendre quelque rafraîchissement : vous ne serez pas troublée ; toute la famille est sortie. »

Il la vit descendre, il la vit entrer, lui-même ferma la porte ; il saisit son bonnet et courut vers le bois.

Il n'était alors que trois heures et demie; la matinée avait été belle, mais le ciel s'était assombri : il commençait à neiger et le vent était glacial. Le bois avait un air triste ; les vieux arbres étaient terribles à voir. Cependant Martin était content de trouver cette ombre sur son chemin. Il trouvait un charme dans l'aspect des vieux chênes, qui ressemblaient à des spectres.

Il dut attendre : il se promena de long en large, pendant que les flocons de neige tombaient plus serrés. Le vent, qui auparavant pleurait, hurlait alors d'une façon lamentable.

« Elle est bien longtemps à venir, murmurait-il en regardant le long de l'étroit sentier. Je ne sais, se disait-il, pourquoi je désire si fort la voir. Elle ne vient pas cependant pour moi; mais j'ai un pouvoir sur elle, et j'ai besoin qu'elle vienne, afin que je puisse exercer ce pouvoir. »

Il continua sa promenade.

« Si elle manque de venir, reprit-il après un instant, je la haïrai, je la mépriserai. »

Quatre heures sonnèrent. Il entendit au loin l'horloge de l'église. Un pas si vif, si léger que, sans le bruit des feuilles, on l'eût à peine entendu sur le sentier du bois, mit fin à son impatience. Le vent soufflait furieusement alors, et la neige tombait d'une façon effrayante ; mais néanmoins elle venait, et sans crainte.

« Eh bien ! Martin, dit-elle avec empressement, comment va-t-il?

—C'est étrange, comme elle pense à lui! se dit Martin ; la neige et le froid ne lui font rien, je crois; cependant ce n'est qu'une enfant, comme dirait ma mère. Je voudrais avoir un manteau pour l'envelopper dedans. »

Plongé ainsi dans ses réflexions, il négligeait de répondre à miss Helstone.

« Vous l'avez vu ?

— Non.

— Oh ! vous m'aviez promis que vous le verriez.

— Je crois pouvoir faire pour vous mieux que cela. Ne vous ai-je pas dit que je ne me souciais pas de le voir?

— Mais maintenant il se passera si longtemps avant que j'apprenne quelque chose de certain sur lui! et l'incertitude me rend malade. Martin, voyez-le, je vous prie ; assurez-le de l'intérêt que lui porte Caroline Helstone ; dites-lui qu'elle désire-

rait savoir comment il était, et si elle pouvait faire quelque chose pour lui.

— Je ne ferai pas cela.

— Vous êtes changé. Vous étiez si bienveillant hier soir!

— Venez; nous ne devons pas demeurer dans ce bois; il fait trop froid.

— Mais avant de m'en aller, promettez-moi de revenir demain avec des nouvelles.

— Je ne promets pas des choses semblables; je suis d'une santé beaucoup trop délicate pour promettre et tenir de tels engagements dans la saison d'hiver; si vous saviez quel mal j'avais dans la poitrine ce matin, et comme je me suis passé de déjeuner et j'ai été rossé par-dessus le marché, vous sentiriez combien il est imprudent de me faire venir ici dans la neige.

— Êtes-vous réellement maladif, Martin?

— Est-ce que je n'en ai pas l'air?

— Vous avez les joues roses.

— C'est la fièvre. Voulez-vous venir, oui ou non?

— Où?

— Avec moi. J'ai été un fou de ne pas apporter un manteau; je vous aurais empêchée de grelotter.

— Vous retournez chez votre mère; mon chemin est dans la direction opposée.

— Mettez votre bras sous le mien; je prendrai soin de vous.

— Mais, le mur, la haie, c'est si difficile à escalader! et vous êtes trop jeune et trop faible pour m'aider sans vous blesser.

— Vous passerez par la porte.

— Mais....

— Mais!... mais!... Voulez-vous, oui ou non, vous confier à moi? »

Elle le regarda dans les yeux.

« Je crois que oui, dit-elle. Tout, plutôt que de m'en retourner dans l'anxiété où je suis venue.

— Je ne puis répondre de cela. Je vous promets cependant ceci : laissez-vous diriger par moi, et vous verrez Moore vous-même.

— Moi-même?

— Vous-même.

— Mais, cher Martin, sait-il...?

— Ah! je suis cher, maintenant. Non, il ne sait pas.

— Et votre mère, et les autres?

— J'ai songé à tout. »

Caroline tomba dans un long accès de rêverie silencieuse, mais elle marcha cependant avec son guide; ils arrivèrent en vue de Briarmains.

« Avez-vous pris votre parti? » demanda-t-il.

Elle garda le silence.

« Décidez-vous. Nous sommes juste sur les lieux. Je ne veux pas le voir, je vous le dis, excepté pour lui annoncer votre arrivée.

— Martin, vous êtes un singulier garçon, et ceci est une étrange démarche. Mais tout ce que j'éprouve *est* et *a été* depuis longtemps étrange. Je le verrai.

— Vous n'hésiterez ni ne vous rétracterez?

— Non.

— Nous y voici donc. N'ayez pas peur en passant devant la fenêtre du parloir; personne ne vous verra. Mon père et Mathieu sont à la fabrique, Marc est à l'école, les servantes sont à la cuisine, miss Moore est au cottage, ma mère est dans son lit, et mistress Horsfall en paradis. Voyez, je n'ai pas besoin de sonner : j'ouvre la porte; le corridor est vide, l'escalier tranquille, et aussi la galerie; la maison entière et ses habitants sont sous un enchantement que je ne romprai que lorsque vous serez partie.

— Martin, j'ai confiance en vous.

— Jamais vous n'avez dit une meilleure parole. Laissez-moi prendre votre châle; j'en secouerai la neige et le ferai sécher. Vous avez froid et vous êtes mouillée, ne vous inquiétez pas de cela; il y a du feu là-haut. Êtes-vous prête?

— Oui.

— Suivez-moi. »

Il laissa ses souliers sur le paillasson, et monta l'escalier pieds nus; Caroline se glissa auprès de lui d'un pas léger: il y avait une galerie, puis un passage; au bout de ce passage, Martin s'arrêta devant une porte et frappa. Il fut obligé de frapper deux, et même trois fois; une voix connue de l'une des deux personnes présentes dit à la fin :

« Entrez. »

Le jeune garçon entra lestement.

« Monsieur Moore, une lady est venue demander de vos nouvelles; aucune des femmes n'était là; c'est jour de lessive, et les servantes sont plongées dans l'eau de savon jusque par-

dessus la tête dans la cuisine. Ainsi, je lui ai dit de monter ici.

— Ici, monsieur?

— Oui, ici; mais si vous vous y opposez, elle en sera quitte pour redescendre.

— Est-ce ici un endroit pour recevoir une dame, et suis-je moi-même en état de la recevoir, absurde garnement?

— Non : ainsi, je vais l'emmener.

— Martin, vous allez rester ici: Qui est-elle?

— Votre grand'mère de ce château sur le Scheldt dont parle miss Moore.

— Martin, dit un doux murmure derrière la porte, ne plaisantez pas.

— Est-elle là? demanda Moore avec empressement: il avait saisi un son confus.

— Elle est là, près de s'évanouir; elle se tient debout sur le paillasson, choquée de votre manque d'affection filiale.

— Martin, vous êtes quelque chose de malfaisant, qui tient du démon et du page. A qui ressemble-t-elle?

— Plus à moi qu'à vous; car elle est jeune et belle.

— Vous allez la faire avancer, entendez-vous?

— Venez, miss Caroline.

— Miss Caroline! » répéta Moore.

Et, lorsque miss Caroline entra, elle fut rencontrée au milieu de la chambre par un personnage grand, maigre et portant les traces de la maladie, qui lui prit les deux mains.

« Je vous donne un quart d'heure, dit Martin en se retirant, pas plus. Dites-vous ce que vous avez à vous dire pendant ce temps; jusqu'à ce qu'il soit écoulé j'attends dans la galerie: personne ne pourra approcher; je veillerai sur votre sûreté. Si vous persistiez à vouloir rester plus longtemps, je vous abandonnerais à votre sort. »

Il ferma la porte. Dans la galerie, il était aussi fier qu'un roi. Jamais il ne s'était trouvé engagé dans une aventure qui fût autant de son goût; car jamais aventure ne lui avait donné autant d'importance, ou ne lui avait inspiré autant d'intérêt.

« Vous êtes enfin venue! dit l'homme maigre en regardant sa visiteuse avec ses yeux caves.

— M'attendiez-vous auparavant?

— Pendant un mois, près de deux mois, nous avons été bien

près l'un de l'autre, et j'ai passé de longues heures de souffrances, de danger, de misère, Cary!

— Je ne pouvais venir.

— Ne pouviez-vous venir? mais la rectorerie et Briarmains sont très-rapprochés; il n'y a pas deux milles de distance. »

Il y avait de la peine, il y avait du plaisir sur la figure de la jeune fille en entendant ces reproches; il lui était doux, il lui était amer de se défendre.

« Quand je dis que je ne pouvais venir, je veux dire que je ne pouvais vous voir. Car je vins avec maman le jour même où nous apprîmes l'accident qui était arrivé. M. Mac Turk nous dit qu'il était impossible d'admettre aucun étranger.

— Mais depuis, chaque belle après-midi de ces semaines passées, j'ai attendu et j'ai écouté. Quelque chose là, Cary (appuyant sa main sur sa poitrine), me disait qu'il était impossible que vous m'eussiez oublié. Non que je mérite d'occuper vos pensées; mais nous sommes de vieilles connaissances nous sommes cousins.

— Je vins de nouveau, Robert; maman et moi vînmes de nouveau.

— Est-ce vrai? Allons, j'aime à entendre cela : puisque vous êtes venue de nouveau, nous allons nous asseoir et causer de cela. »

Ils s'assirent, Caroline approcha sa chaise de la sienne. L'air était en ce moment obscurci par la neige; un vent glacial la chassait avec fureur. Le couple n'entendit point le long sifflement du vent, et ne vit point le blanc fardeau qu'il poussait devant lui : chacun d'eux ne semblait s'apercevoir que d'une chose, de la présence de l'autre.

« Ainsi, maman et vous êtes venues une seconde fois?

— Et mistress Yorke nous a traitées étrangement. Nous demandâmes à vous voir. « Non, dit-elle, pas dans ma maison. Je suis à présent responsable de sa vie; elle ne sera pas compromise pour une demi-heure d'inutile bavardage. » Mais je ne dois pas vous rapporter tout ce qu'elle nous a dit; c'était très-désagréable. Cependant, nous revînmes encore, maman, miss Keeldar et moi. Cette fois nous pensions devoir l'emporter, étant trois contre une, et ayant Shirley de notre côté. Mais mistress Yorke ouvrit une telle batterie.... »

Moore sourit.

« Que dit-elle?

— Des choses qui nous étonnèrent. Shirley se mit enfin à rire; je pleurai; maman était sérieusement contrariée: nous fûmes toutes trois expulsées du champ de bataille. Depuis ce temps, je me suis contentée de passer devant la maison une fois par jour, pour avoir la satisfaction de regarder à votre fenêtre, que je pouvais distinguer à cause des rideaux qui étaient tirés. Je n'osais réellement pas entrer.

— Je vous ai désirée, Caroline.

— Je ne savais pas cela; je n'ai jamais songé un instant que vous pensiez à moi. Si j'avais seulement pu imaginer cette possibilité....

— Mistress Yorke vous eût encore mises à la porte.

— Oh! que non! j'aurais employé le stratagème, si la persuasion m'eût fait défaut; je serais venue à la porte de la cuisine. Les servantes m'auraient laissé entrer, et je serais montée droit à l'étage supérieur. Dans le fait, c'était bien plus la crainte de l'intrusion, la crainte de vous-même, qui me retenaient, que la crainte de mistress Yorke.

—Seulement hier soir je désespérai de vous voir jamais. La faiblesse avait produit sur moi un terrible découragement.

— Et vous étiez seul?

— Pis que seul!

— Mais vous devez aller mieux, puisque vous pouvez quitter votre lit?

— Je ne sais si je vivrai; je ne vois rien de possible, après un tel épuisement, que le dépérissement.

— Vous retournerez à Hollow.

—La tristesse m'y accompagnerait, rien de gai ne m'approche.

— Je veux changer cela; il faut que cela soit changé, fallût-il lutter pour cela contre dix mistress Yorke.

— Cary, vous me faites sourire.

— Souriez, souriez encore. Faut-il vous dire ce que j'aimerais?

— Dites-moi tout, seulement continuez de causer; je suis comme Saül: faute de musique, je périrais.

— J'aimerais à vous voir transporté à la rectorerie et confié à mes soins et à ceux de maman.

— Précieux cadeau! Je n'ai pas ri une seule fois depuis qu'ils m'ont voulu assassiner.

— Souffrez-vous, Robert?

— Pas beaucoup maintenant; mais je suis ordinairement faible, et mon esprit est singulièrement sombre, vide et impuis-

sant. Ne lisez-vous pas tout cela sur mon visage? je ressemble à un vrai fantôme.

— Vous êtes changé, oui; et cependant je vous eusse reconnu partout. Mais je comprends vos sentiments: j'ai éprouvé quelque chose de pareil. Depuis que nous ne nous sommes vus, moi aussi j'ai été très-malade.

— Très-malade?

— Je croyais que j'allais mourir. L'histoire de ma vie me semblait achevée. Chaque nuit, juste à l'heure de minuit, j'avais coutume de m'éveiller après de terribles rêves, et le livre était là, ouvert devant moi, à la page où se trouvait écrit le mot: *fin*. J'avais d'étranges pensées.

— Vous parlez d'après ma propre expérience.

— Je croyais que je ne vous reverrais plus; et j'étais devenue si maigre! aussi maigre que vous êtes en ce moment. Je ne pouvais rien faire pour moi-même, ni me lever, ni me coucher, et je ne pouvais manger; cependant, vous voyez que je suis mieux.

— Consolatrice triste et douce! Je suis trop faible pour exprimer ce que je sens; mais, pendant que vous parlez, je sens là quelque chose.

— Je suis ici, à votre côté, où je pensais ne me retrouver jamais : ici je vous parle, je vous vois m'écouter avec plaisir, me regarder avec bienveillance. Est-ce que je comptais sur cela? je désespérais. »

Moore poussa un soupir, un soupir profond, presque un gémissement; il couvrit ses yeux de sa main.

« Puissé-je être épargné, pour faire quelque expiation! »

Telle était sa prière.

« Et pourquoi?

— Nous ne toucherons pas à ce sujet maintenant, Cary; faible comme je le suis, je n'ai pas le pouvoir d'aborder une telle question. Mistress Pryor était-elle avec vous pendant votre maladie?

— Oui (Caroline sourit joyeusement); vous savez qu'elle est ma mère?

— Je l'ai appris; Hortense me l'a dit : mais je veux aussi apprendre cette histoire de votre bouche. Ajoute-t-elle à votre bonheur?

— Quoi! maman? Elle m'est chère; je ne puis dire combien elle m'est chère. J'étais toujours abattue, elle m'a soutenue.

— Je mérite d'apprendre cela en un moment où je puis à peine porter ma main à ma tête. Je le mérite.

— Ce n'est pas un reproche contre vous.

— Ce sont des charbons ardents amoncelés sur ma tête ; il en est de même de chaque mot que vous m'adressez, de chaque regard qui illumine votre doux visage. Approchez-vous encore plus près, Lina, et donnez-moi votre main, si mes doigts maigres ne vous font pas peur. »

Elle prit ses doigts décharnés dans ses deux petites mains; elle baissa la tête et les effleura de ses lèvres. Moore était très-ému ; une ou deux grosses larmes coulaient sur ses joues creuses.

« Je veux garder ces choses-là dans mon cœur, Cary : je veux mettre à part ce baiser, et vous en entendrez parler quelque jour.

— Sortez! s'écria Martin ouvrant la porte. Venez vite, vous avez eu vingt minutes au lieu d'un quart d'heure.

— Elle ne va pas encore partir, petit drôle.

— Je n'ose rester plus longtemps, Robert.

— Pouvez-vous promettre de revenir?

— Non, elle ne le peut pas, répondit Martin. La chose ne doit pas dégénérer en habitude ; je ne peux pas me donner cette peine-là. C'est fort bien pour une fois, mais je ne veux pas que cela se répète.

— Vous ne voulez pas que cela se répète!

— Chut! ne le vexez pas, nous n'aurions pu nous voir aujourd'hui sans lui : mais je reviendrai, si c'est votre désir que je revienne.

— C'est mon désir, mon seul désir, presque le seul désir que je puisse éprouver.

— Venez à l'instant ; ma mère a toussé, elle s'est levée et vient de poser ses pieds sur le parquet. Qu'elle vous surprenne seulement sur l'escalier, miss Caroline! vous n'avez pas le temps de lui dire au revoir (s'avançant entre elle et Moore); il faut marcher.

— Mon châle, Martin.

— Je l'ai. Je vous le mettrai lorsque vous serez dans le vestibule. »

Il les força de se séparer. Il ne voulut permettre d'autres adieux que ceux des regards : il porta à moitié Caroline en bas de l'escalier. Dans le vestibule, il l'enveloppa de son châle, et

si le pas de sa mère, qui se faisait entendre dans la galerie, et un sentiment de timidité, la noble et naturelle impulsion de son jeune cœur, ne l'eussent retenu en arrière, il eût réclamé sa récompense, il eût dit : « Maintenant, miss Caroline, pour tout cela, donnez-moi un baiser. » Mais avant que les paroles fussent tombées de ses lèvres, elle était sur la route, plutôt effleurant que traversant la neige.

« Elle est ma débitrice, et je serai payé, » dit-il.

Il se flattait que c'était l'occasion, non l'audace, qui lui avait manqué. Il se jugeait mal, et s'estimait un peu moins qu'il ne valait.

CHAPITRE IX.

Cas de persécution domestique. — Remarquable exemple de pieuse persévérance dans l'accomplissement de devoirs religieux.

Martin avait bu à la coupe de l'excitation, y voulait tremper ses lèvres une seconde fois; ayant senti la dignité du pouvoir, il lui répugnait de le quitter. Miss Helstone, cette fille qu'il avait toujours appelée laide, et dont le visage était maintenant perpétuellement devant ses yeux, le jour et la nuit, dans l'obscurité et à la clarté du soleil, s'était trouvée une fois dans sa sphère; la pensée que cette visite ne se renouvellerait plus l'agitait.

Quoiqu'il ne fût qu'un écolier, ce n'était point un écolier ordinaire : il était destiné à devenir un original. Quelques années plus tard, il prit grand'peine à se parer et à se polir sur le patron du reste du monde, mais il n'y réussit jamais ; une empreinte unique le marqua toujours. Le voilà assis à son pupitre dans l'école de grammaire, cherchant dans son esprit le moyen d'ajouter un second chapitre à son roman commencé : il ne savait pas encore combien de vies de roman commencées sont condamnées à ne pas aller plus loin que le premier, ou au plus le second chapitre. Il passa son demi-congé du samedi dans le bois, en compagnie de son livre de légendes féeriques, et de cet autre livre non écrit de son imagination.

Martin avait une irréligieuse répugnance à voir arriver le di-

manche. Son père et sa mère, tout en niant avoir rien de commun avec l'église établie, ne manquaient jamais, le saint jour venu, de remplir leur large banc dans l'église de Briarfield, avec toute leur jeune et florissante famille. En théorie, M. Yorke plaçait toutes les sectes et toutes les églises sur le même niveau; mistress Yorke accordait la palme aux Moraves et aux Quakers, à cause de la couronne d'humilité que portaient ces dignes personnages. Ni l'un ni l'autre, cependant, ne mettaient jamais le pied dans un conventicule.

Martin, dis-je, détestait le dimanche, parce que le service du matin était long, et le sermon assez généralement peu de son goût : ce samedi après-midi, cependant, ses sylvestres méditations lui découvrirent un nouveau charme dans le jour qui allait suivre.

Ce fut un jour de neige abondante, si abondante que mistress Yorke, pendant le déjeuner, annonça sa conviction que les enfants, à la fois garçons et filles, feraient mieux de rester à la maison; et sa décision qu'au lieu d'aller à l'église, ils resteraient pendant deux heures en silence dans le parloir du fond, tandis que Rose et Martin liraient alternativement une suite de sermons, des sermons de John Wesley. John Wesley, étant un réformateur et un agitateur, avait à la fois place dans la faveur de mistress Yorke et dans celle de son époux.

« Rose fera bien ce qu'il lui plaira, dit Martin, sans détacher ses yeux du livre dans lequel, selon sa coutume alors et par la suite, il étudiait en digérant son pain et son lait.

— Rose fera ce qu'on lui commandera, et Martin aussi, dit la mère.

— Je veux aller à l'église. »

Ainsi répondit ce fils, avec l'ineffable quiétude d'un vrai Yorke, qui sait ce qu'il veut et connaît les moyens de faire sa volonté, et qui, mis au pied du mur et ne pouvant reculer, se ferait tuer plutôt que de capituler.

— Il ne fait pas un temps à sortir, » dit le père.

Pas de réponse. le jeune homme lisait sérieusement; il brisait lentement son pain et buvait son lait.

« Martin n'aime pas aller à l'église, mais il aime moins encore obéir, dit mistress Yorke.

— Je suppose alors, dit Martin, que je suis influencé par pure perversité?

— Oui, certainement.

— Ma mère, vous êtes dans l'erreur.

— Par quoi êtes-vous donc influencé?

— Par une complication de motifs qu'il me serait aussi impossible de vous expliquer, que de retourner mon être à l'envers pour vous faire voir l'intérieur de ma machine humaine.

— Écoutez Martin, écoutez-le! s'écria M. Yorke. Il faut que je fasse suivre à ce garçon-là la carrière du barreau; la nature l'a destiné à vivre avec sa langue. Hesther, votre troisième fils, sera certainement un avocat : il a toutes les qualités de la profession, un orgueil cuirassé, et des mots, des mots, des mots!

— Un peu de pain, Rose, s'il vous plaît, » demanda Martin, avec une sérénité, une gravité, un flegme imperturbable.

Le jeune garçon avait naturellement une voix douce et plaintive, qui dans ses moments d'humeur atteignait à peine au murmure d'une femme! plus son humeur était inflexible et entêtée, plus douce et plus triste était sa voix. Il agita la sonnette et demanda doucement ses souliers.

« Mais, Martin, fit observer son père, il y a de la neige tout le long de la route ; un homme pourrait à peine se frayer un chemin au travers. Cependant, mon garçon, continua-t-il, voyant que Martin se levait au moment où la cloche de l'église commençait à sonner, ceci est un cas dans lequel je ne voudrais en aucune façon empêcher un obstiné garçon de faire sa volonté. Allez à l'église comme vous pourrez. Il fait un vent affreux, le verglas est glissant et la neige abondante sous les pieds. Allez donc, puisque vous préférez cela à un bon feu. »

Martin prit tranquillement son manteau et son bonnet et sortit avec résolution.

« Mon père a plus de sens que ma mère, dit-il. Combien les femmes en ont peu! elles enfoncent leurs ongles dans la chair, pensant qu'elles frappent sur une pierre insensible. »

Il arriva de bonne heure à l'église.

Maintenant, si le temps l'effraye (et c'est une véritable tempête de décembre), ou si cette mistress Pryor s'oppose à ce qu'elle sorte, et que je ne puisse la voir, cela me vexera beaucoup. Mais tempête ou tourbillon, grêle ou glace, elle *doit* venir; et, si elle a une âme digne de ses yeux et de ses traits, elle viendra. Elle se trouvera ici dans l'espoir de me voir, comme je m'y trouve moi-même dans l'espoir de l'y rencontrer : elle aura besoin d'entendre un mot touchant son maudit amoureux, comme j'ai besoin de respirer de nouveau le parfum de

ce que je crois être l'essence de la vie. L'aventure est à la stagnation ce que le champagne est au plat porter.

Il regarda autour de lui. L'église était froide, silencieuse et vide; il n'y avait encore qu'une seule femme. Comme le carillon cessait, et qu'une seule cloche continuait à tinter lentement, quelques vieilles paroissiennes entrèrent l'une après l'autre, et allèrent prendre place sur les siéges communs. Ce sont toujours les plus faibles, les plus vieux et les plus pauvres, qui bravent le temps le plus mauvais, pour prouver leur fidélité et leur attachement à leur chère vieille mère l'Église; ce matin-là aucune famille riche ne vint, aucune voiture ne parut, tous les bancs garnis d'étoffe et de coussins demeurèrent vides; sur les bancs de chêne nus se tenaient seuls rangés les vieillards pauvres et faibles.

Je la mépriserai, si elle ne vient pas, se murmurait Martin à voix basse et avec irritation. Le large chapeau du recteur avait passé le porche : M. Helstone et son clerc étaient dans la sacristie. Les cloches firent silence, le pupitre fut rempli, les portes furent fermées, et le service commença : le banc de la rectorerie était demeuré vide, elle n'était pas là. Martin la méprisait.

« Indigne créature! créature éventée et vulgaire! elle est comme toutes les autres filles, faible, égoïste et frivole! »

Telle était la liturgie de Martin.

« Elle ne ressemble pas à la femme de notre tableau; ses yeux ne sont ni grands ni expressifs; son nez n'est pas droit, délicat, grec; sa bouche n'a pas ce charme que je lui croyais, et qui, je m'imaginais, eût pu dissiper la tristesse de mes moments de plus mauvaise humeur. Qu'est-elle donc? une poupée, un joujou, une *fille*, enfin! »

Le jeune cynique était si absorbé, qu'il oublia de se relever au moment convenable, et qu'il était encore à genoux dans une exemplaire attitude de dévotion lorsque, les litanies finies, la première hymne fut commencée. La pensée d'être ainsi aperçu ne contribua pas à le radoucir : il se leva en rougissant, car il était aussi sensible au ridicule qu'une jeune fille. Pour empirer encore les choses, la porte de l'église se rouvrit et les ailes commencèrent à se remplir. Une centaine de petits pieds firent résonner le pavé du temple. C'étaient les écoliers du dimanche. Selon la coutume suivie à Briarfield pendant l'hiver, ces enfants étaient tenus dans un endroit où il y avait un poêle chaud,

et on ne les conduisait à l'église qu'avant la communion et le sermon.

Les petits furent d'abord placés, et enfin, quand les plus jeunes garçons et les plus jeunes filles furent tous rangés, quand l'orgue fit entendre ses notes sonores, quand le chœur et la congrégation se levèrent pour entonner un cantique, une classe de jeunes femmes entra tranquillement, fermant la procession. Leur maîtresse, après qu'elles se furent assises, passa dans le banc de la rectorerie. Le manteau gris à la française et le petit chapeau de castor étaient connus de Martin : c'était ce même costume que ses yeux brûlaient de rencontrer. Miss Helstone n'avait pas souffert que l'orage lui fût un empêchement; après tout, elle était venue à l'église. Martin murmura probablement sa satisfaction à son livre d'heures; du moins, il le tint collé sur son visage pendant deux minutes.

Satisfait ou non, il eut le temps de s'irriter violemment contre elle avant que le sermon ne fût fini : elle ne tourna pas les yeux de son côté, ou il n'eut pas une seule fois la chance de rencontrer son regard.

« Si elle ne fait aucune attention à moi, se disait-il, si elle fait voir que je n'occupe pas sa pensée, j'aurai d'elle une plus mauvaise opinion que jamais. Ce serait honteux à elle d'être venue pour ces écolières du dimanche à face de brebis, et non à cause de moi ou de ce grand squelette de Moore. »

Le sermon eut une fin; la bénédiction fut prononcée, la congrégation se dispersa; elle ne s'était pas rapprochée de lui.

Cette fois, quand Martin mit son visage dehors, il trouva que le froid était mordant et le vent de l'est glacial.

Son plus court chemin était à travers les champs : il était dangereux, parce qu'il n'y avait pas de passage tracé; il n'y fit pas attention, et il le prit. Vers la seconde barrière s'élevait un bouquet d'arbres : est-ce que c'était un parapluie qui attendait là? Oui; un parapluie maintenu difficilement contre le vent; derrière ce parapluie voltigeait un manteau gris à la française. Martin grinçait les dents en s'efforçant de gravir la montée encombrée par la neige, et aussi difficile à escalader que les pentes des régions supérieures de l'Etna. Sa figure avait une expression indéfinissable quand, ayant atteint la barrière, il s'assit dessus froidement, et ouvrit ainsi une conférence que, pour sa part, il n'eût pas été fâché de prolonger indéfiniment :

« Vous devriez faire un marché : me changer contre mistress Pryor....

— Je n'étais pas sûre que vous prendriez ce chemin, Martin ; mais j'ai cru devoir courir la chance. Il est impossible de se dire tranquillement un mot dans l'église ou dans le cimetière.

— Consentez-vous? voulez-vous céder mistress Pryor à sa mère, et me mettre dans les jupes de cette dame?

— Comme si je pouvais vous comprendre! Qu'est-ce qui vous a mis mistress Pryor dans la tête?

— Vous l'appelez maman, n'est-ce pas?

— C'est maman.

— Ce n'est pas possible, ou c'est une maman si inutile ou si négligente, que je vaudrais cinq fois mieux qu'elle. Vous pouvez rire ; je n'ai aucune objection à vous voir rire : vos dents, j'abhorre les vilaines dents, vos dents sont aussi jolies que les perles d'un collier, d'un collier dont toutes les perles seraient belles, égales et bien assorties, encore.

— Martin, qu'est-ce que cela veut dire? Je croyais que les Yorke ne faisaient jamais de compliments.

— Ils n'en ont pas fait jusqu'à la présente génération ; mais je me sens la vocation de créer une autre espèce de Yorke. Je commence à être fatigué de mes propres ancêtres : nous avons des traditions qui remontent à quatre siècles, des histoires d'Hiram, qui était le fils d'Hiram, qui était le fils de Samuel, qui était le fils de John, qui était le fils de Jérubabel. Tous, depuis Jérubabel jusqu'au dernier Hiram, ont été ce que vous voyez mon père. Avant celui-là il y eut un Godefroy : nous avons son portrait ; il est dans la chambre de Moore : il me ressemble. Je ne sais rien de son caractère ; mais je suis sûr qu'il était différent de celui de ses descendants : il a de longs cheveux noirs bouclés ; il est soigneusement et cavalièrement vêtu. Ayant dit qu'il me ressemble, je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est beau.

— Vous n'êtes pas beau, Martin.

— Non, mais attendez un peu ; laissez-moi le temps : j'entends dès ce jour commencer à me cultiver, à me polir, et vous verrez.

— Vous êtes un étrange et fort extraordinaire garçon, Martin ; mais ne vous imaginez pas jamais devenir beau ; vous ne le pouvez.

— Je veux essayer. Mais nous parlions de mistress Pryor ;

elle doit être la mère la plus dénaturée qui soit au monde, de laisser froidement sortir sa fille par un temps pareil. La mienne était dans une tello rage parce que je voulais aller à l'église, qu'elle eût été capable de me jeter le balai de la cuisine après les talons.

— Maman était fort en peine et ne voulait pas me laisser sortir; mais je crains de m'être montrée obstinée. Je voulais sortir.

— Pour me voir?

— Précisément : je ne pensais à rien autre chose. Je craignais beaucoup que la neige ne vous empêchât de venir. Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de plaisir à vous voir à l'église.

— Je suis venu pour remplir mes devoirs, et donner à la paroisse un bon exemple. Ainsi, vous avez été obstinée, dites-vous? J'aurais aimé à vous voir dans ce moment-là. Si vous m'appartenniez, je vous disciplinerais bien. Laissez-moi prendre le parapluie.

— Je ne puis rester plus de deux minutes : notre dîner va être prêt.

— Et le nôtre aussi; et nous avons toujours un dîner chaud le dimanche. Aujourd'hui une oie rôtie avec un pâté aux pommes et un pouding au riz. Je m'arrange toujours de façon à connaître la carte : j'aime beaucoup ces choses; eh bien! j'en ferai le sacrifice, si vous le voulez.

— Nous avons un dîner froid; mon oncle ne permet le jour du sabbat aucune cuisine qui ne soit absolument indispensable. Mais il faut que je m'en retourne : la maison serait en révolution, si je ne paraissais pas.

— Il en sera de même à Briarmains, bien sûr! il me semble entendre mon père envoyer le contre-maître et cinq des teinturiers pour chercher, dans six directions différentes, le corps de son enfant prodigue dans la neige, et ma mère se repentir de ses nombreux torts envers moi, maintenant qu'elle me croit perdu.

— Martin, comment se trouve M. Moore?

— Voilà pourquoi vous êtes venue, juste pour me dire ce mot.

— Allons, dites-moi vite....

— Que le diable l'étrangle! Il n'est pas plus mal; mais aussi malmené que de coutume, tenu en cage, et dans le plus com-

plet isolement. Ils veulent en faire un idiot ou un maniaque. Horsfall le fait mourir de faim : vous avez vu comme il était maigre.

— Vous avez été très-bon l'autre jour, Martin.

— Quel jour? je suis toujours bon, un modèle de bonté.

— Quand serez-vous de nouveau aussi bon?

— Je vois où vous voulez en venir. Mais vous ne m'enjôlerez pas : je ne suis pas une patte de chat.

— Mais il faut que cela soit : c'est une chose tout à fait juste, tout à fait nécessaire.

— Comme vous y allez! souvenez-vous que j'arrangeai la chose l'autre jour de mon propre et libre arbitre.

— Et vous agirez de même encore.

— Je ne veux pas : l'affaire m'a donné beaucoup trop d'ennuis; j'aime mes aises.

— M. Moore désire me voir, Martin; et moi je désire aussi le voir.

— Je le crois, dit Martin froidement.

— C'est très-mal à votre mère d'exclure ainsi les amis de Moore.

— Dites-lui cela.

— Ses propres parents.

— Venez, et faites-lui des reproches.

— Vous savez que cela n'avancerait à rien. Eh bien, je m'attacherai à mon idée. Je veux le voir. Si vous ne voulez pas me prêter votre concours, je m'en passerai.

— Faites : il n'y a rien de tel que de ne compter que sur soi, de ne dépendre que de soi.

— Je n'ai pas le temps de raisonner plus longtemps avec vous maintenant; mais je vous trouve agaçant. Bonjour. »

Et elle s'en alla, le parapluie fermé, car elle n'eût pu le tenir contre le vent.

« Elle n'est pas éventée, elle n'est pas frivole, se dit Martin. Je la surveillerai : il me tarde de savoir comme elle s'y prendra pour se passer de mon aide. La tempête ne serait pas de neige, mais de feu, semblable à celle qui tomba sur les villes maudites, qu'elle se précipiterait au travers pour se procurer cinq minutes de la conversation de ce Moore. Maintenant, il me semble que j'ai eu une agréable matinée : les désappointements sont allés leur train; les craintes et les accès de colère ont seulement rendu ce court entretien plus agréable lorsqu'il est

enfin venu. Elle croyait tout d'abord m'enjôler, elle n'y arrivera pas du premier effort : il faudra qu'elle y revienne de nouveau, et encore, et encore. J'aurais du plaisir à la faire mettre en colère, à la faire pleurer : j'ai besoin de savoir jusqu'où elle ira, ce qu'elle fera et osera pour satisfaire son désir. Il me semble étrange et nouveau de trouver une créature humaine penser autant à une autre créature qu'elle pense à Moore. Mais il est temps de retourner à la maison : mon appétit marque l'heure : je veux prendre ma part de l'oie, et nous verrons lequel, de Mathieu ou de moi, aura aujourd'hui la plus grosse part du pouding. »

CHAPITRE X.

Dans lequel les choses font quelque progrès, mais pas beaucoup.

Martin avait toujours été ingénieux : il avait imaginé pour son amusement privé un plan fort adroit; mais de plus vieux et de plus sages rêveurs que lui sont souvent condamnés à voir leurs projets les mieux ourdis réduits au néant par un coup de balai de la Fatalité, cette cruelle femme de ménage dont personne ne peut gouverner le bras rouge. Dans la circonstance présente, le balai était fait des rudes fibres et de la résolution opiniâtre de Moore, et lié fortement avec sa volonté. Il reprenait de jour en jour ses forces, et tenait étrangement tête à miss Horsfall. Chaque matin il frappait cette matrone d'un nouvel étonnement. D'abord il la déchargea de ses fonctions de valet de chambre : il voulait s'habiller lui-même; puis il refusa le café qu'elle lui apportait : il voulait déjeuner avec la famille; puis enfin il lui défendit l'entrée de sa chambre. Le même jour, au milieu des cris de toutes les femmes de l'endroit, il sortit de la maison. Le matin suivant, il suivit M. Yorke à son comptoir, et lui demanda d'envoyer chercher une voiture à l'auberge de la Maison rouge. Il était résolu, dit-il, de retourner à Hollow dans l'après-midi même. M. Yorke, au lieu de s'y opposer, l'aida et l'encouragea : on envoya chercher la voiture, quoique mistress Yorke eût déclaré à Moore que cette imprudence était

sa mort; la chaise arriva. Moore, peu disposé à parler, laissa à sa bourse le soin de remplir les devoirs de sa langue; il exprima sa gratitude aux domestiques et à mistress Horsfall avec le son de son argent. Cette dernière approuva et comprit parfaitement ce langage : il rachetait toutes les opiniâtretés passées. Elle et son patient se séparèrent les meilleurs amis du monde.

La cuisine visitée et apaisée, Moore se rendit au parloir : il avait à calmer mistress Yorke, tâche moins facile que celle d'apaiser les servantes. Elle avait l'air fort sombre : ses pensées étaient absorbées par les plus tristes réflexions sur la profondeur de l'ingratitude de l'homme. Il s'approcha et se pencha sur elle; elle fut bien obligée de lever les yeux, n'eût-ce été que pour lui dire de se retirer. Il y avait encore de la beauté dans les traits pâles et ravagés du malade; il y avait de la chaleur et une sorte de douceur, car il souriait, dans ses yeux caves.

« Au revoir! » dit-il; et, en parlant, un sourire d'attendrissement brilla sur son visage.

Il n'avait plus sur ses sensations son autorité de fer; dans son état de faiblesse, il ne pouvait cacher une légère émotion.

« Et pourquoi allez-vous déjà nous quitter? lui demanda-t-elle; nous vous garderons, et nous ferons tout ce qu'il est possible de faire pour vous, si vous voulez seulement demeurer jusqu'à ce que vous soyez plus fort.

— Au revoir! » répéta-t-il; et il ajouta : « Vous avez été pour moi une mère : donnez un embrassement à votre fils obstiné. »

Comme un étranger qu'il était, il lui offrit d'abord une joue, puis l'autre : elle l'embrassa.

« Quel trouble, quel fardeau j'ai été pour vous! murmura-t-il.

— C'est maintenant que vous me faites le plus de peine, entêté jeune homme. Je me demande qui va vous soigner au cottage de Hollow : votre sœur Hortense ne s'entend pas plus à ces sortes de choses qu'un enfant.

— Dieu merci! les soins pour me conserver la vie ne m'ont pas manqué. »

En ce moment, les petites filles arrivèrent, Jessie pleurant, Rose calme, mais grave. Moore les prit dans le vestibule pour les apaiser, les caresser et les embrasser. Il savait qu'il n'était pas dans la nature de leur mère de supporter la vue des caresses

qui n'étaient point pour elle. Elle eût été contrariée de le voir même caresser un petit chat en sa présence.

Les garçons étaient autour de la voiture lorsque Moore y monta; mais pour eux il n'eut point d'adieux. Il dit seulement à M. Yorke :

« Vous voilà heureusement débarrassé de moi. Ce coup de fusil a été malheureux pour vous, Yorke; il a changé Briarmains en un hôpital. Venez me voir bientôt au cottage. »

Il releva la glace; la voiture roula en avant. Au bout d'une demi-heure, il descendait au guichet de son jardin. Après avoir payé le conducteur et renvoyé la voiture, il s'appuya un instant sur ce guichet, à la fois pour se reposer et réfléchir.

« Il y a six mois, je sortis par cette porte, dit-il, fier, irrité, découragé; je reviens plus triste et plus sage; assez faible, mais non brisé. Un autre monde s'est fait pour moi, un monde froid et gris, calme cependant, et dans lequel, si je n'ai que peu d'espérance, je n'ai du moins pas de craintes. Toutes mes serviles terreurs d'embarras futurs m'ont abandonné : que le pire arrive, et je puis travailler, comme Joe Scott, pour gagner honorablement ma vie; dans un tel sort je vois de la peine, mais point de dégradation. Autrefois, à mes yeux, la ruine pécuniaire équivalait au déshonneur. Il n'en est pas de même aujourd'hui : je connais la différence. La ruine est un mal, mais un mal auquel je suis préparé; je sais le jour où elle viendra, j'ai calculé. Je puis encore la retarder de six mois, pas une heure de plus. Si pendant ce temps les choses changent, ce qui n'est pas probable; si les liens qui garrottent notre commerce, et qui semblent en ce moment indissolubles, venaient à se relâcher (de toutes choses la moins probable), je pourrais être victorieux dans cette longue lutte; je pourrais, grand Dieu! que ne pourrais-je pas?... Mais cette pensée est de la folie : voyons les choses d'un œil sain. La ruine abattra sa hache sur les racines de ma fortune. J'en saisirai un rameau, je traverserai la mer et irai le planter dans les forêts de l'Amérique. Louis viendra avec moi. Ne viendra-t-il que Louis? Je ne puis le dire; je n'ai pas le droit de le demander. »

Il entra dans la maison.

C'était le soir; le crépuscule n'avait pas encore fait place à nuit : un crépuscule sans étoiles et sans lune; car, bien qu'il fît une gelée sèche, le ciel portait un masque de nuages conge-

lés et denses. L'écluse du moulin était aussi gelée : Hollow était fort tranquille; à l'intérieur, il faisait déjà nuit. Sarah avait allumé un bon feu dans le parloir, elle préparait le thé dans la cuisine.

« Hortense, dit Moore, pendant que sœur s'empressait de le débarrasser de son manteau, je suis heureux de rentrer à la maison. »

Hortense ne sentit point la singulière nouveauté de cette expression de son frère, qui n'avait jamais appelé le cottage sa maison, et auquel ses étroites limites avaient toujours paru plutôt restrictives que protectrices : cependant tout ce qui contribuait au bonheur de son frère lui faisait plaisir, et elle s'exprima en conséquence.

Il s'assit, mais se releva bientôt : il alla à la fenêtre, puis il revint auprès du feu.

« Hortense !

— Mon frère?

— Ce petit parloir paraît très-propre et très-agréable; il est plus brillant que d'habitude.

— C'est vrai, mon frère : j'ai fait nettoyer scrupuleusement toute la maison pendant votre absence.

— Ma sœur, je pense que, le premier jour de ma rentrée à la maison, nous devrions avoir un ami ou deux pour prendre le thé, ne fût-ce que pour leur faire voir combien vous avez rendu gai et propre ce petit endroit.

— Vous avez raison, mon frère; s'il n'était pas si tard, je pourrais envoyer chercher miss Mann.

— Oui; mais il est réellement trop tard pour déranger cette bonne lady, et la soirée est beaucoup trop froide pour qu'elle sorte.

— Comme vous êtes pensif, Gérard! Nous devons remettre cela à un autre jour.

— J'ai besoin de quelqu'un aujourd'hui, chère sœur : quelque paisible convive, qui ne nous fatigue ni l'un ni l'autre.

— Miss Ainley ?

— Une excellente personne, dit-on ; mais elle demeure un peu trop loin. Dites à Harry Scott d'aller à la rectorerie, porter de votre part à Caroline Helstone une invitation de venir passer la soirée avec vous.

— Ne serait-il pas mieux de remettre cela à demain, cher frère?

— J'aimerais qu'elle vît le cottage tel qu'il est maintenant; sa brillante et parfaite propreté vous fait tant d'honneur!

— Cela pourrait lui servir d'exemple.

— Cela peut et doit lui en servir. Il faut qu'elle vienne. »

Il alla à la cuisine.

« Sarah, retardez le thé d'une heure, » dit-il. Puis il la chargea de dépêcher Harry à la rectorerie, lui donnant une note écrite à la hâte par lui-même, et adressée à miss Helstone.

A peine Sarah avait-elle eu le temps de s'impatienter dans la crainte que son thé préparé ne valût rien, que le messager revint, et avec lui le convive invité.

Elle entra par la cuisine, monta tranquillement l'escalier de Sarah pour ôter son chapeau et ses fourrures, et redescendit aussi tranquillement, avec ses belles boucles délicatement lissées, son gracieux vêtement de mérinos, son joli col, et son gai petit sac à ouvrage à la main. Elle s'arrêta pour échanger quelques mots bienveillants avec Sarah, pour regarder le nouveau petit chat qui se chauffait devant le foyer, et pour parler au canari que la soudaine flamme du feu avait éveillé sur son perchoir; puis elle entra dans le parloir.

L'aimable salut, l'amical accueil, furent échangés avec la tranquillité qui convient à la rencontre entre cousins; une sensation de plaisir, subtile et calme comme un parfum, se répandit dans la chambre; la lampe qui venait d'être allumée brillait d'une vive clarté. Sarah apporta le thé.

« Je suis heureux d'être revenu à la maison, » répéta Moore.

Ils se réunirent autour de la table; Hortense fit principalement les frais de la conversation. Elle congratula Caroline sur l'évidente amélioration de sa santé; elle fit la remarque que les couleurs et la rondeur de ses joues revenaient. C'était vrai. Il y avait un changement visible en miss Helstone; tout chez elle semblait élastique; l'abattement, la crainte, l'air désespéré, avaient disparu. Elle n'était plus accablée, triste, languissante; elle ressemblait à quelqu'un qui a goûté au cordial de la paix du cœur, et s'est élevé sur les ailes de l'espérance.

Après le thé, Hortense monta au premier étage; elle n'avait pas fouillé ses tiroirs depuis un mois, et l'envie d'exécuter cette opération était devenue irrésistible. Pendant son absence, la parole passa à Caroline. L'agréable facilité et l'élégance de

son langage donnèrent un nouveau charme à des sujets familiers : une nouvelle musique dans cette voix toujours douce surprit et captiva son auditeur. Des ombres et des éclairs d'expression inaccoutumés donnaient à sa jeune physionomie un caractère élevé et plein d'animation.

« Caroline, vous avez l'air d'une personne qui aurait entendu de bons présages, dit Moore après l'avoir avidement regardée pendant quelques minutes.

— Est-ce vrai ?

— Je vous ai envoyé chercher ce soir pour me réjouir; mais vous me réjouissez plus que je ne l'avais pensé.

— Je suis heureuse de cela. Est-ce que réellement je vous réjouis ?

— Vous êtes étincelante; vos mouvements sont pleins de légèreté ; votre voix est harmonieuse.

— Il est agréable de se retrouver ici.

— Il est agréable vraiment : je l'éprouve comme vous. Il est agréable aussi de voir la santé sur vos joues et l'espérance dans vos yeux, Cary : mais quelle est cette espérance, et quelle est la source de cette joie qui brille sur votre visage ?

— D'abord, une première chose : je suis heureuse en maman. Je l'aime tant, et elle m'aime. Elle m'a soigné longtemps et tendrement; maintenant que ses soins m'ont guérie, je puis m'occuper d'elle, et je suis sa femme de chambre aussi bien que son enfant. Je l'aime et vous ririez si vous saviez le plaisir que j'ai à lui faire des robes et à coudre pour elle. Elle paraît si gentille maintenant, Robert ! je ne veux plus qu'elle se mette à la vieille mode. Et puis elle est charmante dans la conversation : pleine de sagesse, mûre de jugement, riche d'instruction, les trésors que ses facultés ont péniblement amassés sont inépuisables. Chaque jour que je passe avec elle, je l'estime davantage et je la chéris plus tendrement.

— Cette façon dont vous parlez de votre maman, Cary, suffirait pour rendre quelqu'un jaloux de la vieille lady.

— Elle n'est pas vieille, Robert.

— De la jeune lady, alors.

— Elle ne prétend pas être jeune.

— Eh bien, de la matrone; mais vous avez dit que l'affection de maman était *une* chose qui vous rendait heureuse; voyons maintenant l'autre chose.

— Je suis heureuse de vous voir guéri.

— Puis encore?

— Je suis heureuse que nous soyons amis.

— Vous et moi?

— Oui, une fois j'ai pensé que nous ne le serions jamais.

— Cary, je veux vous dire quelque jour une chose qui n'est pas à mon avantage, et conséquemment ne vous fera pas plaisir.

— Ah! ne la dites pas! je ne pourrais supporter d'être obligée de penser mal de vous.

— Et moi je ne puis supporter que vous pensiez de moi mieux que je ne le mérite.

— Bien; mais je sais à moitié votre « chose; » et vraiment, je crois que je la sais tout entière.

— Vous ne la savez pas.

— Je crois la savoir.

— Quelle personne concerne-t-elle avec moi? »

Elle rougit, elle hésita, elle garda le silence.

« Parlez, Cary! qui concerne-t-elle? »

Elle essaya de prononcer un nom, elle ne le put.

« Dites-le-moi : il n'y a ici que nous deux; soyez franche.

— Mais si j'ai mal deviné!

— Je pardonnerai; dites-le-moi à voix basse, Cary. »

Il inclina son oreille près de ses lèvres; cependant elle ne voulut ou ne put parler. Voyant que Moore attendait et était résolu d'entendre quelque chose, elle dit enfin :

« Miss Keeldar a passé un jour à la rectorerie. La soirée étant devenue très-mauvaise, nous lui avons persuadé de rester toute la nuit.

— Et vous et elle avez frisé vos cheveux ensemble?

— Comment savez-vous cela?

— Et alors vous avez causé; et elle vous a dit....

— Ce n'est pas dans le temps où nous frisions nos cheveux, ainsi, vous n'êtes pas aussi clairvoyant que vous le pensez; et, en outre, elle ne me l'a pas dit.

— Vous avez ensuite couché ensemble?

— Nous avons occupé la même chambre et le même lit. Nous n'avons pas dormi beaucoup; nous avons causé toute la nuit.

— J'en jurerais; et alors elle vous a dit la chose.... Tant pis! J'aurais préféré que vous l'eussiez apprise de moi.

— Vous êtes tout à fait dans l'erreur : elle ne m'a pas dit ce

que vous soupçonnez. Ce n'est pas une personne à proclamer de telles choses ; mais cependant j'ai inféré quelque chose de ses paroles : j'en ai recueilli davantage par la rumeur publique, et mon instinct a fait le reste.

— Mais si elle ne vous a pas dit que je désirais l'épouser pour l'amour de sa fortune, et qu'elle m'a refusé avec indignation et mépris (vous n'avez pas besoin de tressaillir et de rougir, ni de piquer ainsi vos doigts tremblants avec votre aiguille : c'est la vérité toute nue, qu'elle vous plaise ou non), si telle n'a pas été le sujet de ses augustes confidences, sur quel point ont-elles roulé? Vous dites que vous avez causé toute la nuit : sur quoi ?

— Sur des choses que nous n'avions jamais discutées complétement auparavant, quoique nous fussions amis. Mais vous n'attendez pas que je vous dise cela ?

— Oui, oui, Cary, vous me le direz ; vous avez dit que nous étions amis, et les amis doivent toujours se confier leurs secrets.

— Mais vous êtes sûr que vous ne le répéterez pas ?

— Bien sûr !

— Pas même à Louis ?

— Pas même à Louis ! Qu'a à faire Louis avec des secrets de jeune lady ?

— Robert, Shirley est une curieuse, une magnanime créature.

— J'ose le dire. Je m'imagine qu'il y a en elle quelque chose de singulier et de grand.

— Je l'ai trouvée circonspecte à laisser voir ses sentiments ; mais comme ils font irruption comme un fleuve et passent devant vous pleins et puissants, presque à son insu, vous la regardez, vous vous étonnez, vous l'admirez, vous l'aimez.

— Vous avez vu ce spectacle ?

— Oui, dans l'obscurité de la nuit, lorsque toute la maison faisait silence, que le scintillement des étoiles et le froid reflet de la neige brillaient faiblement dans notre chambre ; c'est alors que j'ai vu le cœur de Shirley.

— Le fond de son cœur ? Pensez-vous qu'elle vous ait montré cela ?

— Le fond de son cœur.

— Et comment était-il ?

— Comme un tabernacle, car il était saint ; comme la neige, car il était pur ; comme une flamme, car il était ardent ; comme la mort, car il était fort.

— Peut-elle aimer? dites-moi cela.

— Que pensez-vous?

— Elle n'a aimé aucun de ceux qui l'ont aimée encore.

— Qui sont ceux qui l'ont aimée? »

Moore cita une liste de gentlemen, finissant par sir Philippe Nunnely.

« Elle n'a aimé aucun de ceux-là.

— Cependant quelques-uns étaient dignes de l'amour d'une femme?

— De certaines femmes, mais non de Shirley.

— Est-elle meilleure que celles de son sexe?

— Elle est particulière, et plus dangereuse à prendre pour femme témérairement.

— Je m'imagine cela.

— Elle parla de vous...

— Oh! vraiment! Je croyais que vous aviez nié cela?

— Elle n'en parla pas de la façon que vous vous imaginez; mais je lui demandai et je lui fis dire ce qu'elle pensait de vous, ou plutôt ce qu'elle éprouvait pour vous. J'avais besoin de le savoir. J'avais longtemps désiré le savoir.

— Et moi aussi; mais j'écoute : elle me méprise, sans doute.

— Elle a presque de vous l'idée la plus haute qu'une femme puisse avoir d'un homme. Vous savez qu'elle est éloquente : il me semble encore entendre le langage bouillant avec lequel elle exprimait son opinion.

— Mais quels sont ses sentiments?

— Jusqu'à ce que vous l'eussiez offensée (elle m'a dit que vous l'aviez offensée, sans me dire comment) elle avait pour vous les sentiments d'une sœur pour un frère qu'elle aime et dont elle est fière.

— Je ne l'offenserai plus, Cary, car l'offense a rebondi sur moi de façon à me faire chanceler longtemps; mais cette comparaison de frère et de sœur est un non-sens : elle est trop riche et trop fière pour avoir envers moi des sentiments fraternels.

— Vous ne la connaissez pas, Robert; et même je pense *maintenant* (j'avais d'autres idées autrefois) que vous ne pouvez la connaître : vous et elle n'êtes pas organisés pour vous comprendre entièrement l'un l'autre.

— C'est possible. Je l'estime; je l'admire; et cependant mes

impressions sur elle sont dures, peu charitables peut être. Je crois, par exemple, qu'elle est incapable d'amour....

— Shirley incapable d'amour !

— Qu'elle ne se mariera jamais : je me la figure jalouse de compromettre sa fierté, de quitter son pouvoir, de partager sa fortune.

— Shirley a blessé votre amour-propre.

— Elle l'a blessé, quoique je n'eusse aucune émotion de tendresse, aucune étincelle de passion pour elle.

— Alors, Robert, c'était très-mal à vous de chercher à l'épouser.

— Et très-vil, mon petit pasteur, ma petite prêtresse. Je n'ai jamais dans ma vie désiré embrasser miss Keeldar ; quoiqu'elle ait de belles lèvres, écarlates et rouges comme des cerises mûres : ou si je l'ai désiré, c'était le seul désir des yeux.

— Je doute que vous disiez vrai : les raisins.... ou les cerises, sont aigres s'ils sont placés trop haut.

— Elle a une jolie figure, de beaux cheveux : je reconnais tous ces charmes, mais ils ne me touchent pas, ou ils me touchent seulement d'une façon qu'elle dédaignerait. Je crois que si j'ai été véritablement tenté, c'est par la seule dorure de l'amorce. Caroline, quel noble personnage que votre Robert, grand, bon, désintéressé, et si pur !

— Mais non parfait ; il a une fois commis une sottise, mais n'en parlons plus.

— Et n'y pensons plus, Cary ! Est-ce que nous ne le méprisons pas dans notre cœur tendre, mais juste, compatissant, mais droit ?

— Jamais ! Nous rappelant que nous serons jugés comme nous aurons jugé les autres, nous n'aurons pas de mépris, seulement de l'affection.

— Ce qui ne suffira pas, je vous avertis de cela. Autre chose que l'affection, quelque chose de plus fort, de plus doux, de plus chaud, vous sera demandé un jour : le pourrez-vous donner ? »

Caroline était émue, fort émue.

« Calmez-vous, Lina, dit doucement Moore. Je n'ai aucune intention, parce que je n'ai aucun droit, de troubler votre esprit maintenant ni de quelque temps encore. N'ayez donc pas l'air de vouloir me quitter : nous ne ferons plus de ces allusions qui

agitent; nous allons reprendre notre causerie. Ne tremblez pas; regardez-moi en plein visage : voyez quel pauvre, pâle et triste fantôme je suis, plus pitoyable que formidable. »

Elle regarda timidement.

« Tout pâle que vous soyez, il y a encore en vous quelque chose de formidable, dit-elle en baissant ses yeux sous ceux do Moore.

— Pour en revenir à Shirley, continua Moore, croyez-vous probable qu'elle se décide jamais à se marier ?

— Elle aime.

— Platoniquement, théoriquement.... balivernes!

— Elle aime sincèrement.

— Vous a-t-elle dit cela ?

— Je ne puis affirmer qu'elle me l'ait dit : nulle confession semblable n'a passé sur ses lèvres.

— J'en suis persuadé.

— Mais le sentiment se fait jour malgré elle, et je l'ai vu. Elle a parlé d'un homme de façon à ce que l'on ne pût se méprendre. Sa voix seule était un témoignage suffisant. Lui ayant arraché son opinion sur votre caractère, je lui demandai une seconde opinion touchant.... une autre personne sur laquelle j'avais mes conjectures, bien que ce fussent les plus embarrassées et les plus confuses conjectures du monde. Je voulais la faire parler : je la secouai, je la grondai, je lui pinçai les doigts lorsqu'elle essaya de me dérouter avec ses étranges et provocantes railleries, et enfin le secret sortit. Sa voix, à peine plus élevée qu'un murmure, et cependant d'une si douce véhémence de ton, suffisait, je le répète. Il n'y eut aucune confession, aucune confidence sur la matière; elle ne pourrait condescendre à ces choses-là. Mais je suis sûre que le bonheur de cet homme lui est aussi cher que sa propre vie.

— Qui est-il ?

— Je lui dis ce que j'avais deviné; elle ne nia pas, elle n'avoua pas; mais elle me regarda : je vis ses yeux à la lueur que jetait la neige. C'était assez. Je triomphais sur elle sans pitié.

— Quel droit aviez-vous de triompher? Voulez-vous dire que vous êtes....

— Peu importe ce que je suis. Shirley est une esclave. La lionne a trouvé son dompteur. Elle peut être la maîtresse de tout ce qui l'entoure, elle n'est plus sa propre maîtresse.

— Ainsi, vous avez triomphé en reconnaissant une compagne d'esclavage dans cette femme si belle, si impériale ?

— J'ai triomphé, Robert, vous dites vrai, si belle, si impériale.

— Vous le confessez, une compagne d'esclavage?

— Je ne confesse rien ; mais je dis que la hautaine Shirley n'est pas plus libre que ne l'était Agar.

— Et qui, je vous prie, est l'Abraham, l'héroïque patriarche qui a accompli une telle conquête?

— Vous parlez dédaigneusement, cyniquement et avec aigreur ; mais je veux vous faire changer de ton avant que je n'aie fini avec vous.

— Nous verrons cela : peut-elle épouser ce Cupidon?

— Un Cupidon ! Il ressemble à peu près autant à Cupidon que vous à un Cyclope.

— Peut-elle l'épouser?

— Vous le verrez.

— Je voudrais savoir son nom, Cary.

— Devinez-le.

— Est-ce quelqu'un du voisinage?

— Oui, de la paroisse de Briarfield.

— Alors, c'est quelqu'un indigne d'elle. Je ne connais personne dans Briarfield qui soit son égal.

— Devinez.

— Impossible. Je pense qu'elle est frappée do vertige, et qu'après tout elle se plongera dans quelque absurdité. »

Caroline sourit.

« Approuvez-vous le choix? demanda Moore.

— Entièrement, *tout à fait.*

— Alors, je donne ma langue aux chiens ; car la tête qui possède ces flots luxuriants de boucles brunes est une excellente petite machine pensante, très-régulière dans ses fonctions. Elle peut se vanter d'un jugement correct et ferme, qu'elle a hérité de « maman, » je suppose.

— Et j'ai approuvé tout à fait, et maman a été charmée.

— Maman charmée! mistress Pryor! Cela ne peut être romanesque alors?

— C'est romanesque, mais c'est convenable aussi.

— Dites-moi ce secret, Cary ; par pitié, dites-le moi. Je suis trop faible pour endurer ce supplice de Tantale.

— Vous l'endurerez ; il ne vous fera pas de mal ; vous n'êtes pas si faible que vous le prétendez.

— J'ai eu ce soir deux fois la pensée de tomber à vos genoux....

— Vous avez eu raison de n'en rien faire. Je ne vous relèverais pas.

— Et de vous adorer. Ma mère était catholique romaine; vous ressemblez à ses plus douces images de la Vierge. Je crois que j'embrasserai sa croyance pour m'agenouiller devant vous et vous adorer.

— Robert, Robert, restez tranquille ; ne soyez pas absurde. Je vais aller auprès d'Hortense, si vous commettez des extravagances.

— Vous m'avez pris ma raison ; il ne me vient plus maintenant à l'esprit que les litanies de la sainte Vierge. « Rose céleste, Reine des anges ! »

— « Tour d'ivoire, Maison d'or ; » n'est-ce pas cela? allons, restez tranquillement assis et cherchez à deviner votre énigme.

— Mais, « maman charmée, » voilà ce qui est le plus embarrassant.

— Je vais vous citer les paroles que dit ma mère en apprenant le secret : « Soyez-en sûre, ma chère, un tel choix fera le bonheur de la vieille miss Keeldar. »

— Je vais deviner une fois, mais pas davantage. C'est le vieux Helstone. Elle va devenir votre tante.

— Je le dirai à mon oncle ! Je le dirai à Shirley ! s'écria Caroline en riant joyeusement. Devinez encore, Robert ; vos erreurs sont charmantes.

— C'est le curé Hall.

— Non vraiment ; celui-là est le mien, s'il vous plaît.

— Le vôtre ! oui, l'entière génération des femmes de Briarfield semblent avoir fait leur idole de ce prêtre : je me demande pourquoi : il est chauve et myope.

— Fanny viendra me chercher avant que vous n'ayez trouvé le mot de l'énigme, si vous ne vous hâtez.

— Je ne devine plus, je suis fatigué ; et puis je m'en inquiète peu. Que mis Keeldar épouse le Grand-Turc si elle veut, cela m'est égal.

— Faut-il vous le dire à voix basse ?

— Oui, et vivement ; Voici Hortense. Approchez, plus près, ma petite Lina ; j'aime mieux les murmures que les paroles. »

Elle murmura un mot. Robert fit un bond, ses yeux lancèrent un éclair, et il partit d'un bref éclat de rire. Miss Moore

entra, et Sarah derrière elle vint annoncer que Fanny était venue. L'heure de la causerie était passée.

Robert trouva un moment pour échanger quelques phrases à voix basse ; il attendait au pied de l'escalier, lorsque Caroline descendit après être allée mettre son châle.

« Dois-je maintenant appeler Shirley une noble créature ?

— Si vous voulez dire la vérité, certainement.

— Dois-je lui pardonner ?

— Lui pardonner ? méchant Robert ! Qui avait tort, d'elle ou de vous ?

— Dois-je l'aimer franchement, Cary ? »

Caroline lui lança un regard perçant et fit vers lui un mouvement dans lequel il y avait de la tendresse et de la pétulance.

« Seulement dites le mot, et je m'efforcerai de vous obéir.

— Vous ne devez pas l'aimer d'amour : la simple idée en est coupable.

— Mais cependant elle est belle, particulièrement belle ; sa beauté est de celles qui gagnent à être vues souvent. La première fois que vous l'avez vue, vous ne l'avez trouvée que gracieuse ; au bout d'un an de connaissance, vous la trouvez très-belle.

— Ce n'est pas vous qui devez dire ces choses-là. Maintenant, Robert, soyez bon.

— Oh ! Cary, je n'ai pas d'amour à donner ; la déesse de la Beauté voudrait me courtiser que je ne pourrais répondre à ses avances : le cœur qui bat dans cette poitrine n'est pas à moi.

— Tant mieux ; vous n'en êtes que plus en sûreté. Bonsoir.

— Pourquoi voulez-vous toujours partir, Lina, au moment où j'ai le plus besoin que vous restiez ?

— Parce que vous désirez plus vivement garder lorsque vous êtes plus certain de perdre.

— Écoutez ; un mot encore. Prenez soin de votre propre cœur, m'entendez-vous ?

— Il ne court aucun danger.

— Je ne suis pas convaincu de cela ; ce platonique curé, par exemple.

— Qui ? Malone ?

— Cyrille Hall : plus d'un tourment de jalousie m'est venu de ce côté.

— Quant à vous, vous avez fait le galant avec miss Mann : elle m'a montré l'autre jour une plante que vous lui avez donnée. Fanny, je suis prête. »

CHAPITRE XI.

Écrit dans la salle d'étude.

Les doutes de Louis Moore touchant l'évacuation immédiate de Fieldhead par M. Sympson étaient parfaitement fondés. Le lendemain même de la grande querelle à propos de sir Philippe Nunnely, une sorte de réconciliation eut lieu entre l'oncle et la nièce : Shirley, qui n'avait jamais pu être ou même paraître inhospitalière (excepté une seule fois envers M. Donne), pria toute la famille de rester encore quelque temps ; elle y mit tant d'insistance, qu'il était évident qu'elle agissait pour quelque raison. Elle fut prise au mot ; et vraiment, l'oncle ne pouvait se décider à la laisser sans surveillance, en pleine liberté d'épouser Robert Moore le jour où ce gentleman serait en état de renouveler ses prétentions à sa main, jour que M. Sympson désirait pieusement ne voir jamais venir. La famille entière resta.

Dans son premier accès de rage contre la maison Moore, M. Sympson s'était conduit de telle sorte envers Louis, que ce gentleman, patient pour le labeur et la souffrance, mais qui ne pouvait supporter l'insolence grossière, avait aussitôt résigné son poste, et n'avait voulu consentir à le reprendre que jusqu'au moment où la famille quitterait le Yorkshire. Les instances de mistress Sympson et l'attachement qu'il avait pour son élève contribuèrent sans doute à cette concession ; mais il avait un autre motif plus fort que ceux-là : probablement il eût trouvé très-dur de quitter Fieldhead.

Les choses allèrent assez bien pendant quelque temps : la santé de miss Keeldar était rétablie ; sa gaieté avait repris son cours : Moore avait trouvé le moyen de la débarrasser de toutes ses appréhensions ; et vraiment, depuis l'instant où elle lui avait donné sa confiance, toutes ses terreurs semblaient avoir pris des ailes : son cœur devint aussi joyeux, son caractère

aussi insouciant que ceux d'un petit enfant qui, ne songeant ni à la vie ni à la mort, laisse à ses parents toute la responsabilité de son existence. Moore et William Parrén, par l'intermédiaire duquel il avait pris ses informations sur l'état de Phœbé, s'accordèrent à affirmer que la chienne n'avait point la rage : c'étaient seulement les mauvais traitements qui lui avaient fait fuir la maison ; car il fut prouvé que son maître avait l'habitude de la corriger violemment. Leur assertion était ou n'était pas vraie : le groom et le piqueur affirmaient le contraire, disant que, si ce n'était là un cas d'hydrophobie, cette maladie n'existait pas. Mais Moore prêta à ces dires une oreille incrédule ; il ne rapporta à Shirley que ce qui était rassurant. Elle le crut et, à tort ou à raison, il est certain que dans ce cas la morsure fut innocente.

Novembre passa, décembre vint. Les Sympson allaient réellement partir : il était nécessaire qu'ils fussent chez eux à Noël ; leurs bagages étaient préparés, et ils allaient prendre congé dans quelques jours. Un soir d'hiver, pendant la dernière semaine de leur séjour, Louis Moore reprit encore une fois son petit livre et s'entretint avec lui de la manière suivante :

Elle est plus aimable que jamais. Depuis que ce petit nuage a été dissipé, toute consomption temporaire, toute langueur ont disparu. C'était merveilleux de voir avec quelle rapidité elle reprenait son élasticité et refleurissait sous la magique énergie de la jeunesse.

Après déjeuner hier matin, lorsque je l'eus vue, écoutée, et, si je puis parler ainsi, sentie dans chaque atome sensitif de mon être, je passai de sa brillante présence dans la froide salle d'étude. Je pris un petit volume doré sur tranche qui se trouva être un choix de poésies. J'en lus un poëme ou deux : le charme était-il en moi ou dans les vers ? je ne sais ; mais mon cœur se remplit d'une douce chaleur, mon pouls battait plus fort. Je brûlais, malgré l'air glacé. Moi aussi je suis encore jeune ; quoiqu'elle ne m'ait jamais considéré comme un jeune homme, je n'ai que trente ans. Il y a des moments où, par aucune autre raison que ma propre jeunesse, la vie se montre à moi sous de douces couleurs.

Il était temps d'aller à la salle d'étude; j'y allai. Cette chambre est fort gaie le matin ; le soleil brille alors à travers la fenêtre basse ; les livres sont en ordre : il n'y a pas de papiers épars de côté et d'autre : le feu est clair et propre ; aucun charbon tombé ; aucune accumulation de cendres. Je trouvai là Henry, et il avait amené avec lui miss Keeldar ; ils étaient l'un auprès de l'autre.

J'ai dit qu'elle était plus aimable que jamais ; c'est vrai. Une belle couleur rose, peu foncée, mais délicate, anime ses joues; son œil, toujours profond, clair et expressif, a un langage que je ne puis rendre : c'est un langage que l'on ne peut entendre, mais que l'on voit, à l'aide duquel les anges doivent avoir communiqué entre eux lorsque « le silence régnait dans le ciel. » Ses cheveux ont toujours été sombres comme la nuit, fins comme la soie ; son cou a toujours été beau, flexible et uni ; mais tous deux ont maintenant un nouveau charme : ses tresses sont moelleuses comme l'ombre; les épaules sur lesquelles elles tombent ont une grâce divine. Autrefois je *voyais* sa beauté ; maintenant je la *sens*.

Henry répétait sa leçon à elle avant de me l'apporter; une de ses mains était occupée avec le livre ; il tenait l'autre : ce garçon obtient plus que sa part de privilége. Il ose caresser et reçoit les caresses. Quelle indulgence, quelle compassion elle montre pour lui ! beaucoup trop ! Si cela continuait, Henry, dans quelques années, quand son âme serait formée, l'offrirait sur son autel comme j'ai offert la mienne.

Je vis ses paupières s'agiter lorsque j'entrai, mais elle n'a pas levé les yeux. A présent, elle me donne rarement un regard. Elle semble devenir silencieuse aussi ; elle me parle rarement, et, lorsque je suis présent, elle parle peu aux autres. Dans mes sombres moments, j'attribue ce changement à l'indifférence, à l'aversion : à quoi ne l'attribué-je pas? dans mes rares éclairs de joie, je lui donne une autre signification. Je me dis : « Si j'étais son égal, je pourrais trouver dans cette froideur de la réserve, et dans cette réserve.... de l'amour. » Dans ma situation, oserais-je chercher en elle ce sentiment? et qu'en pourrais-je faire si je l'y trouvais?

Hier matin, j'osai enfin avoir une heure d'entretien avec elle. Je ne me contentai pas de désirer, je *voulus* une entrevue. J'osai ordonner à la solitude de nous protéger ; avec beaucoup de décision je montrai la porte à Henry ; sans hésitation je

lui dis : « Allez où vous voudrez, mon garçon ; mais, jusqu'à ce que je vous appelle, ne revenez pas ici. »

Henry, je pus le voir, n'était pas content de son renvoi : ce garçon est jeune, mais c'est un penseur. Son œil méditatif brille sur moi quelquefois d'une manière étrange : il sent à moitié ce qui m'attache à Shirley ; il devine qu'il y a un délice plus grand dans la réserve avec laquelle je suis traité, que dans toutes les caresses qu'on lui donne. Ce jeune lionceau boiteux rugirait contre moi de temps à autre, parce j'ai dompté sa lionne et m'en suis constitué le gardien, si l'habitude de la discipline et l'instinct de l'affection ne le retenaient. Allez, Henry ; il faut que vous appreniez à prendre votre part du fiel de la vie qu'a goûté toute la race d'Adam qui vous a précédé et qui vous suivra : votre destinée ne peut être une exception au lot commun. Rendez grâce à Dieu que votre amour soit dédaigné maintenant, avant qu'il ait aucune affinité avec la passion : une heure d'agitation, un accès d'envie, suffisent pour exprimer ce que vous sentez. La jalousie brûlante comme le soleil sous la ligne, la rage destructive comme l'orage du tropique, le climat de vos sensations les ignore encore.

Je m'assis à mon bureau à ma manière habituelle. C'est un don précieux que ce pouvoir que j'ai de couvrir toute ébullition intérieure avec le calme de ma physionomie. Nul, en voyant mon visage impassible, ne peut soupçonner le tourbillon qui tournoie dans mon cœur, engouffre ma pensée, détruit ma prudence. Il est agréable de pouvoir marcher ainsi dans la vie, calme et fort, sans effrayer par aucun mouvement excentrique. Ce n'était point mon intention de lui prononcer un mot d'amour, ou de lui révéler une lueur du feu qui me dévore. Je n'ai jamais été présomptueux ; je ne le serai jamais. Plutôt que de paraître égoïste et intéressé, je me déciderais résolûment à me ceindre les reins, à m'éloigner d'elle pour aller de l'autre côté du globe chercher une nouvelle vie, froide et stérile comme le roc que lave sans cesse l'onde salée. Mon dessein ce matin était de l'observer de près, de lire une ligne dans la page de son cœur ; avant de la quitter, j'étais déterminé à connaître ce que je quittais.

J'avais quelques plumes à tailler : beaucoup d'hommes auraient senti leur main trembler, si leur cœur eût été agité comme le mien. Ma main ne trembla pas et ma voix fut ferme.

« Dans une semaine à dater de ce jour, vous serez seule à Fieldhead, miss Keeldar.

— Oui, je crois que l'intention do mon oncle est bien arrêtée maintenant.

— Il vous quitte mécontent.

— Il n'est pas content de moi.

— Il s'en va comme il est venu, son voyage a été inutile : c'est mortifiant.

— J'espère que l'insuccès de ses plans lui ôtera toute inclination d'en concevoir de nouveaux.

— A sa manière, M. Sympson cherchait honnêtement votre bien. Tout ce qu'il a voulu faire était, dans sa pensée, à votre plus grand avantage.

— Vous êtes généreux de prendre ainsi la défense d'un homme qui s'est permis de vous traiter avec tant d'insolence.

— Je ne suis jamais blessé et ne garde point rancune de ce que me dit un homme qui se prévaut de son caractère et de sa position ; et M. Sympson était parfaitement dans ce cas lorsqu'il se permit cette vulgaire et insolente sortie contre moi, après avoir été malmené par vous.

— Vous cessez maintenant d'être le précepteur d'Henry?

— Je vais me séparer d'Henry pour un temps (si lui et moi nous vivons, nous nous reverrons un jour, car nous nous aimons l'un l'autre), et quitter pour jamais le sein de la famille Sympson. Heureusement ce changement ne me laisse pas dans l'embarras : il ne fait que hâter l'exécution de desseins depuis longtemps formés.

— Aucun événement ne peut vous prendre au dépourvu ; avec votre calme imperturbable, j'étais sûre que vous seriez préparé pour une soudaine mutation. Je pense toujours que vous êtes dans le monde comme un vigilant et attentif archer dans un bois ; votre carquois contient plus d'une flèche, et votre arc a une corde de rechange. Votre frère est aussi comme vous. Tous deux vous seriez capables de vous aventurer, chasseurs sans patrie, au milieu des vastes solitudes de l'Ouest. Rien no vous y manquerait. L'arbre abattu vous fournirait une hutte, la forêt défrichée vous céderait un champ, lo buffle, sentant la puissance de votre carabine, viendrait les cornes et la bosse basses se prosterner à vos pieds et vous rendre hommage.

— Et quelque tribu indienne de Pieds-Noirs ou de Têtes-Plates nous fournirait peut-être une compagne.

— Non (*avec hésitation*) : je ne le pense pas. Le sauvage est sordide; je pense, c'est-à-dire j'*espère* que ni l'un ni l'autre ne voudriez partager votre cœur avec une femme à laquelle vous ne pourriez donner ce cœur tout entier.

— Qu'est-ce qui vous a suggéré l'idée des solitudes sauvages de l'Ouest, miss Keeldar ? avez-vous été avec moi en esprit lorsque je ne vous voyais pas? êtes-vous entrée dans mes rêves et avez-vous assisté au travail de mon cerveau élaborant mes projets d'avenir ? »

Elle avait divisé un morceau de papier à allumer les bougies en divers fragments : elle les jeta un à un dans le feu, et les regarda brûler d'un air pensif. Elle ne parla point.

« Comment avez-vous appris ce que vous semblez connaître sur mes intentions?

— Je n'en connais rien : je les découvre seulement à présent : j'ai parlé au hasard.

— Votre hasard ressemble à de la divination. Je ne serai plus jamais précepteur ; après Henry et vous-même, je n'aurai plus d'élèves. Je ne m'assoirai plus habituellement à la table d'un autre homme et ne formerai jamais un accessoire de famille. Je suis maintenant un homme de trente ans; depuis l'âge de dix ans je n'ai jamais été libre. J'ai une telle soif de liberté, un si violent désir de la connaître et de la gagner, mes aspirations vers elle sont si passionnées, que pour la posséder je ne refuserai pas de traverser l'Atlantique : je la suivrai dans la profondeur des forêts vierges. Mais je n'accepterai jamais une fille sauvage pour esclave ; elle ne pourrait être ma femme. Je ne connais aucune femme blanche que j'aime qui veuille m'accompagner; mais je suis sûr que la liberté m'attendra, assise sous un pin. Quand je l'appellerai, elle viendra dans ma cabane et se jettera dans mes bras. »

Elle ne pouvait m'entendre parler ainsi sans s'émouvoir, et elle était émue. J'avais l'intention de l'émouvoir, j'avais réussi. Elle ne put me répondre, elle ne pouvait même me regarder : j'aurais été fâché qu'elle pût faire l'un ou l'autre. Ses joues brillaient comme une fleur rose à travers les pétales de laquelle resplendit un rayon de soleil. Sur la paupière blanche et les cils noirs tremblants de ses yeux baissés, se lisait une douce honte, moitié pénible, moitié joyeuse.

Elle maîtrisa promptement son émotion et commanda bientôt à ses sentiments. Je vis qu'elle avait soutenu l'insurrection

et qu'elle allait reprendre l'empire. Elle s'assit. Sur son visage je pouvais lire ceci : « Je vois la ligne qui est ma limite ; rien ne me la fera franchir. Je sens, je connais jusqu'à quel point je puis révéler mes sentiments, et quand je dois fermer le volume. Je suis allée jusqu'à une certaine distance, aussi loin que je le pouvais sans dégrader mon sexe et sans compromettre mon honneur : je ne ferai pas un pas de plus. Mon cœur pourra se briser s'il est trompé dans son espoir. Eh bien ! qu'il se brise, il ne me déshonorera pas, il ne déshonorera pas mon sexe en ma personne. La souffrance, la mort, plutôt que la dégradation ! »

Moi, de mon côté, je me disais : « Si elle était pauvre, je serais à ses pieds. Si elle était dans une humble condition, je la prendrais dans mes bras. Son or et sa position sont deux griffons qui la gardent de chaque côté. L'amour regarde et désire, mais il n'ose pas ; la passion rôde autour, mais n'ose s'approcher. La fidélité et le dévouement sont effrayés. Il n'y a rien à perdre en la gagnant, il n'y a aucun sacrifice à faire : c'est clair bénéfice, et par conséquent d'une difficulté inimaginable. »

Difficile ou non, il fallait tenter quelque chose ; il fallait dire quelque chose. Je ne pouvais, je ne voulais garder le silence avec toute cette beauté modestement muette en ma présence. Je parlai, et je parlai même avec calme : toutes tranquilles que fussent mes paroles, je les entendais tomber avec un son distinct, sonore et profond.

« Cependant, je le sais, je serais étrangement placé avec cette nymphe des montagnes, la liberté. Je la soupçonne d'être parente de cette solitude que je courtisais naguère, et avec laquelle je cherche maintenant à divorcer. Ces oréades sont singulières : elles viennent à vous avec des charmes qui n'ont rien de terrestre, comme une soirée étoilée ; elles vous inspirent un sauvage mais froid plaisir ; leur beauté est la beauté des esprits ; leur grâce n'est pas la grâce de la vie, mais celle des saisons ou des scènes de la nature ; à elles appartient la splendeur humide du matin, la lueur languissante du soir, le calme de la lune, l'inconstance des nuages. Je désire et je veux avoir quelque chose de différent. Les splendeurs du monde des esprits me laissent froid. Je ne suis pas poëte : je ne peux vivre d'abstractions. Vous, miss Keeldar, dans votre satirique langage, vous m'avez quelquefois appelé philosophe matériel, me donnant à entendre que je vivais suffisamment pour le substantiel.

Certainement je suis matériel de la tête aux pieds, et si glorieuse que soit la nature, si profond que soit le culte que je lui ai voué, j'aime mieux la voir à travers les doux yeux humains d'une femme aimée et aimable, qu'à travers les yeux farouches de la plus grande déesse de l'Olympe.

— Junon ne pourrait vous cuire une tranche de buffle comme vous l'aimez, dit-elle.

— Non. Mais je vais vous dire qui le pourrait : quelque jeune orpheline sans fortune et sans amis. Je voudrais pouvoir en trouver une semblable : assez jolie pour que je pusse l'aimer, avec quelque chose dans l'esprit et dans le cœur qui réponde à mes goûts ; ne manquant pas d'éducation, honnête et modeste. Je me soucie peu des talents; mais j'aimerais qu'elle eût le germe de ces qualités naturelles que rien de ce qui est appris ne peut égaler. Un caractère un peu vif ne me déplairait pas, je puis manier les plus chauds. D'une telle créature j'aimerais à être d'abord le précepteur, puis l'époux. Je lui enseignerais mon langage, mes habitudes, mes principes, j'aimerais à la récompenser avec mon amour.

— La *récompenser!* seigneur de la création! la *récompenser!* s'écria-t-elle avec une lèvre contractée.

— Pour en être remboursé au centuple.

— La contrainte est au métal de quelques âmes ce qu'est l'acier au caillou

— Et l'amour est l'étincelle qui en jaillit.

— Qui se soucie de l'amour qui n'est qu'une étincelle, que l'on voit briller un instant et disparaître?

— Il faut que je trouve mon orpheline. Dites-moi comment, miss Keeldar.

— Faites des annonces; et surtout ne manquez pas d'ajouter parmi les qualifications exigées qu'elle doit être bonne cuisinière.

— Il faut que je la trouve et, quand je l'aurai trouvée, je l'épouserai.

—Vous ne le ferez pas! » et sa voix prit soudain un accent de dédain tout particulier.

J'aimais cela. Je l'avais fait sortir de l'état pensif dans lequel je l'avais trouvée; je voulus l'émouvoir davantage.

« Pourquoi en doutez-vous?

— Vous, vous marier!

— Mais certainement; il n'y a rien de plus évident que je le puis et que je le ferai.

— C'est le contraire qui est évident, monsieur Moore. »

Je la trouvais charmante ainsi, l'air de plus en plus dédaigneux, moitié insultant, et l'orgueil, la froide décision brillant dans ses beaux grands yeux, qui ressemblaient en ce moment à ceux d'un merle.

« Faites-moi la faveur de me dire les raisons d'une semblable opinion, miss Keeldar.

— Comment pourriez-vous accomplir un acte semblable, je vous le demande?

— Très-aisément et promptement, si je trouvais la personne convenable.

— Acceptez le célibat! (Elle fit un geste de la main, comme comme si elle me donnait quelque chose.) Prenez-le comme étant votre destinée.

— Non; vous ne pouvez me donner ce que j'ai déjà. Le célibat a été mon lot pendant trente ans. Si vous désiriez m'offrir un présent, un cadeau d'adieu, un souvenir, il vous faut changer le don.

— Prenez pire, alors!

— Comment? quoi? »

En ce moment, je sentais, je regardais, je parlais avec feu. J'avais eu tort de quitter mon ancre de calme, même pour un instant; cela me privait d'un avantage qui passait de son côté. La petite étincelle de dédain se changea en sarcasme et se répandit sur sa physionomie en rides d'un sourire moqueur.

« Prenez une femme qui vous a fait la cour pour sauver votre modestie, et s'est jetée elle-même à vous pour épargner vos scrupules.

— Montrez-moi seulement où elle est.

— Quelque grosse veuve qui a eu déjà plusieurs maris, et sait comment se pratiquent ces choses.

— Alors il ne faut pas qu'elle soit riche. Oh! ces richesses!

— Ah! ce n'est pas vous qui auriez jamais cueilli les produits du jardin des Hespérides. Vous n'avez pas le courage d'attaquer le vigilant dragon; vous n'avez pas l'habileté de vous procurer l'assistance d'Atlas.

— Vous paraissez violente et hautaine.

— Et vous bien plus hautain. Votre fierté est l'orgueil monstrueux qui contrefait l'humilité.

— Je suis dépendant, je connais ma place.

— Je suis femme, je connais la mienne.

— Je suis pauvre, je dois être fier.

— J'ai reçu des lois, et j'ai des obligations aussi strictes que les vôtres.»

Nous avions atteint un point critique; nous nous arrêtâmes pour nous regarder l'un l'autre. Elle n'irait pas plus loin, je le comprenais. Au delà, je ne sentais ni ne voyais rien. Peu d'instants seulement m'appartenaient : la fin approchait, je l'entendais se précipiter : mais elle n'était pas venue : je pouvais encore différer, attendre, parler et, au moment de l'impulsion, agir. Je ne suis jamais pressé : je n'ai jamais été pressé de ma vie. Les gens pressés boivent le nectar de l'existence brûlant : je le déguste frais comme la rosée du matin. Je continuai.

« Selon toute apparence, miss Keeldar, vous êtes aussi peu certaine de vous marier que moi : je sais que vous avez refusé trois ou quatre offres avantageuses, et je crois même une cinquième. Avez-vous rejeté sir Philippe Nunnely? »

Je posai cette question soudainement et avec rapidité.

« Avez-vous pensé que je pourrais l'accepter?

— Je pensais que vous le pouviez.

— Puis-je vous demander sur quoi vous vous fondiez?

— Conformité de rang, d'âge; agréable contraste de tempérament, car il est doux et aimable; harmonie de goûts intellectuels.

— Jolie phrase! mais réduisons-la vite en pièces. Conformité de rang : est-il fort au-dessus de moi; comparez, s'il vous plaît, ma grange à son palais; je suis dédaignée par sa famille. Convenance d'âge : nous sommes nés dans la même année; donc il n'est qu'un jeune garçon, tandis que je suis une femme, de dix ans son aînée sous tous les rapports. Agréable contraste de tempérament : il est doux et aimable, et moi je suis.... dites-le moi.

— La sœur de la *léoparde* tachetée, brillante, vive et fière.

— Et vous voudriez m'accoupler avec un chevreau! injuste barbare! L'harmonie des goûts intellectuels, il est fou de poésie, et je la déteste.

— Vraiment? voilà qui est nouveau.

— Je frissonne positivement à la vue d'une mesure ou au son d'une rime, soit que je sois au prieuré ou sir Philippe à Fieldhead. De l'harmonie, vraiment! Quand m'avez-vous vue bâcler de ces sonnets pareils à de la crème fouettée, ou enfiler

des stances fragiles comme des fragments de verroterie? Quand vous ai-je montré la croyance que ces grains de verre étaient de vrais brillants?

— Vous pourriez avoir la satisfaction de guider son talent dans des régions plus élevées, d'épurer son goût.

— Guider et épurer! enseigner et reprendre! endurer et supporter! Bah! mon mari ne sera jamais pour moi un enfant au maillot. La belle occupation vraiment que de lui donner chaque jour sa leçon, veiller à ce qu'il l'apprenne, lui donner une sucrerie s'il est sage, et une patiente et pathétique admonestation s'il est méchant! Mais c'est d'un précepteur de parler de la satisfaction que procure l'enseignement. Je pense que vous croyez cela le plus agréable passe-temps du monde. Pour moi ce n'est pas la même chose, et je n'en veux pas. Perfectionner un mari! non. Je veux au contraire que mon mari me rende meilleure, ou nous ne pourrions vivre ensemble.

— Dieu sait si cela est nécessaire!

— Que voulez-vous dire par là, monsieur Moore?

— Ce que je dis. Le besoin d'amélioration est impérieux.

— Si vous étiez une femme, vous régenteriez fort agréablement monsieur votre mari; cela vous conviendrait; instruire et réprimander est votre vocation.

— Puis-je vous demander si, de ce ton simple et aimable, vous avez l'intention de me reprocher ma position de précepteur?

— Oui, amèrement, et toute autre chose qu'il vous plaira; tout défaut dont vous vous sentez péniblement convaincu.

— D'être pauvre, par exemple?

— Oui, cela vous piquera; la pauvreté, c'est votre point ulcéré; vous aimez à revenir dessus.

— De n'avoir qu'une très-laide personne à offrir à la femme qui pourrait se rendre maîtresse de mon cœur?

— Précisément. Vous avez l'habitude de vous appeler laid. Vous êtes très-sensible à la coupe de vos traits, parce qu'ils ne sont pas tout à fait taillés sur ceux de l'Apollon. Vous les critiquez plus qu'il n'est nécessaire, dans l'espoir que d'autres diront un mot en leur faveur, ce qui n'a pas lieu. Votre visage n'a assurément rien dont vous puissiez tirer vanité. On n'y trouve aucune jolie ligne, aucune jolie teinte.

— Comparez-le au vôtre.

— Il ressemble à celui d'un dieu égyptien; à quelque grande

tête de granit retrouvée dans le sable : ou plutôt, pour ne point le comparer à quelque chose de si majestueux, il ressemble à celui de Tartare. Vous êtes le cousin de mon chien : je crois que vous lui ressemblez autant qu'un homme peut ressembler à un animal.

— Tartare est votre cher compagnon. Dans l'été, quand vous vous levez avec l'aurore pour courir dans les champs, mouiller vos pieds avec la rosée et rafraîchir vos joues à la brise qui fait flotter vos cheveux, c'est toujours lui qui vous suit. Vous l'appelez quelquefois avec un sifflement que je vous ai appris. Dans la solitude de vos bois, lorsque vous vous croyez entendue de Tartare seul, vous sifflez les mêmes airs que vous avez imités de mes lèvres, ou chantez les chansons que votre oreille a saisies à ma voix. Je ne vous demande point d'où coule le sentiment quo vous donnez à ces chansons ; je sais qu'il coule de votre cœur, miss Keeldar. Dans les soirées d'hiver, Tartare est étendu à vos pieds : vous lui permettez de se coucher sur les bords de votre robe de satin. Sa peau rude est familière avec le contact de vos mains : je vous ai vue une fois le baiser sur cette blanche tache de beauté qui étoile son large front. Il est dangereux de dire que je ressemble à Tartare : cela me suggère l'idée de vouloir être traité comme Tartare.

— Peut-être, monsieur, pourrez-vous en obtenir autant de votre jeune orpheline sans fortune quand vous l'aurez trouvée.

— Oh ! si je pouvais la trouver telle que je me la représente ! Quelque chose à apprivoiser d'abord, à instruire ensuite ; à dompter, puis à aimer. Tirer de la pauvreté cette créature fière et dénuée, établir sur elle mon pouvoir, puis être indulgent pour des caprices qui n'auraient jamais été influencés, jamais satisfaits auparavant ; la voir alternativement irritée et apaisée douze fois en vingt-quatre heures ; et peut-être, après son éducation faite, la voir mère patiente et exemplaire d'une douzaine d'enfants, donnant seulement do temps en temps au petit Louis un soufflet cordial en manière d'intérêt de la vaste dette qu'elle aurait contractée envers son père. Oh (je continuai) ! mon orpheline me donnerait plus d'un baiser ; elle guetterait le soir, sur le seuil de la porte, mon retour à la maison ; elle se précipiterait dans mes bras ; elle tiendrait mon foyer aussi brillant que chaud. Quelle douce idée, grand Dieu ! il faut que je trouve mon orpheline ! »

Ses yeux lancèrent un éclair ardent, ses lèvres s'ouvrirent; mais elle les referma et se détourna brusquement.

« Dites-moi, dites-moi où elle est, miss Keeldar! »

Nouveau mouvement : tout d'orgueil, tout de feu.

« Il faut que je le sache. Vous pouvez me le dire; vous me le direz.

— Jamais. »

Elle se détourna pour me quitter. Pouvais-je alors la laisser se séparer de moi comme elle l'avait toujours fait? Non. J'étais allé trop loin pour ne pas finir.... Je m'étais trop approché du but pour ne pas le toucher. Tout doute, toute indécision devaient cesser; il fallait que la vérité m'apparût clairement. Il fallait qu'elle prît son rôle et me dît quel il était. Il fallait que je m'attachasse au mien.

« Une minute, madame, dis-je en plaçant ma main sur le bouton de la porte avant de l'ouvrir. Nous avons eu ce matin une longue conversation, mais le dernier mot n'a pas été dit : c'est à vous de le dire.

— Puis-je passer?

— Non. Je garde la porte. Je mourrais plutôt que de vous laisser sortir avant que d'avoir dit le mot que je vous demande.

— Qu'osez-vous espérer me faire dire?

— Ce que je meurs d'entendre; ce que je *dois* et *veux* entendre; ce que vous n'oserez taire en ce moment.

— Monsieur Moore, je ne sais pas ce que vous voulez dire : vous n'êtes plus le même. »

Je crois qu'en effet je ne devais plus être le même, car je l'effrayais. Je pouvais voir cela : mais il fallait l'effrayer pour la gagner.

« Vous savez ce que je veux dire, et pour la première fois je suis devant vous *moi-même*. J'ai jeté le précepteur, et vous demande la permission de vous présenter l'homme : et, souvenez-vous-en, c'est un gentleman. »

Elle tremblait. Elle mit sa main sur la mienne, comme pour l'enlever de la serrure. Autant eût valu pour elle chercher à séparer avec sa douce main deux métaux soudés ensemble. Elle sentit son impuissance et se recula; mais elle tremblait toujours.

Quel changement s'opéra en moi, je ne puis l'expliquer; mais son émotion fit passer dans mon âme un nouveau senti-

ment. Je n'étais ni écrasé ni enorgueilli par ses terres et son or. Je n'y pensais pas, je ne m'en souciais nullement. Elles n'étaient pour moi que des scories incapables de m'éblouir. Je ne vis qu'elle-même, sa jeune et belle forme, la grâce, la majesté, la modestie de la jeune fille.

« Mon élève ! lui dis-je.

— Mon maître, répondit-elle d'une voix faible.

— J'ai une chose à vous dire. »

Elle attendit le front baissé, le visage voilé par ses cheveux.

« J'ai à vous dire que pendant quatre années vous avez grandi dans le cœur de votre précepteur, et que vous y êtes enracinée maintenant. J'ai à vous déclarer que vous m'avez ensorcelé, en dépit de ma raison et de mon expérience, de la différence de position et de fortune, avec votre air, vos paroles, votre démarche. Vous m'avez montré sous un tel aspect vos défauts et vos vertus, vos beautés plutôt, car elles n'ont guère la sévérité ordinaire des vertus, que je vous aime, que je vous aime de toute ma vie et de toutes mes forces. Voilà tout. »

Elle chercha quelque chose à dire, mais elle ne trouva pas une parole. Elle voulut railler, mais en vain. Je lui répétai passionnément que je l'aimais.

« Eh bien, monsieur Moore, quoi donc? »

Ce fut la seule réponse que j'obtins, prononcée d'un ton qui eût été pétulant, s'il n'eût été mal assuré.

« N'avez-vous rien à me dire? n'avez-vous aucun amour pour moi?

— Un peu.

— Je ne veux pas être torturé; je ne veux pas même être plaisanté à présent.

— Je ne désire pas plaisanter, je désire m'en aller.

— Je m'étonne que vous osiez parler de vous en aller en ce moment. Vous partir! avec mon cœur dans votre main, pour le placer sur votre toilette et le percer avec vos épingles? Vous ne bougerez pas de ma présence; vous ne vous éloignerez pas de mon atteinte avant que je n'aie un otage, gage pour gage, votre cœur pour le mien.

— L'objet que vous demandez est égaré, perdu depuis quelque temps : laissez-moi l'aller chercher.

— Déclarez qu'il est où sont souvent vos clefs, en ma possession.

— Vous devez le savoir. Et où sont mes clefs, monsieur Moore : vraiment, je les ai perdues de nouveau ; mistress Gall

a besoin d'argent, et cette pièce de six pence est tout ce que je possède. »

Elle prit la pièce de monnaie dans la poche de son tablier, et la montra dans le creux de la main. J'eusse pu plaisanter avec elle; mais ce n'en était pas le moment: la vie et la mort étaient en jeu. M'emparant à la fois de la pièce de six pence et de la main qui la tenait, je lui demandai:

« Suis-je destiné à mourir sans vous, ou à vivre avec vous?

— Faites comme il vous plaira; loin de moi de vous dicter votre choix.

— Vous me direz de vos propres lèvres si vous me condamnez à l'exil, ou si vous m'appelez à l'espérance.

— Allez, votre départ ne me fera pas mourir.

— Peut-être moi aussi je pourrais survivre à votre absence: mais répondez, Shirley, mon élève, ma souveraine, répondez.

— Mourez sans moi si vous voulez; vivez pour moi si vous l'osez.

— Je n'ai pas peur de vous, ma *léoparde*: j'*ose* vivre pour vous et avec vous, depuis ce moment jusqu'à ma mort. Maintenant donc, je vous possède; vous êtes à moi; je ne vous laisserai jamais partir. En quelque lieu que soit ma maison, j'ai choisi ma compagne. Si je reste en Angleterre, en Angleterre vous resterez; si je traverse l'Atlantique, vous le traverserez avec moi; nos vies sont rivées l'une à l'autre; nos destins sont enchaînés.

— Et sommes-nous donc égaux, monsieur? sommes-nous enfin égaux?

— Vous êtes plus jeune, plus frêle, plus faible, plus ignorante que moi.

— Serez-vous bon pour moi? ne me tyranniserez-vous jamais?

— Laissez-moi respirer, ne m'accablez pas. Vous ne devez pas sourire, à présent. Le monde tourne et change autour de moi. Le soleil est une flamme écarlate qui m'étourdit; le firmament un tourbillon violet qui roule au-dessus de ma tête. »

Je suis un homme fort, mais je tremblais en parlant. Toute la création me paraissait exagérée: la couleur devenait plus vive, la motion plus rapide, la vie elle-même plus vitale.

Pendant un moment, je la vis à peine; mais j'entendis sa

voix ineffablement douce. Par compassion, elle n'eût pas imposé silence à un de ses charmes : peut-être ne savait-elle pas ce que j'éprouvais.

« Vous m'appelez *léoparde;* souvenez-vous que la léoparde est indomptable.

— Apprivoisée ou féroce, sauvage ou domptée, vous êtes à moi.

— Je suis aise de connaître mon gardien, et je suis habituée à lui. Sa voix seule je suivrai; sa main seule saura me gouverner; c'est à ses pieds seulement que je veux reposer. »

Je la portai sur son siége et je m'assis à côté d'elle; j'avais besoin de l'entendre parler encore; je ne pouvais jamais me rassasier de sa voix, de ses paroles.

« Combien m'aimez-vous? lui demandai-je.

— Ah! vous le savez, je ne veux pas vous flatter.

— Je ne sais pas la moitié de ce que je voudrais savoir; mon cœur implore sa nourriture; si vous saviez combien il est affamé et féroce, vous vous hâteriez de l'apaiser avec un ou deux mots aimables.

— Pauvre Tartare! dit-elle, touchant et frappant doucement ma main; pauvre compagnon, fidèle ami, l'idole et le favori de Shirley, couchez-vous!

— Mais je ne veux pas me coucher avant d'être rassasié par un tendre mot. »

Et à la fin elle me le donna.

« Cher Louis, soyez-moi fidèle, ne me quittez jamais, je me soucie peu de la vie, si je ne peux la passer à votre côté.

— Quelque chose de plus. »

Elle changea du sujet. Ce n'était pas son habitude d'offrir deux fois le même plat.

« Monsieur, dit-elle en se levant tout à coup, à vos risques, ne parlez jamais de choses sordides, comme d'argent, de pauvreté, d'égalité. Il serait absolument dangereux de me tourmenter avec ces stupides scrupules. Je vous défends de le faire. »

Mon visage devint rouge; je désirai une fois de plus n'être pas si pauvre, ou qu'elle fût moins riche. Elle vit mon angoisse passagère, et me donna une caresse. Mon tourment se changea en extase.

« Monsieur Moore, dit-elle en me regardant avec un visage doux, ouvert et animé, apprenez-moi, aidez-moi à être

bonne. Je ne vous demande pas d'ôter de mes épaules tous les soucis et les devoirs de la fortune; mais je vous demande de partager le fardeau, et de me montrer comment je dois faire pour en porter convenablement ma part. Votre jugement est juste, votre cœur est bon, vos principes sont sains. Je sais que vous êtes sage, je sens que vous êtes bienveillant, je crois que vous êtes consciencieux. Soyez mon compagnon à travers la vie, soyez mon guide dans les choses que j'ignore, soyez mon maître pour me corriger de mes défauts, soyez mon ami toujours!

— Avec l'aide de Dieu, je serai tout cela! »

Voici encore un passage du livre de Moore: si vous l'aimez, lecteur, lisez-le; si vous ne l'aimez pas, laissez-le:

Les Sympson sont partis; mais non avant découvertes et explications. Mes manières ou mes regards doivent avoir trahi quelque chose; j'étais calme, mais j'oubliais quelquefois d'être sur mes gardes. Je demeurais dans la chambre plus longtemps que d'habitude; je ne pouvais vivre hors de sa présence; j'y revenais, je m'y réchauffais, comme Tartare au soleil. Si elle quittait le parloir, instinctivement je me levais et le quittais aussi. Elle me gronda à ce sujet plus d'une fois: je le faisais avec une vague idée d'obtenir d'elle un mot dans le vestibule ou ailleurs. Hier, vers le soir, je l'eus auprès de moi pendant cinq minutes à côté du feu; nous étions assis à côté l'un de l'autre, elle me raillait, et je me délectais au son de sa voix; les jeunes ladies passèrent et nous regardèrent: nous ne nous séparâmes point. Un instant après elles repassèrent et nous regardèrent encore; mistress Sympson vint: nous ne bougeâmes pas. M. Sympson ouvrit la porte de la salle à manger; Shirley lui lança le payement de son espionnage; elle crispa sa lèvre et secoua sa chevelure. Le regard qu'elle lui jeta contenait à la fois une explication et un défi; il disait: « J'aime la société de M. Moore, et je vous défie de le trouver mauvais. »

Je lui demandai: « Avez-vous l'intention de lui faire comprendre où en sont les choses?

— Oui, me répondit-elle; mais je laisse le développement au hasard. Il y aura une scène; je ne la cherche ni ne la crains:

seulement, il faut que vous soyez présent; car je suis affreusement fatiguée de me trouver seule en face de lui. Je n'aime pas à le voir en fureur; il met alors de côté toutes ses jolies façons et ses déguisements de convention, et l'homme se montre ce qu'il est réellement: commun, plat, bas, vilain et un peu méchant. Ses idées ne sont pas propres, monsieur Moore; elles ont besoin d'être passées au savon doux et à la terre à foulon. Je pense que, s'il pouvait ajouter son imagination au contenu du panier à lessive de mistress Gill, pour qu'elle la fît bouillir dans sa chaudière avec de l'eau de pluie et de la poudre à blanchir (je vais sans doute vous paraître une blanchisseuse émérite), cela lui ferait un bien incalculable. »

— Ce matin, m'imaginant l'avoir entendue descendre de très-bonne heure, je me trouvai en bas instantanément. Je ne m'étais pas trompé. Elle était là, au travail dans la salle à manger, dont la servante complétait l'arrangement et l'époussetage. Elle s'était levée de bonne heure pour terminer quelque petit keepsake qu'elle destinait à Henry. Je ne reçus qu'un froid accueil, que j'acceptai jusqu'à ce que la fille fût partie, me retirant très-tranquillement avec mon livre auprès de la fenêtre. Même quand nous étions seuls, je n'aimais pas à la déranger. Être assis dans le même lieu qu'elle était du bonheur, et le bonheur qui convenait pour une heure matinale, serein, incomplet, mais progressif. Je savais qu'en me montrant importun je m'exposais à une rebuffade. Sur son visage était clairement écrit: « Je ne suis pas à la maison pour les galants. » Je lus, je hasardai de temps à autre un regard; je vis sa physionomie s'adoucir et s'ouvrir, lorsqu'elle s'aperçut que je respectais sa disposition d'esprit.

La distance qui nous séparait disparut, et la légère glace fondit insensiblement. Avant qu'une heure se fût écoulée, j'étais à côté d'elle, la regardant coudre, recueillant ses doux sourires et ses joyeuses paroles qui tombaient pour moi abondants. Nous étions assis, comme nous avions le droit de l'être, côte à côte. Mon bras reposait sur sa chaise; j'étais assez près pour compter les points de son travail et discerner le trou de son aiguille. La porte s'ouvrit tout à coup.

Je crois que, si je m'étais alors levé d'auprès d'elle en sursaut, elle m'eût méprisé. Grâce au flegme de ma nature, je tressaille rarement. Lorsque je me trouve bien et confortablement, il n'est pas facile de me déranger; j'étais bien, très-bien, consé-

quemment immuable. Aucun de mes muscles ne s'agita; je regardai à peine la porte.

« Bonjour, oncle, dit-elle en s'adressant à ce personnage qui s'arrêta pétrifié sur le seuil.

— Il y a longtemps que vous êtes ici seule avec M. Moore?

— Oui, très-longtemps; nous sommes tous deux descendus de bonne heure; il faisait à peine jour.

— Cette conduite n'est pas convenable....

— Elle ne l'a pas été d'abord : je me suis montrée de mauvaise humeur et peu polie; mais vous pouvez voir que nous sommes maintenant les meilleurs amis du monde.

— J'en aperçois plus que vous ne voudriez que j'en aperçusse.

— Je ne crois pas, monsieur, dis-je; nous ne déguisons rien. Permettez-moi de vous dire que toutes les observations que vous avez à faire, vous pouvez me les adresser. A partir de ce moment, je me place entre miss Keeldar et toute espèce d'ennui.

— Vous! et qu'avez-vous donc à faire avec miss Keeldar?

— La protéger, veiller sur elle, la servir.

— Vous, monsieur? vous, le précepteur!

— Pas de paroles d'insulte, monsieur! dit-elle; pas d'expression méprisante envers M. Moore dans cette maison!

— Est-ce que vous prenez sa défense?

— Sa défense? oh! oui. »

Elle se tourna vers moi avec un soudain et tendre mouvement, auquel je répondis en l'entourant de mon bras. Nous nous levâmes tous deux.

Good Ged[1]! s'écria le personnage en robe de chambre qui frémissait à sa porte. *Ged*, je pense, est le nom d'un des lares de M. Sympson. Dans la détresse, il invoque toujours cette idole.

« Avancez, mon oncle, vous allez tout entendre : dites-lui tout, Louis.

— Je le défie de parler, le mendiant, le coquin, l'hypocrite, le vil, l'insinuant, l'infâme domestique! Éloignez-vous de ma nièce, monsieur; laissez-la aller! »

Elle s'attacha à moi avec énergie. « Je suis près de mon futur mari, dit-elle; qui osera le toucher en ma présence?

1. Pour *Good God! Bon Dieu!*

— Son mari ! » dit-il.

Il leva et étendit les mains, et tomba sur son siége.

« Il y a quelque temps, vous désiriez savoir qui j'épouserais : mon intention était formée alors, mais je ne pouvais vous la communiquer ; à présent elle est mûre, parfaite ; acceptez Louis Moore pour mon mari.

— Mais vous ne l'épouserez pas, il ne vous aura pas ! s'écria-t-il avec rage.

— Je mourrais plutôt que d'en avoir un autre ; je mourrais si je ne l'avais pas. »

Il murmura des mots dont je ne souillerai jamais cette page.

Elle devint pâle comme la mort ; elle tremblait de tout son être ; ses forces l'abandonnèrent. Je la plaçai sur le sofa, je la regardai le temps nécessaire pour voir qu'elle n'était pas évanouie, ce dont elle m'assura par un divin sourire ; je l'embrassai, et je ne pourrais me rendre compte de ce qui se passa dans l'intervalle de cinq minutes. Elle m'a dit depuis, en pleurant, en riant et en tremblant, que je devins terrible et que je me donnai au démon ; elle m'a dit que je la quittai et fis un bond à travers la chambre, que M. Sympson disparut à travers la porte comme s'il eût été emporté par un canon ; je disparus aussi, et elle entendit mistress Gill pousser des cris d'effroi.

Mistress Gill criait encore lorsque je revins à moi : j'étais alors dans un autre appartement, le parloir aux boiseries de chêne, je crois ; je tenais M. Sympson terrassé devant moi sur une chaise, ma main sur sa cravate. Ses yeux roulaient dans sa tête ; je l'étranglais, je crois. La femme de charge était là, se tordant les mains, me suppliant de le laisser ; je le laissai alors, et me sentis froid comme le marbre. Mais je dis à mistress Gill d'aller à l'instant chercher une chaise de poste à l'auberge de *la Maison-Rouge*, et j'avertis M. Sympson qu'il eût à quitter Fieldhead aussitôt qu'elle serait arrivée. Quoique effrayé et hors de lui, il répondit qu'il ne partirait pas. Répétant le premier ordre, j'y ajoutai celui d'aller chercher un constable ; je lui dis :

« Vous partirez, de gré ou de force. »

Il menaça de poursuites ; je ne m'inquiétais de rien ; je l'avais dominé une fois déjà, non pas aussi terriblement que maintenant, mais avec autant d'autorité. C'était une nuit que des voleurs attaquèrent la maison de Sympson-Grove. Dans sa misérable couardise, il se fût contenté d'appeler vainement au

secours sans oser se défendre. J'avais alors été obligé de protéger sa famille et sa demeure en le dominant, et j'avais réussi. Cette fois je demeurai avec lui jusqu'à ce que la chaise arrivât, et je l'y accompagnai; il m'injuria pendant tout ce temps. Il était aussi effaré qu'enragé; il eût bien voulu résister, mais il ne savait comment. Il demanda que sa femme et ses filles partissent avec lui. Je lui dis qu'elles le suivraient aussitôt qu'elles auraient eu le temps de se préparer. Sa rage, son agitation, étaient inexprimables; mais c'était une furie incapable d'action. Cet homme, convenablement manié, devait toujours demeurer impuissant. Je sais qu'il n'emploiera jamais la loi contre moi. Je sais que sa femme, qu'il tyrannise sans cesse dans les bagatelles, le guide dans les affaires d'importance. J'ai depuis longtemps gagné la gratitude de la mère par mon dévouement à son fils. Dans quelques maladies d'Henry, je l'ai soigné, mieux, dit-elle, qu'aucune femme n'eût pu le faire : elle n'oubliera jamais cela. Elle et ses filles m'ont quitté aujourd'hui dans une consternation muette et irritée, mais elle me respecte. Lorsque Henry s'est pendu à mon cou, pendant que j'arrangeais son manteau pour qu'il n'eût pas froid, bien qu'elle détournât la tête, j'ai vu les larmes jaillir de ses yeux. Elle plaidera ma cause avec d'autant plus de zèle, parce qu'il m'a quitté en colère. Je suis content de cela, non pour moi, mais pour cette idole de ma vie, ma Shirley.

Une semaine après il écrit encore :

Je suis maintenant à Stilbro'; j'ai pris ma résidence temporaire avec un ami, un commerçant, auquel je puis être utile dans ses affaires. Chaque jour je vais à cheval à Fieldhead. Combien se passera-t-il de temps avant que je puisse appeler ce manoir ma maison, et la maîtresse ma femme? je ne suis pas content, je ne suis pas tranquille. Je suis quelquefois torturé. A la voir maintenant, on croirait que jamais elle n'a pressé sa joue contre mon épaule, que jamais elle ne s'est attachée à moi avec tendresse et confiance. J'ai de l'inquiétude; elle me rend malheureux. Quand je la visite, elle m'évite, elle me fuit. Aujourd'hui j'ai rencontré une fois son visage, résolu à obtenir un plein regard de ses yeux noirs et profonds : il est difficile de décrire ce que j'ai lu dans ses yeux. Panthère! belle enfant des forêts! nature sauvage, indomptée, incomparable! elle

mord sa chaîne : je vois ses dents blanches ronger l'acier. Elle rêve de ses forêts sauvages, elle soupire après sa liberté virginale. Je voudrais que les Sympson revinssent, pour l'obliger à m'enlacer de ses bras. Je voudrais qu'elle se crût en danger de me perdre, comme je cours le risque de la perdre. Non : ce n'est pas la perte que je crains, mais le délai.

Il est nuit en ce moment.... minuit : j'ai passé l'après-midi et la soirée à Fieldhead. Il y a quelques heures elle a passé auprès de moi, descendant l'escalier de chêne pour entrer dans le vestibule. Elle ne savait pas que j'étais là dans l'obscurité, regardant les brillantes constellations de cette nuit glaciale. Comme elle glissait le long de la rampe ! avec quel éclat voilé son œil brillait sur moi, pendant qu'elle passait fugitive, svelte et rapide comme une aurore boréale !

Je l'ai suivie dans le salon. Mistress Pryor et Caroline Helstone étaient là toutes deux. Elle les a priées de venir lui tenir compagnie pendant quelque temps. Dans son blanc costume de soirée, avec ses longs cheveux flottans, son pas léger, ses joues pâles, son œil plein d'éclairs, elle ressemblait à un esprit, à un être composé d'un seul élément, l'enfant de l'air et de la flamme, la fille d'un rayon et d'une goutte de pluie, une chose qu'il est impossible d'atteindre, d'arrêter, de fixer. J'eusse désiré pouvoir éviter de la suivre du regard pendant qu'elle se mouvait çà et là, mais c'était impossible. Je parlais du mieux que je pouvais avec les autres ladies, mais je ne regardais qu'elle. Elle était très-silencieuse; je crois qu'elle ne m'a pas parlé, qu'elle ne m'a pas offert de thé. Il est arrivé que mistress Gill l'a appelée pour une minute. J'ai passé dans le vestibule éclairé par la lune, dans l'espoir de recevoir un mot à son retour. J'ai réussi.

« Miss Keeldar, restez un instant ! lui ai-je dit en allant au-devant d'elle.

— Pourquoi ? le vestibule est trop froid.

— Il n'est pas froid pour moi; à mon côté il ne devrait pas être froid pour vous.

— Mais je grelotte.

— De crainte, je crois. Pourquoi me craignez-vous ? vous êtes réservée et me fuyez. Pourquoi ?

— Il y a bien de quoi avoir peur de se voir rencontrée par un grand et noir fantôme au clair de la lune.

— Oh ! ne passez pas ! restez un instant ; échangeons quel-

ques mots ensemble. Voilà trois jours que je n'ai pu vous parler en particulier. De tels changemens sont cruels.

— Je n'ai aucune envie d'être cruelle, a-t-elle répondu avec assez de douceur (et vraiment il y avait de la douceur dans toute sa manière d'être, dans son visage, dans sa voix; mais il y avait aussi de la réserve).

— Vous m'avez certainement causé de la peine, lui ai-je dit. Il y a à peine une semaine que vous m'avez appelé votre futur époux et traité comme tel : maintenant je suis plus que jamais pour vous le précepteur. Vous m'appelez M. Moore; vos lèvres ne se souviennent plus du nom de Louis.

— Non ; Louis, c'est un nom limpide et aisé à prononcer; je ne l'oublierai pas de sitôt.

— Soyez cordiale pour Louis, alors; approchez-le, laissez-vous approcher.

— Je suis cordiale, a-t-elle dit en se redressant comme une blanche statue.

— Votre voix est très-douce, et très-basse, ai-je répondu en avançant doucement; vous semblez subjuguée, mais cependant effrayée.

— Non, je suis tout à fait calme et ne m'effraye de rien, m'a-t-elle répondu.

— De rien, excepté de votre adorateur. »

Je courbai un genou devant elle.

« Vous voyez que je suis dans un monde nouveau, monsieur Moore : je ne me connais pas moi-même : je ne vous connais pas; mais relevez-vous; quand vous agissez ainsi, je me sens troublée et émue. »

J'ai obéi. Cela ne m'eût guère convenu de rester longtemps dans cette attitude. Je ne lui ai pas demandé vainement le calme et la confiance : elle s'est attachée à moi de nouveau.

« Maintenant, Shirley, lui ai-je dit, vous devez concevoir combien je suis loin d'être heureux dans mon état incertain et non fixé.

— Oh ! oui, vous êtes heureux ! s'écria-t-elle avec rapidité. Vous ne savez pas combien vous êtes heureux ! tout changement serait à votre préjudice.

— Heureux ou non, je ne puis supporter d'attendre plus longtemps; vous êtes trop généreuse pour exiger cela.

— Soyez raisonnable, Louis, soyez patient. J'admire votre patience.

— Ne m'admirez plus, alors; aimez-moi, au contraire : fixez le jour de notre mariage; pensez à cela ce soir, et décidez. »

Elle a soupiré un murmure inarticulé, mais expressif; elle s'est précipitée ou plutôt s'est évanouie de mes bras, et je l'ai perdue.

CHAPITRE XII.

Le dénoûment.

Lecteur, nous devons régler maintenant nos comptes. Je n'ai plus qu'à narrer brièvement le destin de quelques-uns des personnages dont nous avons fait la connaissance dans le cours de ce livre, puis il faudra nous donner la poignée de main et nous séparer.

Revenons d'abord aux vicaires, les bien-aimés, trop longtemps négligés. Avancez, mérite modeste! Malone, je le vois, répond promptement à l'invitation : il croit que je m'adresse à lui.

Non, Pierre-Auguste, nous ne pouvons rien avoir à vous dire. Nous ne pourrions nous résoudre à conter la touchante histoire de vos faits et de votre destinée. Ne savez-vous pas, Pierre, que le public a ses caprices; que le vrai sans fard ne lui va point; qu'il ne digérerait pas les faits dans leur simplicité? Ne savez-vous pas que le cri du cochon n'est pas plus goûté maintenant qu'autrefois? Si je racontais la catastrophe qui vous a atteint, le public tomberait dans des attaques de nerfs, et il n'y aurait qu'un cri pour demander des sels volatils et des plumes brûlées. « Impossible! dirait-on par ci; faux! s'écrierait-on par là; de mauvais goût! » répondrait-on de toutes parts. Remarquez-le bien! toutes les fois que vous présentez aux gens la vérité réelle et simple, elle est toujours dénoncée comme un mensonge; ils la désavouent, la renient, la rejettent sur la paroisse. Au contraire, la création imaginaire, la pure fiction, est adoptée, caressée, trouvée jolie, convenable, merveilleusement naturelle; le misérable petit bâtard

reçoit toutes les friandises, l'honnête et légitime petit enfant toutes les bourrades. Ainsi va le monde, Pierre; et, comme vous êtes le marmot légitime, rude, crasseux et méchant, vous devez vous tenir à l'écart.

Faites place à M. Sweeting.

Le voici qui s'avance avec sa femme au bras; la plus splendide et la plus pesante femme du Yorkshire : mistress Sweeting, ci-devant miss Dora Sikes. Ils furent mariés sous les plus heureux auspices, M. Sweeting venant d'être promu à une paroisse d'un revenu confortable, et M. Sikes se trouvant en position de donner à Dora une belle dot. Ils vécurent ensemble de longues et heureuses années, chéris de leurs paroissiens, et au milieu d'un nombreux cercle d'amis.

Eh! voilà qui est, je pense, assez joliment tourné.

Avancez, monsieur Donne!

Ce gentleman tourna admirablement : beaucoup mieux que vous ou moi n'eussions pu l'espérer, lecteur. Lui aussi se maria avec une petite femme pleine de sens, et de manières douces et élégantes. Ce fut lui qui fit son choix; il devint un modèle de caractère domestique et un prêtre de paroisse véritablement actif (il refusa consciencieusement jusqu'à sa mort d'agir en qualité de pasteur). Il brunissait l'intérieur de la coupe et du plateau avec la meilleure poudre à polir; il surveillait les ornements du temple et de l'autel avec le zèle d'un tapissier, le soin d'un ébéniste; sa petite école, sa petite église, son petit presbytère, lui durent leur érection, et ils lui faisaient honneur : chacun était un modèle en son genre. Si l'uniformité et le goût en architecture eussent été la même chose que la consistance et le zèle en religion, quel berger d'un troupeau chrétien aurait fait M. Donne! Il y avait un art dans lequel personne ne surpassait M. Donne : l'art de solliciter. Par ses propres efforts, il obtint de l'argent pour toutes ses constructions. En cette matière, il avait une puissance d'imagination, une activité d'action, tout à fait uniques. Il sollicitait du riche et du pauvre, du paysan sans souliers et du duc couronné. Il envoyait des lettres partout, à la vieille reine Charlotte, aux princesses ses filles, à ses fils les ducs royaux, au prince Castelreagh, à chaque membre du ministère alors en fonctions; et ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il tirait quelque chose de chacun de ces personnages. Il obtint cinq livres sterling de l'avare vieille lady la reine Charlotte, et deux guinées de son fils aîné, le royal dis-

sipateur. Quand M. Donne se mettait en campagne pour ses expéditions de mendicité, il se couvrait d'une armure complète de mailles d'airain; vous lui auriez donné hier une centaine de guinées, que ce n'était pas une raison pour que vous ne lui en donnassiez pas deux cents aujourd'hui. Il vous eût tenu en face ce langage, et dix fois pour une vous lui auriez donné votre argent. On lui donnait pour se débarrasser de lui. Après tout, il faisait quelque bien avec cet or, et était utile à ses semblables.

Peut-être dois-je faire remarquer qu'à la profonde et soudaine disparition de M. Malone de la scène de la paroisse de Briarfield (vous ne pouvez savoir comment elle arriva, lecteur; votre curiosité sera frustrée, afin de ne point choquer votre élégant amour du joli et de l'amusant), il vint pour le remplacer un autre vicaire irlandais, M. Macarthey. Je suis heureux de pouvoir vous apprendre, *avec vérité*, que ce gentleman fit autant d'honneur à son pays que Malone lui fit de discrédit. Il se montra décent, bien élevé et consciencieux, autant que Pierre était rampant, bruyant et.... Je supprime cette dernière épithète, parce que ce serait mettre le chat hors du sac. Il travailla avec zèle au bien de la paroisse; les écoles du dimanche et celles de la semaine fleurirent sous sa direction comme des lauriers. Étant humain, il avait certainement ses défauts; ceux-là cependant étaient les défauts de son état, ce que beaucoup nommeraient des vertus. La circonstance de se trouver invité à un thé avec un dissident l'eût mis hors de son assiette pour une semaine; le spectacle d'un quaker gardant son chapeau sur la tête à l'église, la pensée d'une petite créature morte sans baptême, enterrée avec les rites du culte, ces choses pouvaient faire un étrange ravage dans l'économie physique et intellectuelle de M. Macarthey; autrement, il était sain et raisonnable, diligent et charitable.

Je ne doute pas que le public qui aime la justice n'ait remarqué jusqu'ici que j'ai apporté une criminelle nonchalance à poursuivre, saisir et conduire à un châtiment mérité l'assassin de M. Moore. C'était une belle occasion de mener, pour mes lecteurs qui aiment ces choses, un branle à la fois honnête et excitant; une danse où se seraient trémoussés la loi et l'Évangile, le donjon, le dock et le gibet. Vous auriez peut-être aimé cela, lecteur, mais moi non. Je me serais bientôt querellé avec mon sujet, et je l'aurais abandonné. J'ai été heureux que

les faits m'eussent parfaitement déchargé de cette tâche. Le meurtrier ne fut jamais puni, par la bonne raison qu'il ne fut jamais saisi, ce qui résulta de cette autre circonstance, qu'il ne fut jamais poursuivi. Les magistrats eurent l'air de vouloir se remuer et faire de grandes choses; mais puisque Moore lui-même, au lieu de les presser et de les conduire comme auparavant, demeurait tranquille sur sa petite couche du cottage, riant sous cape et ricanant à chaque trait de sa pâle figure étrangère, ils se ravisèrent et, après avoir rempli certaines formalités indispensables, résolurent prudemment de laisser tomber l'affaire : ce qu'ils firent.

M. Moore savait qui lui avait tiré le coup de fusil; tout Briarfield le savait : ce n'était autre que Michael Hartley, le tisserand à moitié fou dont nous avons déjà parlé, un frénétique antinomien en religion, et un forcené niveleur en politique. Le pauvre homme mourut du *delirium tremens*, une année après sa tentative de meurtre, et Moore donna à sa malheureuse femme une guinée pour le faire enterrer.

L'hiver a fui : le printemps l'a suivi avec son atmosphère embaumée, ses fleurs et sa brillante végétation; nous sommes maintenant dans le cœur de l'été, au milieu de juin, juin 1812.

Il fait un temps brûlant. Le ciel est d'un azur profond et d'un rouge d'or : il convient à l'époque; il convient au siècle; il convient à l'esprit actuel des nations. Le XIXe siècle folâtre dans son adolescence de géant. Le jeune Titan déracine des montagnes dans ses ébats, et roule des rochers dans ses jeux sauvages. Cet été, Bonaparte est en selle. Il parcourt avec ses armées les déserts russes; il a avec lui les Français et les Polonais, les Italiens et les enfants du Rhin, au nombre de six cent mille. Il marche sur l'antique Moscou; sous les vieux murs de cette ville le rude Cosaque l'attend. Barbare stoïque! il attend sans crainte de la ruine immense qui s'avance comme un tourbillon. Il met sa confiance dans un nuage chargé de neige. La steppe, le vent, l'orage et la grêle sont ses refuges. Ses alliés sont les éléments : l'air, le feu, l'eau. Et quels sont ceux-là? trois terribles archanges toujours debout devant le trône de Jéhovah. Ils sont vêtus de blanc, et portent des ceintures d'or. Ils tiennent des fioles qui regorgent de la colère de Dieu. Leur temps est le jour de la vengeance, leur signal le nom du Dieu des armées, tonnant avec la voix de sa majesté.

« Es-tu entré dans les trésors de neige? ou as-tu vu les tré-

sors de grêle que j'ai réservés contre les temps de trouble, contre le jour de bataille et de guerre?

« Allez : versez les fioles de la colère de Dieu sur la terre.

« C'est fait : la terre est brûlée par le feu ; la mer ressemble au sang d'un homme mort; les îles fuient; on ne trouve plus les montagnes. »

Cette année-là, lord Wellington prit le commandement en Espagne. Ils le firent généralissime, pour leur propre salut. Cette année-là il prit Badajoz, il combattit au camp de Victoria, il emporta Pampelune, et prit d'assaut Saint-Sébastien; cette année-là, il gagna Salamanque.

Hommes de Manchester! je vous demande pardon pour ce petit résumé de vos exploits guerriers : mais il est sans conséquence. Lord Wellington n'est pour vous maintenant qu'un vieux gentleman décrépit. Je crois même que quelques-uns de vous l'ont appelé « radoteur; » vous l'avez raillé sur son âge, sur la perte de sa vigueur physique. Quels beaux héros vous êtes vous-mêmes! Des hommes comme vous ont le droit de fouler aux pieds tout ce qu'il y a de mortel dans un demi-dieu. Raillez à votre aise, votre mépris ne brisera jamais son grand et vieux cœur.

Mais arrivez, amis, quakers, ou imprimeurs d'indiennes, tenons un congrès de la paix et distillons paisiblement notre venin. Nous avons parlé avec un zèle indécent contre les batailles sanglantes et les généraux bouchers. Nous arrivons enfin à un triomphe dans notre sphère. Le 18 juin 1812, les ordres en conseil furent rapportés, et les ports bloqués ouverts. Vous savez bien, vous tous qui êtes assez vieux pour vous le rappeler, comme vous fîtes retentir le Yorkshire et le Lancashire de vos cris de joie à cette occasion. Les sonneurs fêlèrent une cloche du beffroi de Briarfield; elle sonne faux encore maintenant. L'Association des Marchands et des Manufacturiers se réunit dans un grand dîner à Stilbro', et tous retournèrent chez eux dans un état que leurs femmes ne désirent pas revoir. Liverpool tressaillit et renifla comme un cheval marin éveillé au milieu de ses roseaux par un coup de tonnerre. Quelques-uns des marchands américains se sentirent menacés d'apoplexie et se firent saigner. Tous, en hommes sages, dans ce premier moment de prospérité, se préparèrent à se ruer dans la spéculation, et à prévoir les nouvelles difficultés dans les profondeurs desquelles ils pourraient se perdre dans

l'avenir. Les approvisionnements qui avaient été accumulés pendant des années s'écoulèrent en un clin d'œil. Les magasins furent dégarnis, les navires chargés; le travail abonda, les salaires s'élevèrent. Le bon temps semblait venu; les espérances pouvaient être trompeuses, mais elles étaient brillantes; pour quelques-uns elles étaient même réelles. A cette époque, dans le seul mois de juin, plus d'une solide fortune fut réalisée.

Lorsque toute une province se réjouit, les plus humbles de ses habitants prennent leur part du festin. Le son des cloches pénètre dans les demeures les plus fermées comme une invitation à la joie. Ainsi pensait Caroline Helstone, en s'habillant plus élégamment que de coutume dans ce jour de triomphe du commerce, pour aller passer l'après-midi à Fieldhead et présider à certaines préparations de toilette qui avaient lieu en vue d'un grand événement, le dernier mot en ces matières étant réservé à son goût parfait. Elle décida sur la couronne, le voile, la robe qui devaient être portés à l'autel; elle choisit diverses robes et autres objets pour les occasions plus ordinaires, sans beaucoup consulter l'opinion de la fiancée, cette lady se trouvant alors dans une humeur peu facile.

Louis avait présagé des difficultés, et il les avait rencontrées. Dans le fait, son amante s'était montrée exquisement provocante, différant son mariage de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois; d'abord le cajolant avec de douces paroles, puis enfin forçant sa nature forte et délibérée à se révolter contre sa tyrannie, à la fois si douce et si intolérable.

Il avait fallu une sorte d'orage pour l'amener à ce point; mais elle était enfin là, enchaînée à un jour fixe, conquise par l'amour et liée par sa parole.

Ainsi vaincue et asservie, elle gémissait comme l'enfant du désert enchaîné. Son dompteur seul pouvait la consoler; sa présence seule pouvait remplacer sa liberté perdue; en son absence elle restait assise ou errait seule de côté et d'autre; elle parlait peu, et mangeait encore moins.

Elle ne s'occupa d'aucun préparatif pour la noce; Louis fut obligé de diriger lui-même tous les arrangements. Il fut le maître de fait à Fieldhead, plusieurs semaines avant de le devenir de nom : le moins présomptueux et le plus bienveillant des maîtres; mais absolu avec sa lady. Elle abdiqua sans un mot ni une lutte. « Allez à M. Moore; demandez à M. Moore, » telle était sa réponse lorsqu'on lui demandait des ordres. Ja-

mais amoureux d'une riche fiancée ne fut si complétement délivré du rôle subalterne, si inévitablement forcé d'assumer un pouvoir souverain.

Dans tout cela mistress Keeldar cédait partiellement à sa disposition ; mais une remarque qu'elle fit une année après prouva qu'elle agissait aussi un peu par système. « Louis, disait-elle, n'eût jamais appris à régner, si je n'avais cessé de gouverner : l'incapacité du souverain a développé les pouvoirs du premier ministre. »

Il avait été décidé que miss Helstone serait la demoiselle d'honneur dans les noces qui approchaient ; mais la fortune lui avait destiné un autre rôle.

Elle revint à la rectorerie d'assez bonne heure pour arroser ses plantes. Elle avait accompti cette petite tâche. La dernière à laquelle elle avait donné ses soins était un rosier-arbuste, qui fleurissait dans un coin tranquille sur le derrière de la maison. Cette plante avait reçu la rafraîchissante ondée : Caroline se reposait alors une minute. Près du mur était un fragment de pierre sculptée, une relique monacale, autrefois peut-être la base d'une croix : elle monta dessus afin de mieux dominer de la vue ce qui l'entourait. Elle tenait encore l'arrosoir d'une main ; de l'autre elle relevait sa jolie robe, de peur qu'elle ne fût tachée par quelques éclaboussures : elle regarda par-dessus le mur, le long de quelques champs solitaires ; au loin trois arbres sombres se dressaient côte à côte contre le ciel ; une épine solitaire apparaissait très-loin au bout d'un défilé. Elle vit le sombre marais, où s'allumaient les feux de joie : la soirée d'été était chaude ; le carillon des cloches était joyeux ; la fumée bleue des feux semblait douce, leur flamme brillante ; au-dessus d'eux, dans le firmament d'où le soleil venait de disparaître, étincelait un point argenté, l'Étoile d'Amour.

Caroline n'était pas malheureuse ce soir-là ; bien au contraire : mais en regardant, elle soupira, et pendant qu'elle soupirait, une main l'entoura et se reposa doucement sur sa taille ; Caroline crut savoir qui s'était approché d'elle : elle reçut l'attouchement sans tressaillir.

« Je regarde Vénus, maman ; voyez comme elle est belle. Comme son éclat est brillant, comparé à la flamme rouge des feux de joie ! »

La réponse fut une caresse plus prononcée ; Caroline se retourna et se trouva non en face du visage de matrone de mis-

tress Pryor, mais d'un sombre et mâle visage. Elle laissa tomber son arrosoir, et descendit du piédestal.

« Je viens de rester une heure avec maman, dit l'intrus. J'ai eu avec elle une longue conversation. Où êtes-vous allée pendant ce temps-là?

— A Fieldhead. Shirley est aussi fantasque que jamais, Robert. Elle ne répond ni oui ni non à aucune des questions qu'on lui adresse. Elle se plaît seule : je ne pourrais dire si elle est mélancolique ou nonchalante : si vous l'excitez ou la raillez, elle vous jette un regard moitié pensif, moitié insouciant, qui vous rend aussi étrange, aussi malade qu'elle. Je ne sais ce que Louis fera d'elle ; pour ma part, si j'étais gentleman, je pense que je ne voudrais pas l'entreprendre.

— Ne vous mettez pas en peine d'eux : ils ont été faits l'un pour l'autre. Louis, c'est étrange à dire, ne l'aime que mieux à cause de ses caprices. Si quelqu'un est capable de la gouverner, c'est lui. Elle le soumet à de rudes épreuves, cependant. Avec son caractère calme, il a eu à lui faire une cour orageuse; mais vous voyez que pour lui tout se termine par la victoire. Caroline, je vous ai cherchée pour vous demander une audience. Pourquoi les cloches sonnent-elles?

— Pour le rappel de votre terrible loi, les ordres que vous haïssez tant. Vous êtes content, n'est-ce pas?

— Hier soir, à cette même heure, j'emballais quelques livres pour un voyage à travers l'Océan : c'étaient les seules possessions, excepté quelques habits, des semences, des racines et des outils, que je me crusse libre d'emporter avec moi au Canada. J'allais vous quitter.

— Me quitter? »

Ses petits doigts s'attachaient à son bras. Elle paraissait effrayée.

« Pas maintenant, pas maintenant. Examinez mon visage; oui, regardez-moi bien : est-ce que vous y lisez le désespoir de la séparation? »

Elle vit une physionomie animée, dont les caractères étaient tous radieux, bien que la page elle-même fût sombre : ce visage, puissant par la noblesse de ses traits, versa sur elle l'espérance, l'amour, la joie.

« Est-ce que ce rappel vous fera du bien, *beaucoup* de bien, un bien *immédiat?* demanda-t-elle.

— Le rappel des ordres en conseil me sauve. Maintenant, je

ne serai pas banqueroutier ; maintenant, je n'abandonnerai pas mes affaires ; maintenant, je ne quitterai pas l'Angleterre ; maintenant, je ne serai plus pauvre, je pourrai payer mes dettes ; tout le drap que j'ai dans mes magasins me sera acheté, et je recevrai des commissions pour une quantité beaucoup plus considérable. Ce jour donne à ma fortune une large et solide fondation, sur laquelle, pour la première fois de ma vie, je puis construire avec sécurité. »

Caroline dévorait ses paroles ; elle tenait ses mains dans les siennes ; elle respira longuement.

« Vous êtes sauvé ? Vos lourds embarras sont levés ?

— Ils sont levés ; je respire, je puis agir.

— Enfin ! Oh ! la Providence est bonne. Remerciez-la, Robert.

— Je remercie la Providence.

— Et moi aussi, je la remercie, pour l'amour de vous. »

Elle levait au ciel des yeux pleins de ferveur.

« Maintenant, je puis prendre plus d'ouvriers, donner de meilleurs salaires, concevoir des plans plus sages et plus libéraux, faire quelque bien, être moins égoïste. *Maintenant*, Caroline, je peux avoir une maison, une maison que je pourrai appeler mienne, et maintenant.... »

Il s'arrêta, car sa voix était profondément émue.

« Et maintenant, reprit-il, maintenant, je puis penser au mariage ; *maintenant*, je puis chercher une femme. »

Ce n'était point pour elle le moment de parler, elle garda le silence.

« Est-ce que Caroline, qui espère tendrement être pardonnée comme elle pardonne, me pardonnera tout ce que je lui ai fait souffrir, tout ce long tourment que je lui ai méchamment causé, toute cette maladie de corps et d'esprit qu'elle m'a due ? Oubliera-t-elle ce qu'elle sait de ma pauvre ambition, de mes desseins sordides ? Me permettra-t-elle d'expier tout cela ? Me permettra-t-elle de lui prouver que, si je l'ai autrefois abandonnée cruellement, si j'ai joué avec son affection, si je l'ai injuriée bassement, je peux maintenant l'aimer fidèlement, la chérir avec tendresse ? »

Sa main était toujours dans celle de Caroline : une douce pression lui répondit.

« Est-ce que Caroline est à moi ?

— Caroline est à vous.

— Je connais le prix de ce trésor ; le sentiment de sa valeur est là, dans mon cœur. Ma vie est nécessairement liée à la sienne ; le sang qui circule dans mes artères ne m'est pas plus précieux que son bonheur et son bien-être.

— Je vous aime aussi, Robert, et j'aurai pour vous le plus entier dévouement.

— Oui, vous aurez pour moi un soin dévoué, fidèle ! Comme si cette rose pouvait promettre d'abriter contre la tempête cette pierre dure et grise ! Mais elle aura soin de moi, à sa manière : ces mains seront les aimables dispensatrices de tout le bonheur que je puis goûter. Je sais que l'être que je désire lier à moi m'apportera une consolation, un amour, une pureté auxquels, de moi-même, je suis étranger. »

Tout à coup Caroline se troubla ; sa lèvre frémit.

« Qui trouble ma colombe? demanda Moore, comme elle se pressait contre lui, et se reculait tout à coup avec embarras.

— Pauvre maman ! Je suis tout ce qu'elle possède : devrais-je la quitter?

— J'ai pensé à cette difficulté. Moi et maman l'avons discutée.

— Dites-moi ce que vous voulez, ce que vous exigez, et je verrai s'il m'est possible de consentir. Mais je ne puis l'abandonner, je ne puis lui briser le cœur, même pour vous.

— Elle vous a été fidèle lorsque je vous ai abandonnée, n'est-ce pas? Je n'ai jamais approché de votre lit de douleur ; elle n'a pas quitté un instant votre chevet.

— Que dois-je faire? Tout, plutôt que de la quitter.

— Je veux que vous ne la quittiez jamais.

— Elle pourra demeurer très-près de nous.

— Avec nous. Seulement, elle aura son appartement et sa servante. Elle a stipulé cela elle-même.

— Vous savez qu'elle a un revenu qui, avec ses habitudes d'économie, la rend tout à fait indépendante ?

— Elle me l'a dit avec une aimable fierté qui m'a rappelé celle d'une autre personne.

— Elle n'aime point à se mêler des affaires d'autrui, et est tout à fait incapable de commérages.

— Je la connais, Cary ; mais si, au lieu d'être la personnification de la réserve et de la discrétion, elle était quelque chose de tout opposé, je ne la craindrais encore pas.

— Cependant elle sera votre belle-mère? »

Caroline fit un petit signe de tête espiègle. Moore sourit.

« Louis et moi ne sommes pas de cette espèce d'hommes qui craignent leurs belles-mères, Cary ; nos ennemis n'ont jamais été, ne seront jamais les membres de notre propre famille. Je ne doute pas que ma belle-mère ne fasse beaucoup de cas de moi.

— Assurément, à sa façon calme, vous savez. Elle n'est pas démonstrative, et, lorsque vous la voyez silencieuse, ou même froide, il ne vous faut pas croire qu'elle soit contrariée : c'est seulement sa manière d'être. Laissez-moi me faire son interprète toutes les fois que son caractère vous embarrassera; croyez toujours ce que je vous dirai d'elle, Robert.

— Oh ! entièrement. Plaisanterie à part, je crois que nous nous conviendrons on ne peut mieux. Hortense, vous savez, est excessivement susceptible, et peut-être pas toujours raisonnable dans ses exigences; cependant, la chère et honnête fille, je ne l'ai jamais affligée, je n'ai jamais de ma vie eu une sérieuse querelle avec elle.

— Non, vous êtes généreusement, tendrement indulgent pour elle, et vous serez de même pour maman. Vous êtes un gentleman des pieds à la tête, Robert, et nulle part aussi parfait que dans votre intérieur.

— Voilà un éloge que j'aime, il m'est très-doux. Je suis aise que ma Caroline m'envisage sous cet aspect.

— Maman pense de vous absolument comme moi.

— Pas tout à fait, j'espère ?

— Elle ne pense pas à vous épouser : ne soyez pas vain; mais elle me dit l'autre jour : « Ma chérie, M. Moore a d'agréables manières ; c'est un des rares gentlemen que j'aie vus unir la politesse à un air de sincérité. »

— Maman est un peu misanthrope, n'est-ce pas ? Elle n'a pas la meilleure opinion du sexe le plus fort ?

— Elle s'abstient de juger les hommes en général; mais elle a ses exceptions qu'elle admire : Louis et M. Hall, et depuis longtemps vous-même. Elle ne vous aimait pas autrefois. Je savais cela parce qu'elle ne parlait jamais de vous. Mais Robert....

— Eh bien, quoi maintenant? quelle est cette nouvelle pensée ?

— Vous n'avez pas encore vu mon oncle ?

— Je l'ai vu; maman l'a appelé dans sa chambre ; il a con-

senti conditionnellement. Si je prouve que je puis suffire aux besoins d'une femme, vous serez à moi. Et je puis y suffire mieux qu'il ne le pense, mieux que je ne voudrais m'en vanter.

— Si vous devenez riche, vous ferez du bien avec votre argent, Robert?

— Je ferai du bien : vous me direz comment il faudra faire. J'ai d'ailleurs quelques idées particulières dont nous parlerons au sein de notre foyer quelque jour. J'ai vu la nécessité de faire le bien. J'ai appris combien il est insensé d'être égoïste. Caroline, je vois ce que je vais vous prédire. Cette guerre doit avant peu arriver à sa fin. Le commerce est assuré de prospérer pendant quelques années. Il peut survenir quelque mésintelligence entre l'Angleterre et l'Amérique, mais cela ne pourra durer. Que diriez-vous si un jour, peut-être dans dix ans d'ici, Louis et moi partagions entre nous la paroisse de Briarfield? Louis, à tout événement, est assuré de la puissance et de la fortune; il n'enterrera pas ses talents. C'est un garçon charitable, et il possède en outre une intelligence supérieure. Son esprit est lent, mais fort : il doit agir, il peut agir après mûre délibération, mais il agira bien. Il sera fait magistrat du district. Shirley l'a dit : elle se mettrait impétueusement et prématurément à l'œuvre pour lui obtenir cette dignité, s'il la laissait faire; mais il l'en empêchera. Comme d'habitude, il n'est pas pressé. Il n'aura pas été le maître de Fieldhead pendant un an, que tout le district sentira sa tranquille influence et reconnaîtra sa supériorité modeste. On a besoin d'un magistrat, et ils l'investiront en temps opportun, volontairement et sans contrainte, de cette fonction. Tout le monde admire sa future femme, et avec le temps il sera aimé de tout le monde. Il est de la pâte que l'on aime généralement, « bon comme le pain, » le pain quotidien, pour les plus délicats : bon pour l'enfant et pour le vieillard, charitable pour le pauvre, il ne portera point ombrage au riche. Shirley, en dépit de ses caprices et de ses singularités, de ses tergiversations et de ses délais, a pour lui un attachement profond. Un jour elle le verra aussi universellement aimé qu'elle peut le désirer; il sera aussi universellement estimé, considéré, consulté; on s'en rapportera à lui pour toute chose, trop peut-être. Son avis sera toujours judicieux, son assistance pleine de bienveillance; avant qu'il soit peu, tous deux lui seront trop demandés : il faudra qu'il impose des restrictions. Pour moi, si je

réussis dans ce que j'ai l'entention de faire, mon succès ajoutera à son revenu et à celui de Shirley : je puis doubler la valeur de leur propriété; je puis couvrir le stérile Hollow de rangées de cottages et de jardins.

— Robert!... vous défricheriez les taillis!

— Le taillis sera du bois à brûler avant que cinq ans se soient écoulés ; la belle et sauvage ravine sera une douce descente; la verte terrasse naturelle sera une rue pavée; il y aura des cottages dans la sombre ravine et des cottages sur la pente stérile; le dur sentier hérissé de cailloux sera une route unie, ferme, large et noire, formée avec les cendres de ma fabrique; et ma fabrique, Caroline, ma fabrique remplira toute la cour actuelle.

— C'est horrible! vous voulez changer l'air bleu et pur de la campagne pour l'atmosphère fumeuse de Stilbro'.

— Je veux répandre les eaux du Pactole à travers la vallée de Briarfield.

— J'aime mille fois mieux le ruisseau.

— J'obtiendrai une loi pour enclore le communal de Nunnely et le diviser en fermes.

— Le marais de Stilbro' vous défie, cependant, grâce au ciel! Que pourrez-vous faire venir sur la mousse de Bilberry? Qu'est-ce qui fleurira sur Rushedge?

— Caroline, les ouvriers sans asile, sans pain, sans travail, viendront de loin à la fabrique de Hallow; Joe Scott leur donnera de l'ouvrage, Louis Moore leur louera une maison, et mistress Gill pourvoira à leurs besoins jusqu'au premier jour de paye. »

Caroline sourit avec bonheur.

« Quelle école du dimanche vous allez avoir, Cary! Quelles assemblées vous allez réunir! Quelles écoles de chaque jour vous, Shirley et miss Ainley, aurez à gouverner, à surveiller! La fabrique trouvera des salaires pour un maître et une maîtresse, et le squire et le drapier donneront un festin quatre fois par an. »

Elle lui offrit un baiser muet, baiser dont il prit avantage pour lui en extorquer cent autres.

« Rêves extravagants! dit Moore avec un soupir et un sourire; peut-être cependant en pourrons-nous réaliser quelques-uns. Mais la rosée tombe : mistress Moore, prenez mon bras, nous allons rentrer. »

Nous sommes en août : les cloches retentissent encore, non-seulement à travers le Yorkshire, mais aussi à travers l'Angleterre. D'Espagne la voix de la trompette a sonné longtemps ; elle devient de plus en plus retentissante ; elle proclame Salamanque gagnée. Ce soir-là Briarfield doit être illuminé. Ce jour-là tous les fermiers du domaine de Briarfield dînent ensemble ; les ouvriers de la fabrique de Hollow seront réunis pour un semblable objet. Les écoles ont une grande fête. Le matin, deux mariages ont été célébrés dans l'église de Briarfield : celui de Louis Gérard Moore, Esq., avec Shirley, fille de feu Charles Cave, de Fieldhead, et celui de Robert Gérard Moore, de la fabrique de Hollow, avec Caroline, nièce du Révérend Matthewson Helstone, maître ès arts, recteur de Briarfield.

Le premier de ces mariages a été célébré par M. Helstone, Hiram Yorke, squire de Briarmains, conduisant la fiancée ; le second, par M. Hall, curé de Nunnely. Parmi les invités, les plusremarquables personnages étaient les deux jeunes garçons d'honneur, Henry Sympson et Martin Yorke.

Je suppose que les prophéties de M. Moore se réalisèrent, du moins en partie. L'autre jour je passais près de Hollow, que la tradition dit avoir autrefois été vert, solitaire et sauvage ; là je vis le corps des rêves du manufacturier, une jolie maison en pierres et en briques, la grande route formée de cendres noires, les cottages et les jardins ; là je vis une puissante fabrique, et une cheminée ambitieuse comme la tour de Babel. A mon retour, je dis à ma vieille femme de ménage où j'étais allé.

« Ah ! dit-elle, le monde a de singuliers changements. Je me rappelle avoir vu bâtir le vieux moulin, le premier qui fut construit dans tout le district ; puis je me souviens aussi de l'avoir vu jeter par terre, et d'être allée avec mes compagnes voir poser la première pierre du nouveau. Les deux messieurs Moore firent grand étalage en cette occasion ; ils étaient là, et il y avait une grande quantité de beau monde ; leurs deux ladies y étaient aussi ; elles paraissaient jolies et magnifiques, mais la plus splendide était mistress Louis : elle portait toujours de si belles robes ! Mistress Robert était plus simple. Mistress Louis souriait en parlant : elle avait l'air heureuse, contente et bonne ; mais elle avait des yeux qui vous traversaient le corps. Il n'y a plus de ladies comme celles-là de nos jours.

— Comment était Hollow à cette époque, Marthe?

— Différent de ce qu'il est maintenant. Mais je l'ai vu bien plus différent encore, lorsqu'il n'y avait ni moulin, ni cottages, ni maisons, excepté Fieldhead, à deux milles de distance. Je me rappelle qu'un soir d'été, il y a de cela cinquante ans, ma mère revint à la maison à l'entrée de la nuit, tout effarée, disant qu'elle venait de voir une fée dans le creux de Fieldhead; et ce fut la dernière fée que l'on vit dans ce pays-ci (quoique l'on ait dit plusieurs fois en avoir vu ailleurs depuis cinquante ans). C'était un endroit très-désert, et un joli endroit, couvert de chênes et de noyers. Il est bien changé maintenant. »

Mon histoire est dite. Il me semble voir le judicieux lecteur mettre ses lunettes pour en rechercher la morale. Ce serait insulter à sa sagacité que de la lui indiquer. Que Dieu l'assiste dans sa recherche!

FIN.

Digitized by Google

AGNÈS GREY

Digitized by Google

Digitized by Google

AGNÈS GREY.

CHAPITRE PREMIER.

Le presbytère.

Toutes les histoires vraies portent avec elles une instruction, bien que dans quelques-unes le trésor soit difficile à trouver, et si mince en quantité, que le noyau sec et ridé ne vaut souvent pas la peine que l'on a eue de casser la noix. Qu'il en soit ainsi ou non de mon histoire, c'est ce dont je ne puis juger avec compétence. Je pense pourtant qu'elle peut être utile à quelques-uns, et intéressante pour d'autres; mais le public jugera par lui-même. Protégée par ma propre obscurité, par le laps des ans et par des noms supposés, je ne crains point d'entreprendre ce récit, et de livrer au public ce que je ne découvrirais pas au plus intime ami.

Mon père, membre du clergé dans le nord de l'Angleterre, était justement respecté par tous ceux qui le connaissaient. Dans sa jeunesse, il vivait assez confortablement avec les revenus d'un petit bénéfice et d'une propriété à lui. Ma mère, qui l'épousa contre la volonté de ses amis, était la fille d'un squire et une femme de cœur. En vain on lui représenta que, si elle devenait la femme d'un pauvre ministre, il lui faudrait renoncer à sa voiture, à sa femme de chambre, au luxe et à l'élégance de la richesse, toutes choses qui pour elle n'étaient guère moins que les nécessités de la vie. Elle répondit qu'une voiture et une femme de chambre étaient, à la vérité, fort commodes; mais que, grâce au ciel, elle avait des pieds pour la porter et des mains pour se servir. Une élégante maison et un

spacieux domaine n'étaient point, selon elle, à mépriser; mais elle eût mieux aimé vivre dans une chaumière avec Richard Grey, que dans un palais avec tout autre.

A bout d'arguments, le père, à la fin, dit aux amants qu'ils pouvaient se marier si tel était leur plaisir, mais que sa fille n'aurait pas la plus mince fraction de sa fortune. Il espérait ainsi refroidir leur ardeur, mais il se trompait. Mon père connaissait trop bien la valeur de ma mère pour ne pas penser qu'elle était par elle-même une précieuse fortune, et que, si elle voulait consentir à embellir son humble foyer, il serait heureux de la prendre, à quelques conditions que ce fût; tandis que ma mère, de son côté, eût plutôt labouré la terre de ses propres mains que d'être séparée de l'homme qu'elle aimait, dont toute sa joie serait de faire le bonheur, et qui de cœur et d'âme ne faisait déjà qu'un avec elle. Ainsi, sa fortune alla grossir la bourse d'une sœur plus sage, qui avait épousé un riche nabab; et elle, à l'étonnement et aux regrets de tous ceux qui la connaissaient, alla s'enterrer dans le presbytère d'un pauvre village, dans les montagnes de.... Et pourtant, malgré tout cela, malgré la fierté de ma mère et les bizarreries de mon père, je crois que vous n'auriez pas trouvé dans toute l'Angleterre un plus heureux couple.

De six enfants, ma sœur Mary et moi furent les seuls qui survécurent aux périls du premier âge. Étant la plus jeune de cinq ou six ans, j'étais toujours regardée comme l'*enfant*, et j'étais l'idole de la famille : père, mère et sœurs, tous s'accordaient pour me gâter; non pas que leur folle indulgence me rendît méchante et ingouvernable; mais, habituée à leurs soins incessants, je restais dépendante, incapable de me suffire, et peu propre à lutter contre les soucis et les troubles de la vie.

Mary et moi fûmes élevées dans la plus stricte retraite. Ma mère, à la fois fort instruite et aimant à s'occuper, prit sur elle tout le fardeau de notre éducation, à l'exception du latin, que mon père entreprit de nous enseigner, de sorte que nous n'allâmes jamais à l'école; et, comme il n'y avait aucune société dans le voisinage, nos seuls rapports avec le monde se bornaient à prendre le thé avec les principaux fermiers et marchands des environs (afin que l'on ne nous accusât pas d'être trop fiers pour frayer avec nos voisins), et à faire une visite annuelle à notre grand-père paternel, chez lequel notre bonne grand'mère, une tante et deux ou trois ladies et gentlemen

âgés, étaient les seules personnes que nous vissions. Quelquefois notre mère nous racontait des histoires et des anecdotes de ses jeunes années, qui, en nous amusant étonnamment, éveillaient souvent, chez moi du moins, un secret désir de voir un peu plus de monde.

Je pensais que ma mère avait dû alors être fort heureuse; mais elle ne paraissait jamais regretter le temps passé. Mon père, cependant, dont le caractère n'était ni tranquille ni gai par nature, souvent se chagrinait mal à propos en pensant aux sacrifices que sa chère femme avait faits à cause de lui, et se troublait la tête avec toutes sortes de plans destinés à augmenter sa petite fortune pour notre mère et pour nous. En vain ma mère lui donnait l'assurance qu'elle était entièrement satisfaite et que, s'il voulait épargner un peu pour les enfants, nous aurions toujours assez, tant pour le présent que pour l'avenir. Mais l'économie n'était pas son fort. Il ne se fût pas endetté (du moins ma mère prenait bon soin qu'il ne le fît pas); mais pendant qu'il avait de l'argent, il le dépensait; il aimait à voir sa maison confortable, sa femme et ses filles bien vêtues et bien servies, et, en outre, il était fort charitable et aimait à donner aux pauvres suivant ses moyens, ou plutôt, comme pensaient quelques-uns, au delà de ses moyens.

Un jour, un de ses amis lui suggéra l'idée de doubler sa fortune personnelle d'un coup. Cet ami était un marchand, un homme d'un esprit entreprenant et d'un talent incontestable, qui était quelque peu gêné dans son négoce et avait besoin d'argent. Il proposa généreusement à mon père de lui donner une belle part de ses profits, s'il voulait lui confier seulement ce qu'il pourrait économiser. Il pensait pouvoir promettre avec certitude que toute somme que mon père placerait entre ses mains lui rapporterait cent pour cent. Le petit patrimoine fut promptement vendu et le prix déposé entre les mains du marchand, qui, aussi promptement, se mit à embarquer sa cargaison et à se préparer pour son voyage.

Mon père était heureux, et nous l'étions tous, avec nos brillantes espérances. Pour le présent, il est vrai, nous nous trouvions réduits au mince revenu de la cure; mais mon père ne croyait pas qu'il y eût nécessité de réduire scrupuleusement nos dépenses à cela, et avec un crédit ouvert chez M. Jackson, un autre chez Smith, et un troisième chez Hobson, nous vécûmes même plus confortablement qu'auparavant, quoique ma

mère affirmât qu'il eût mieux valu se renfermer dans les bornes; qu'après tout nos espérances de richesse n'étaient que précaires, et que, si mon père voulait seulement tout confier à sa direction, il ne se sentirait jamais gêné. Mais il était incorrigible.

Quels heureux moments nous avons passés, Mary et moi, quand, assises à notre travail à côté du feu, ou errant sur les montagnes couvertes de bruyères, ou nous reposant sous le saule pleureur (le seul gros arbre du jardin), nous parlions de notre bonheur futur, sans autres fondations pour notre édifice que les richesses qu'allait accumuler sur nous le succès des opérations du digne marchand! Notre père était presque aussi fou que nous; seulement il affectait de n'être point aussi impatient, exprimant ses espérances par des mots et des saillies qui me frappaient toujours comme étant extrêmement spirituels et plaisants. Notre mère riait avec bonheur de le voir si confiant et si heureux; mais cependant elle craignait qu'il ne fixât trop exclusivement son cœur sur ce sujet, et une fois je l'entendis murmurer en quittant la chambre : « Dieu veuille qu'il ne soit pas désappointé! je ne sais comment il pourrait le supporter. »

Désappointé il fut; et amèrement encore. La nouvelle éclata sur nous comme un coup de tonnerre : le vaisseau qui contenait notre fortune avait fait naufrage; il avait coulé bas avec toute sa cargaison, une partie de l'équipage, et l'infortuné marchand lui-même. J'en fus affligée pour lui; je fus affligée de voir nos châteaux en Espagne renversés; mais, avec toute l'élasticité de la jeunesse, je fus bientôt remise de ce choc.

Quoique les richesses eussent des charmes, la pauvreté n'avait point de terreurs pour une jeune fille inexpérimentée comme moi. Et même, à dire vrai, il y avait quelque chose d'excitant dans l'idée que nous étions tombés dans la détresse et réduits à nos propres ressources. J'aurais seulement désiré que mon père, ma mère et Mary, eussent eu le même esprit que moi. Alors, au lieu de nous lamenter sur les calamités passées, nous nous serions mis joyeusement à l'œuvre pour les réparer, et, plus grandes eussent été les difficultés, plus dures nos présentes privations, plus grande aurait été notre résignation à endurer les secondes, et notre vigueur à lutter contre les premières.

Mary ne se lamentait pas, mais elle pensait continuellement

à notre malheur, et elle tomba dans un état d'abattement dont aucun de mes efforts ne pouvait la tirer. Je ne pouvais l'amener à regarder la chose sous le même point de vue que moi; et j'avais si peur d'être taxée de frivolité enfantine ou d'insensibilité stupide, que je gardais soigneusement pour moi la plupart de mes brillantes idées, sachant bien qu'elles ne pouvaient être appréciées.

Ma mère ne pensait qu'à consoler mon père, à payer nos dettes et à diminuer nos dépenses par tous les moyens possibles; mais mon père était complétement écrasé par la calamité. Santé, force, esprit, il perdit tout sous le coup, et il ne les retrouva jamais entièrement. En vain ma mère s'efforçait de le ranimer en faisant appel à sa piété, à son courage, à son affection pour elle et pour nous. Cette affection même était son plus grand tourment. C'était pour nous qu'il avait si ardemment désiré accroître sa fortune; c'était notre intérêt qui avait donné tant de vivacité à ses espérances, et qui donnait tant d'amertume à son malheur actuel. Il se reprochait d'avoir négligé les conseils de ma mère, qui l'eussent empêché au moins de contracter des dettes. La pensée qu'il l'avait enlevée à une existence aisée et au luxe de la richesse pour les soucis et les labeurs de la pauvreté lui était amère, et il souffrait de voir cette femme autrefois si admirée, si élégante, transformée en une active femme de ménage, de la tête et des mains continuellement occupée des soins de la maison et d'économie domestique. Le contentement même avec lequel elle accomplissait ses devoirs, la gaieté avec laquelle elle supportait ses revers, sa bonté inépuisable et le soin qu'elle prenait de ne jamais lui adresser le moindre blâme, tout cela était pour cet homme ingénieux à se tourmenter une aggravation de ses souffrances. Ainsi l'âme agit sur le corps; le système nerveux souffrit et les troubles de l'esprit s'accrurent; sa santé fut sérieusement atteinte, et aucune de nous ne pouvait le convaincre que l'aspect de nos affaires n'était pas aussi triste, aussi désespéré que son imagination malade se le figurait.

L'utile phaéton fut vendu, ainsi que le cheval, ce vieux favori gras et bien nourri que nous avions résolu de laisser finir ses jours en paix, et qui ne devait jamais sortir de nos mains; la petite remise et l'écurie furent louées; le domestique et la plus coûteuse des deux servantes furent congédiés. Nos vêtements furent raccommodés et retournés jusqu'au point où al-

lait la plus stricte décence. Notre nourriture, déjà simple, fut encore simplifiée (à l'exception des plats favoris de mon père); le charbon et la chandelle furent économisés; la paire de chandeliers réduite à un seul, employé dans la plus absolue nécessité; le charbon soigneusement arrangé dans la grille à moitié vide, surtout lorsque mon père était dehors pour le service de la paroisse, ou retenu dans son lit par la maladie. Quant aux tapis, ils furent soumis aux mêmes reprises et raccommodages que nos habits. Pour supprimer la dépense d'un jardinier, Mary et moi entreprîmes de tenir en ordre le jardin; et tout le travail de cuisine et de ménage, qui ne pouvait être aisément fait par une seule servante, fut accompli par ma mère et ma sœur, aidées un peu par moi à l'occasion; je dis un peu, parce que, quoique je fusse une femme à mon avis, je n'étais encore pour elles qu'une enfant. D'ailleurs ma mère, comme toutes les femmes actives et bonnes ménagères, aimait à faire par elle-même; et, quel que fût le travail qu'elle eût à faire, elle pensait que personne n'était plus apte à le faire qu'elle. Aussi, toutes les fois que j'offrais de l'aider, je recevais cette réponse : « Non, mon amour, vous ne pouvez; il n'y a rien ici que vous puissiez faire. Allez aider votre sœur, ou faites-lui faire une petite promenade avec vous; dites-lui qu'elle ne doit pas rester assise si longtemps, qu'elle ne doit pas rester à la maison aussi constamment qu'elle le fait, que sa santé en souffre. »

« Mary, maman dit que je dois vous aider, ou vous faire faire une petite promenade avec moi; que votre santé s'altérera si vous demeurez aussi longtemps sans sortir.

— M'aider, vous ne le pouvez, Agnès; et je ne puis sortir avec vous, j'ai beaucoup trop à faire.

— En ce cas, laissez-moi vous aider.

— Vous ne pouvez vraiment, chère enfant. Allez travailler votre musique ou jouer avec le chat. »

Il y avait toujours beaucoup d'ouvrage de couture à faire; mais on ne m'avait pas appris à couper un seul vêtement, et, à l'exception des grosses coutures et de l'ourlet, il y avait peu de chose que je pusse faire : car ma mère et ma sœur affirmaient toutes deux qu'il leur était plus facile de faire le travail elles-mêmes que de me le préparer. D'ailleurs, elles aimaient mieux me voir poursuivre mes études ou m'amuser; il serait toujours assez tôt de me courber sur mon ouvrage, comme une grave

matrone, quand mon favori petit minet serait devenu un fort et gros chat. Dans de telles circonstances, quoique je ne fusse guère plus utile que le petit chat, mon désœuvrement n'était pas tout à fait sans excuse.

Au milieu de tous nos embarras, je n'entendis qu'une seule fois ma mère se plaindre du manque d'argent. Comme l'été approchait, elle nous dit à Mary et à moi : « Combien il serait à désirer que votre papa pût passer quelques semaines aux bains de mer ! Je suis convaincue que l'air de la mer et le changement de scène lui feraient beaucoup de bien. Mais vous savez que nous n'avons pas d'argent, » ajouta-t-elle avec un soupir Nous eussions fort désiré toutes deux que la chose pût se faire, et nous nous lamentions grandement qu'elle fût impossible. « Les plaintes ne sont bonnes à rien, nous dit ma mère; peut-être, après tout, ce projet peut-il être exécuté. Mary, vous dessinez fort bien; pourquoi ne feriez-vous pas quelques nouveaux dessins qui, encadrés avec les aquarelles que vous avez déjà, pourraient être vendus à quelque libéral marchand de tableaux qui saurait discerner leur mérite?

— Maman, je serais fort heureuse de penser qu'ils puissent être vendus n'importe à quel prix.

— Cela vaut la peine d'essayer, au moins. Fournissez les dessins, et j'essayerai de trouver l'acheteur.

— Je voudrais bien pouvoir aussi faire quelque chose, dis-je.

— Vous, Agnès ! Eh bien, vous dessinez assez bien aussi. En choisissant un sujet simple, j'ose dire que vous êtes capable de produire une œuvre que nous serions tous fiers de montrer.

— Mais j'ai un autre projet dans la tête, maman, et je l'ai depuis longtemps; seulement, je n'ai jamais osé vous en parler.

— Vraiment ! dites-nous ce que c'est.

— J'aimerais à être gouvernante. »

Ma mère poussa une exclamation de surprise et se mit à rire. Ma sœur laissa tomber son ouvrage dans son étonnement, et s'écria :

« Vous une gouvernante, Agnès ! Pouvez-vous bien rêver à cela?

— Eh bien, je ne vois là rien de si extraordinaire. Je ne prétends pas être capable de donner de l'instruction à de grandes filles; mais assurément je peux en instruire de petites. J'aime-

rais tant cela! J'aime tant les enfants! Maman, laissez-moi être gouvernante.

— Mais, mon amour, vous n'avez pas encore appris à avoir soin de vous-même; et il faut plus de jugement et d'expérience pour gouverner de jeunes enfants que pour en gouverner de grands.

— Pourtant, maman, j'ai dix-huit ans passés, et je suis parfaitement capable de prendre soin de moi et des autres aussi. Vous ne connaissez pas la moitié de la sagesse et de la prudence que j'ai, car je n'ai jamais été mise à l'épreuve.

— Mais pensez donc, dit Mary, à ce que vous feriez dans une maison pleine d'étrangers, sans moi ou maman pour parler ou agir pour vous, ayant à prendre soin de plusieurs enfants et de vous-même, et n'ayant personne à qui demander conseil! Vous ne sauriez pas seulement quels vêtements mettre.

— Vous pensez, parce que je ne fais que ce que vous me commandez, que je n'ai pas un jugement à moi? mais mettez-moi à l'épreuve, et vous verrez ce que je peux faire. »

En ce moment mon père entra, et on lui expliqua le sujet de la discussion.

« Vous gouvernante, ma petite Agnès! s'écria-t-il; et, en dépit de son mal, cette idée le fit rire.

— Oui, papa; ne dites rien contre cet état; je l'aimerais tant, et je crois que je pourrais l'exercer admirablement.

— Mais, ma chérie, nous ne pouvons nous passer de vous. » Et une larme brilla dans ses yeux quand il ajouta : « Non, non, quelque malheureux que nous soyons, nous n'en sommes sûrement pas encore réduits là.

— Oh! non, dit ma mère. Il n'y a aucune nécessité de prendre un tel parti; c'est purement un caprice à elle. Ainsi, retenez votre langue, méchante enfant: car, si vous êtes si disposée à nous quitter, vous savez bien que nous ne le sommes pas à nous séparer de vous. »

Je fus réduite au silence pour ce jour-là et pour plusieurs autres; mais je ne renonçai pas à mon projet favori. Mary prit ses instruments de peinture et se mit ardemment à l'œuvre. Je pris les miens aussi; mais, pendant que je dessinais, je pensais à autre chose. Quel délicieux état que celui de gouvernante! Entrer dans le monde; commencer une nouvelle vie; agir pour moi-même; exercer mes facultés jusque-là sans emploi; essayer mes forces inconnues; gagner ma vie, et même

quelque chose de plus pour aider mon père, ma mère et ma sœur, en les exonérant de ma nourriture et de mon entretien; montrer à papa ce que sa petite Agnès pouvait faire; convaincre maman et Mary que je n'étais pas tout à fait l'être impuissant et insouciant qu'elles croyaient. En outre, quel charme de se voir chargée du soin et de l'éducation de jeunes enfants! Quoi qu'en pussent dire les autres, je me sentais pleinement à la hauteur de la tâche. Les souvenirs de mes propres pensées pendant ma première enfance seraient un guide plus sûr que les instructions du plus mûr conseiller. Je n'aurais qu'à me remémorer ce que j'étais moi-même à l'âge de mes jeunes élèves, pour savoir aussitôt comment gagner leur confiance et leur affection; comment faire naître chez eux le regret d'avoir mal fait; comment encourager les timides, consoler les affligés; comment leur rendre la Vertu praticable, l'Instruction désirable, la Religion aimable et intelligible. Quelle délicieuse tâche que d'aider les jeunes idées à éclore, de soigner ces tendres plantes et de voir leurs boutons éclore jour par jour!

Je persévérais donc dans mon projet, quoique la crainte de déplaire à ma mère et de tourmenter mon père m'empêchât de revenir sur ce sujet pendant plusieurs jours. Enfin, j'en parlai de nouveau à ma mère en particulier, et avec quelque difficulté j'obtins la promesse qu'elle m'aiderait de tout son pouvoir. Le consentement de mon père fut ensuite obtenu, et, quoique ma sœur Mary n'eût pas encore donné son approbation, ma bonne mère commença à s'occuper de me trouver une place. Elle écrivit à la famille de mon père, et consulta les annonces des journaux; elle avait depuis longtemps cessé toute relation avec sa propre famille, et n'eût pas voulu avoir recours à elle dans un cas de cette nature. Mais ses parents avaient vécu depuis si longtemps séparés et oubliés du monde, que plusieurs semaines s'écoulèrent avant que l'on me pût procurer une place convenable. A la fin, à ma grande joie, il fut décidé que je prendrais charge de la jeune famille d'une certaine mistress Bloomfield, que ma bonne grand'tante Grey avait connue dans sa jeunesse, et assurait être une femme très-bien. Son mari était un négociant retiré, qui avait réalisé une fortune assez considérable, mais qui ne pouvait se décider à donner plus de vingt-cinq guinées par an à l'institutrice de ses enfants. Je fus pourtant heureuse d'accepter ce mince salaire, plutôt que de

refuser la place, ce que mes parents semblaient croire préférable.

Quelques semaines me restaient pour me préparer. Combien ces semaines me parurent longues et ennuyeuses! Et pourtant, à tout prendre, elles étaient heureuses, pleines de brillantes espérances. Avec quel plaisir je vis préparer mes nouveaux vêtements et aidai à faire mes malles! Mais un sentiment d'amertume se mêla aussi à cette dernière occupation, et, lorsqu'elle fut terminée, que tout fut prêt pour mon départ le lendemain, et que la dernière nuit que j'allais passer à la maison approcha, une soudaine angoisse me gonfla le cœur. Mes chers amis paraissaient si tristes, ils me parlaient avec tant de bonté, que je pouvais à peine retenir mes larmes; pourtant, j'affectais de paraître gaie. J'avais fait ma dernière excursion avec Mary sur les marais, ma dernière promenade dans le jardin et autour de la maison; j'avais donné à manger avec elle, pour la dernière fois, à nos pigeons favoris, que nous avions accoutumés à venir prendre leur nourriture dans notre main; j'avais caressé leur dos soyeux pendant qu'ils se pressaient devant moi; j'avais tendrement baisé mes favoris particuliers, une paire de pigeons blancs comme la neige, à la queue en éventail; j'avais joué mon dernier air sur le vieux piano de la famille, et chanté ma dernière chanson à papa; non la dernière, j'espérais, mais la dernière au moins pour un long temps. « Et peut-être, pensais-je, quand je pourrai de nouveau faire toutes ces choses, ce sera avec d'autres sentiments : les circonstances peuvent être changées et cette maison n'être plus jamais mon foyer. » Ma chère petite amie, la jeune chatte, ne serait certainement plus la même; déjà, elle commençait à devenir une jolie chatte, et lorsque je reviendrais faire à la hâte une visite à Noël, elle aurait très-probablement oublié sa compagne de jeux et ses jolis tours. J'avais joué avec elle pour la dernière fois, et, lorsque je caressai sa douce et soyeuse fourrure, pendant qu'elle dormait sur mes genoux, j'éprouvai un sentiment de tristesse que je ne pus déguiser. Puis, quand vint le moment de se coucher, quand je me retirai avec Mary dans notre tranquille petite chambre, où déjà mes tiroirs et le casier destiné à mes livres étaient vides, et où ma sœur allait dormir seule, dans une triste solitude, ainsi qu'elle disait, mon cœur se fendit plus que jamais. Il me sembla que j'avais été égoïste et méchante en persistant à vouloir la quitter; et, quand je m'agenouillai devant notre petit

lit, j'appelai sur elle et sur mes parents la bénédiction de Dieu avec plus de ferveur que je ne l'avais jamais fait. Pour ne pas laisser voir mon émotion, je cachai mon visage dans mes mains, qui furent à l'instant baignées de pleurs. Je m'aperçus, en me relevant, qu'elle avait pleuré aussi; mais nous ne parlâmes ni l'une ni l'autre, et nous nous couchâmes en silence, nous serrant plus étroitement l'une contre l'autre, à l'idée que nous allions sitôt nous séparer.

Mais le matin ramena l'espérance et le courage. Je devais partir de bonne heure, afin que la voiture qui devait me conduire (le cabriolet de M. Smith, drapier, épicier et marchand de thé de notre village) pût revenir le même jour. Je me levai, m'habillai, pris à la hâte mon déjeuner, reçus les tendres embrassements de mon père, de ma mère et de ma sœur, baisai la chatte, et, au grand scandale de Sally, la servante, lui donnai une cordiale poignée de main, montai dans le cabriolet, tirai mon voile sur ma figure, et alors, mais seulement alors, je fondis en larmes. La voiture roula; je regardai derrière moi : ma mère et ma sœur étaient toujours debout sur la porte, me regardant et me faisant des signes d'adieu. Je les leur rendis, et priai Dieu pour leur bonheur du fond de mon âme. Nous descendîmes la colline, et je ne pus plus voir.

« Il fait bien froid pour vous ce matin, miss Agnès, me dit Smith, et le temps est bien sombre aussi. Mais j'espère que vous serez arrivée à destination avant que la pluie ne tombe.

— Oui, je l'espère, » répondis-je avec autant de calme que je le pus.

Là se borna notre colloque. Nous traversâmes la vallée et commençâmes à monter la colline opposée. Je regardai de nouveau derrière moi. Je vis le clocher du village et, derrière, la vieille maison du presbytère éclairée par un rayon de soleil; ce rayon était le seul, car tout le village et les collines environnantes étaient dans l'ombre formée par les nuages. Je saluai ce rayon de soleil comme un heureux présage pour ma maison. J'implorai avec ferveur la bénédiction du ciel pour ses habitants et me détournai vivement, car je voyais les rayons du soleil disparaître. J'évitai avec soin de reporter mes yeux sur le presbytère, craignant de le voir dans l'ombre comme le reste du paysage.

CHAPITRE II.

Premières leçons dans l'art de l'enseignement.

A mesure que nous avancions, mon naturel revint, et je tournai avec plaisir ma pensée vers la nouvelle vie dans laquelle j'allais entrer. Quoique l'on ne fût encore qu'au milieu de septembre, les nuages sombres et un fort vent de nord-est rendaient le temps extrêmement froid et triste. Le voyage nous paraissait long : car, ainsi que le disait Smith, les routes étaient « très-lourdes, » et assurément son cheval était très-lourd aussi ; il rampait aux montées et se traînait aux descentes, et ne consentait à se mettre au trot que lorsque la route était de niveau ou en pente très-douce, ce qui était rare dans ces régions accidentées. Il était près d'une heure lorsque nous arrivâmes à notre destination ; et pourtant, quand nous franchîmes la grande porte de fer, quand, roulant doucement sur l'avenue sablée et unie, bordée de chaque côté par des pelouses plantées de jeunes arbres, nous approchâmes de la splendide résidence de Wellwood s'élevant au-dessus des peupliers qui l'environnaient, le cœur me manqua, et j'aurais voulu en être encore à un mille ou deux. Pour la première fois de ma vie, j'allais me trouver livrée à moi-même; il n'y avait plus de retraite possible. Il me fallait entrer dans cette maison, et m'introduire moi-même parmi ses habitants inconnus. Comment fallait-il m'y prendre ? Il est vrai que j'avais près de dix-neuf ans; mais, grâce à ma vie retirée et aux soins protecteurs de ma mère et de ma sœur, je savais bien que beaucoup de jeunes filles de quinze ans et au-dessous étaient doués de plus d'adresse, d'aisance et d'assurance que moi. « Pourtant, me disais-je, si mistress Bloomfield est une femme bonne et bienveillante, je m'en tirerai fort bien; quant aux enfants, je serai bientôt à l'aise avec eux, et j'espère n'avoir guère affaire avec M. Bloomfield. »

« Sois calme, sois calme, quoi qu'il arrive, » me dis-je à moi-même; et vraiment, je tins si bien cette résolution, j'étais si occupée de calmer mes nerfs et de réprimer les rebelles battements de mon cœur, que, lorsque je fus en présence de mis-

tress Bloomfield, j'oubliai presque de répondre à sa salutation polie, et le peu que je dis, je le dis du ton d'une personne à moitié morte ou à moitié endormie. Cette dame aussi avait quelque chose de glacial dans ses manières, ainsi que je m'en aperçus lorsque j'eus le temps de réfléchir. C'était une femme grande, mince, avec des cheveux noirs abondants, des yeux gris et froids, et un teint extrêmement pâle.

Avec une politesse convenable, pourtant, elle me montra ma chambre à coucher, et m'y laissa pour prendre quelque repos. Je fus un peu effrayée en me regardant dans la glace : le vent avait gonflé et rougi mes mains, débouclé et emmêlé mes cheveux, et teint mon visage d'un pourpre pâle; ajoutez à cela que mon col était horriblement chiffonné, ma robe souillée de boue, mes pieds chaussés de bottines neuves grossières; et, comme mes malles n'étaient pas encore apportées, il n'y avait pas de remède. Aussi, ayant lissé de mon mieux mes cheveux rebelles et tiré à plusieurs reprises mon obstiné collet, je descendis l'escalier en philosophant, et avec quelque difficulté trouvai mon chemin vers la chambre où mistress Bloomfield m'attendait.

Elle me conduisit dans la salle à manger, où le goûter de la famille avait été servi. Des biftecks et des pommes de terre à moitié froides furent placés devant moi; et, pendant que je dînai, elle s'assit en face de moi, m'observant (ainsi que je le pensais), et s'efforçant de soutenir un semblant de conversation qui consistait principalement en une suite de remarques communes, exprimées avec le plus froid formalisme; mais cela pouvait être plus ma faute que la sienne, car réellement je ne pouvais converser. Mon attention était presque entièrement absorbée par mon dîner; non que j'eusse un appétit vorace, mais les biftecks étaient si durs, et mes mains, presque paralysées par une exposition de cinq heures au vent glacé, étaient si maladroites, que je ne pouvais venir à bout de les couper. J'eusse volontiers mangé les pommes de terre et laissé la viande; mais j'en avais pris un gros morceau sur mon assiette, et je ne voulais pas commettre l'impolitesse de le laisser. Aussi, après plusieurs efforts infructueux et maladroits pour le couper avec le couteau, ou le déchirer avec la fourchette, ou le diviser avec les dents, sentant que lady Bloomfield me regardait, je saisis avec désespoir le couteau et la fourchette avec mes poings, comme un enfant de deux ans, et me mis à

l'œuvre de toute ma petite force. Mais cela demandait quelque excuse; essayant de sourire, je dis : « Mes mains sont si engourdies par le froid que je peux à peine tenir mon couteau et ma fourchette.

— Je pensais bien que vous le trouveriez froid, » répliqua-t-elle avec une froide et immuable gravité qui ne servit point à me rassurer.

Lorsque j'eus fini, elle me conduisit de nouveau au salon, et elle sonna et envoya chercher les enfants.

« Vous ne les trouverez pas fort avancés, dit-elle : car j'ai si peu de temps pour m'occuper moi-même de leur éducation ! et nous avons pensé jusqu'à ce moment qu'ils étaient trop jeunes pour une gouvernante; mais je pense que ce sont deux enfants remarquables, et qu'ils ont beaucoup de facilité pour apprendre, surtout le petit garçon; c'est, je crois, la fleur du troupeau, un garçon au cœur noble et généreux, qui se laissera diriger, mais non contraindre, et remarquable pour dire toujours la vérité. Il semble mépriser le mensonge (c'était là une bonne nouvelle). Sa sœur Mary-Anne demandera à être surveillée, continua-t-elle; mais après tout c'est une très-bonne fille : pourtant je désire qu'on la tienne éloignée de la chambre des enfants, autant que possible, car elle a presque six ans, et pourrait acquérir de mauvaises habitudes auprès des nourrices. J'ai ordonné que son lit fût placé dans votre chambre, et, si vous voulez être assez bonne pour l'aider à se laver et à s'habiller et prendre soin de ses vêtements, elle n'aura plus désormais rien à faire avec la bonne d'enfants. »

Je répondis que je le voulais bien, et à ce moment mes jeunes élèves entrèrent dans l'appartement avec leurs deux jeunes sœurs. M. Tom Bloomfield était un garçon de sept ans, d'une belle venue, cheveux blonds, yeux bleus, nez un peu retroussé, et teint rosé. Mary-Anne était une grande fille aussi, un peu brune comme sa mère, mais avec un visage rond et plein et des joues colorées. La seconde sœur, Fanny, était une fort jolie petite fille. Mistress Bloomfield m'assura que c'était une enfant d'une gentillesse remarquable et qui demandait à être encouragée; elle n'avait encore rien appris, mais dans quelques jours elle aurait quatre ans, et alors elle pourrait prendre sa première leçon d'alphabet et être admise dans la salle d'étude. La troisième et dernière était Henriette, une petite enfant de deux ans, grasse, joyeuse et

vive, que j'aurais préférée à tout le reste, mais avec laquelle je n'avais rien à faire.

Je parlai à mes petits élèves le mieux que je pus, et essayai de me rendre agréable, mais avec peu de succès, car la présence de leur mère me gênait beaucoup. C'étaient pourtant des enfants vifs et sans gêne, et j'espérais être bientôt en bons termes avec eux, avec le petit garçon particulièrement, dont j'avais entendu vanter le caractère par la mère. Chez Mary-Anne, il y avait un certain sourire affecté et un désir d'attirer l'attention que je fus fâchée d'observer. Mais son frère attira toute mon attention : il se tenait droit entre moi et le feu, les mains derrière le dos, parlant comme un orateur, et s'interrompant quelquefois pour adresser d'aigres reproches à ses sœurs quand elles faisaient trop de bruit.

« Oh! Tom, quel chéri vous êtes! s'écria sa mère. Venez embrasser chère maman ; et ensuite ne voudrez-vous pas montrer à miss Grey votre salle d'étude et vos jolis livres neufs?

— Je ne veux pas vous embrasser, maman, mais je montrerai à miss Grey *ma* salle d'étude et *mes* livres neufs.

— Et *ma* salle d'étude et *mes* livres neufs, Tom, dit Mary-Anne. Ce sont les miens aussi.

— Ce sont les *miens*, répliqua-t-il avec décision. Venez, miss Grey, je veux vous escorter. »

Quand la chambre et les livres m'eurent été montrés, avec quelques disputes entre le frère et la sœur que j'apaisai ou adoucis de mon mieux, Mary-Anne m'apporta sa poupée, et commença à devenir très-loquace sur le sujet de ses habits, de sa commode et de ses autres affaires; mais Tom lui ordonna de se taire, afin que miss Grey pût voir son cheval de bois, qu'avec le plus grand empressement il tira au milieu de la chambre, en réclamant hautement mon attention. Puis, commandant à sa sœur de tenir les rênes, il monta à cheval, et me fit rester là dix minutes pour admirer comme il savait se servir de la cravache et de l'éperon. Pourtant j'admirai la jolie poupée de Mary-Anne et tout le reste; puis je dis à Tom qu'il était un parfait cavalier, mais que j'espérais qu'il ne se servirait pas autant de la cravache ni de l'éperon lorsqu'il monterait un vrai cheval.

« Oh, certainement que je m'en servirai, dit-il en frappant avec un redoublement d'ardeur. Je le couperai comme de la fumée! Eh! ma parole, je le ferai suer. »

Cela était très-mal; mais j'espérais avec le temps parvenir à le changer.

« Maintenant, il vous faut mettre votre chapeau et votre châle, me dit le petit héros, et je vous montrerai mon jardin.

— Et le *mien*, » dit Mary-Anne.

Tom leva son poing avec un geste menaçant; elle poussa un cri perçant, courut se placer à mon côté et lui fit face.

« Assurément, Tom, vous ne voudriez pas frapper votre sœur! j'espère que je ne vous verrai jamais faire cela.

— Vous me le verrez faire quelquefois; j'y suis obligé de temps en temps pour la corriger.

— Mais ce n'est pas votre affaire de la corriger, vous savez, c'est....

— Bien, partons et mettez votre chapeau.

— Je ne sais.... le temps est si couvert et si froid, il paraît qu'il va pleuvoir; et vous savez que je viens de faire une longue route.

— N'importe, vous viendrez; je ne souffrirai aucune excuse, » répliqua le petit gentleman. Et, comme c'était le premier jour de notre connaissance, je pensai que je pouvais bien lui passer cela. Il faisait trop froid pour que Mary-Anne nous accompagnât: aussi resta-t-elle avec sa mère, au grand contentement de son frère, qui aimait à m'avoir entièrement à lui.

Le jardin était grand et disposé avec goût; outre de splendides dahlias, il y avait encore d'autres belles plantes en fleur. Mais mon compagnon ne voulait pas me les laisser examiner. Il me fallut le suivre à travers l'herbe mouillée, jusqu'à un endroit éloigné, le plus important du domaine, puisqu'il contenait *son* jardin. Là étaient deux espaces ronds, semés d'une variété de plantes. Dans l'un se trouvait un joli petit rosier. Je m'arrêtai pour admirer ses belles fleurs.

« Oh! ne faites pas attention à cela, dit-il avec mépris. Ceci n'est que le jardin de Mary-Anne. Regardez, voici le mien. »

Après que j'eus observé chaque fleur et écouté la description de chaque plante, il me fut permis de partir; mais auparavant, avec grande pompe, il arracha un polyanthus et me le présenta, comme quelqu'un qui confère une grande faveur. Je remarquai, sur l'herbe autour de son jardin, certain appareil de bâtons et de cordes, et je demandai ce que c'était.

« Des piéges pour les oiseaux.

— Pourquoi les attrapez-vous ?

— Papa dit qu'ils font du mal.

— Et qu'en faites-vous quand vous les avez pris ?

— Différentes choses. Quelquefois je les donne au chat ; quelquefois je les coupe en morceaux avec mon canif. Mais le prochain, j'ai l'intention de le rôtir vivant.

— Et pourquoi pensez-vous à faire une aussi horrible chose ?

— Pour deux raisons : d'abord pour voir combien de temps il vivra ; ensuite pour voir quel goût il aura.

— Mais vous ne savez donc pas que c'est très-mal de faire de telles choses ? Souvenez-vous donc que les oiseaux sentent aussi bien que vous ; et pensez si vous aimeriez qu'on vous fît la même chose à vous !

— Oh ! je ne suis pas un oiseau, et je ne puis sentir ce que je leur fais souffrir.

— Mais vous aurez à le sentir un jour, Tom. Vous savez où vont les méchants lorsqu'ils meurent ; et, si vous ne renoncez pas à torturer d'innocents oiseaux, souvenez-vous que vous irez là aussi, et que vous souffrirez ce que vous leur aurez fait souffrir.

— Oh ! peuh ! je ne cesserai pas. Papa sait comment je les traite, et il ne m'a jamais blâmé pour cela : il dit que c'est justement ce qu'il faisait lorsqu'il était petit garçon. L'été dernier il me donna une nichée de jeunes moineaux, et il me vit leur arracher les pattes, les ailes et la tête, et il ne me dit rien ; excepté que ce sont des choses malpropres, et que je ne dois pas leur laisser souiller mes pantalons. Et l'oncle Robson était là aussi, et il riait, disant que j'étais un beau garçon.

— Mais votre maman, que dit-elle ?

— Oh ! elle ne s'occupe guère de cela ! Elle dit que c'est dommage de tuer de jolis oiseaux qui chantent, mais que les malfaisants moineaux, ainsi que les souris et les rats, je peux en faire ce que je veux. Ainsi, maintenant, miss Grey, vous voyez que ce n'est pas une méchante action.

— Je crois toujours que c'en est une, Tom ; et peut-être votre papa et votre maman penseraient-ils comme moi, s'ils voulaient bien y réfléchir. Cependant, ajoutai-je intérieurement, ils peuvent dire ce qui leur plaira, je suis déterminée à ne vous laisser faire rien de pareil, aussi longtemps que je pourrai l'empêcher. »

Il me fit ensuite traverser la pelouse pour voir sa taupière, puis passer dans le bûcher pour voir ses piéges à belettes, dont l'un, à sa grande joie, contenait une belette morte; puis à l'écurie pour voir, non les beaux chevaux, mais un petit poulain assez laid qu'il me dit avoir été élevé pour lui, et qu'il devait monter aussitôt qu'il serait convenablement dressé. Je m'efforçais d'amuser mon petit compagnon, et j'écoutais son babillage avec autant de complaisance que possible : car je pensais que, s'il était susceptible d'affection, il me fallait d'abord le gagner, et que plus tard je pourrais lui faire voir ses erreurs; mais je cherchais en vain en lui ce généreux et noble cœur dont parlait sa mère, bien que je pusse remarquer qu'il n'était pas sans un certain degré de vivacité et de pénétration.

Lorsque nous rentrâmes à la maison, il était presque l'heure de prendre le thé. M. Tom me dit que, son papa étant sorti, lui et moi et Mary-Anne aurions l'honneur de prendre le thé avec leur mère : car dans de telles occasions, elle dînait toujours avec eux, à l'heure du goûter, au lieu de six heures. Aussitôt après le thé, Mary-Anne alla se coucher, mais Tom nous favorisa de sa compagnie et de sa conversation jusqu'à huit heures. Après qu'il fut parti, mistress Bloomfield revint de nouveau sur les dispositions et les qualités de ses enfants, sur ce qu'il faudrait leur faire apprendre, comment il fallait les gouverner, et m'engagea à ne parler de leurs défauts qu'à elle seule. Ma mère m'avait averti déjà de les lui mentionner le moins possible, car les mères n'aiment point à entendre parler des défauts de leurs enfants, et je résolus de n'en rien dire même à elle. Vers neuf heures et demie, mistress Bloomfield m'invita à partager un frugal souper composé de viande froide et de pain. Ce fut avec plaisir que je la vis ensuite prendre son flambeau pour aller se coucher : car, quoique j'eusse désiré trouver du plaisir auprès d'elle, sa compagnie m'était extrêmement désagréable, et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'elle était froide, grave, rebutante, tout l'opposé de la matrone bienveillante et au cœur aimant que j'avais rêvée.

CHAPITRE III.

Quelques leçons de plus.

Je me levai le lendemain avec un vif sentiment d'espoir, malgré les désappointements que j'avais déjà éprouvés ; mais je trouvai que ce n'était pas besogne légère que de faire la toilette de Mary-Anne : car son abondante chevelure était graissée de pommade, tressée en trois longues nattes et attachée avec des nœuds de ruban. Elle me dit que sa nourrice l'habillait en moitié moins de temps, et son impatience me rendit encore la tâche plus longue. Lorsque tout fut fini, nous entrâmes dans la salle d'étude, où je trouvai mon autre élève, et je causai avec eux deux jusqu'au moment du déjeuner. Ce repas terminé, et après avoir échangé quelques mots de politesse avec mistress Bloomfield, nous retournâmes de nouveau à la salle d'étude et commençâmes les exercices de la journée. Je trouvai mes élèves fort peu avancés, il est vrai ; mais Tom, quoique ennemi de toute espèce d'effort mental, n'était pas sans aptitude. Mary-Anne pouvait à peine lire un mot, et était si insouciante et si inattentive, que je perdais à peu près ma peine avec elle. Pourtant, à force de travail et de patience, je parvins à leur faire faire quelque chose dans le cours de la matinée, puis je les conduisis dans le jardin prendre une petite récréation avant le dîner. Tout se passa assez bien, excepté que je m'aperçus qu'ils n'avaient point du tout l'idée que je les conduisais, mais que c'était moi au contraire qui étais obligée de les accompagner partout où il leur plaisait de me mener. Il me fallait courir, marcher, m'arrêter, absolument selon leur caprice. Cela renversait l'ordre des choses, et je le trouvais d'autant plus désagréable qu'ils semblaient affectionner les endroits les plus sales et les occupations les plus grossières. Mais il n'y avait pas de remède ; il me fallait les suivre ou me séparer tout à fait d'eux et paraître ainsi les négliger. Ce jour-là, ils manifestèrent un attachement tout particulier pour une espèce de mare située au fond d'une pelouse, dans laquelle ils persistèrent à barbotter avec des bâtons et des pierres pendant plus d'un

demi-heure. J'étais dans une frayeur continuelle que leur mère ne les vît de la fenêtre et ne me blâmât de les laisser ainsi souiller leurs habits, mouiller leurs pieds et leurs mains, au lieu de prendre de l'exercice ; mais ni arguments, ni ordres, ni prières, ne purent les tirer de là. Si leur mère ne les vit pas, une autre personne les vit ; un gentleman à cheval était entré dans le parc ; arrivé à quelques pas de nous, il s'arrêta et, s'adressant aux enfants d'un ton sec et colère, leur ordonna de sortir de l'eau. « Miss Grey, dit-il (car je suppose que vous êtes miss Grey), je suis surpris que vous leur permettiez de souiller leurs habits de cette façon ; ne voyez-vous pas comment *miss* Bloomfield a sali sa robe ? La chaussure de *monsieur* Bloomfield est toute mouillée ; et tous deux sans gants ! Ma chère, ma chère ! permettez-moi de vous prier de les tenir à l'avenir dans un état *décent.* » Sur ce, il tourna bride et se dirigea vers la maison. Ce gentleman était M. Bloomfield. Je fus surprise qu'il appelât ses enfants *monsieur* et *miss* Bloomfield, et davantage encore qu'il me parlât d'une manière si impolie, à moi leur gouvernante et tout à fait une étrangère pour lui. A l'instant la cloche nous appela. Je dînai avec les enfants, pendant que lui et mistress Bloomfield prenaient leur goûter à la même table. Sa conduite là ne contribua guère à le relever dans mon estime. C'était un homme de stature ordinaire, plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne, plutôt mince que gros, entre trente et quarante ans ; il avait une grande bouche, le teint pâle, les yeux bleus et les cheveux couleur de chanvre. Il y avait devant lui un gigot de mouton ; il servit mistress Bloomfield, les enfants et moi, me priant de couper la viande des enfants ; puis, après avoir retourné le mouton en divers sens et l'avoir examiné sur différents points, il dit qu'il n'était pas mangeable et demanda le bœuf froid.

« Et qu'a donc le mouton, mon cher ? demanda sa femme.

— Il est trop cuit. Ne sentez-vous pas, mistress Bloomfield, que toute sa saveur a disparu ? Et ne voyez-vous pas qu'il a perdu ce beau suc rouge qui fait toute sa qualité ?

— Eh bien, j'espère que le bœuf vous conviendra. »

Le bœuf lui fut apporté ; il se mit à le couper avec la plus terrible expression de mécontentement.

« Eh bien, qu'a donc ce bœuf ? demanda mistress Bloomfield ; je vous assure que je le croyais très-beau.

— Et certes, il *était* très-beau, la plus belle pièce qui se

puisse voir. Mais elle est complétement perdue, répondit-il avec tristesse.

— Comment cela ?

— Comment ? Eh ! ne voyez vous pas comment on l'a coupé ? Ma chère ! ma chère ! c'est abominable !

— Alors c'est à la cuisine qu'ils l'auront mal coupé, car je suis sûre de l'avoir préparé fort convenablement ici hier.

— Sans doute, c'est à la cuisine ; les sauvages ! Ma chère ! ma chère ! Vîtes-vous jamais une si belle pièce de bœuf si complétement perdue ? Mais veillez qu'à l'avenir, lorsqu'un plat décent aura été préparé, ils ne le *touchent* pas à la cuisine. Souvenez-vous de cela, mistress Bloomfield. »

Nonobstant le mauvais état du bœuf, le gentleman réussit à s'en couper quelques tranches délicates qu'il mangea en silence. Lorsqu'il rouvrit la bouche, ce fut pour demander d'un ton colère ce qu'il y avait pour le dîner.

« Un dinde et un coq de bruyère, lui fut-il répondu.

— Et quoi encore ?

— Du poisson.

— Quelle sorte de poisson ?

— Je ne sais.

— *Vous ne savez?* s'écria-t-il, levant solennellement les yeux de dessus son assiette, et suspendant le mouvement de son couteau et de sa fourchette dans son étonnement.

— Non. J'ai dit au cuisinier d'acheter du poisson, sans lui dire quelle sorte de poisson.

— Ah ! voilà qui surpasse tout ! Une lady qui tient la maison et ne sait pas même quel poisson il y a pour le dîner ! qui commande d'acheter du poisson et ne désigne pas quelle espèce de poisson !

— Peut-être, monsieur Bloomfield, vous jugerez convenable de commander vous-même à l'avenir votre dîner. »

Il n'en fut pas dit davantage, et je fus très-aise de sortir de la salle à manger avec mes élèves ; car jamais je ne m'étais trouvée si honteuse et si mal à mon aise dans ma vie, pour quelque chose qui ne me concernait point.

Dans l'après-midi, nous nous remîmes aux leçons ; puis mes élèves sortirent encore, puis ils prirent le thé dans la salle d'étude ; ensuite j'habillai Mary-Anne pour le dessert, et, lorsqu'elle et son frère furent descendus dans la salle à manger, je saisis l'occasion pour commencer une lettre à mes chers parents. Mais les

enfants revinrent avant que je ne l'eusse terminée. A sept heures, il me fallut coucher Mary-Anne, puis je jouai avec Tom jusqu'à huit. Il partit aussi, et je pus finir ma lettre et déballer mes effets, ce que je n'avais encore pu faire ; et finalement j'allai moi-même me coucher.

Ce qu'on vient de lire n'est qu'un spécimen très-affaibli de l'occupation d'une journée.

Ma tâche d'institutrice et de surveillante, au lieu de devenir plus aisée à mesure que mes élèves et moi devînmes plus accoutumés les uns aux autres, devint au contraire plus ardue, à mesure que leurs caractères se montrèrent. Je trouvai bientôt que mon titre de gouvernante était une pure dérision. Mes élèves n'avaient pas plus de notions d'obéissance qu'un poulain sauvage et indompté. La peur qu'ils avaient du caractère irritable de leur père, et des punitions qu'il avait coutume de leur infliger, les tenait en respect en sa présence. La petite fille aussi craignait la colère de sa mère, et le petit garçon se décidait à lui obéir quelquefois devant l'appât d'une récompense. Mais je n'avais aucune récompense à offrir, et, pour ce qui est des punitions, il m'avait été donné à entendre que les parents se réservaient ce privilége ; et pourtant, ils attendaient de moi que je misse leurs enfants à la raison. D'autres élèves eussent pu être guidés par la crainte de me mettre en colère ou par le désir d'obtenir mon approbation ; mais il n'en était pas de même avec ceux-ci.

Maître Tom, non content de refuser de se laisser gouverner, se posait lui-même en maître, et manifestait sa détermination de mettre à l'ordre non-seulement sa sœur, mais encore sa gouvernante ; ses pieds et ses mains lui servaient d'arguments, et, comme il était grand et fort pour son âge, sa manière de raisonner n'était pas sans inconvénients. Quelques bonnes tapes sur l'oreille, en de semblables occasions, eussent facilement arrangé les choses ; mais, comme il n'aurait pas manqué d'aller faire quelque histoire à sa mère, qui, avec la foi qu'elle avait dans sa véracité (véracité dont j'avais déjà pu juger la valeur) n'eût pas manqué d'y croire, je résolus de m'abstenir de le frapper, même dans le cas de légitime défense. Dans ses plus violents accès de fureur, ma seule ressource était de le jeter sur son dos et de lui tenir les pieds et les mains jusqu'à ce que sa frénésie fût calmée. A la difficulté de l'empêcher de faire ce qu'il ne devait pas faire, se joignait celle de le forcer de faire ce qu'il

Digitized by Google

fallait. Il lui arrivait souvent de se refuser positivement à étudier, à répéter ses leçons, et même à regarder sur son livre. Là encore, une bonne verge de bouleau eût été d'un bon service; mais mon pouvoir étant limité, il me fallait faire le meilleur usage possible du peu que j'avais.

Les heures d'étude et de récréation n'étant point fixées, je résolus de donner à mes élèves une certaine tâche, qu'avec une application modérée ils pussent exécuter dans un temps assez court. Jusqu'à ce que cette tâche fût accomplie, quelque fatiguée que je fusse, quelque pervers qu'ils se montrassent, rien, excepté l'ordre formel des parents, ne pourrait me forcer à les laisser sortir de la salle d'étude, dussé-je me placer avec ma chaise en faction devant la porte. La patience, la fermeté, la persévérance, étaient mes seules armes, et j'étais bien décidée à m'en servir jusqu'au bout. Je résolus de tenir toujours strictement les menaces et les promesses que j'aurais faites, et pour cela d'être prudente et de ne faire que des menaces et des promesses que je pusse accomplir. Je m'abstiendrais donc soigneusement de toute irritation inutile. Quand ils se conduiraient bien, je serais aussi bonne et aussi obligeante que possible, afin de leur faire apercevoir la distinction entre la bonne et la mauvaise conduite. Je raisonnerais avec eux de la manière la plus simple et la plus efficace. Quand je les réprimanderais ou refuserais de me prêter à leurs désirs après quelque grosse faute, ce serait plutôt d'un air triste que colère. Je rendrais leurs petites hymnes et leurs prières claires et intelligibles pour eux; quand ils diraient leurs prières le soir et demanderaient pardon de leurs offenses, je leur rappellerais les fautes de la journée, solennellement, mais avec une parfaite bonté, pour éviter d'éveiller en eux un esprit d'opposition. Les hymnes pénitentielles seraient dites par celui qui aurait été méchant; les hymnes d'allégresse par celui qui aurait été sage. Toute espèce d'instruction leur serait ainsi donnée, autant que possible, sous forme de conversation familière, et avec nul autre objet apparent en vue que leur amusement.

J'espérais, par ces moyens, faire le bien des enfants et obtenir l'approbation des parents, et prouver à mes amis du presbytère que je n'étais pas aussi dénuée d'habileté et de prudence qu'ils le suppposaient. Je savais que les difficultés que j'avais à combattre étaient grandes; mais je savais aussi (du moins je le croyais) qu'une patience et une persévérance incessantes pou-

vaient les vaincre, et matin et soir j'implorais la Providence dans ce but. Mais, soit que les enfants fussent absolument incorrigibles, les parents déraisonnables, moi trompée dans mes plans ou incapable de les mettre à exécution, mes meilleures intentions et mes plus vigoureux efforts ne me parurent produire d'autre effet que la risée des enfants, le mécontentement des parents et beaucoup de tourment pour moi.

Ma tâche était aussi ardue pour le corps que pour l'esprit. Il me fallait courir après mes élèves pour les saisir, les amener ou les traîner à la table, et souvent les retenir là de force jusqu'à ce que la leçon fût finie. Je poussais fréquemment Tom dans un coin, m'asseyant devant lui sur une chaise, tenant dans la main le livre qui contenait le petit devoir qu'il devait réciter ou lire avant d'être mis en liberté. Il n'était pas assez fort pour me renverser avec ma chaise; aussi il restait là, se démenant et faisant les contorsions les plus singulières, risibles sans doute pour tout spectateur désintéressé, mais non pour moi, et poussant des hurlements et des cris lamentables qu'il voulait faire passer pour des pleurs, mais sans l'accompagnement de la moindre larme. Je savais que tout cela n'avait d'autre but que de me tourmenter, et, quoique intérieurement je tremblasse d'impatience et d'irritation, je m'efforçais de ne laisser paraître aucun signe de contrariété, et d'attendre avec une calme indifférence qu'il lui plût de cesser sa comédie et d'obtenir sa liberté en jetant les yeux sur le livre ou en récitant les quelques mots que je lui demandais. Quelquefois il lui prenait fantaisie de mal écrire, et il me fallait lui tenir la main pour l'empêcher de salir à dessein son papier. Souvent je le menaçais, s'il ne faisait pas mieux, de lui donner une autre ligne; alors il refusait obstinément d'écrire la première; et, pour tenir ma parole, il me fallait finalement lui tenir la main sur la plume et la lui conduire jusqu'à ce que la ligne fût écrite.

Et pourtant Tom n'était pas le plus ingouvernable de mes élèves : quelquefois, à mon grand contentement, il avait le bon sens de voir que le plus sage parti était de terminer sa tâche, pour sortir et s'amuser jusqu'à ce que moi et sa sœur allassions le rejoindre, ce qui souvent n'avait pas lieu, car Mary-Anne ne suivait guère son exemple sous ce rapport; il paraît que l'amusement qu'elle préférait à tous les autres était de se rouler sur le parquet. Elle se laissait tomber comme une balle de plomb, et

quand avec beaucoup de peine j'étais parvenu à la relever, il me fallait encore la tenir d'une main, pendant que de l'autre je tenais le livre dans lequel elle devait épeler ou lire. Lorsque le poids de cette grosse fille de six ans devenait trop lourd pour une main, je le transférais à l'autre ; ou, si les deux mains étaient fatiguées du fardeau, je la portais dans un coin, et lui disais qu'elle sortirait quand elle aurait retrouvé l'usage de ses pieds. Mais elle préférait demeurer là comme une bûche jusqu'à l'heure du dîner ou du thé, et, comme je ne pouvais la priver de son repas, il me fallait la mettre en liberté, et elle descendait avec un air de triomphe sur sa face ronde et rouge. Quelquefois elle refusait opiniâtrément de prononcer certains mots, dans la leçon, et maintenant je regrette la peine que j'ai perdue à vouloir triompher de son obstination. Si j'avais glissé là-dessus comme sur une chose sans importance, c'eût été mieux pour tous les deux, que de m'obstiner à la vaincre : mais je croyais de mon devoir d'écraser cette tendance vicieuse dans son germe, et, si mon pouvoir eût été moins limité, je l'aurais certainement réduite à l'obéissance : mais, dans l'état des choses, c'était une lutte entre elle et moi, de laquelle elle sortait généralement victorieuse, et chaque victoire servait à l'encourager et à la fortifier pour un nouveau combat. En vain je raisonnais, je flattais, je priais, je menaçais ; en vain je la privais de récréation, ou refusais de jouer avec elle, de lui parler avec douceur ou d'avoir rien à faire avec elle ; en vain je lui faisais voir les avantages qu'il y avait pour elle à faire ce qu'on lui commandait, afin d'être aimée et bien traitée, et les désavantages qu'elle rencontrait à persister dans son absurde méchanceté. Quelquefois, si elle me demandait de faire quelque chose pour elle, je lui répondais :

« Oui, je le ferai, Mary-Anne, si vous voulez seulement dire ce mot. Allons, vous ferez mieux de le dire tout de suite, afin qu'il n'en soit plus question.

— Non !

— Dans ce cas, je ne puis rien faire pour vous. »

Lorsque j'étais à son âge, ou plus jeune, la punition que je redoutais le plus était que l'on ne s'occupât pas de moi et que l'on ne me fît aucune caresse ; mais sur elle cela ne faisait aucune impression. Quelquefois, exaspérée au dernier point, il m'arrivait de la secouer violemment par les épaules, de tirer ses longs cheveux, ou de l'emprisonner dans le coin de la cham-

bre, ce dont elle se vengeait par des cris perçants qui me traversaient la tête comme un coup de poignard. Elle savait que cela me faisait mal; et, quand elle avait ainsi crié de toutes ses forces, elle me regardait d'un air de vengeance satisfaite et me disait : « Maintenant, êtes-vous contente? voilà pour vous! » Et elle se mettait de nouveau à crier si fort, que j'étais obligée de me boucher les oreilles. Souvent ces clameurs horribles étaient entendues de mistress Bloomfield, qui venait demander quelle en était la cause.

« Mary-Anne est une méchante fille.

— Mais quels sont ces cris agaçants?

— Ce sont des cris de rage.

— Je n'ai jamais entendu pareil bruit! On dirait que vous la tuez. Pourquoi n'est-elle pas dehors avec son frère?

— Je ne puis obtenir qu'elle finisse sa leçon.

— Mais Mary-Anne doit être une bonne fille et finir ses leçons, disait-elle avec douceur à l'enfant. J'espère que je n'entendrai plus ces horribles cris. »

Et fixant sur moi son œil froid avec une expression sur laquelle je ne pouvais me méprendre, elle sortait et fermait la porte. Quelquefois j'imaginais de prendre la petite créature par surprise, et de lui demander le mot lorsqu'elle pensait à autre chose; souvent elle commençait à le dire, puis s'interrompait tout à coup et me lançait un regard provocant qui semblait me dire : « Ah! je suis trop fine pour vous, vous ne me prendrez pas ainsi par surprise! »

En d'autres occasions, je faisais semblant d'oublier toute l'affaire; je jouais et causais avec elle comme d'habitude jusqu'au soir, au moment de la coucher; alors me penchant sur elle pendant qu'elle était toute gaie et souriante, et au moment de la quitter, je lui disais avec autant de bonté et de gaieté qu'auparavant :

« Maintenant, Mary-Anne, dites-moi ce mot avant que je vous embrasse et vous souhaite le bonsoir. Vous êtes une bonne fille, et certainement vous allez le dire.

— Non! je ne veux pas.

— Alors, je ne puis vous embrasser.

— Eh bien! cela m'est égal. »

Vainement j'exprimais mon chagrin; vainement j'attendais qu'elle manifestât quelques symptômes de contrition; elle me prouvait que « cela lui était égal, » et je la laissais seule et

dans l'obscurité, plus étonnée que de tout le reste par cette dernière preuve d'obstination insensée. Dans mon enfance je ne pouvais imaginer une punition plus cruelle que le refus de ma mère de m'embrasser le soir. L'idée seule en était terrible. Je n'en eus, il est vrai, jamais que l'idée, car heureusement je ne commis jamais de faute qui fût jugée digne d'une telle punition; mais je me souviens qu'une fois, pour une faute de ma sœur, notre mère jugea à propos de la lui infliger : ce que ma sœur ressentit, je ne pourrais le dire; mais je n'oublierai jamais les pleurs que je répandis pour elle.

Un autre défaut de Mary-Anne était son incorrigible propension à courir dans la chambre des nourrices pour jouer avec ces dernières et avec ses plus jeunes sœurs. Cela était assez naturel; mais, comme c'était contraire au désir formellement exprimé de sa mère, je lui défendais de le faire, et faisais tout ce que je pouvais pour la retenir avec moi; mais je ne parvenais qu'à accroître son désir d'aller auprès des nourrices, et plus je cherchais à l'en empêcher, plus elle y allait et plus longtemps elle y restait, à la grande contrariété de mistress Bloomfield, qui, je le savais, m'imputerait tout le blâme. Une autre de mes épreuves était de l'habiller le matin : tantôt elle ne voulait pas être lavée, tantôt elle ne voulait pas être habillée autrement qu'avec certaine robe que sa mère ne voulait point qu'elle portât. D'autres fois, elle poussait des cris et se sauvait si je voulais toucher à ses cheveux : de façon que souvent, lorsque après beaucoup d'efforts et d'ennuis j'étais parvenue à la faire descendre, le déjeuner était presque fini, et les regards sombres de maman, les observations aigres de papa, dirigés contre moi, sinon à moi directement adressés, ne manquaient pas d'être mon partage; car rien n'irritait tant M. Bloomfield que le défaut de ponctualité aux heures des repas. Puis, au nombre de mes ennuis de second ordre, était mon incapacité de contenter mistress Bloomfield dans l'habillement de sa fille; les cheveux de l'enfant « n'étaient jamais présentables. » Quelquefois, comme un puissant reproche à mon adresse, elle accomplissait elle-même l'office de dame d'atour, puis se plaignait amèrement du trouble que cela lui donnait.

Quand la petite Fanny vint dans la salle d'étude, j'espérai qu'elle serait au moins douce et inoffensive; mais quelques jours, si ce n'est quelques heures, suffirent pour détruire cette illusion. Je trouvai en elle une malfaisante et indocile petite

créature, adonnée à la dissimulation et au mensonge, toute jeune qu'elle fût, et aimant d'une façon alarmante à exercer ses deux armes de prédilection, d'offensive et de défensive, c'est-à-dire de cracher au visage de ceux qui encouraient son déplaisir, et de beugler comme un taureau lorsque ses désirs déraisonnables n'étaient pas accomplis. Comme elle était généralement assez tranquille en présence de ses parents, ceux-ci, persuadés que c'était une enfant très-douce, croyaient tous ses mensonges, et ses cris leur faisaient supposer quelque dur et injuste traitement de ma part; et, quand à la fin ses mauvaises dispositions devinrent manifestes, même à leurs yeux prévenus, je sentis que tout le mal m'était attribué.

« Quelle méchante fille Fanny devient! disait mistress Bloomfield à son mari. Ne remarquez-vous pas, mon cher, combien elle est changée depuis qu'elle a mis le pied dans la salle d'étude? Elle sera bientôt aussi méchante que les deux autres; et, je suis fâchée de le dire, ils se sont tout à fait corrompus depuis peu.

— Vous avez parfaitement raison, lui répondait-on. J'ai pensé la même chose moi-même. J'espérais qu'en prenant une gouvernante, les enfants s'amenderaient; mais, au lieu de cela, ils deviennent plus méchants. Je ne sais ce qu'il en est de leur instruction; mais leurs habitudes, je le sais, ne s'améliorent pas! Ils deviennent plus sales, plus grossiers chaque jour. »

Je savais que ces paroles étaient dites à mon intention, et elles m'affectaient beaucoup plus que ne l'eussent fait des accusations directes; car, contre ces dernières, j'aurais pu me défendre. Je pensai que le plus sage était de réprimer toute pensée de ressentiment, de vaincre mes répugnances et de persévérer à faire de mon mieux : car, quelque pénible que fût ma position, je désirais vivement la conserver. Il me semblait que, si je pouvais continuer à lutter avec fermeté et sagesse, ces enfants finiraient avec le temps par s'humaniser; que chaque mois contribuerait à les rendre plus sages, et par conséquent plus gouvernables, car un enfant de neuf ou dix ans aussi indocile que ceux-ci l'étaient à six ou sept, serait un maniaque.

Je me flattais d'être utile à mes parents et à ma sœur en demeurant chez M. Bloomfield : car, si petit que fût mon salaire, je gagnais pourtant quelque chose, et, avec une stricte économie, je pouvais aisément mettre de côté quelque chose pour eux, s'ils voulaient me faire le plaisir de l'accepter. Puis, c'était de

Digitized by Google

mon plein gré que j'avais accepté la place : je m'étais créé toutes ces tribulations, et j'étais décidée à les supporter ; bien plus, je n'avais aucun regret de ce que j'avais fait. Je désirais montrer à mes amis que j'étais capable d'entreprendre la tâche, et déterminée à m'en acquitter honorablement jusqu'au bout ; et, s'il m'arrivait de trouver trop dégradant de me soumettre si tranquillement, ou intolérable de lutter si constamment, je me tournais alors vers ma maison et me disais à moi-même : « Ils peuvent t'écraser, ils ne te dompteront pas ; c'est à toi que je pense, et non à eux. »

Vers Noël, il me fut permis de faire une visite à mes parents ; mes vacances ne furent que d'une quinzaine : « Car, dit mistress Bloomfield, je pense qu'ayant vu vos parents si récemment, vous ne tenez pas à faire au milieu d'eux un long séjour. » Je me gardai bien de la détromper ; mais elle ne pouvait s'imaginer combien ces quatorze semaines d'absence avaient été ennuyeuses pour moi, avec quelle anxiété j'attendais mes vacances, et quel fut mon désappointement de les voir écourtées. Pourtant, elle n'était nullement à blâmer en ceci ; je ne lui avais jamais dévoilé mes sentiments, et ne pouvais espérer qu'elle les devinât. Je n'avais pas demeuré avec elle un terme entier, et elle avait le droit de ne pas m'accorder des vacances entières.

CHAPITRE IV.

La grand'mère.

Je fais grâce à mes lecteurs du récit de ma joie en revoyant la maison paternelle, du bonheur dont je jouis pendant les quelques jours de repos ou de liberté que je passai dans ce cher séjour parmi ceux que j'aimais et dont j'étais aimée, et du chagrin que j'éprouvai lorsqu'il me fallut leur dire un long adieu.

Je retournai pourtant avec courage à mon œuvre, tâche plus ardue que vous ne pouvez l'imaginer si jamais vous n'avez été chargé de la direction et de l'instruction de ces petits re-

belles turbulents et malfaisants, qu'aucun effort ne peut attacher à leurs devoirs, pendant que vous êtes responsable de leur conduite envers des parents qui vous refusent toute autorité. Je ne connais pas de situation comparable à celle de la pauvre gouvernante qui, désireuse de réussir, voit tous ses efforts réduits à néant par ceux qui sont au-dessous d'elle, et injustement censurés par ceux qui sont au-dessus.

Je n'ai pas énuméré tous les détestables penchants de mes élèves, ni la moitié des déboires résultant de ma responsabilité, dans la crainte d'abuser de la patience du lecteur, comme je l'ai peut-être déjà fait ; mais mon but en écrivant ces quelques dernières pages n'était point d'amuser, mais d'être utile : celui pour qui ces matières ne sont d'aucun intérêt les aura peut-être lues à la hâte et en maudissant la prolixité de l'écrivain ; mais si des parents y ont puisé quelques notions utiles et si une malheureuse gouvernante en a retiré le plus mince avantage, je suis bien récompensée de mes peines.

Pour éviter l'embarras et la confusion, j'ai pris mes élèves un par un et j'ai exposé leurs diverses qualités ; mais cela ne peut donner l'idée du mal qu'ils me faisaient tous les trois ensemble, quand, ainsi qu'il arrivait souvent, tous étaient déterminés à être méchants, à tourmenter miss Grey et à la faire mettre en colère.

Quelquefois, dans ces occasions, cette pensée se présentait tout à coup à mon esprit : « Si mes parents pouvaient me voir en ce moment !... » Et l'idée qu'ils n'auraient pu s'empêcher d'avoir pitié de moi me faisait me plaindre moi-même, au point que j'avais peine à retenir mes larmes. Mais je me contenais jusqu'à ce que mes petits bourreaux fussent descendus pour le dessert, ou qu'ils fussent couchés, et je pleurais sans contrainte. Toutefois c'était là une faiblesse que je me permettais rarement ; mes occupations étaient trop nombreuses, mes moments de loisir trop précieux, pour que je pusse consacrer beaucoup de temps à d'inutiles lamentations.

Je me souviens tout particulièrement d'une triste et neigeuse après-midi, peu de temps après mon retour, en janvier. Les enfants étaient tous remontés bruyamment après le dîner, déclarant qu'ils voulaient être méchants, et ils avaient bien tenu leur promesse, quoique j'eusse fatigué tous les muscles de mon larynx dans un vain effort pour leur faire entendre raison. J'avais cloué Tom dans un coin, lui disant qu'il ne s'échapperait

point de là avant d'avoir accompli la tâche que je lui avais donnée. Pendant ce temps, Fanny s'était emparée de mon sac à ouvrage, en mettait au pillage le contenu et crachait dedans par-dessus le marché. Je lui dis de le laisser, mais en vain. « Brûle-le, Fanny, » s'écriait Tom, et elle se hâtait d'obéir. Je m'élançai pour l'arracher au feu, et Tom courut vers la porte. « Mary-Anne, jette son pupitre par la fenêtre, » cria-t-il! Et mon précieux pupitre, contenant mes lettres, mes papiers, mon peu d'argent et tout ce que je possédais, allait être précipité par la fenêtre de la hauteur de trois étages. Je m'élançai pour le sauver. Pendant ce temps Tom avait fui et descendait les escaliers, suivi de Fanny. Ayant mis en sûreté mon pupitre, je courus après eux, et Mary-Anne me suivit. Tous trois m'échappèrent et s'enfuirent dans le jardin, où ils se vautrèrent dans la neige en poussant des cris de joie et de triomphe.

Que devais-je faire? Si je les suivais, il me serait sans doute impossible de les saisir et je ne ferais que les faire courir plus loin. Si je ne les suivais pas, comment les faire rentrer à la maison? Et que penseraient de moi les parents, s'ils voyaient leurs enfants courir sans chapeau, sans gants et sans bottines, dans la neige épaisse? Pendant que j'étais là debout sur la porte dans cette perplexité, m'efforçant par un visage et des paroles sévères de les ramener à l'obéissance, j'entendis une voix aigre et perçante s'écrier derrière moi :

« Miss Grey! est-il possible? à quoi diable pouvez-vous donc penser?

— Je ne puis les faire rentrer, monsieur, dis-je en me retournant et en aperçevant M. Bloomfield les cheveux hérissés et les yeux sortant de leur orbite.

— Mais *j'insiste* pour que vous les fassiez rentrer! s'écria-t-il en s'approchant davantage et paraissant furieux.

— Alors, monsieur, veuillez les rappeler vous-même, car ils ne veulent pas m'écouter, lui dis-je en me reculant.

— Rentrez à l'instant, méchants vauriens, ou je vous cravache tous! leur cria-t-il d'une voix de tonnere, et les enfants obéirent à l'instant. Vous voyez, ils viennent au premier mot.

— Oui, quand vous parlez.

— Il est fort étrange que vous, qui prenez soin d'eux, n'ayez pas plus de pouvoir sur eux! Là, les voilà qui montent l'escalier avec leurs pieds gelés! Suivez-les, et pour Dieu, veillez

à ce qu'ils soient plus décents dans leur mise et dans leurs habitudes. »

La mère de M. Bloomfield était alors dans la maison; en montant l'escalier et en passant devant la porte du salon, j'eus la satisfaction d'entendre la vieille dame déclamer contre moi auprès de sa bru :

« Juste ciel! s'écriait-elle, jamais de ma vie...! elle causera leur mort aussi sûr que...! Croyez-vous, ma chère, qu'elle soit *la personne qu'il faut pour*...? Croyez-moi.... »

Je n'en entendis pas davantage; mais cela suffisait.

La vieille mistress Bloomfield avait été pleine d'attention et très-polie pour moi, et jusqu'alors je l'avais tenue pour une très-bonne personne, aimant à causer. Elle venait souvent à moi et me parlait en confidence, agitant sa tête et gesticulant des mains et des yeux comme une certaine classe de vieilles ladies ont coutume de faire, quoique je n'en aie jamais vu pousser cette particularité aussi loin. Il lui arrivait même de me témoigner sa sympathie pour la peine que me donnaient les enfants, et d'exprimer parfois, par quelques mots émaillés de signes de tête et de clignements d'yeux, un blâme sur la conduite peu judicieuse de leur mère, restreignant ainsi mon pouvoir et négligeant de me prêter l'appui de son autorité. Une telle façon de faire voir sa désapprobation n'était pas trop de mon goût, et généralement je refusais de comprendre autre chose que ce qui m'était exprimé clairement; du moins, je me bornais toujours à lui donner à entendre que, si les choses étaient autrement ordonnées, ma tâche serait moins difficile, et que je serais mieux à même de guider et d'instruire mes jeunes élèves. Mais, cette fois, il me fallait être doublement prudente. Auparavant, quoique je visse que la vieille lady avait des défauts (dont le principal était son penchant à se proclamer parfaite), j'avais toujours cherché à les excuser, à la gratifier des vertus dont elle se parait, et même à lui en imaginer dont elle ne parlait pas. La bienveillance à laquelle j'avais été accoutumée depuis tant d'années m'avait été si entièrement refusée depuis ma sortie de la maison paternelle, que j'en saluais avec la joie la plus reconnaissante le moindre semblant. Il n'est donc pas étonnant que mon cœur affectionnât la vieille lady, qu'il se réjouît à son approche et regrettât son départ.

Mais maintenant, les quelques mots que j'avais heureusement ou malheureusement entendus en passant avaient com

plétement changé mes idées sur elle. Maintenant, je la considérais comme une hypocrite et une dissimulée, une flatteuse, une espionne de mes paroles et de mes actes. Sans doute, il eût été de mon intérêt de l'accueillir avec le même sourire, avec la même cordialité respectueuse qu'auparavant; mais je ne le pouvais pas, l'eussé-je voulu. Mes manières s'altérèrent avec mes sentiments, et devinrent si froides et si réservées qu'elle ne pouvait manquer de s'en apercevoir. Elle s'en aperçut bientôt, et ses manières changèrent aussi : le signe de tête familier devint un salut roide, le gracieux sourire fit place à un regard de Gorgone; sa loquacité m'abandonna tout à fait pour « le petit garçon et la petite fille chéris, » qu'elle se mit à flatter et à gâter plus que leur mère n'avait jamais fait.

Je confesse que je fus un peu troublée à ce changement : je craignais les conséquences de son déplaisir; je fis même quelques efforts pour regagner le terrain que j'avais perdu, et avec plus de succès apparent que je n'eusse pu l'espérer. Une fois, comme par pure civilité, je m'informai de sa toux; immédiatement son long visage s'illumina d'un sourire, et elle me raconta l'histoire de cette infirmité et des autres, histoire suivie du récit de sa pieuse résignation, dans ce style emphatique et déclamatoire que la plume ne peut rendre.

« Mais il y a un remède pour tout, ma chère, c'est la résignation (un mouvement de tête), la résignation à la volonté du ciel (élévation des mains et des yeux). Elle m'a toujours soutenue dans mes épreuves, et elle me soutiendra toujours (suite de mouvements de tête). Tout le monde n'en peut dire autant (mouvement de tête); mais je suis une de ces pieuses personnes, miss Grey (mouvement de tête très-significatif); et grâce au ciel, je l'ai toujours été, et je m'en fais gloire! (joignant les mains avec ferveur). » Et avec plusieurs textes de l'Écriture, mal cités ou mal appliqués, et des exclamations religieuses si singulières par la façon dont elles étaient dites, sinon par les expressions elles-mêmes, que je ne veux pas les répéter, elle se retira, agitant sa grosse tête très-satisfaite d'elle même, et me laissant espérer qu'après tout elle était peut-être plutôt faible que méchante.

A sa première visite à Wellwood-House, j'allai jusqu'à exprimer ma joie de lui voir si bonne mine. L'effet fut magique; mes paroles, qui n'étaient qu'une marque de politesse, furent prises pour un compliment flatteur. Son visage s'illumina, et

depuis ce moment elle devint aussi gracieuse, aussi bienveillante qu'on pouvait le désirer, en apparence du moins. D'après ce que je connaissais d'elle, et ce que j'entendais dire par les enfants, je savais que, pour gagner sa cordiale amitié, il me suffisait de prononcer un mot de flatterie toutes les fois que l'occasion s'en présenterait; mais cela était contre mes principes, et, faute de le faire, je me vis bientôt de nouveau privée de la faveur de la capricieuse vieille dame, et je crois qu'elle me fit secrètement beaucoup de mal.

Elle ne pouvait avoir grande influence contre moi auprès de sa belle-fille, car entre celle-ci et elle il existait une mutuelle aversion, qui se trahissait chez la vieille lady par de secrètes médisances ou par des calomnies; chez la jeune, par une froideur excessive de manières; aucune flatterie no pouvait fondre le mur de glace que mistress Bloomfield avait élevé entre elle et sa belle-mère. Mais celle-ci avait plus de succès auprès de son fils. Pourvu qu'elle pût adoucir son caractère agité, et ne pas l'irriter par les aspérités de son caractère à elle, il écoutait tout ce qu'elle voulait lui dire, et j'ai toute raison de croire qu'elle augmenta considérablement les préventions qu'il avait contre moi. Elle lui disait sans doute que je négligeais honteusement les enfants, et que sa femme même ne veillait pas sur eux comme elle aurait dû le faire; qu'il fallait qu'il fît lui-même attention à eux, ou qu'ils se perdraient tous.

Ainsi excité, il se donnait fréquemment le souci de les surveiller de la fenêtre pendant leurs jeux; quelquefois il les suivait à travers le jardin et le parc, et souvent tombait sur eux au moment où ils barbottaient dans la mare défendue, ou parlaient au cocher dans l'écurie, ou se vautraient dans l'ordure au milieu de la cour de la ferme, pendant que je les regardais faire, épuisée par les vains efforts que j'avais faits pour les ramener. Souvent aussi il lui arrivait de se montrer tout à coup dans la salle d'étude au moment des repas, et de les trouver répandant leur lait sur la table et sur eux-mêmes, plongeant leurs doigts dans leur tasse, ou se querellant à propos de leurs aliments comme de petits tigres. Si j'étais tranquille dans ce moment, je favorisais leur conduite désordonnée; si, ce qui arrivait souvent, j'élevais la voix pour rétablir l'ordre, j'usais de violence et donnais aux petites filles un mauvais exemple par une semblable vulgarité de ton et de langage.

Je me souviens d'une après-midi de printemps, où, à cause

de la pluie, ils n'avaient pu sortir. Par quelque bonne fortune inespérée, ils avaient tous achevé leurs devoirs, et pourtant s'abstenaient de descendre pour ennuyer leurs parents, ce qui me déplaisait fort, mais ce que je ne pouvais guère empêcher les jours de pluie, car ils trouvaient en bas de la nouveauté et de l'amusement, surtout lorsqu'il y avait des visiteurs ; dans cette dernière occasion, leur mère, quoiqu'elle me commandât de les retenir dans la salle d'étude, ne les grondait jamais lorsqu'ils la quittaient, et ne se donnait aucune peine pour les renvoyer. Mais ce jour-là ils paraissaient satisfaits de rester, et, ce qui est plus étonnant encore, ils semblaient disposés à jouer ensemble, sans compter sur moi pour leur amusement et sans se quereller. Leur occupation était quelque peu singulière : ils étaient tous assis sur le parquet auprès de la fenêtre, sur un monceau de jouets brisés, ayant devant eux une quantité d'œufs d'oiseaux, ou plutôt de coques d'œufs, car le contenu heureusement en avait été extrait. Ils avaient brisé ces coques et les réduisaient en petits fragments ; à quelle fin, c'est ce que je ne pouvais imaginer ; mais, pendant qu'ils étaient calmes et ne faisaient rien de mal, je ne m'en préoccupais pas, et, dans un sentiment de bien-être inaccoutumé, je me tenais assise devant le feu, faisant les derniers points à la robe de la poupée de Mary-Anne, et me disposant, cela fait, à commencer une lettre à ma mère. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la terrible tête de M. Bloomfield regarda à l'intérieur.

« Tout est bien tranquille ici ! que faites-vous donc? dit-il.

—Pas de mal aujourd'hui, au moins, » pensai-je en moi-même.

Mais il était d'une opinion différente. S'avançant vers la fenêtre et voyant l'occupation des enfants, il s'écria avec humeur :

« Que diable faites-vous donc là?

— Nous pulvérisons des coques d'œufs, papa, cria Tom.

— Vous osez faire une telle chose, petits démons? Ne voyez-vous pas dans quel état vous mettez le tapis? (Le tapis était en droguet brun et tout à fait commun.) Miss Grey, saviez-vous ce qu'ils faisaient?

— Oui, monsieur.

— Vous le saviez !

— Oui.

— Vous le saviez ! et vous étiez là assise et les laissiez faire, ans un mot de reproche !

— Je ne pensais pas qu'ils fissent du mal.

— Du mal! mais regardez donc, jetez les yeux sur ce tapis et voyez. A-t-on jamais vu pareille chose dans une maison chrétienne? Ne dirait-on pas que les porcs ont séjourné dans cette chambre, et quoi d'étonnant que vos élèves soient sales comme de petits porcs? Oh! je le déclare, je suis à bout de patience! »

Puis il partit, fermant la porte avec un fracas qui fit rire les enfants.

« Je suis à bout de patience aussi, moi, » murmurai-je en me levant; puis, saisissant le fourgon, je le lançai dans les charbons à plusieurs reprises, les retournant avec une énergie inaccoutumée, et donnant carrière à mon irritation sous prétexte de tisonner le feu.

A partir de ce jour, M. Bloomfield venait continuellement voir si la salle d'étude était en bon ordre; et, comme les enfants jonchaient continuellement le parquet avec des fragments de joujoux, des bâtons, des feuilles et autres débris, que je ne pouvais les empêcher d'apporter ou les obliger de ramasser, et que les domestiques ne voulaient pas enlever, il me fallait passer une grande partie de mes moments de loisir à genoux sur le tapis, occupée à remettre péniblement les choses en ordre. Une fois, je leur dis qu'ils ne goûteraient pas à leur collation avant d'avoir ramassé tout ce qu'ils avaient répandu sur le tapis: Fanny devait en ramasssr une certaine quantité; Mary-Anne le double, et Tom devait enlever le reste. Chose étonnante, les filles firent leur part; mais Tom se mit dans une telle fureur qu'il s'élança vers la table, jeta le pain et le lait par terre, frappa ses sœurs, essaya de renverser la table et les chaises, et semblait disposé à saccager la chambre. Je le saisis, et, envoyant Mary-Anne chercher sa maman, je le tins en dépit de ses coups de pieds, de ses coups de poing, de ses hurlements et de ses malédictions, jusqu'à l'arrivée de mistress Bloomfield.

« De quoi s'agit-il? » dit-elle.

Et, lorsque la chose lui eut été expliquée, tout ce qu'elle fit fut d'envoyer chercher la servante pour réparer le désordre et apporter à M. Bloomfield son souper.

« Eh bien! s'écriait Tom triomphant et la bouche pleine de viande, eh bien! miss Grey, vous voyez que j'ai eu mon souper malgré vous, et que je n'ai pas ramassé la moindre chose! »

La seule personne dans la maison qui eût quelque sympa-

thie réelle pour moi était la nourrice, car elle avait souffert les mêmes afflictions, quoique à un moindre degré : comme elle n'avait pas la mission d'enseigner, elle n'était pas responsable de la conduite des enfants confiés à ses soins.

« Oh! miss Grey! me disait-elle, combien vous avez de mal avec ces enfants!

— Oui, j'en ai, Betty, et je vois que vous savez ce que c'est.

— Ah! oui, je le sais; mais je ne me tourmente pas à propos d'eux comme vous le faites. Et puis, voyez, je leur donne une tape de temps à autre; pour ce qui est des petits, une bonne fessée par-ci, par-là; rien n'y fait que cela, comme ils disent. Et pourtant cela me fait perdre ma place.

— Est-ce vrai, Betty? J'ai, en effet, entendu dire que vous alliez nous quitter.

— Eh! mon Dieu, oui! mistress m'a avertie il y a trois semaines. Elle me dit avant Noël que cela arriverait si je continuais à les frapper. Mais il m'était impossible de retenir mes mains. Je ne sais pas comment vous faites, car Mary-Anne est encore une fois plus méchante que ses sœurs! »

CHAPITRE V.

L'oncle.

Outre la vieille lady, il y avait un autre parent de la famille dont les visites m'étaient fort désagréables : c'était l'oncle Robson, le frère de mistress Bloomfield; un grand garçon plein de suffisance, aux cheveux noirs et au teint jaune comme sa sœur, avec un nez qui avait l'air de mépriser la terre, et de petits yeux gris fréquemment demi-fermés, avec un mélange de stupidité réelle et de dédain affecté pour tout ce qui l'environnait. D'une forte corpulence et solidement bâti, il avait pourtant trouvé le moyen de réduire sa taille dans une circonférence remarquablement petite; et cela, ajouté à sa roideur peu naturelle, prouvait que le fier M. Robson, le contempteur du sexe féminin, ne dédaignait pas le service du corset. Rarement il daignait faire attention à moi, et, quand il le faisait,

Digitized by Google

c'était avec une certaine insolence de ton et de manières qui me prouvaient qu'il n'était point un gentleman, quoiqu'il visât à produire l'effet contraire. Mais ce n'était point tant pour cela que je haïssais ses visites, que pour le mal qu'il faisait aux enfants, encourageant toutes leurs mauvaises inclinations, et détruisant en quelques minutes le peu de bien qui m'avait coûté des mois de labeur à accomplir.

Il ne condescendait guère à s'occuper de Fanny et de la petite Henriette; mais Mary-Anne était en quelque sorte sa favorite. Il ne cessait d'encourager ses tendances à l'affectation, que j'avais mis tous mes efforts à réprimer, parlant de sa jolie figure, et lui remplissant la tête de toutes sortes d'idées vaniteuses sur sa beauté, que je l'avais instruite à regarder comme poussière en comparaison de la culture de l'esprit; et jamais je ne vis enfant plus sensible qu'elle à la flatterie. Tout ce qu'il y avait de mauvais chez elle et chez son frère, il l'encourageait en riant, sinon par ses louanges directes. On ne sait pas le mal que l'on fait aux enfants en riant de leurs défauts, et en trouvant matière à plaisanterie dans ce que de vrais amis se sont efforcés de leur apprendre à tenir en grande horreur.

Quoiqu'il ne fût point positivement un ivrogne, M. Robson ingurgitait habituellement de grandes quantités de vin, et prenait de temps en temps avec plaisir un verre d'eau mêlée d'eau-de-vie. Il apprenait à son neveu à l'imiter du mieux qu'il pouvait, et à croire que, plus il pourrait prendre de vin et de spiritueux, plus il manifesterait son fier et mâle caractère et s'élèverait au-dessus de ses sœurs. M. Bloomfield n'avait pas grand'chose à dire là contre : car son breuvage favori était le gin et l'eau, dont il absorbait chaque jour une quantité considérable, et c'est à quoi j'attribuais son teint pâle et son caractère irascible.

M. Robson encourageait également Tom à persécuter les animaux, à la fois par le précepte et par l'exemple. Comme il venait souvent dans le but de chasser sur le domaine de son beau-frère, il avait coutume d'amener avec lui ses chiens favoris; et il les traitait si brutalement que, toute pauvre que je fusse, j'aurais volontiers donné une guinée pour voir un de ces animaux le mordre, pourvu toutefois que ce fût avec impunité. Quelquefois, lorsqu'il était fort bien disposé, il allait chercher des nids avec les enfants, chose qui m'irritait et me contrariait considérablement : car je me flattais, par mes efforts répétés,

de leur avoir montré le mal de ce passe-temps, et j'espérais un jour les amener à quelque sentiment général de justice et d'humanité; mais dix minutes passées à dénicher des oiseaux avec l'oncle Robson suffisaient pour détruire le fruit de tous mes raisonnements. Heureusement pourtant, ce printemps-là, ils ne trouvèrent jamais, à l'exception d'une seule fois, que des nids vides ou des œufs, et ils étaient trop impatients pour attendre que les petits fussent éclos. Cette fois-là, Tom, qui était allé avec son oncle dans la plantation voisine, revint tout joyeux en courant dans le jardin, avec une nichée de petits oiseaux dans les mains. Mary-Anne et Fanny, que je menais prendre l'air en ce moment, coururent pour admirer sa prise et demander chacune un oiseau pour elles. « Non, pas un, s'écria Tom, ils sont tous à moi : l'oncle Robson me les a donnés; un, deux, trois, quatre, cinq; vous n'en toucherez pas un; non, pas un! Sur votre vie! continua-t-il d'un air de triomphe, posant le nid à terre, et se tenant debout les jambes écartées, les mains dans les poches de son pantalon, le corps penché en avant et le visage contracté par les contorsions d'une joie poussée jusqu'au délire.

« Vous allez voir comment je vais les arranger! Ma parole, je vais les faire bouillir. Vous verrez si je ne le fais pas. Il y a dans ce nid un rare passe-temps pour moi.

— Mais, Tom, lui dis-je, je ne vous permettrai pas de torturer ces oiseaux. Il faut les tuer tout de suite ou les reporter à l'endroit où vous les avez pris, afin que leurs parents puissent continuer à les nourrir.

— Mais vous ne savez pas où c'est, madame; il n'y a que moi et l'oncle Robson qui le sachions.

— Si vous ne voulez pas me le dire, je les tuerai moi-même, quelque horreur que j'aie de cela.

— Vous n'oserez pas! vous n'oserez les toucher, sur votre vie! parce que vous savez que papa, maman et l'oncle Robson seraient fâchés. Ah! ah! je vous ai prise là, miss!

— Je ferai ce que je crois juste en une circonstance de cette sorte, sans consulter personne. Si votre papa et votre maman ne m'approuvent pas, je serai fâchée de les offenser; mais l'opinion de votre oncle Robson n'est rien pour moi. »

Poussée par le sentiment du devoir, au risque de me rendre malade et d'encourir la colère des parents de mes élèves, je m'emparai d'une large pierre plate qui avait été placée là

comme souricière par le jardinier; puis, non sans avoir de nouveau essayé vainement d'amener le petit tyran à laisser remporter les oiseaux, je lui demandai ce qu'il voulait en faire. Avec une joie diabolique, il m'énuméra sa liste de tourments. Je laissai alors tomber la pierre sur les oiseaux et les écrasai d'un seul coup. Violents furent les cris, terribles les malédictions qui suivirent cet acto hardi. L'oncle Robson venait de monter l'allée avec son fusil, et s'arrêtait en ce moment pour corriger son chien. Tom s'élança vers lui, jurant et lui criant de me corriger à la plàce de Junon. M. Robson s'appuya sur son fusil et rit beaucoup de la violence do son neveu, ainsi que des malédictions et des outrageantes épithètes dont il m'accablait.

« Bien, vous êtes un bon diable! s'écria-t-il à la fin en prenant son fusil et se dirigeant vers la maison. Il y a quelque chose chez ce garçon-là. Je veux être maudit si jamais je vis plus noble petit vaurien que celui-là. Il s'est déja affranchi du gouvernement des jupons; il brave mère, grand'mère, gouvernante et toutes.... Ah! ah! ah! Ne pensez plus à cela, Tom, je vous trouverai une autre nichée demain.

— Si vous le faites, monsieur Robson, je la tuerai aussi, dis-je.

— Hum! » répondit-il. Et, m'ayant honoré d'un regard hautain que, contre son attente, je soutins sans sourciller, il tourna les talons d'un air de suprême mépris et entra dans la maison.

Tom le suivit et alla tout raconter à sa mère. Il n'était pas dans les habitudes de celle-ci de parler beaucoup sur aucun sujet; quand je parus, je trouvai sa figure et ses manières doublement sombres et glaciales. Après quelques remarques banales sur le temps, elle dit:

« Je suis fâchée, miss Grey, que vous jugiez nécessaire d'intervenir dans les amusements de monsieur Bloomfield. Il a été très-désespéré de vous avoir vue détruire ses oiseaux.

— Quand les amusements de monsieur Bloomfield consistent à torturer des créatures qui sentent et souffrent, répondis-je, je pense qu'il est de mon devoir d'intervenir.

— Vous semblez avoir oublié, répondit-elle avec calme, que les créatures ont été toutes créées pour notre usage et notre plaisir. »

Je pensais que cette doctrine admettait quelque doute, mais je me bornai à répondre :

« En admettant qu'il en soit ainsi, nous n'avons aucun droit de les torturer pour notre amusement

— Je pense, répondit-elle, que l'amusement d'un enfant ne peut être mis en balance avec la vie d'une créature sans âme.

— Mais, pour le bien même de l'enfant, il ne faut pas l'encourager dans de tels amusements, répondis-je d'un ton aussi humble que possible, pour me faire pardonner ma fermeté inaccoutumée. Bienheureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde.

— Oh! c'est vrai; mais cela se rapporte à notre conduite les uns envers les autres.

— L'homme miséricordieux est rempli de pitié pour la bête, osai-je ajouter.

— Il me semble que vous n'avez pas montré beaucoup de pitié, reprit-elle avec un rire sec et amer, en tuant ces pauvres bêtes d'un seul coup et d'une si choquante façon, et en faisant tant de peine à ce cher enfant pour un simple caprice.»

Je jugeai prudent de ne rien ajouter. C'était la première fois que j'arrivais aussi près d'une querelle avec mistress Bloomfield, et la première fois aussi que j'échangeais autant de paroles de suite avec elle depuis mon entrée dans sa maison.

Mais M. Robson et la vieille mistress Bloomfield n'étaient pas les seuls hôtes dont l'arrivée à Wellwood-House m'ennuyât; tous visiteurs me causaient plus ou moins de trouble; non pas tant parce qu'ils me négligeaient (quoique je trouvasse leur conduite étrange et désagréable sous ce rapport), que parce que je ne pouvais éloigner d'eux mes élèves, ainsi que l'on me le recommandait à chaque instant. Tom voulait leur parler, et Mary-Anne voulait être remarquée par eux. Ni l'un ni l'autre ne savaient ce que c'était que rougir, et n'avaient la moindre idée de la plus vulgaire modestie. Ils interrompaient bruyamment la conversation des visiteurs, les ennuyaient par les plus impertinentes questions, colletaient grossièrement les gentlemen, grimpaient sur leurs genoux sans y être invités, se pendaient à leurs épaules ou saccageaient leurs poches, froissaient les robes des ladies, dérangeaient leurs cheveux, tournaient leurs colliers et leur demandaient avec importunité leurs colifichets.

Mistress Bloomfield était choquée et contrariée de tout cela, mais ne faisait rien pour l'empêcher : elle se reposait sur moi de ce soin. Mais comment l'aurais-je pu, quand les hôtes, avec leurs beaux habits et leurs faces nouvelles, les flattaient conti-

nuellement et les gâtaient pour plaire aux parents? comment moi, avec mes habits communs, mon visage qu'ils voyaient tous les jours, et d'honnêtes paroles, aurais-je pu les éloigner des visiteurs? J'usais toute mon énergie à cela : en m'efforçant de les amuser, je cherchais à les attirer auprès de moi; au moyen du peu d'autorité que je possédais et par la sévérité que j'osais employer, j'essayais de les empêcher de tourmenter les étrangers, et, en leur reprochant leur conduite grossière, je voulais les en faire rougir et les empêcher de recommencer. Mais ils ne connaissaient pas la honte; ils se moquaient de l'autorité qui ne pouvait s'appuyer sur la correction. Pour ce qui est de la bonté et de l'affection, ou ils n'avaient pas de cœur, ou, s'ils en avaient un, il était si fortement gardé, et si bien caché, qu'avec tous mes efforts je n'avais pas encore trouvé le moyen d'aller jusqu'à lui.

Bientôt mes épreuves de ce côté arrivèrent à fin, plus tôt que je ne l'espérais ou ne le désirais. Un soir d'une belle journée de la fin de mai, comme je me réjouissais de voir approcher les vacances et me congratulais d'avoir fait faire quelques progrès à mes élèves, car j'étais parvenue à leur faire pénétrer quelque chose dans la tête, et à leur faire accomplir leurs devoirs pendant le temps donné à l'étude, un soir, dis-je, mistress Bloomfield me fit demander et m'annonça qu'après les vacances elle n'aurait plus besoin de mes services. Elle m'assura qu'elle n'avait qu'à se louer de mon caractère et de ma conduite, mais que les enfants avaient fait si peu de progrès depuis mon arrivée, que M. Bloomfield et elle croyaient de leur devoir de chercher quelque autre mode d'instruction; que, supérieurs à beaucoup d'enfants de leur âge comme intelligence, ils laissaient fort à désirer sous le rapport de l'instruction; que leurs manières étaient grossières, leur caractère turbulent : ce qu'elle attribuait à un manque de fermeté, de persévérance et de soins diligents de ma part.

Une fermeté inébranlable, une persévérance infatigable et des soins de tous les instants étaient précisément les qualités dont je m'enorgueillissais secrètement, et par lesquelles j'avais espéré, avec le temps, surmonter toutes les difficultés et arriver enfin au succès. Je voulais dire quelque chose pour ma justification; mais je sentis que la voix me manquait, et, plutôt que de manifester aucune émotion et de laisser voir les larmes que je me sentais venir aux yeux, je préférai garder le silence,

comme un coupable convaincu en lui-même de la justice de l'arrêt qui le condamne.

Ainsi j'étais renvoyée, et j'allais revoir la maison paternelle. Hélas! qu'allaient-ils penser de moi? Incapable, après toutes mes vanteries, de tenir même pendant une année la place de gouvernante auprès de trois jeunes enfants, dont la mère, au dire de ma tante, était une femme très-bien; ayant été ainsi mise dans la balance et trouvée trop légère, pouvais-je espérer qu'ils me laisseraient faire un second essai? Cette pensée m'était fort pénible: car, si vexée, fatiguée et désappointée que je fusse, et quoique j'eusse appris chèrement à aimer et apprécier la maison paternelle, je n'étais point encore dégoûtée des aventures ni disposée à me relâcher de mes efforts. Je savais que tous les parents ne ressemblaient point à M. et à Mme Bloomfield, et j'étais assurée que tous les enfants n'étaient point comme les leurs. La famille dans laquelle j'entrerais serait différente, et un changement, quel qu'il fût, ne pouvait qu'être avantageux. J'avais été éprouvée par l'adversité, instruite par l'expérience, et je brûlais de relever mon honneur aux yeux de ceux dont l'opinion pour moi était plus que tout au monde.

CHAPITRE VI.

Encore le presbytère.

Pendant quelques mois je demeurai paisible à la maison paternelle, jouissant de la liberté, du repos et d'une véritable amitié, toutes choses dont j'avais été sevrée si longtemps. Je me remis à l'étude pour recouvrer ce que j'avais perdu pendant mon séjour à Wellwood-House, et afin de faire une nouvelle provision d'instruction pour un usage prochain. La santé de mon père était encore bien mauvaise, mais non matériellement pire que la dernière fois que je l'avais vu, et j'étais heureuse de pouvoir le réjouir par mon retour et le distraire en lui chantant ses airs favoris.

Nul ne triompha de mon échec, ou ne me dit que j'aurais mieux fait de suivre son avis et de rester à la maison. Tous fu-

rent heureux de me revoir, et me témoignèrent plus de tendresse que jamais, comme pour me faire oublier les souffrances que j'avais endurées. Mais nul ne voulut toucher un schelling de ce que j'avais gagné avec tant de joie et économisé avec tant de soin dans l'espoir de le partager avec eux. A force d'épargner par-ci et de se priver par-là, nos dettes étaient déjà presque payées. Mary avait fort bien réussi avec son pinceau; mais notre père avait voulu qu'elle gardât pour elle tout le produit de son talent. Tout ce que nous pouvions économiser sur l'entretien de notre humble garde-robe et sur nos petites dépenses casuelles, il nous le faisait placer à la caisse d'épargne. « Vous serez malheureusement trop tôt forcées d'avoir recours à cette épargne pour vivre, nous disait-il; car je sens que je n'ai pas longtemps à être avec vous, et ce qu'il adviendra de votre mère et de vous quand je ne serai plus, Dieu seul le sait! »

Cher père! s'il ne s'était point tant tourmenté du malheur que sa mort devait amener sur nous, je suis convaincue que ce terrible événement ne fût point arrivé sitôt. Ma mère faisait tous ses efforts pour l'empêcher de réfléchir sur ce triste sujet.

« Oh! Richard, s'écriait-elle un jour, si vous vouliez éloigner ces tristes pensées de votre esprit, vous vivriez aussi longtemps que nous. Au moins, vous pourriez vivre jusqu'à ce que nos filles fussent mariées; vous seriez un heureux grand-père, avec une bonne vieille femme pour votre compagne. »

Ma mère riait, et mon père rit aussi; mais son rire expira bientôt dans un soupir.

« Elles mariées, pauvres filles, sans un schelling! dit-il. Qui voudra d'elles?

— Eh! il se trouvera des hommes très-heureux de les prendre. N'étais-je pas sans fortune lorsque vous m'avez épousée? et ne vous disiez-vous pas fort content de votre acquisition? Mais peu importe qu'elles trouvent ou non à se marier; nous pouvons trouver mille moyens honnêtes de gagner notre vie. Et je m'étonne, Richard, que vous puissiez vous tourmenter à propos de la pauvreté qui serait notre lot si vous veniez à mourir; comme s'il pouvait y avoir quelque chose de comparable à la douleur que nous aurions de vous perdre, affliction qui, vous le savez bien, absorberait toutes les autres. Vous devez donc faire tous vos efforts pour nous en préserver, et il n'y a rien comme un esprit joyeux pour tenir le corps en santé.

— Je sais, Alice, que c'est mal de se tourmenter ainsi; mais je ne puis m'en empêcher, et vous devez l'endurer de ma part.

— Je ne veux pas l'endurer si je peux vous changer, » répliqua ma mère.

Mais la rudesse de ses paroles était démentie par la tendre expression de sa voix et de son sourire; mon père sourit donc de nouveau, d'une façon moins triste que d'habitude.

« Maman, dis-je aussitôt que je me trouvai seule avec elle, mon argent est bien peu de chose et ne peut durer longtemps; si je pouvais l'augmenter, cela diminuerait l'anxiété de mon père, au moins sur un point. Je ne puis peindre comme Mary, et le mieux que je puisse faire, ce serait de chercher un autre emploi.

— Ainsi, vous feriez un nouvel essai, Agnès?

— Je le ferais.

— Ma chère enfant, j'aurais cru que vous en aviez assez.

— Je sais que tout le monde ne ressemble pas à M. et à Mme Bloomfiold.

— Il y en a qui sont pires, interrompit ma mère.

— Mais ils sont rares, je pense, et je suis sûre que tous les enfants ne sont pas comme les leurs : car Mary et moi ne leur ressemblions pas; nous faisions toujours ce quo vous nous commandiez, n'est-ce pas vrai?

— Assez généralement; mais je ne vous avais pas gâtées, et après tout vous n'étiez pas des anges pour la perfection : Mary avait un fond d'obstination calme, et vous aviez aussi quelques défauts de caractère; mais, en somme, vous étiez de très-bonnes enfants.

— Je sais que j'étais quelquefois moroso et do mauvaise humeur, et j'aurais été heureuse de voir les enfants confiés à mes soins de mauvaise humeur aussi : car alors, j'aurais pu les comprendre; mais cela n'arrivait jamais, car rien ne les touchait et no leur faisait honte : ils ne sentaient rien.

— S'ils ne sentaient rien, ce n'était pas leur faute : vous ne pouvez espérer que la pierre soit maniable comme l'argile.

— Non, mais il est toujours fort désagréable de vivre avec des créatures que l'on ne comprend pas et que rien n'impressionne. Vous ne pouvez les aimer; et, si vous les aimez, votro affection est perdue : ils ne peuvent ni la rendre, ni l'apprécier, ni la comprendre. En admettant, ce qui est peu probable, que

je tombe encore sur une famille pareille, j'ai l'expérience pour guide, et je m'en tirerai mieux une autre fois. Laissez-moi de nouveau essayer.

— Ma fille, vous ne vous découragez pas facilement, je le vois, et j'en suis charmée. Mais permettez-moi de vous dire que vous êtes beaucoup plus pâle et plus frêle que lorsque vous avez quitté la maison la première fois; et nous ne pouvons souffrir que vous compromettiez ainsi votre santé pour amasser de l'argent, soit pour vous, soit pour d'autres.

— Mary me dit aussi que je suis changée, et je ne m'en étonne guère, car j'étais tout le jour dans un état constant d'agitation et d'anxiété; mais, à l'avenir, je suis déterminée à prendre froidement les choses. »

Après quelques nouvelles discussions, ma mère promit encore une fois de m'aider, à la condition que j'attendrais et serais patiente. Je lui laissai donc le soin d'agiter la question avec mon père, de la façon qu'elle croirait la plus convenable, me reposant sur elle pour obtenir son consentement. De mon côté, je parcourus avec soin les annonces des journaux, et écrivis à toutes les personnes qui demandaient des gouvernantes. Toutes mes lettres, aussi bien que les réponses lorsque j'en recevais, étaient montrées à ma mère, qui, à mon grand chagrin, rejetait toutes les places les unes après les autres : ceux-ci étaient des gens de la basse classe; ceux-là étaient trop exigeants dans leurs demandes et trop parcimonieux dans la rémunération.

« Vos talents sont de ceux que possède toute fille d'un pauvre membre du clergé, me disait-elle, et vous ne devez pas les dépenser en vain. Souvenez-vous que vous m'avez promis d'être patiente : rien ne presse; vous avez du temps devant vous, et vous avez encore beaucoup de chances. »

A la fin, elle me conseilla de faire insérer moi-même dans le journal un avis enumérant mes talents, etc.

« La musique, le chant, le dessin, le français, le latin, l'allemand, ne sont pas choses à dédaigner, me disait-elle; beaucoup de personnes seront enchantées de trouver tant de talents réunis chez une seule institutrice, et cette fois vous pourrez peut-être tenter votre fortune dans une famille d'un rang plus élevé, dans celle de quelque gentleman noble et bien élevé, où vous aurez plus de chances d'être traitée avec respect et considération que chez des commerçants enrichis ou d'arro-

gants parvenus. J'ai connu des gentlemen du rang le plus élevé, qui traitaient leur gouvernante comme une personne de la famille; bien qu'il y en ait aussi, j'en conviens, d'aussi insolents et d'aussi exigeants que puissent être ceux dont vous avez fait l'expérience, car il y a des bons et des mauvais dans toutes les classes. »

L'avis fut promptement écrit et expédié. Des deux familles qui répondirent, une seule consentit à me donner cinquante guinées, la somme que ma mère m'avait fait fixer comme salaire. J'hésitais à m'engager, craignant que les enfants ne fussent trop grands, et que les parents ne voulussent une personne qui représentât davantage, ou plus expérimentée, sinon plus instruite que moi. Mais ma mère combattit mes craintes : je m'en tirerais fort bien, me dit-elle, si je voulais me défaire de ma timidité et prendre un peu plus de confiance en moi-même. Je n'avais qu'à donner une explication claire et vraie de mes talents et de mes titres, stipuler les conditions, puis attendre le résultat. La seule condition que je proposai fut d'avoir deux mois de vacances dans l'année pour visiter mes amis : au milieu de l'été et à Noël. La dame inconnue répondit qu'elle ne faisait à cela aucune objection; que, pour l'instruction, elle ne doutait pas que je ne fusse capable de lui donner toute satisfaction; mais, selon elle, ce point n'était que secondaire, car, habitant près de la ville d'O..., elle pouvait se procurer facilement des maîtres pour suppléer à ce qui me manquerait. Dans son opinion, une moralité parfaite, un caractère doux, gai et obligeant, étaient les choses les plus nécessaires.

Ma mère n'aimait pas beaucoup tout cela, et me fit alors beaucoup d'objections, dans lesquelles ma sœur se joignit à elle. Mais, ne voulant pas être désappointée de nouveau, je surmontai leurs résistances, et, après avoir obtenu le consentement de mon père, auquel on avait, peu de temps auparavant, donné connaissance du projet, j'écrivis à ma correspondante inconnue une très-belle épître, et le marché fut conclu.

Il fut décidé que, le dernier jour de janvier, je prendrais possession de mes nouvelles fonctions de gouvernante dans la famille de M. Murray, d'Horton-Lodge, près d'O..., à environ soixante-dix milles de notre village, distance formidable pour moi, qui, pendant mon séjour de vingt ans sur cette

chapeau de paille, portant des consolations et de la soupe aux os aux paroissiens pauvres de son mari?

— Je n'en sais rien; mais je puis affirmer qu'elle fera de son mieux pour les soulager de corps et d'esprit, suivant en cela l'exemple de notre mère. »

CHAPITRE IX.

Le bal.

« Maintenant, miss Grey, s'écria miss Murray aussitôt que j'eus franchi la porte de la salle d'étude après avoir quitté mes habits de voyage, au retour de mes quatre semaines de vacances, maintenant, fermez la porte et asseyez-vous; il faut que je vous raconte tout ce qui s'est passé dans le bal.

— Non, mordieu! non! vociféra miss Mathilde. Ne pouvez-vous retenir votre langue? Laissez-moi lui parler de ma nouvelle jument; quelle magnifique jument, miss Grey! une jument pur sang....

— Taisez-vous, Mathilde, et laissez-moi d'abord dire mes nouvelles.

— Non, non, Rosalie, vous en aurez pour si longtemps! il faut qu'elle m'entende d'abord; je veux être pendue si elle ne m'écoute pas la première!

— Je suis fâchée d'entendre, miss Mathilde, que vous ne vous êtes point encore débarrassée de vos grossières habitudes.

— Ah! je ne puis m'en empêcher; mais je vous promets de ne plus jamais prononcer un méchant mot, si vous voulez m'écouter et dire à Rosalie de contenir sa maudite langue. »

Rosalie répliqua, et je pensai un moment être mise en pièces entre les deux. Mais miss Mathilde ayant la voix la plus haute, sa sœur finit par céder et lui laissa dire son histoire. Je fus ainsi forcée d'entendre une longue description de la splendide jument, de son sang et de sa généalogie, de ses pas, de son action, de son ardeur, etc., ainsi que du courage et de l'habileté qu'elle montrait en la montant. Elle finit en affirmant qu'elle pourrait

franchir une barrière de cinq échelons aussi facilement que « cligner de l'œil, » que papa avait dit qu'elle pourrait chasser la première fois que l'on rassemblerait les chiens, et que maman avait commandé pour elle un bel habit de chasse écarlate.

« Oh! Mathilde, quelles histoires vous contez là! s'écria sa sœur.

— Oui, répondit-elle, sans être le moins du monde déconcertée, je sais que je *pourrais* franchir une barrière à cinq échelons, si je l'essayais, et papa *dira* que je puis chasser, et maman *commandera* l'habit quand je le lui demanderai.

— Allons! continuez, répliqua miss Murray, et tâchez, chère Mathilde, d'être un peu plus convenable. Miss Grey, je voudrais que vous pussiez lui dire de ne pas employer ces mots choquants : elle appelle son cheval une jument, c'est d'un mauvais goût *inconcevable ;* puis elle se sert de si horribles expressions pour la décrire, il faut qu'elle les ait apprises des grooms. Cela me fait presque tomber en syncope quand je l'entends.

— Je les ai apprises de papa, ânesse que vous êtes, et de ses amis, dit la jeune lady en faisant siffler vigoureusement une cravache qu'elle avait ordinairement à la main. Je suis aussi bon juge des qualités d'un cheval que le meilleur d'entre eux.

— Allons! finissez, petite fille mal élevée! Je vais me trouver mal si vous continuez ainsi. Maintenant, miss Grey, écoutez-moi; je vais vous raconter le bal. Je sais que vous mourez d'envie d'en entendre le récit. Oh! quel bal! Vous n'avez jamais vu ni rêvé rien de pareil en votre vie. Les décorations, les rafraîchissements, le souper, la musique, étaient *indescriptibles!* Et les invités! Il y avait deux nobles, trois baronnets, cinq ladies titrées, et d'autres ladies et gentlemen en quantité innombrable. Les ladies, naturellement, m'importaient peu, excepté pour me réjouir en voyant combien la plupart étaient laides et gauches auprès de moi. Les plus belles d'entre elles, m'a dit maman, n'étaient rien, comparées à moi. Je suis fâchée que vous ne m'ayez pas vue, miss Grey! J'étais charmante! N'est-ce pas, Mathilde?

— Médiocrement.

— Non, j'étais réellement charmante, du moins maman l'a dit, et aussi Brow et Williamson. Brow m'a affirmé qu'aucun gentleman ne pourrait jeter les yeux sur moi sans tomber amoureux de moi à la minute; je puis donc bien me permettre

un peu de vanité. Je sais que vous me regardez comme une fille frivole et engouée d'elle-même; mais je n'attribue pas *tout* à mes attraits personnels. Je fais la part de mon coiffeur, et aussi un peu celle de mon exquise toilette, vous la verrez demain, gaze blanche sur satin rose, et si *délicieusement* faite! et le collier, et les bracelets de belles et grosses perles!

— Je ne mets pas en doute que vous ne fussiez charmante; mais est-ce que cela seulement vous fait tant de plaisir?

— Oh! non. Non pas cela seul : mais j'étais si admirée, et j'ai fait tant de conquêtes dans cette seule nuit, vous en serez étonnée....

— Mais quel bien cela peut-il vous faire?

— Quel bien? Est-ce qu'une femme peut demander cela?

— Il me semble qu'une seule conquête est assez, trop même, si elle n'est pas mutuelle.

— Oh! vous savez que je ne serai jamais d'accord avec vous sur ces points. Attendez un peu, et je vais vous nommer mes principaux admirateurs, ceux qui se sont montrés les plus empressés à cette soirée et aux suivantes, car nous en avons eu deux depuis. Malheureusement les deux nobles, lord G.... et lord R..., sont mariés; sans cela j'aurais pu daigner me montrer aimable pour eux, ce que je n'ai pas fait : et pourtant lord R..., qui déteste sa femme, était évidemment fasciné par moi. Il me demanda deux fois de danser avec lui, c'est un charmant danseur, par parenthèse, et moi je danse aussi fort bien; vous ne pouvez vous imaginer comme je dansai bien ce soir-là, j'en étais étonnée moi-même. Mon lord était très-complimenteur aussi, peut-être même trop; mais j'avais le plaisir de voir sa maussade et méchante femme prête à mourir de dépit.

— Oh! miss Murray, vous ne pouvez dire qu'une telle chose ait pu vous causer du plaisir. Quelque méchante ou....

— Eh bien, je sais que c'est mal; n'y pensez plus! Je serai bonne une autre fois; seulement ne me faites pas de sermons aujourd'hui : me voilà bonne créature maintenant. Je ne vous ai pas encore dit la moitié de ce que j'ai à vous dire; laissez-moi voir. Oh! j'allais vous dire combien d'admirateurs j'avais : sir Thomas Ashby en était un, sir Hugues Meltham et sir Broadley Wilson sont de vieux cajoleurs, bons seulement à tenir compagnie à papa et à maman. Sir Thomas est jeune, riche et gai, mais une laide bête pourtant, quoique maman

dise que je ne m'en apercevrai pas après quelques mois de connaissance. Puis il y avait Henry Meltham, le plus jeune fils de sir Hugues, un assez beau garçon et un agréable compagnon pour caqueter avec lui; mais, comme c'est un cadet de famille, il n'est bon qu'à cela. Il y avait aussi le jeune M. Green, assez riche, mais de petite famille, et un grand stupide garçon, un vrai badaud de campagne; puis notre bon recteur M. Hatfield. Celui-là devrait se considérer comme un *humble* admirateur au moins, mais je crains qu'il n'ait oublié de faire entrer l'humilité dans son trésor de vertus chrétiennes.

— Est-ce que M. Hatfield assistait au bal?

— Oui, certes. Pensez-vous qu'il fût trop bon pour y aller?

— Je pensais qu'il pouvait trouver cela peu clérical.

— En aucune façon. Il ne profana pas l'habit en dansant; mais il eut de la peine à s'en empêcher, le pauvre homme. Il paraissait mourir d'envie de me demander ma main pour une figure, et.... Oh! par parenthèse, il a un nouveau vicaire. Le vieux M. Blight a enfin obtenu sa cure tant désirée, et il est parti.

— Et comment est le nouveau?

— Oh! une telle bête! Weston est son nom. Je puis vous faire sa description en trois mots : un insensé, laid et stupide nigaud. J'en ai mis quatre, mais peu importe, en voilà assez sur lui pour le moment. »

Elle revint sur le bal, et me donna de nouveaux détails sur ce qui lui était arrivé, ainsi qu'aux parties qui avaient suivi; de nouveaux détails sur sir Thomas Ashby et MM. Meltham, Green et Hatfield, et sur l'ineffaçable impression qu'elle avait produite sur eux.

« Eh bien, lequel des quatre aimez-vous le mieux? dis-je en réprimant un troisième ou quatrième bâillement.

— Je les déteste tous! répondit-elle en secouant les belles boucles de sa chevelure d'un air de profond mépris.

— Cela veut dire, je suppose, que vous les aimez tous. Mais lequel est le préféré?

— Non, réellement je les hais tous; mais Henry Meltham est le plus beau et le plus amusant, M. Hatfield le plus remarquable, sir Thomas le plus laid et le plus méchant, et M. Green le plus stupide. Mais celui que j'épouserai, je crois, si je suis condamnée à épouser l'un d'eux, est sir Thomas Ashby.

— Je ne le crois pas, s'il est si méchant ; et vous le détestez.

— Oh ! peu m'importe qu'il soit méchant : il n'en est que meilleur pour cela. Malgré l'aversion que j'ai pour lui, je ne serais pas fâchée de devenir lady Ashby d'Ashby-Park, si je dois me marier. Mais si je pouvais toujours être jeune, je demeurerais toujours célibataire. J'aimerais à m'amuser le plus possible et à coqueter avec le monde entier, jusqu'au moment où je me verrais sur le point d'être appelée vieille fille ; et alors, pour échapper à cette ignominie, après avoir fait dix mille conquêtes, je leur briserais le cœur à tous, un excepté, en prenant un mari noble, riche, indulgent, que cinquante ladies mouraient d'envie de posséder.

— Eh bien, tant que vous aurez ces idées-là, restez célibataire et ne vous mariez sous aucun prétexte, pas même pour échapper à l'ignominie de vous entendre appeler vieille fille. »

CHAPITRE X.

L'église.

« Que pensez-vous de notre nouveau vicaire ? me demanda miss Murray en revenant de l'église le dimanche, après la reprise de nos exercices.

— Je n'en puis pas dire grand'chose, répondis-je, je ne l'ai pas même entendu prêcher.

— Mais vous l'avez vu ?

— Oui, mais je ne prétends pas juger le caractère d'un homme par un coup d'œil jeté à la hâte sur son visage.

— Mais ne le trouvez-vous pas laid ?

— Cela ne m'a pas particulièrement frappée, je ne déteste pas ce genre de physionomie ; mais la seule chose que j'ai remarquée, c'est sa manière de lire, qui me paraît bonne, infiniment meilleure du moins que celle de M. Hatfield. Il lit les leçons de façon à donner à chaque passage son plein effet ; les plus distraits ne peuvent s'empêcher de l'écouter, et les plus ignorants ne peuvent manquer de le comprendre. Quant aux

prières, il les dit comme s'il ne lisait pas, mais comme s'il priait sincèrement et avec ferveur.

— Oh ! oui, il n'est bon qu'à cela ; il peut s'acquitter du service divin assez bien ; mais il n'a aucune idée d'autre chose.

— Comment le savez-vous ?

— Oh ! je le sais parfaitement. Je suis excellent juge en ces matières. Avez-vous remarqué comme il est sorti de l'église, se démenant comme s'il n'y avait eu là que lui, ne regardant jamais à droite ni à gauche, et ne pensant évidemment qu'à sortir vite, et peut-être à dîner ? sa stupide tête ne pouvait certainement contenir d'autre idée.

— Je crois que vous auriez voulu le voir jeter un coup d'œil dans le banc du squire, dis-je, en riant de la violence de son hostilité.

— Vraiment ! j'aurais été indignée qu'il eût osé faire une chose pareille, » répondit-elle en relevant la tête avec hauteur. Puis, après un moment de réflexion, elle ajouta : « Bien, bien, je suppose qu'il est assez bon pour sa place ; mais je suis enchantée de ne pas dépendre de lui pour mon amusement, voilà tout. Avez-vous vu comme M. Hatfield s'est précipité au dehors pour recevoir un salut de moi, et pour arriver à temps pour nous aider à monter en voiture ?

— Oui, » répondis-je ; ajoutant intérieurement : « Et j'ai pensé qu'il dérogeait quelque peu à sa dignité ecclésiastique, en quittant la chaire avec tant de précipitation pour donner une poignée de main au squire, et aider sa femme et ses filles à monter en voiture. De plus, je lui en veux de m'avoir presque fermé la portière au nez : car, quoique je fusse debout devant lui, auprès du marchepied, et attendant pour entrer, il persistait à vouloir fermer la porte, jusqu'à ce que quelqu'un de la famille lui eût dit que la gouvernante n'était pas entrée ; alors, sans un mot d'excuse, il partit en leur souhaitant le bonjour, et laissant le laquais finir la besogne. »

Nota bene. — M. Hatfield ne m'adresse jamais la parole ; non plus que sir Hugues ou lady Meltham, M. Harry ou miss Meltham, M. Green ou ses sœurs, et tout autre gentleman ou lady qui fréquentaient cette église ; ni, en fait, aucun de ceux qui étaient reçus à Horton-Lodge.

Miss Murray commanda de nouveau la voiture dans l'après-midi, pour elle et pour sa sœur : elle dit qu'il faisait trop froid pour se récréer dans le jardin, et d'ailleurs elle pen-

sait que Harry Meltham serait à l'église. « Car, dit-elle en se souriant à elle-même dans la glace, il a été un des plus fidèles assistants à l'église ces quelques dimanches : vous auriez pensé qu'il était un excellent chrétien. Vous pouvez venir avec nous, miss Grey ; je veux que vous le voyiez : il est si changé depuis son retour de l'étranger ! vous ne pouvez vous en faire une idée. Et de plus, vous aurez ainsi l'occasion de voir de nouveau le beau M. Weston, et de l'entendre prêcher. »

Je l'entendis prêcher, et je fus charmée de la vérité évangélique de sa doctrine, aussi bien que de la fervente simplicité de sa manière, de la clarté et de la force de son style. On aimait à entendre un tel sermon, après avoir été si longtemps accoutumé aux discours secs et prosaïques du dernier vicaire, et aux harangues du recteur, moins édifiantes encore. M. Hatfield avait coutume de monter rapidement la nef, ou plutôt de la traverser comme un ouragan, avec sa riche robe de soie voltigeant derrière lui et frôlant la porte des bancs, et de monter en chaire comme un triomphateur monte dans le char triomphal ; puis, se laissant tomber sur le coussin de velours dans une attitude de grâce étudiée, de demeurer daus un silencieux prosternement pendant un certain temps ; ensuite, de marmotter une Collecte, ou de baragouiner la Prière du Seigneur, de se lever, de retirer un joli gant parfumé pour faire briller ses bagues aux yeux de l'assistance, passer ses doigts à travers ses cheveux bien bouclés, tirer un mouchoir de batiste, réciter un très-court passage ou peut-être une simple phrase de l'Écriture, comme texte de son discours, et finalement, débiter une composition qui, en tant que composition, pouvait être regardée comme bonne, quoique trop étudiée et trop affectée pour être de mon goût : les propositions en étaient bien établies, les arguments logiquement conduits ; et pourtant il était quelquefois difficile de l'entendre jusqu'au bout sans trahir quelques symptômes de désapprobation ou d'impatience.

Ses sujets favoris étaient la discipline ecclésiastique, les rites et les cérémonies, la tradition apostolique, le droit de révérence et d'obéissance au clergé, le crime atroce de dissidence, l'absolue nécessité d'observer toutes les formes de la dévotion, la coupable présomption de ceux qui pensaient par eux-mêmes dans les matières de religion, ou qui se guidaient d'après leurs propres interprétations de l'Écriture, et de temps en temps (pour plaire à ses riches paroissiens) la nécessité de

Digitized by Google

l'obéissance et de la déférence du pauvre envers le riche, appuyant ses maximes et ses exhortations de citations des Pères, qu'il semblait beaucoup mieux connaître que les apôtres et les évangélistes, et auxquels il paraissait attacher autant d'importance qu'à ces derniers. Mais de temps à autre il nous donnait un sermon d'un ordre différent, que quelques-uns pouvaient trouver très-bon, mais sombre et sévère, représentant Dieu comme un terrible censeur plutôt que comme un père bienveillant. Pourtant, en l'entendant, j'inclinais à croire que cet homme était sincère dans tout ce qu'il disait : il fallait qu'il eût changé ses vues et fût devenu vraiment religieux, sombre et austère, mais pourtant dévot. Mais de telles illusions se dissipaient ordinairement à la sortie de l'église, en entendant sa voix dans un gai colloque avec quelques-uns des Meltham ou des Green, ou peut-être les Murray eux-mêmes; riant peut-être de son propre sermon, et disant qu'il avait sans doute donné à penser à ce coquin de peuple; se glorifiant peut-être à la pensée que la vieille Betty Holmes allait renoncer à sa pipe criminelle, qui était sa consolation quotidienne depuis plus de trente ans, que Georges Higgins serait effrayé de ses promenades le soir du sabbat, et que Thomas Jackson serait cruellement troublé dans sa conscience, et ébranlé dans son espoir certain d'une joyeuse résurrection au dernier jour.

Ainsi, je ne pouvais m'empêcher de conclure que M. Hatfield était un de ceux qui « attachent de lourds fardeaux et les placent sur les épaules des hommes, pendant qu'ils ne voudraient pas les toucher avec un de leurs doigts; » et qui « par leurs traditions, ôtent tout effet à la parole de Dieu, enseignant pour doctrines les commandements des hommes. » J'étais heureuse d'observer que le nouveau vicaire, autant que j'en pouvais juger, ne lui ressemblait en aucun de ces points.

« Eh bien, miss Grey, que pensez-vous de lui maintenant? me dit miss Murray, comme nous prenions nos places dans la voiture, après le sermon.

— Pas de mal encore, répondis-je.

— Pas de mal! répéta-t-elle étonnée. Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que je ne pense pas plus mal de lui qu'auparavant.

— Pas plus mal! je le crois bien, vraiment : tout au contraire. Est-ce qu'il n'a pas beaucoup gagné?

— Oh! oui, beaucoup, vraiment, répondis-je; car je venais de découvrir que c'était de Harry Meltham qu'elle voulait parler, et non de M. Weston. Ce gentleman s'était avancé avec empressement pour parler aux jeunes ladies, chose qu'il n'eût pas peut-être osé faire si leur mère eût été présente; il les avait aidées aussi à monter en voiture. Il n'avait pas essayé de me laisser dehors, comme M. Hatfield, et ne m'avait pas non plus offert son assistance (que je n'eusse pas acceptée); aussi longtemps que la portière avait été ouverte, il était resté debout, riant et babillant avec elles, puis leur avait tiré son chapeau et s'était dirigé vers sa demeure : mais je l'avais à peine remarqué pendant tout ce temps. Mes compagnes, pourtant, avaient mieux observé; et, pendant que nous roulâmes vers la maison, elles discutèrent entre elles, non-seulement ses regards, ses paroles, ses actions, mais chaque trait de son visage, chaque article de sa toilette.

— Vous ne l'aurez pas pour vous seule, Rosalie, dit Mathilde à la fin de la discussion. Je l'aime; je sais qu'il ferait un joli et joyeux compagnon pour moi.

— Eh bien! soyez la bienvenue auprès de lui, répondit sa sœur, d'un air d'indifférence affectée.

— Et je suis sûre, continua l'autre, qu'il m'admire autant que vous; n'est-ce pas vrai, miss Grey?

— Je ne sais; je ne connais pas ses sentiments.

— Eh bien! c'est pourtant vrai.

— Ma chère Mathilde, personne ne vous admirera jamais si vous ne vous défaites de vos rudes et grossières manières.

— Oh! sornettes! Harry Meltham aime ces manières-là, et les amis de papa aussi.

— Vous pouvez captiver des vieillards et des cadets de famille; mais nul autre, j'en suis sûre, ne tombera amoureux de vous.

— Je m'en moque; je ne suis pas toujours courant après l'argent, comme vous et maman. Si mon mari peut tenir quelques bons chevaux et quelques chiens, je serai très-satisfaite. Tout le reste peut aller au diable!

— Ah! si vous avez de si choquantes expressions, je suis sûre qu'aucun véritable gentleman ne voudra vous approcher. Réellement, miss Grey, vous ne devriez pas lui permettre de faire cela.

— Je ne puis l'en empêcher, miss Murray.

— Et vous êtes tout à fait dans l'erreur, Mathilde, en supposant que Harry Meltham vous admire; je vous assure qu'il n'en est rien. »

Mathilde allait répondre avec colère; mais heureusement notre voyage était arrivé à sa fin, et la dispute fut coupée court par le laquais ouvrant la portière et baissant le marchepied pour notre descente.

CHAPITRE XI.

Les paysans.

N'ayant plus qu'une élève, quoiqu'elle me donnât plus de peine que trois ou quatre, et quoique sa sœur prît encore des leçons d'allemand et de dessin, j'avais beaucoup plus de temps à ma disposition que je n'en avais jamais eu depuis que j'avais pris le joug de gouvernante; temps que j'employais partie à correspondre avec mes amis, partie à lire, à étudier, à pratiquer la musique, le chant, etc.; et partie à me promener dans le domaine ou les champs adjacents, avec mes élèves, si elles désiraient ma compagnie; seule, si elles ne se souciaient point de m'avoir avec elles.

Souvent, quand elles n'avaient point sous la main de plus agréable occupation, les miss Murray s'amusaient à visiter les pauvres paysans qui demeuraient sur le domaine de leur père, pour recevoir leurs hommages flatteurs ou pour entendre les anciennes histoires et les commérages racontés par les vieilles femmes; ou peut-être pour le plaisir plus pur de faire des heureux par leur présence et leurs dons, si aisément accordés, reçus avec tant de reconnaissance. Quelquefois j'étais priée d'accompagner l'une des deux sœurs ou toutes les deux dans ces visites, et quelquefois on me demandait d'y aller seule pour remplir quelque promesse qu'elles avaient été plus promptes à faire qu'à tenir, pour porter quelques petits dons, ou faire la lecture à ceux qui étaient malades ou tristes. De cette façon, je fis quelques connaissances parmi les paysans; et, de temps en temps, j'allais leur rendre visite pour mon propre compte.

J'avais généralement plus de satisfaction à y aller seule qu'avec l'une ou l'autre des jeunes ladies : car, par suite de leur éducation défectueuse, elles se comportaient envers leurs inférieurs d'une manière qui m'était fort désagréable à voir. Elles regardaient ces pauvres créatures pendant leurs repas, faisant des remarques inciviles sur leur nourriture et leur façon de manger; elles riaient de leur ignorance et de leur langage campagnard, au point que quelques-uns osaient à peine parler; elles traitaient de graves vieillards des deux sexes, de vieux fous et de vieilles bêtes, à leur nez, et cela sans aucune intention de les offenser. Je pouvais voir que ces gens étaient souvent offensés et ennuyés de cette conduite, quoique leur crainte des « grandes ladies » les empêchât de montrer aucun ressentiment; mais elles ne s'apercevaient de rien. Elles pensaient que ces paysans étant pauvres et ignorants, ils devaient être stupides et abrutis; qu'aussi longtemps qu'elles, leurs supérieures, voudraient condescendre à leur parler, à leur donner des schellings, des demi-couronnes et des articles d'habillement, elles avaient le droit de s'amuser à leurs dépens; que le peuple devait les adorer comme des anges de lumière s'abaissant à pourvoir à leurs besoins et à illuminer leur humble demeure.

Je fis de nombreuses et diverses tentatives pour débarrasser mes élèves de ces idées erronées sans alarmer leur orgueil, qui s'offensait vite et se calmait difficilement, mais avec peu de résultats, et je ne sais vraiment laquelle était le plus répréhensible des deux : Mathilde était plus rude et plus emportée; mais Rosalie, que par son âge et son extérieur distingué on eût pu croire plus raisonnable, était aussi inconsidérée, aussi insouciante, aussi étourdie qu'une enfant de douze ans.

Par un beau soleil de la fin de février, je me promenais un jour dans le parc, jouissant du triple luxe de la solitude, d'un livre et d'un temps agréable : car miss Mathilde était montée à cheval, comme elle le faisait tous les jours; et mis Murray était sortie en voiture avec sa mère pour faire quelques visites du matin. La pensée me vint alors de laisser là ces plaisirs égoïstes et le parc avec son magnifique ciel bleu, le vent de l'ouest soufflant doucement dans ses branches sans feuillage, la neige que l'on voyait encore dans les bas-fonds, mais qui fondait rapidement sous les chauds rayons du soleil, et les

gracieux daims broutant l'herbe humide qui commençait à prendre la fraîcheur et la verdure du printemps, et d'aller jusqu'au cottage de Nancy Brown, une pauvre veuve dont le fils travaillait tout le jour dans les champs; elle était affligée d'une inflammation des yeux qui, depuis quelque temps, la rendait incapable de lire, à son grand chagrin, car c'était une femme d'un esprit sérieux et réfléchi. J'allai donc, et la trouvai seule, comme d'habitude, dans sa petite cabane sombre, sentant la fumée et l'air renfermé, mais aussi propre qu'elle la pouvait tenir. Je la trouvai assise devant son petit feu, tricotant activement, avec un petit coussin à ses pieds, placé là pour la commodité de son gentil ami le chat, qui y était couché mollement, sa longue queue encerclant ses pattes veloutées et les yeux demi-clos regardant le feu d'un air rêveur.

« Eh bien, Nancy, comment allez-vous, aujourd'hui?

— Doucement, miss. Mes yeux ne vont pas mieux, mais mon esprit est un peu plus tranquille, » répondit-elle en se levant et en me saluant d'un air content, ce qui me fit plaisir à voir, car Nancy avait été quelque peu atteinte de mélancolie religieuse.

Je la félicitai sur son changement. Elle convint que c'était un grand bienfait du ciel, et s'en montra très-reconnaissante, ajoutant :

« S'il plaît à Dieu de me conserver la vue et de me permettre de lire encore la Bible, je me croirai aussi heureuse qu'une reine.

— J'espère qu'il vous la conservera, Nancy, répondis-je; et, en attendant, je viendrai vous faire la lecture de temps en temps, quand je pourrai disposer d'un moment. »

Avec des expressions de reconnaissance, la pauvre femme se leva pour m'offrir une chaise; mais, comme je lui en avais épargné la peine, elle s'occupa de tisonner le feu et d'y jeter quelques morceaux de bois, puis alla prendre sa Bible sur le rayon, l'épousseta avec soin et me l'apporta. Lui ayant demandé s'il y avait quelque passage qu'elle désirât entendre de préférence, elle me répondit :

« Eh bien, miss Grey, si cela vous est égal, j'aimerais à entendre ce chapitre de la première épître de saint Jean, qui dit : « Dieu est amour, et celui qui habite dans l'amour, habite en Dieu, et Dieu en lui. »

En cherchant un peu, je trouvai ces mots dans le quatrième chapitre. Lorsque je fus au quatrième verset, elle m'interrompit, et, en me demandant pardon d'une telle liberté, me pria de lire très-lentement, afin qu'elle pût bien saisir le sens, et d'appuyer sur chaque mot, espérant que je voudrais bien l'excuser, attendu qu'elle était une simple créature.

« Les plus sages personnes, répondis-je, pourraient réfléchir sur chacun de ces versets pendant une heure, et en tirer profit, et j'aime mieux les lire lentement que vite. »

Je finis donc le chapitre avec autant de lenteur qu'elle le désirait, lisant, en outre, avec autant d'expression que je le pus. Mon auditeur m'écouta très-attentivement, et me remercia sincèrement lorsque j'eus terminé. Je demeurai sans rien dire environ une demi-minute, pour lui donner le temps de réfléchir sur cette lecture, quand, à ma surprise, elle rompit le silence en me demandant comment je trouvais M. Weston.

« Je ne sais, répliquai-je, un peu déconcertée par l'imprévu de la question; je pense qu'il prêche fort bien.

— Oui! et il cause bien aussi!

— Vraiment?

— Oui. Mais peut-être ne l'avez-vous pas vu beaucoup et n'avez-vous encore guère causé avec lui?

— Non; je ne parle jamais à personne, excepté aux jeunes ladies du chateau.

— Ah! ce sont de charmantes et bonnes ladies; mais elles ne peuvent causer comme lui.

— Il vient donc vous voir, Nancy?

— Oui, miss, et j'en suis bien reconnaissante. Il vient nous voir, nous autres pauvres créatures, un peu plus souvent que ne le faisait M. Blight, et que le recteur lui-même; et il fait bien, car il est toujours le bienvenu. Nous n'en pourrions pas dire autant du recteur, car il y en a qui ont peur de lui. Quand il entre dans une maison, ils disent qu'il ne manque jamais de trouver tout mal, et il se met à réprimander aussitôt qu'il a passé la porte; mais peut-être croit-il que c'est son devoir de leur dire ce qui est mal. Et souvent il vient pour gronder les gens de ce qu'ils ne vont pas à l'église, ou de ce qu'ils ne s'agenouillent pas et ne se lèvent pas quand les autres le font, ou de ce qu'ils vont à la chapelle des méthodistes, ou autre chose de cette sorte. Mais je ne puis dire qu'il ait trouvé beaucoup à

réprimander avec moi. Il vint me voir une fois ou deux avant l'arrivée de M. Weston, quand j'avais l'esprit si malade; comme ma santé allait très-mal aussi, j'osai l'envoyer chercher, et il vint tout de suite. J'étais bien cruellement affligée, miss Grey. Grâce à Dieu, c'est un peu passé maintenant; mais quand je prenais ma Bible, je n'en pouvais tirer aucune consolation. Ce même chapitre que vous venez de me lire me troublait beaucoup. « Celui qui n'aime pas, ne connaît pas Dieu. » Cela me semblait terrible; car je sentais que je n'aimais ni Dieu, ni le prochain, comme je l'aurais dû et comme je l'aurais voulu. Et le chapitre précédent, où il est dit : « Celui qui est né de Dieu ne peut commettre le péché. » Et un autre endroit où il est dit : « L'amour est l'accomplissement de la loi. » Et beaucoup, beaucoup d'autres, miss; je vous fatiguerais si je vous les disais tous. Mais tout semblait me condamner, et me montrer que je n'étais pas dans la bonne voie. Et comme je ne savais pas comment y rentrer, j'envoyai Bill prier M. Hatfield d'être assez bon de venir me voir quelque jour; et, quand il vint, je lui dis tous mes troubles.

— Et que vous dit-il, Nancy?

— Il eut l'air de se moquer de moi, miss. Il se peut que je me trompe, mais il siffla d'une certaine façon et je vis un léger sourire sur son visage; puis il dit: « Oh! tout cela est de l'extravagance! vous avez fréquenté les méthodistes, ma bonne femme. » Mais je lui dis que je n'étais jamais allée chez les méthodistes. Il me dit alors : « Eh bien, il vous faut venir à l'église, où vous entendrez les Écritures correctement expliquées, au lieu de méditer là sur votre Bible à la maison. » Je lui dis que j'avais toujours fréquenté l'église lorsque j'étais en bonne santé; mais que par ce froid hiver, et avec mes rhumatismes et mes autres infirmités, je ne pouvais me hasarder à aller si loin. Mais il me répondit : « Cela fera du bien à votre rhumatisme de marcher jusqu'à l'église ; il n'y a rien comme l'exercice pour guérir le rhumatisme. Vous marchez assez bien dans les environs de cette maison; pourquoi ne pourriez-vous pas marcher jusqu'à l'église? Le fait est que vous devenez trop esclave de vos aises, dit-il. Il est toujours facile d'inventer des excuses pour éluder son devoir. » Vous savez, miss Grey, qu'il n'en était pas ainsi. Pourtant je lui dis que j'essayerais. « Mais, je vous prie, monsieur, dis-je, si je vais à l'église, en serai-je

meilleure? J'ai besoin de savoir que mes péchés sont effacés, de sentir qu'ils ne me seront jamais opposés, et que l'amour de Dieu est répandu dans mon cœur, et si je ne retire aucun bien en lisant la Bible et en faisant mes prières à la maison, quel bien trouverai-je en allant à l'église? — L'église, dit-il, est le lieu désigné par Dieu pour son culte. Il est de votre devoir d'y aller aussi souvent que vous le pouvez. Si vous avez besoin de consolation, vous devez la chercher dans le sentier du devoir. » Et il dit beaucoup d'autres choses encore, mais je ne puis me souvenir de toutes ses belles paroles. Pourtant toutes se résumaient en ceci : que je devais aller à l'église aussi souvent que je le pourrais, et porter avec moi mon livre de prières, afin de lire tous les répons après le clerc, me lever, m'agenouiller, m'asseoir, aux moments indiqués, communier à toutes les occasions, écouter ses serments ou ceux de M. Blight, et que tout irait bien ; si je remplissais ainsi mon devoir, je finirais certainement par recevoir la bénédiction de Dieu. « Mais si vous ne trouvez pas de consolation en suivant cette voie, tout est fini, dit-il. — Vous penseriez donc, alors, que je serais réprouvée ? dis-je. — Eh, si vous faites tout ce que vous pouvez pour entrer au ciel et que vous ne puissiez y réussir, vous devez être de ceux qui cherchent à entrer par une porte étroite et qui ne peuvent y parvenir. » Et il me demanda alors si j'avais vu quelques-unes des ladies du château ce matin-là. Je lui dis que j'avais vu les jeunes miss aller sur la lande, et il renversa mon pauvre chat sur le plancher et courut après elles, aussi gai qu'une alouette : mais, moi, j'étais fort triste. Ses dernières paroles étaient tombées sur mon cœur et y restèrent comme une masse de plomb jusqu'à ce que je fusse fatiguée de la porter. Pourtant, je suivis son avis : je pensai qu'il avait de bonnes intentions, quoiqu'il eût une drôle de façon d'agir. Mais vous savez, miss, il est riche et jeune, et il ne peut guère comprendre les pensées d'une pauvre vieille femme comme moi. Je fis de mon mieux pour accomplir tout ce qu'il m'ordonnait.... mais peut-être, miss, je vous ennuie avec mon bavardage?

— Oh non ! Nancy, continuez, dites-moi tout.

— Eh bien ! mon rhumatisme alla mieux ; je ne sais si ce fut ou non parce que j'allais à l'église, mais un dimanche matin qu'il gelait fort je contractai cette inflammation aux yeux. Elle

ne se déclara pas tout à coup, mais peu à peu.... Mais je vois que je vous parle de mes yeux, c'est du trouble de mon esprit que je voulais vous parler; et, pour vous dire la vérité, miss Grey, je ne crois pas qu'il ait été guéri par mes visites à l'église; ma santé alla mieux, mais mon esprit n'y gagna rien. J'écoutai et écoutai encore les ministres, je lus et relus mon livre de prières; c'était comme « de l'airain sonore et une cymbale qui tinte. » Les sermons, je ne pouvais les comprendre, et le livre de prières ne servait qu'à me montrer combien j'étais perverse, puisque je pouvais lire de si bonnes paroles et n'en être pas meilleure, et je sentais souvent que prier était pour moi un dur labeur et une lourde tâche, au lieu d'un bienfait et d'un privilége comme pour tous les bons chrétiens. Il me semblait que tout était sombre et aride devant moi. Puis, ces mots terribles : « Beaucoup chercheront à entrer et ne le pourront pas! » glaçaient mon esprit d'épouvante.

« Cependant un dimanche, que M. Hatfield prêchait sur le sacrement, je remarquai qu'il dit : « S'il est quelqu'un parmi vous qui ne puisse calmer sa conscience, mais ait besoin de consolation et de conseils, qu'il vienne me trouver ou aille à quelque autre sage et savant ministre de la parole de Dieu, et qu'il découvre son tourment. » Aussi, le dimanche suivant, avant le service, je me rendis dans la sacristie et commençai à parler de nouveau au recteur. J'avais eu de la peine à prendre une telle liberté; mais je pensai que, lorsque mon âme était en jeu, il ne me fallait pas hésiter. Il me dit qu'il n'avait pas alors le temps de m'entendre. « Et d'ailleurs, dit-il, je n'ai pas autre chose à vous dire que ce que je vous ai déjà dit auparavant. Recevez la communion, et allez remplir votre devoir, et si cela ne vous sert pas, rien ne vous servira. Ainsi ne m'ennuyez pas davantage. » Je m'en allai donc. Mais j'entendis M. Weston, M. Weston était là, miss, c'était son premier dimanche à Horton, vous savez, et il était en surplis dans la sacristie, aidant le recteur à passer sa robe.

— Oui, Nancy.

— Et je l'entendis demander à M. Hatfield qui j'étais, et il répondit : « Oh! c'est une singulière vieille folle. » Et je fus bien affligée, miss Grey; j'allai à mon siége, et m'efforçai de faire mon devoir comme auparavant; mais je ne pus retrouver la tranquillité. Je communiai même, mais il me sembla

CHAPITRE VII.

Horton-Lodge.

Le 31 janvier fut un jour d'orage et de tempête : il soufflait un vent violent du nord, et des tourbillons de neige obscurcissaient les cieux. Mes parents auraient voulu me faire retarder mon départ; mais, craignant de donner, par ce manque de ponctualité, mauvaise opinion de moi à la famille dans laquelle j'allais entrer, je voulus partir.

Pour ne point abuser de la patience de mes lecteurs, je ne m'étendrai pas sur mon départ de la maison par cette froide matinée d'hiver; sur les tendres adieux, le long voyage, sur les attentes solitaires, dans les auberges, des voitures ou des convois : car il y avait déjà quelques chemins de fer; sur ma rencontre à O.... avec le domestique de M. Murray, qui avait été envoyé avec le phaéton pour me conduire de là à Horton-Lodge. Je dirai seulement que l'abondance de la neige avait formé de tels obstacles pour les chevaux et les locomotives, que la nuit était venue depuis plusieurs heures, lorsque j'atteignis le but de mon voyage, et qu'un ouragan des plus formidables vint à la fin, qui nous rendit très-difficile le trajet de quelques milles qui séparait O.... d'Horton-Lodge. Je me tenais assise et résignée; la neige froide traversait mon voile et couvrait mes habits; je ne voyais rien et m'étonnais que le pauvre cheval et son conducteur pussent se diriger comme ils le faisaient. A la fin, la voiture s'arrêta et, à la voix du cocher, quelqu'un ouvrit et fit tourner sur leurs gonds rouillés ce qui me parut être les portes du parc. Puis nous nous avançâmes le long d'une route plus unie, de laquelle de temps en temps j'apercevais, se détachant de l'obscurité, quelque masse sombre et gigantesque que je prenais pour un arbre couvert de neige. Après un temps assez considérable, nous nous arrêtâmes de nouveau devant le majestueux portique d'une grande maison, dont les vastes fenêtres descendaient jusqu'au sol.

Je me levai avec difficulté sous la neige qui me couvrait, et descendis de la voiture, espérant qu'une bonne et hospitalière

réception me dédommagerait des fatigues du jour. Un monsieur vêtu de noir ouvrit la porte et me fit entrer dans une pièce spacieuse, éclairée par une lampe suspendue au plafond et répandant une lumière ambrée ; il me conduisit ensuite par un corridor vers une chambre qu'il ouvrit et qu'il me dit être la salle d'étude. J'entrai, et je trouvai deux jeunes ladies et deux jeunes gentlemen, mes futurs élèves, supposai-je. Après un salut cérémonieux, l'aînée des filles, qui jouait avec une pièce de canevas et un petit panier contenant des laines allemandes, me demanda si je désirais monter chez moi. Je répondis affirmativement, comme on pense.

« Mathilde, prenez un flambeau et montrez-lui sa chambre, » dit-elle.

Miss Mathilde, une grande fille d'environ quatorze ans, en jupe courte et en pantalon, haussa les épaules et fit une légère grimace, mais prit un flambeau, monta l'escalier devant moi, et me conduisit, à travers un long et étroit corridor, dans une chambre petite, mais assez confortable. Elle me demanda alors si je désirais prendre un peu de thé ou de café. Je fus sur le point de répondre : « Non ; » mais, me souvenant que je n'avais rien pris depuis sept heures du matin, et me sentant faible en conséquence, je dis que je prendrais une tasse de thé. En disant que Brown allait être prévenue, la jeune lady me quitta. Lorsque je me fus débarrassée de mon manteau lourd et mouillé, de mon châle et de mon chapeau, une demoiselle au maintien affecté vint me dire que les jeunes ladies désiraient savoir si je prendrais mon thé en haut ou dans la salle d'étude. Sous prétexte de la fatigue, je répondis que je le prendrais dans ma chambre. Elle sortit, et un instant après revint avec un plateau à thé, qu'elle plaça sur une commode qui servait de table de toilette. Après l'avoir poliment remerciée, je lui demandai à quelle heure on désirait que je fusse levée le matin.

« Les jeunes ladies et gentlemen déjeunent à huit heures et demie, madame, dit-elle ; ils se lèvent de bonne heure, mais comme ils prennent rarement des leçons avant le déjeuner, je crois qu'il sera assez tôt de vous lever à sept heures. »

Je la priai d'avoir la bonté de m'éveiller à sept heures, et elle se retira en me promettant de le faire. Alors je pris une tasse de thé et un peu de pain et de beurre, puis je m'assis auprès du feu et pleurai de bon cœur. Je dis ensuite mes prières, et, me sentant considérablement soulagée, je me disposai à me

mettre au lit. Voyant que l'on ne m'avait rien apporté encore de mon bagage, je me mis en quête d'une sonnette; ne trouvant aucun vestige de cet objet dans ma chambre, je pris mon flambleau et m'aventurai à travers le long corridor, puis je descendis l'escalier pour aller à la découverte. Je rencontrai sur mon chemin une femme fort bien vêtue, et lui dis ce que je cherchais, non sans une grande hésitation, car je n'étais pas sûre si je parlais à une des premières domestiques de la maison ou à mistress Murray elle-même. Il arriva pourtant que ce n'était que la femme de chambre de cette lady. Avec un air de grande protection, elle me promit qu'elle allait s'occuper de me faire monter mes effets, et je retournai dans ma chambre. J'avais attendu fort longtemps, et je commençais à craindre qu'elle n'eût oublié sa promesse, lorsque mes espérances furent ravivées par un éclat de voix et de rires accompagnés de bruit de pas le long du corridor. Une servante et un domestique entrèrent, portant mes bagages; ni l'un ni l'autre ne se montrèrent fort respectueux envers moi. Après que j'eus fermé ma porte sur leurs talons et déballé quelques-uns de mes effets, je me mis au lit avec plaisir, car j'étais à la fois harassée d'esprit et de corps.

Ce fut avec un étrange sentiment de désolation que je m'éveillai le lendemain matin. Je sentais fortement la nouveauté de ma situation, et ma curiosité des choses inconnues n'était rien moins que joyeuse; ma position était celle d'une personne enlevée par un charme magique, tombant tout à coup des nues sur une terre lointaine et ignorée, complétement isolée de tout ce qu'elle a vu et connu auparavant; ou bien encore celle d'une semence emportée par le vent dans quelque coin d'un sol aride, où elle doit demeurer longtemps avant de prendre racine et de germer. Mais cela ne peut donner une juste idée de mes sentiments, et celui qui n'a pas mené une vie retirée et stationnaire comme la mienne ne peut imaginer ce qu'ils étaient, se fût-il même réveillé un matin à Port-Nelson, dans la Nouvelle-Zélande, avec l'Océan entre lui et tous ceux qui l'avaient connu.

Je n'oublierai pas de sitôt le sentiment particulier avec lequel j'ouvris mes persiennes et regardai ce monde inconnu. Un désert vaste et couvert de neige fut tout ce que rencontrèrent mes yeux.

Je descendis à la salle d'étude sans beaucoup d'empresse-

ment, mais avec un certain sentiment de curiosité de ce qu'une plus ample connaissance de mes élèves allait me révéler. Je résolus d'abord une chose, parmi beaucoup d'autres de plus grande importance, à savoir, de commencer par les appeler *miss* et *monsieur*. Cela me paraissait, il est vrai, une étiquette froide et peu naturelle entre les enfants d'une famille et leur précepteur et compagnon de chaque jour, surtout quand les élèves sont dans la première enfance, comme à Wellwood-House. Mais là même, ma coutume d'appeler les petits Bloomfiel par leur nom avait été regardée comme une liberté offensante, ainsi que leurs parents avaient eu le soin de me le faire remarquer en les appelant eux-mêmes *monsieur* et *miss*. J'avais été longtemps à comprendre l'avertissement, tant la chose me paraissait absurde; mais cette fois, j'étais bien déterminée à me montrer plus sage, et à commencer avec autant de formes et de cérémonie que l'on pût le désirer. A la vérité, les enfants étant beaucoup plus âgés, cela serait moins difficile, quoique les petits mots de *miss* et de *monsieur* me parussent avoir le surprenant effet de réprimer toute familiarité et d'éteindre tout éclair de cordialité qui pourrait s'élever entre nous.

Je n'infligerai pas à mon lecteur un minutieux détail de tout ce que je fis et découvris ce jour-là et le jour suivant. Nul doute qu'il ne se trouve amplement satisfait d'une légère esquisse des différents membres de la famille et d'un coup d'œil général sur la première et la seconde année que je passai parmi eux.

Je commence par la tête: M. Murray était, d'après tous les récits, un bruyant et remuant squire campagnard, un enragé chasseur de renard, un habile jockey et maréchal ferrant, un fermier actif et pratique, et un cordial *bon vivant*. Je dis, d'après tous les récits : car, excepté le dimanche, quand il allait à l'église, je ne le voyais guère que de mois en mois; à moins qu'en traversant la grande salle ou en me promenant dans le domaine, un grand et fort gentleman, aux joues colorées et au nez rouge, ne se trouvât sur mon passage. Dans ces occasions, s'il était assez près pour m'adresser la parole, il m'accordait un petit salut accompagné d'un : « Bonjour, miss Grey. » Souvent, à la vérité, son gros rire m'arrivait de loin, et plus souvent encore je l'entendais jurer et blasphémer contre les laquais, le groom, le cocher, ou quelque autre pauvre domestique.

Mistress Murray était une belle et élégante lady de quarante ans, dont les charmes n'avaient assurément besoin ni de rouge ni de ouate. Son principal plaisir était ou paraissait être de recevoir et de rendre des visites, et de s'habiller à la mode la plus nouvelle. Je ne l'aperçus point le lendemain de mon arrivée avant onze heures du matin, moment où elle m'honora d'une visite, tout comme ma mère se serait rendue à la cuisine pour voir une nouvelle servante, moins l'empressement toutefois : car ma mère serait allée voir la servante à son arrivée, et n'aurait pas attendu au lendemain. Ma mère aurait parlé à sa servante d'une manière bienveillante et amicale, lui aurait adressé quelques paroles d'encouragement, et lui aurait fait une simple exposition de ses devoirs; mais mistress Murray ne fit ni l'un ni l'autre. Elle entra dans la salle d'étude en revenant de commander son dîner, me dit bonjour, resta quelques minutes debout auprès du feu, dit quelques mots du temps et du rude voyage que je venais de faire, caressa son plus jeune enfant, un garçon de dix ans, qui venait d'essuyer sa bouche et ses mains avec sa robe, après avoir mangé quelques friandises; me dit quel doux et bon garçon c'était, puis s'en alla avec un sourire sur son visage, pensant sans doute qu'elle avait assez fait pour le présent, et m'avait donné une grande marque de condescendance. Ses enfants avaient aussi la même opinion, et j'étais seule à penser autrement.

Après cela, elle vint me voir une ou deux fois pendant l'absence de mes élèves, pour me tracer mes devoirs. Pour les filles, ce qu'elle paraissait désirer était qu'elles fussent mises à même de produire de l'effet, sans beaucoup de peine et de travail. Il me fallait donc agir en conséquence, m'étudier à les amuser en les instruisant, à les raffiner, à les polir avec le moins possible d'efforts de leur part et aucun exercice d'autorité de la mienne. Quant aux garçons, c'était à beaucoup près la même chose : seulement, au lieu d'arts d'agrément, il me fallait leur fourrer dans la tête la plus grande quantité possible de la grammaire latine et du *Delectus* de Valpy, la plus grande quantité possible, du moins sans les tourmenter. « John est peut-être un peu bouillant et Charles un peu nerveux et difficile; mais dans tous les cas, miss Grey, dit-elle, j'espère que vous vous contraindrez et serez douce et patiente toujours, surtout avec ce cher petit Charles : il est si nerveux et si susceptible, et si peu accoutumé à tout ce qui n'est pas le plus tendre traitement ! Vous m'excu-

serez de vous dire tout cela; mais le fait est que j'ai jusqu'ici trouvé toutes les gouvernantes, même les meilleures, en défaut sur ce point. Elles manquaient de cet esprit doux et calme que saint Matthieu, ou tout autre évangéliste, dit être meilleur que.... vous savez bien le passage auquel je fais allusion, car vous êtes la fille d'un ecclésiastique. Mais je ne doute pas que vous ne me donniez satisfaction sur ce point aussi bien que sur tout le reste. Dans toute occasion, s'il arrivait que l'un de vos élèves fît quelque chose d'inconvenant, et que la persuasion et les douces remontrances fussent impuissantes, envoyez-moi chercher par un autre; car je puis leur parler plus librement qu'il ne serait convenable pour vous de le faire. Rendez-les le plus heureux que vous pourrez, miss Grey, et je ne crains pas de dire que vous réussirez très-bien. »

Je remarquai que, pendant que mistress Murray se montrait si remplie de sollicitude pour le bien-être et le bonheur de ses enfants, dont elle parlait constamment, elle ne dit jamais un mot de mon bien-être et de mon bonheur à moi. Pourtant ils étaient dans la maison paternelle, entourés de parents et d'amis, et moi, j'étais étrangère au milieu d'étrangers; je ne connaissais pas encore assez le monde pour n'être point considérablement surprise de cette anomalie.

Miss Murray, autrement Rosalie, avait environ seize ans à mon arrivée, et était une fort jolie fille. En deux années, le temps développant ses formes et ajoutant de la grâce à ses manières et à sa démarche, elle devint positivement belle. Elle était grande et mince sans être maigre, ses formes étaient d'une délicatesse exquise, et pourtant elle avait les couleurs fraîches et roses de la santé; ses cheveux, qu'elle portait en longues boucles, étaient abondants et d'un châtain clair inclinant au jaune; ses yeux étaient d'un bleu pâle, mais si limpides et si brillants, qu'on ne les eût pas voulus d'une couleur plus foncée; ses traits, du reste, étaient petits, et sans être tout à fait réguliers, on ne pouvait dire qu'ils ne l'étaient pas. En somme, on ne pouvait s'empêcher de la proclamer une fort jolie fille. Je voudrais pouvoir dire de son esprit et de son caractère ce que je viens de dire de sa personne et de son visage.

N'allez pas croire pourtant que j'aie quelque effroyable révélation à faire: elle était vive et gaie, et pouvait être fort agréable avec ceux qui ne contrariaient pas ses volontés. A mon égard, elle fut d'abord froide et hautaine, puis insolente

et tyrannique ; mais, lorsqu'elle me connut mieux, elle mit de côté peu à peu ses airs, et par la suite me devint aussi profondément attachée qu'elle pouvait l'être à une personne de mon rang et de ma position : car rarement elle perdait de vue pour plus d'une demi-heure que j'étais la fille salariée d'un pauvre ecclésiastique. Et cependant je crois qu'elle me respectait plus qu'elle ne le croyait : car j'étais la seule personne dans la maison qui professât fermement de bons principes, qui dît habituellement la vérité, et qui essayât généralement de faire plier l'inclination devant le devoir. Je dis ceci non pour me louer, mais pour montrer le malheureux état de la famille à laquelle, pour le moment, étaient voués mes services. Il n'était aucun membre de cette famille chez lequel je regrettasse avec plus d'amertume ce manque de principes, que chez miss Murray elle-même, non-seulement parce qu'elle m'avait prise en affection, mais parce qu'il y avait en elle tant de qualités agréables et engageantes, qu'en dépit de ses imperfections je l'aimais réellement, quand elle n'excitait pas mon indignation ou n'irritait pas mon caractère par un trop grand étalage de ses défauts. Ces défauts, cependant, me persuadais-je volontiers, étaient plutôt le fruit de son éducation que de sa disposition naturelle. On ne lui avait jamais parfaitement enseigné la distinction entre le bien et le mal ; on lui avait permis, depuis son enfance, de même qu'à ses frères et à sa sœur, d'exercer une tyrannie sur les nourrices, les gouvernantes et les domestiques ; on ne lui avait pas appris à modérer ses désirs, à dominer son caractère, à mettre un frein à ses volontés, ou à sacrifier son propre plaisir pour le bien des autres. Son caractère étant généralement bon, elle ne se montrait jamais violente ni morose ; mais l'indulgence constante avec laquelle elle avait été traitée, et son mépris habituel de la raison, faisaient que souvent elle se montrait fantasque et capricieuse. Son esprit n'avait jamais été cultivé ; son intelligence était quelque peu superficielle ; elle possédait une grande vivacité, une certaine rapidité de perception et quelques dispositions à apprendre la musique et les langues ; mais jusqu'à quinze ans elle ne s'était donné aucune peine pour s'instruire, puis le désir de briller avait émoustillé ses facultés et l'avait poussée à l'étude, mais seulement des talents qui font briller. Lorsque j'arrivai, ce fut la même chose : tout fut négligé, à l'exception du français, de l'allemand, de la musique, du chant, de la danse et de quelques essais de dessin,

essais de nature à produire le plus d'effet possible sans grand travail, et dont les parties principales étaient généralement exécutées par moi. Pour la musique et le chant, outre mes instructions, elle avait les leçons des meilleurs professeurs du pays, et dans ces arts, aussi bien que dans la danse, elle devint assurément fort habile. Elle donnait beaucoup trop de temps à la musique, ainsi que je le lui disais; mais sa mère pensait que, si elle l'aimait, elle ne pouvait consacrer trop de temps à l'acquisition d'un art si attrayant. Pour ce qui était du travail de fantaisie, je ne savais autre chose que ce que j'avais appris de mes élèves et par ma propre observation; mais je ne fus pas plutôt initiée qu'elle m'utilisa de différentes façons: toutes les parties ennuyeuses du travail me furent jetées sur les épaules: comme tendre les métiers, piquer les canevas, assortir les laines et les soies, faire les fonds, compter les points, rectifier les erreurs, et finir les pièces dont elle était fatiguée.

A seize ans, miss Murray aimait encore à badiner, pas plus pourtant qu'il n'est naturel et permis à une jeune fille de cet âge; mais à dix-sept ans, cette propension, comme toute autre chose, fit place à la passion dominante, et fut bientôt absorbée par le désir d'attirer et d'éblouir l'autre sexe. Mais en voilà assez sur elle; arrivons à sa sœur.

Miss Mathilde Murray était une véritable fillette dont il y a peu de chose à dire. Elle était d'environ deux ans et demi plus jeune que sa sœur; ses traits étaient plus larges, son teint plus brun. Elle promettait d'être un jour une belle femme, mais elle avait les os trop gros et était trop rustique pour faire une jolie fille, ce dont elle se préoccupait peu. Rosalie connaissait tous ses charmes et les croyait même plus grands qu'ils n'étaient; elle les estimait plus qu'elle n'eût dû le faire, eussent-ils été trois fois plus grands. Mathilde pensait qu'elle était assez bien, mais se préoccupait peu de ce sujet; encore moins se souciait-elle de cultiver son esprit et d'acquérir des talents d'agrément. La façon dont elle étudiait ses leçons et exécutait sa musique était faite pour désespérer toutes ses gouvernantes. Si aisées et si courtes que fussent ses leçons, elle ne pouvait les apprendre, si elle les apprenait, avec régularité et dans le temps voulu; elle les apprenait dans le temps le moins convenable et de la façon la moins utile pour elle et la moins agréable pour moi. La petite demi-heure de pratique était horriblement gaspillée. Elle en passait une partie à m'invectiver,

tantôt parce que je l'interrompais pour des corrections, tantôt parce que je ne rectifiais pas ses erreurs avant qu'elle les eût commises, ou pour tout autre motif aussi déraisonnable. Une fois ou deux je me hasardai à lui faire des remontrances sérieuses à ce sujet; mais, dans chacune de ces occasions, la mère me parla de façon à me convaincre que, si je voulais conserver ma place, il me fallait laisser miss Mathilde agir à sa guise.

Quand ses leçons étaient finies, pourtant, c'était généralement fait aussi de sa mauvaise humeur. Lorsqu'elle montait son fringant poney, ou courait avec les chiens ou avec ses frères et sa sœur, mais surtout avec son cher John, elle était heureuse comme l'alouette. Sous le rapport physique, Mathilde était parfaite, pleine de vie, de vigueur et d'activité; sous le rapport moral, elle était d'une ignorance barbare, indocile, indolente, déraisonnable, et faite pour désespérer la personne chargée de cultiver son esprit, de réformer ses manières, et de l'aider à acquérir ces agréments extérieurs que, tout au contraire de sa sœur, elle méprisait autant que le reste. Sa mère la connaissait assez bien, et me dit plus d'une fois comment je devais essayer de former ses goûts, m'efforcer d'éveiller et d'entretenir sa vanité endormie, et, par une flatterie habile et insinuante, captiver son attention, ce que je ne me sentais pas disposée à faire; comment je devais lui préparer et lui aplanir le sentier de la science, de façon à ce qu'elle pût y marcher sans la moindre fatigue, ce qui était impossible, car on n'apprend rien sans travail et sans peine.

Mathilde était de plus étourdie, entêtée, violente, et incapable de céder à la raison. Une preuve du déplorable état de son intelligence, c'est que, à l'exemple de son père, elle avait appris à jurer comme un soldat. Sa mère se montrait grandement choquée de ce grossier défaut, et s'étonnait qu'elle eût pu le contracter. « Mais vous pourrez l'en corriger promptement, miss Grey, me disait-elle; ce n'est qu'une habitude, et, si vous voulez la reprendre doucement chaque fois qu'elle jurera, je suis sûre que bientôt elle ne le fera plus. » Non-seulement je la repris doucement, je m'efforçai aussi de lui faire comprendre combien c'était mal et choquant pour les oreilles des gens bien élevés de jurer ainsi; mais ce fut en vain. Elle me répondait en riant avec insouciance : « Oh! miss Grey, comme vous vous fâchez! Que je suis contente! » Ou bien : « Je ne puis m'en empêcher;

papa n'aurait pas dû m'apprendre cela; c'est de lui que j'ai retenu tout cela, et peut-être un peu du cocher. »

Son frère John, *alias* M. Murray, avait environ onze ans lorsque j'entrai dans la famille. C'était un beau garçon, fort et plein de santé, franc et d'une bonne nature, et qui eût fait un charmant sujet s'il avait été convenablement élevé; mais pour le moment il était aussi peu civilisé qu'un jeune ourson, bouillant, turbulent, indocile, ne sachant rien et ne pouvant rien apprendre, surtout d'une gouvernante et sous les yeux de sa mère. Ses maîtres au collége en tirèrent peut-être meilleur parti, car il fut envoyé au collége, à mon grand soulagement, dans le courant de l'année. Il y entra, il est vrai, dans un scandaleux état d'ignorance quant au latin, aussi bien que pour une foule de choses plus utiles, quoique plus négligées, et cela, sans nul doute, fut rejeté sur le défaut de sa première éducation, confiée à une femme ignorante qui avait trop présumé de ses forces, et avait entrepris d'enseigner ce qu'elle ne savait pas elle-même. Je ne fus délivrée que douze mois plus tard de son frère, qui fut aussi expédié au collége, dans le même état d'ignorance que le premier.

M. Charles était particulièrement l'enfant gâté de sa mère. Il était plus jeune que son frère d'un peu plus d'une année, mais était beaucoup plus petit, plus pâle, moins actif et moins robuste. C'était un méchant, couard, capricieux et égoïste petit bonhomme, actif seulement à faire le mal, habile seulement à inventer des mensonges, non toujours pour cacher ses fautes, mais par pure méchanceté et pour mieux nuire aux autres. Dans le fait, M. Charles était un grand tourment pour moi : il fallait une patience d'ange pour vivre en paix avec lui; veiller sur lui était pire encore, et lui apprendre quelque chose, ou prétendre lui apprendre quelque chose, était chose impossible. A dix ans, il ne pouvait lire correctement une ligne dans le livre le plus simple; et comme, d'après le principe de sa mère, je devais lui dire chaque mot avant qu'il eût le temps d'hésiter et d'examiner l'orthographe, comme il m'était même interdit, pour le stimuler, de lui dire que les autres garçons de son âge étaient ordinairement plus avancés que lui, il n'y a rien d'étonnant qu'il n'eût fait que peu de progrès pendant les deux ans que je fus chargée de son éducation. Il fallait lui répéter ses petites leçons de grammaire latine et autres, jusqu'à ce qu'il dît qu'il les savait, puis ensuite l'aider à les réciter; s'il faisait des erreurs dans ses po-

tits exercices d'arithmétique, les lui corriger, au lieu de le laisser exercer ses facultés en cherchant à les rectifier lui-même : de sorte qu'il ne prenait aucune peine pour éviter les erreurs, et souvent posait ses chiffres au hasard et sans aucun calcul.

Je ne me renfermai pas pourtant invariablement dans ces règles : c'était contraire à ma conscience ; mais rarement j'en pus dévier sans exciter la colère de mon petit élève, et par suite celle de sa mère, à qui il racontait mes transgressions, malicieusement exagérées et embellies par lui. Plus d'une fois je fus sur le point de perdre ou de résigner ma place. Mais pour l'amour de ceux que j'avais laissés à la maison, j'étouffai mon orgueil, je réprimai mon indignation, et résolus de lutter jusqu'à ce que mon petit bourreau fût envoyé au collége, son père déclarant qu'il était clair que l'éducation de famille n'était pas ce qu'il lui fallait, que sa mère le gâtait scandaleusement, et que ses gouvernantes n'en pouvaient rien faire.

Encore quelques mots sur Horton-Lodge et ses hôtes, et j'en aurai fini pour le moment avec cette aride description. La maison était fort respectable, supérieure à celle de M. Bloomfield par l'ancienneté, les dimensions et la magnificence. Le jardin n'était pas tracé avec autant de goût ; mais au lieu des pelouses unies, des jeunes arbres protégés par des tuteurs, des peupliers et des plantations de sapins, il y avait un vaste parc, peuplé de daims et formé de beaux gros arbres. Les environs étaient aussi agréables que peuvent l'être des champs fertiles, de beaux arbres, des pelouses vertes, des haies le long desquelles s'épanouissent les fleurs sauvages ; mais ce pays était affreusement plat pour moi, nourrie et élevée dans les montagnes de....

Horton-Lodge était situé à près de deux milles de l'église du village, et, en conséquence, la voiture de la famille était mise en réquisition tous les dimanches, et quelquefois plus souvent. M. et mistress Murray pensaient généralement qu'il était suffisant pour eux de se montrer une fois à l'église ; mais les enfants aimaient souvent mieux y retourner une seconde fois que d'errer dans le parc ou le jardin tout le reste du jour, sans but et sans occupation. J'étais fort heureuse lorsque quelques-uns de mes élèves préféraient aller à pied et me prenaient avec eux : car ma position dans la voiture, placée dans le coin le plus éloigné de la fenêtre et le dos tourné aux chevaux, ne manquait jamais de me rendre malade ; et, si je n'étais pas obligée de quitter l'église au milieu du service, mes dévotions étaient

troublées par une sensation de langueur et de malaise, et par la crainte de me trouver plus mal. Une migraine me tenait ordinairement compagnie tout le reste du jour, qui, sans cela, eût été un jour de repos bienfaisant, de saint et calme plaisir.

« C'est bien singulier, miss Grey, que la voiture vous rende toujours malade; elle ne me produit jamais le même effet, dit un jour miss Mathilde.

— Ni moi, dit sa sœur ; mais il n'en serait pas de même, je ne crains pas de le dire, si j'étais assise au même endroit qu'elle. C'est une affreuse place, miss Grey, et je m'étonne que vous puissiez y rester.

— J'y suis bien obligée, puisque je n'ai pas le choix, aurais-je pu répondre; mais, pour ne leur point faire de peine, je me bornai à dire : « Oh ! la route est très-courte, et, si je ne suis pas malade à l'église, je n'y pense plus. »

Si l'on me demandait une description des divisions habituelles et des arrangements du jour, je trouverais la chose fort difficile. Je prenais tous mes repas dans la salle d'étude, avec mes élèves, à l'heure qui convenait à leur caprice : quelquefois ils sonnaient pour le dîner avant qu'il fût à moitié cuit ; d'autres fois, ils le laissaient sur la table pendant plus d'une heure, puis ils se mettaient en colère parce que les pommes de terre étaient froides, et le jus couvert d'une couche de graisse refroidie; quelquefois ils voulaient que le thé fût servi à quatre heures; souvent ils grondaient les domestiques parce qu'il n'était pas servi à cinq heures précises. Et lorsque ces ordres étaient exécutés, par manière d'encouragement à la ponctualité, ils le laissaient sur la table jusqu'à sept ou huit heures.

Il en était à peu près de même pour les heures d'étude ; mon jugement et mes convenances n'étaient jamais consultés. Quelquefois Mathilde et John décidaient que toute la besogne serait faite avant le déjeuner, et envoyaient la servante me faire lever à cinq heures et demie; quelquefois on me faisait dire d'être prête à six heures précises, et, après m'être babillée à la hâte, je descendais dans une chambre vide, j'attendais longtemps et je m'apercevais qu'ils avaient changé d'idée et étaient encore au lit; ou même, si c'était par un beau matin d'été, Brown venait me dire que les jeunes ladies et les gentlemen avaient pris vacances et étaient sortis : dans ce cas, on me faisait attendre mon déjeuner jusqu'à ce que je fusse prête à me trouver mal, mes élèves ayant fortifié leur estomac avant de sortir.

Souvent ils voulaient apprendre leurs leçons au grand air; ce à quoi je n'avais à faire aucune objection, excepté que je m'enrhumais souvent en m'asseyant sur l'herbe humide ou en m'exposant à la rosée du soir, ce qui semblait ne produire aucun mauvais effet sur eux. C'était fort bien qu'ils fussent robustes, pourtant on eût pu leur apprendre à avoir quelque considération pour ceux qui l'étaient moins. Mais je ne dois point les blâmer pour ce qui peut-être était ma propre faute : car je ne fis jamais une objection pour m'asseoir où ils voulaient, préférant follement en subir les conséquences, plutôt que de les contrarier. La manière indécente dont ils exécutaient leurs leçons était aussi remarquable que le caprice qu'ils montraient dans le choix du temps et de la place. Pendant qu'ils recevaient mes instructions ou répétaient ce qu'ils avaient appris, ils s'étendaient sur le sofa, se roulaient sur le tapis, s'étiraient, bâillaient, se parlaient l'un à l'autre, ou regardaient par la fenêtre. Quand à moi je ne pouvais tisonner le feu ou ramasser le mouchoir que j'avais laissé tomber, sans être taxée d'inattention par un de mes élèves, ou m'entendre dire que « maman n'aimerait pas que je fusse aussi insouciante. »

Les domestiques, voyant le peu de cas que parents et élèves faisaient de la gouvernante, réglaient leur conduite en conséquence. J'ai souvent pris parti pour eux contre la tyrannie de leurs jeunes maîtres et maîtresses, et je m'efforçais toujours de leur causer le moins de dérangement possible. Eh bien ! ils négligeaient entièrement mon bien-être, ne faisaient nulle attention à mes requêtes, et méprisaient mes conseils. Tous les domestiques, j'en suis convaincue, n'eussent pas agi comme ceux-là ; mais en général, étant ignorants et peu habitués à la réflexion et au raisonnement, ils sont aisément corrompus par le mauvais exemple de ceux qui sont au-dessus d'eux ; et ceux-ci, je pense, n'étaient pas des meilleurs.

Quelquefois je me sentais dégradée par la vie que je menais, et honteuse de me soumettre à tant d'indignités ; d'autres fois, je me reprochais de m'en trop affecter et de manquer de cette humilité chrétienne ou de cette charité qui « souffre longtemps et reste bonne, ne cherche point son propre contentement, ne s'irrite pas aisément, supporte tout, endure toutes choses. » Mais avec le temps et de la patience, la position commença à s'améliorer, lentement, il est vrai, et d'une manière imperceptible. Je fus débarrassée des deux garçons, ce qui n'était pas peu de

chose, et les filles, ainsi que je l'ai déjà dit pour l'une d'elles, devinrent un peu moins insolentes, et commencèrent à me montrer quelque estime.

Miss Grey, disaient-elles, était une singulière créature : elle flattait et louait peu; mais, quand elle parlait favorablement de quelqu'un, on pouvait être sûr que son approbation était sincère. Elle était très-obligeante, douce et paisible ordinairement, mais il y avait des choses qui la mettaient hors de son caractère. Quand elle était de bonne humeur, elle parlait à ses élèves, et se montrait quelquefois très-agréable et très-amusante à sa manière. Elle avait ses opinions arrêtées sur chaque sujet, et y tenait avec fermeté; opinions très-ennuyeuses quelquefois, car elle pensait continuellement à ce qui était bien et à ce qui était mal, avait un étrange respect pour tout ce qui tenait à la religion, et un goût inexplicable pour les bonnes gens.

CHAPITRE VIII.

L'entrée dans le monde.

A dix-huit ans, miss Murray devait quitter la calme obscurité de la salle d'étude pour briller dans le monde fashionable, si toutefois un tel monde pouvait se trouver ailleurs qu'à Londres : car son père ne pouvait se décider à quitter, même pour quelques semaines de résidence dans la métropole, ses plaisirs et ses occupations champêtres. Il fut décidé qu'elle ferait son début le 3 janvier, dans un bal magnifique que sa mère se proposait de donner à toute la noblesse et à la classe supérieure d'O.... et des environs, à vingt milles à la ronde. Naturellement elle attendait ce jour avec la plus vive impatience et les plus extravagantes espérances de plaisir.

« Miss Grey, dit-elle un soir, un mois environ avant le grand jour, au moment où je lisais une longue et intéressante lettre de ma sœur, lettre que j'avais parcourue le matin pour voir si elle ne contenait point de mauvaises nouvelles, et que je n'avais pu lire encore entièrement; miss Grey, jetez donc cette ennuyeuse

et stupide lettre, et écoutez-moi. Je suis sûre que ma causerie sera plus amusante que ce qu'elle peut contenir. »

Elle s'assit à mes pieds sur un petit tabouret, et, réprimant un soupir de vexation, je me mis à plier ma lettre.

« Vous devriez dire à ces bonnes gens de votre maison de ne plus vous ennuyer avec de si longues lettres, dit-elle, et par-dessus tout leur enjoindre de vous écrire sur du papier à lettre convenable, et non sur ces grandes feuilles grossières. Voyez donc le charmant petit papier à lettre de lady dont se sert maman pour écrire à ses amis.

— Les bonnes gens de ma famille, répondis-je, savent que plus leurs lettres sont longues, plus elles me font plaisir. Je serais très-fâchée de recevoir d'eux des lettres sur du charmant petit papier de lady, et je pensais que vous étiez trop lady vous-même pour trouver vulgaire que l'on écrive sur de grandes feuilles de papier.

— Je voulais dire seulement que cela vous ennuie. Mais maintenant j'ai besoin de vous parler du bal, et de vous dire que vous devez absolument différer vos vacances jusqu'à ce qu'il ait eu lieu.

— Et pourquoi? Je n'assiterai pas au bal, moi.

— Non; mais vous verrez les salons décorés avant qu'il ne commence, vous entendrez la musique, et par-dessus tout cela vous me verrez dans ma splendide toilette nouvelle. Je serai si charmante! Il faut absolument que vous restiez.

— Je serais enchantée de vous voir, assurément; mais j'aurai plus d'une occasion de vous voir aussi charmante dans les nombreux bals et réunions qui auront lieu plus tard, et je ne puis affligor mes amis en différant mon retour si longtemps.

— Oh! ne songez pas à eux; dites-leur que nous ne voulons pas vous laisser partir.

— Mais, pour dire vrai, ce serait un désappointement pour moi-même. Je désire les revoir autant qu'ils désirent me revoir, peut-être davantage.

— Mais il y a si peu de temps à attendre!

— Près de quinzo jours, à mon compte; en outre, je ne puis me faire à la pensée de passer les fêtes de Noël loin de ma famille, et ma sœur est sur le point de se marier.

— Vraiment! et quand?

— Pas avant le mois prochain; mais j'ai besoin d'être là

que je buvais et mangeais ma condamnation. Aussi, je revins à la maison cruellement troublée.

« Mais le lendemain, avant que j'eusse fait le ménage, car, vraiment, miss, je n'avais pas le cœur à ranger, à balayer, et à laver les pots, et je m'étais assise dans l'ordure, qui vois-je entrer?... M. Weston. Je me levai en sursaut et me mis à balayer et à faire quelque chose, et je m'attendais à ce qu'il allait me réprimander sur mon oisiveté, ainsi que M. Hatfield n'eût pas manqué de le faire. Mais je me trompais. Il me dit seulement bonjour d'une façon très-civile. Je lui époussetai une chaise, et arrangeai un peu le foyer; mais je n'avais pas oublié les paroles du recteur, et je lui dis : « Je m'étonne, monsieur, que vous vous soyez donné la peine de venir si loin pour voir une singulière vieille folle comme moi. » Il parut surpris de cela; mais il voulut me persuader que le recteur avait dit cela en plaisantant, et comme cela ne réussissait pas, il me dit : « Eh bien, Nancy, il ne faut plus autant vous affecter de cela. M. Hatfield était un peu de mauvaise humeur en ce moment-là : vous savez que nul de nous n'est parfait, et que Moïse même parla inconsidérément et contre l'esprit de Dieu de ses propres lèvres. Mais asseyez vous une minute, si vous en avez le temps, et dites-moi tous vos doutes et vos craintes, et je m'efforcerai de les dissiper. » Ainsi je m'assis à côté de lui. Il était tout à fait un étranger, vous savez, miss Grey, et même plus jeune que M. Hatfield, je crois; je lui avais vu une physionomie moins agréable que celle de M. Hatfield, et à première vue il paraissait plutôt un peu sévère; mais il parlait avec tant de civilité! et quand la chatte, pauvre créature, sauta sur ses genoux, il ne fit que sourire un peu et la caresser de la main; je pensai que c'était là un bon signe : car, une fois qu'elle fit la même chose pour le recteur, il la jeta brusquement à terre, comme par mépris et par colère, la pauvre douce bête. Mais on ne peut attendre d'une chatte qu'elle connaisse la civilité comme une chrétienne, vous savez, miss Grey.

— Non, certainement, Nancy. Mais que dit alors M. Weston?

— Il ne dit rien; mais il m'écouta avec autant de calme et de patience qu'il est possible, et sans jamais faire paraître la moindre expression de mépris. Ainsi, je continuai et lui dis tout ce que je viens de vous dire, et même davantage. « Eh bien, dit-il, M. Hatfield avait tout à fait raison de vous dire de persévérer à remplir vos devoirs; mais, en vous conseil-

lant d'aller à l'église et d'assister au service, il n'a pas eu l'intention de vous dire que c'était là tout le devoir d'un chrétien : il pensait que vous pourriez apprendre là ce qu'il faut faire en outre, et que vous seriez amenée peu à peu à prendre du plaisir à ces exercices, au lieu de les regarder comme une tâche et un fardeau. Et si vous lui aviez demandé de vous expliquer ces mots qui vous troublent tant, je crois qu'il vous eût dit que s'il y en a beaucoup qui cherchent à entrer par la porte étroite et qui ne le peuvent pas, ce sont leurs propres péchés qni les en empêchent; absolument comme un homme chargé d'un gros sac, qui voudrait passer par une porte étroite et qui ne pourrait y parvenir qu'en laissant le sac derrière lui. Mais vous, Nancy, je ne crains pas de le dire, vous n'avez point de péchés dont vous ne seriez aise de vous débarrasser, si vous saviez comment. — Ah! monsieur, vous dites la vérité, répondis-je. — Eh bien, continua-t-il, vous connaissez le premier et grand commandement, et le second qui est semblable au premier, commandements qui renferment toute la loi et les prophètes? Vous dites que vous ne pouvez aimer Dieu. Mais je pense que, si vous pouviez sainement considérer ce que c'est que Dieu, vous trouveriez remède à cela. Dieu est votre père, votre meilleur ami; tout bienfait, tout ce qui est bon, agréable ou utile, vient de lui; tout ce qui est mal, tout ce que vous avez raison de haïr, de mépriser et de craindre, vient de Satan, son ennemi aussi bien que le nôtre. C'est pour cela que Dieu s'est manifesté dans la chair, afin de pouvoir détruire l'œuvre du démon. En un mot, Dieu *est amour*, et plus nous avons en nous d'amour, plus nous sommes rapprochés de lui, plus nous possédons de son esprit. — Ah! monsieur, dis-je, si je peux toujours penser à ces choses, je crois que je pourrai toujours bien aimer Dieu; mais comment puis-je aimer mes semblables, lorsqu'ils me font du mal, et sont pour la plupart si méchants et si pécheurs? — Cela peut sembler difficile, dit-il, d'aimer nos semblables, qui sont si imparfaits et dont les fautes souvent éveillent le mal qui est en nous. Mais souvenez-vous que c'est Dieu qui les a faits et qu'il les aime; que quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui a été engendré; et que si Dieu nous a aimés au point de laisser mourir pour nous son Fils unique, nous devons aussi nous aimer les uns les autres. Mais si vous ne pouvez éprouver une affection positive pour ceux qui ne se soucient pas de vous, vous pouvez au moins tâcher de

leur faire ce que vous voudriez qui vous fût fait. Vous pouvez vous efforcer de plaindre leurs chutes et d'excuser leurs offenses, de faire en un mot tout le bien que vous pourrez à ceux qui vous environnent. Et si vous vous accoutumez à cela, Nancy, cet effort même vous fera les aimer un peu, sans parler de la bonté que votre bienveillance engendrera en eux, quoiqu'ils puissent n'avoir pas grand'chose de bon en eux. Si nous aimons Dieu et voulons le servir, efforçons-nous d'être comme lui, de faire son œuvre, de travailler à sa gloire, qui est le bien de l'homme, de hâter l'avénement de son royaume, qui est la paix et le bonheur du monde entier. Dans ce but, quelque impuissants que nous paraissions être, en faisant tout le bien que nous pouvons dans le cours de notre vie, le plus humble de nous peut faire beaucoup. Vivons donc dans l'amour, afin qu'il puisse demeurer en nous et nous en *lui*. Plus nous accordons d'amour, plus nous en recevrons, même ici-bas, et plus grande sera notre récompense au ciel, à la fin de nos labeurs. Je crois, miss, que ce sont là ses propres paroles, car j'y ai pensé plus d'une fois. » Alors, il prit la Bible, en lut çà et là des passages qu'il m'expliquait aussi clairs que le jour. Il me sembla qu'une nouvelle lumière se faisait dans mon âme; je sentais comme un rayon qui pénétrait mon cœur, et j'aurais désiré que le pauvre Bill et tout le monde fût là pour l'entendre et pour se réjouir avec moi.

« Après qu'il fut parti, Hannah Rogers, une de mes voisines, entra et me demanda si je voulais l'aider à laver. Je lui dis que je ne le pouvais pas en ce moment, car je n'avais pas encore mis sur le feu les pommes de terre pour le dîner, et n'avais pas lavé la vaisselle du déjeuner. Elle commença alors à me reprocher mon oisiveté. Je fus un peu vexée, mais je ne lui dis rien de mal ; je lui dis seulement, d'une manière très-calme, que je venais d'avoir la visite du nouveau vicaire, mais que j'allais faire mon ouvrage aussi vite que je le pourrais, et qu'ensuite j'irais l'aider. Elle s'adoucit alors, et je sentis mon cœur s'échauffer pour elle, et en un instant nous fûmes très-bonnes amies. Et c'est pourtant ainsi, miss Grey : une douce réponse fait tomber la colère, mais de dures paroles l'attisent, non-seulement en ceux à qui vous parlez, mais en vous-même.

— C'est bien vrai, Nancy, si nous pouvions toujours nous en souvenir !

— Oui, si nous pouvions !

— Et M. Weston vint-il jamais vous revoir depuis?

— Oui, plusieurs fois; et, depuis que mes yeux sont si malades, il s'assied et me lit la Bible pendant des demi-heures; mais vous savez, miss, il a d'autres gens à voir et autre chose à faire. Dieu le bénisse! Et le dimanche suivant il prêcha un si beau sermon! Son texte était : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et lourdement chargés, et je vous donnerai le repos, » et les deux consolants versets qui suivent. Vous n'étiez pas là, miss, vous étiez auprès de vos amis alors, mais ce sermon me fit si heureuse! Et je suis heureuse maintenant, grâce à Dieu, et je prends plaisir à faire quelque petite chose pour mes voisins, ce que peut faire une pauvre vieille créature à moitié aveugle comme moi, et ils se montrent reconnaissants et bons pour moi, comme il disait. Vous voyez, miss, je tricote en ce moment une paire de bas; c'est pour Thomas Jackson; c'est un pauvre vieillard assez querelleur; nous avons eu beaucoup de difficultés ensemble, et quelquefois nous avons été bien ennemis l'un de l'autre. Aussi, j'ai pensé que je ne pouvais mieux faire que de lui tricoter une paire de bas bien chauds; et, depuis que j'ai commencé, j'ai ressenti que je l'aimais un peu plus, le pauvre vieux. C'est arrivé juste comme l'a dit M. Weston.

— Je suis très-contente de vous voir si heureuse, Nancy, et si sage; mais il faut maintenant que je m'en aille, on peut avoir besoin de moi au château, » dis-je; et lui disant au revoir, je partis, lui promettant de revenir lorsque j'aurais le temps, et me sentant presque aussi heureuse qu'elle.

Une autre fois, j'allai faire la lecture à un pauvre laboureur qui était arrivé à la dernière période de consomption. Les jeunes ladies étaient allées le voir, et il leur avait fait promettre d'aller lui lire la Bible; mais c'était trop de dérangement pour elles, et elles m'avaient prié de les remplacer, ce que je fis assez volontiers. Là aussi je fus gratifiée des éloges de M. Weston, par le malade et par sa femme. Le premier me dit qu'il avait reçu une grande consolation et un grand soulagement des visites du nouveau vicaire, qui venait fréquemment le voir, et qui était « une autre sorte d'homme » que M. Hatfield; que ce dernier, avant l'arrivée de l'autre à Horton, lui avait de temps à autre fait une visite, pendant laquelle il voulait que la porte du cottage fût ouverte, afin de laisser entrer l'air, sans s'inquiéter si c'était nuisible au malade; qu'après

avoir ouvert son livre de prières et lu une partie du service pour les malades, il s'enfuyait avec précipitation, si toutefois il ne demeurait pas pour faire quelque dure réprimande à la pauvre femme, ou pour faire quelque observation stupide, pour ne pas dire cruelle, plutôt pour accroître que pour diminuer le tourment du pauvre couple souffrant.

« Au contraire, M. Weston prie avec moi d'une toute différente manière, et me parle avec la plus grande bonté ; et souvent aussi il me fait la lecture, et s'assied à côté de moi comme un frère.

— Tout cela est vrai ! s'écria la femme. Et il y a environ trois semaines, lorsqu'il vit le pauvre Jem trembler la fièvre et quel misérable feu nous avions, il me demanda si notre provision de charbon était bientôt épuisée. Je lui dis que oui, et que nous étions assez embarrassés pour en avoir d'autre : vous savez, je ne lui disais pas cela pour qu'il nous aidât; cependant il nous envoya un sac de charbon le lendemain, et, depuis ce temps, nous avons toujours eu bon feu, ce qui est un grand bienfait par ce temps d'hiver. Mais c'est sa manière de faire, miss Grey : quand il va voir un malade chez de pauvres gens, il remarque ce dont ils ont besoin, et, s'il pense qu'ils ne peuvent se le procurer eux-mêmes, il ne dit rien, mais il l'achète pour eux. Et ce n'est pas le premier venu qui ferait cela, ayant aussi peu qu'il a : car vous savez, madame, il n'a pour vivre que ce que lui donne le recteur, et on dit que c'est assez peu de chose. »

Je me souvins alors, avec une espèce de triomphe, qu'il avait été qualifié de brute vulgaire par l'aimable miss Murray, parce qu'il avait une montre d'argent et portait des habits moins élégants et moins neufs que ceux de M. Hatfield.

En retournant à la maison, je me sentis très-heureuse et remerciai Dieu de ce que j'avais maintenant quelque chose pour occuper ma pensée, quelque chose pour rompre la triste monotonie, la pénible solitude de ma vie : car j'étais seule. Jamais, excepté de loin en loin, et durant mes courts instants de repos chez mes parents, je n'avais rencontré personne à qui je pusse ouvrir mon cœur, ou dire librement mes pensées avec l'espoir d'éveiller quelque sympathie ou même d'être comprise ; personne, excepté la pauvre Nancy Brown, avec qui je pusse avoir un moment de véritable commerce social ou dont la conversation pût me rendre meilleure, plus sage ou plus heureuse.

Ma seule compagnie, jusque-là, avait été des enfants grossiers et ignorants, de jeunes filles à la tête écervelée, contre les fatigantes folies desquelles la solitude était un bienfait souvent désiré et hautement apprécié. Être réduite à une telle société était un mal sérieux, et dans ses effets immédiats, et dans les conséquences qui en devaient probablement découler. Jamais une idée nouvelle ou une pensée excitante ne m'arrivait du dehors; et, s'il s'en élevait quelques-unes en moi, elles étaient, pour la plupart, misérablement étouffées, parce qu'elles ne pouvaient voir la lumière.

Nos compagnons habituels, on le sait, exercent une grande influence sur nos esprits et nos manières. Ceux dont les actions sont sans cesse devant nos yeux, dont les paroles résonnent toujours à nos oreilles, nous amènent inévitablement, même malgré nous, peu à peu, graduellement, imperceptiblement peut-être, à agir et à parler comme eux. Je n'ai pas la prétention de montrer jusqu'à quel point s'étend cette irrésistible puissance d'assimilation; mais, si un homme civilisé était condamné à passer une douzaine d'années au milieu d'une race d'intraitables sauvages, à moins qu'il n'ait le pouvoir de les civiliser, je ne serais pas étonnée qu'à la fin de cette période il ne fût devenu quelque peu barbare lui-même. Ne pouvant donc rendre mes jeunes compagnons meilleurs, je redoutais fort qu'ils ne me rendissent pire, qu'ils n'amenassent peu à peu mes sentiments, mes habitudes, mes capacités, au niveau des leurs, sans me donner leur insouciance et leur joyeuse vivacité.

Déjà il me semblait que mon intelligence se détériorait, que mon cœur se pétrifiait, que mon âme s'endurcissait; et je tremblais de voir mes perceptions morales s'affaiblir, mes idées du bien et du mal se confondre, et toutes mes plus précieuses facultés périr sous l'influence mortelle d'un tel mode de vie. Les grossières vapeurs de la terre s'élevaient autour de moi et allaient obscurcir mon ciel intérieur. Et c'est à ce moment que M. Weston apparaissait dans mon horizon comme l'étoile du matin, pour me sauver de la crainte des ténèbres qui allaient m'envelopper. Je me réjouissais d'avoir enfin un sujet de contemplation qui fût au-dessus de moi et non au-dessous. J'étais heureuse de voir que tout le monde n'était pas composé seulement de Bloomfields, de Murrays, d'Hatfields, d'Ashbys, etc., et que l'excellence humaine n'était pas un simple rêve de l'i-

magination. Lorsque nous entendons dire un peu de bien et aucun mal d'une personne, il est aisé et agréable d'en imaginer plus de bien encore; il est donc inutile d'analyser toutes mes pensées; qu'il me suffise de dire que le dimanche était devenu pour moi un jour de plaisir tout particulier, car j'aimais à l'entendre, et aussi à le voir; et pourtant, je savais qu'il n'était pas beau, ni même ce que l'on est convenu d'appeler agréable d'extérieur, mais certainement il n'était pas laid.

Sa taille était un peu, bien peu, au-dessus de la moyenne. La coupe de sa figure aurait pu être trouvée trop carrée pour être belle, mais cela m'annonçait un caractère décidé. Ses cheveux, d'un brun foncé, n'étaient pas soigneusement bouclés comme ceux de M. Hatfield, mais simplement brossés sur le côté d'un front large et blanc ; les sourcils étaient, je crois, trop proéminents, mais au-dessous étincelait un œil d'une singulière puissance, brun de couleur, petit et un peu enfoncé, mais d'un éclat brillant et plein d'expression. Il y avait du caractère aussi dans la bouche, quelque chose qui annonçait la fermeté de dessein et le penseur; et quand il souriait.... mais je ne dirai rien de cela maintenant : car, au moment dont je parle, je ne l'avais jamais vu sourire, et son apparence générale ne me donnait point l'idée que ce fût un homme aussi simple et aussi affable que me l'avaient dépeint les paysans. J'avais depuis longtemps mon opinion formée sur lui; et, quoi que pût dire miss Murray, j'étais convaincue que c'était un homme d'un sens ferme, d'une foi robuste, d'une piété ardente, mais réfléchi et sévère. Et quand je trouvai qu'à ces excellentes qualités il joignait aussi une grande bonté et une grande douceur, cette découverte me fit d'autant plus de plaisir que je m'y attendais moins.

CHAPITRE XII.

La pluie.

Ce ne fut que dans la première semaine de mars que je fis une nouvelle visite à Nancy Brown. Quoique j'eusse beaucoup de minutes de loisir dans le cours de la journée, je ne pouvais guère disposer d'une heure entièrement à moi; car là où tout était laissé au caprice de miss Mathilde et de sa sœur, il ne pouvait y avoir ni ordre ni régularité. Quelque occupation que je choisisse, quand je n'étais pas occupée autour d'elles ou pour elles, il me fallait être toujours comme le pèlerin, la ceinture aux reins, les sandales aux pieds et le bâton à la main; car, ne point arriver aussitôt que l'on m'appelait, était regardé comme une grave et inexcusable offense, non-seulement par mes élèves et par leur mère, mais aussi par les domestiques mêmes, qui arrivaient tout essoufflés me chercher, et me criaient :

« Allez tout de suite à la salle d'étude, madame; les jeunes ladies ATTENDENT! »

Comble d'horreur! de jeunes ladies attendant leur gouvernante!

Mais, ce jour-là, j'étais sûre de pouvoir disposer d'une heure ou deux; car Mathilde se préparait pour une longue promenade à cheval, et Rosalie s'habillait pour un dîner chez lady Ashby. Je saisis donc cette occasion pour me rendre au cottage de la pauvre veuve, que je trouvai dans une grande inquiétude à propos de sa chatte qui était disparue depuis le matin. Je la consolai avec toutes les anecdotes que je pus me rappeler sur les penchants de ces animaux. « J'ai peur des gardes-chasse, dit-elle, voilà tout ce que je redoute. Si les jeunes gentlemen étaient au château, je craindrais qu'ils n'eussent lancé leurs chiens après elle, la pauvre bête, comme ils ont fait souvent pour beaucoup de pauvres chats; mais je n'ai pas à craindre cela maintenant. » Les yeux de Nancy allaient mieux, mais ils étaient loin encore d'être tout à fait bien; elle avait essayé de faire une chemise du dimanche pour son fils, mais elle me dit

qu'elle n'y pouvait travailler que très-peu, de temps à autre, et qu'elle n'avançait que lentement, quoique le pauvre garçon en eût bien besoin. Je lui proposai d'y travailler un peu après que je lui aurais fait la lecture, car j'avais du temps à moi et ne voulais rentrer qu'à la nuit. Elle accepta avec reconnaissance. « Et cela me tiendra un peu compagnie, me dit-elle, car je me sens bien seule sans ma chatte. » Mais lorsque j'eus fini de lire et fait la moitié d'une couture avec le large dé de Nancy, adapté à mon doigt au moyen d'une bande de papier roulée, je fus dérangée par l'entrée de M. Weston avec la chatte dans ses bras. Je vis alors qu'il pouvait sourire, et même très-agréablement.

« Je viens de vous rendre un bon service, Nancy, » commença-t-il; puis, m'apercevant, il me fit un léger salut. J'aurais été invisible pour Hatfield ou pour tout autre gentleman de la contrée. « J'ai sauvé votre chatte, continua-t-il, des mains ou plutôt du fusil du garde-chasse de M. Murray.

— Que Dieu vous bénisse, monsieur! s'écria la reconnaissante vieille femme, prête à pleurer de joie en recevant sa chatte favorite.

— Ayez soin d'elle, dit-il, et ne la laissez pas aller du côté de la garenne aux lapins, car le garde-chasse a juré de lui tirer un coup de fusil s'il l'y retrouve encore. Il l'eût déjà fait aujourd'hui, si je n'étais arrivé à temps pour l'en empêcher. Je crois qu'il pleut, miss Grey, ajouta-t-il plus doucement, en voyant que j'avais mis de côté mon ouvrage et que je me préparais à partir. Que je ne vous dérange pas, je ne veux rester que deux minutes.

— Vous resterez tous deux jusqu'à ce que l'averse soit passée, dit Nancy en tisonnant le feu et en approchant une chaise; eh! il y a de la place pour tous.

— J'y verrai mieux ici, je vous remercie, Nancy, » répondis-je en emportant mon ouvrage vers la fenêtre, où elle eût la bonté de me laisser tranquille pendant qu'elle prenait une brosse pour enlever les poils que sa chatte avait laissés sur l'habit de M. Weston, qu'elle essuyait avec soin la pluie qui avait mouillé son chapeau, et qu'elle donnait à souper à la chatte; parlant sans cesse, tantôt remerciant son ami le vicaire de ce qu'il avait fait, s'étonnant que la chatte eût trouvé le chemin de la garenne, tantôt se lamentant sur les conséquences probables d'une telle découverte. Il écoutait avec un sourire

calme et plein de bienveillance, et finit par prendre un siége pour complaire à ses pressantes invitations, mais en répétant qu'il n'entendait pas rester.

« J'ai une autre maison à visiter, dit-il, et je vois (regardant la Bible sur la table) qu'un autre que moi vous a fait la lecture.

— Oui, monsieur, miss Grey a eu la bonté de me lire un chapitre ; et maintenant elle m'aide un peu à faire une chemise pour notre Bill. Mais je crains qu'elle n'ait froid là. Pourquoi ne venez-vous pas auprès du feu, miss?

— Je vous remercie, Nancy, j'ai assez chaud. Il faut que je m'en aille aussitôt que la pluie aura cessé.

— Oh ! miss, vous m'avez dit que vous pouviez rester jusqu'à la nuit ! s'écria-t-elle ; et M. Weston saisit son chapeau.

— Non monsieur, je vous en prie, ne partez pas en ce moment, pendant qu'il pleut si fort.

— Mais je m'aperçois que j'empêche votre visiteuse de s'approcher du feu.

— Non, monsieur Weston, répondis-je, espérant qu'il n'y avait point de mal dans un mensonge de cette sorte.

— Non assurément ! s'écria Nancy. Eh quoi, n'y a-t-il pas assez de place?

— Miss Grey, dit-il d'un ton à demi plaisant, soit qu'il voulût changer le tour de la conversation, soit qu'il eût ou non quelque chose de particulier à dire, je voudrais que vous pussiez faire ma paix avec le squire quand vous le verrez. Il était présent quand j'ai sauvé la chatte de Nancy, et ne m'a pas tout à fait approuvé. Je lui ai dit qu'il pouvait plutôt se passer de tous ses lapins que Nancy de sa chatte, et pour cette audacieuse assertion, il m'a parlé avec un langage un peu brutal auquel j'ai répondu peut-être avec un peu trop de chaleur.

— Oh ! monsieur, j'espère que vous ne vous serez pas fait un ennemi de M. Murray à cause de ma chatte, s'écria Nancy.

— Ne vous tourmentez pas, Nancy : je ne m'en préoccupe vraiment pas ; je ne lui ai rien dit de bien rude, et je suppose que M. Murray a l'habitude de se servir d'un langage un peu fort quand il est en colère.

— Ah ! monsieur, c'est une pitié !

— Et maintenant, il faut réellement que je parte. J'ai à visiter une maison à un mille d'ici, et vous ne voudriez pas que je

revinsse la nuit. D'ailleurs il ne pleut presque plus; ainsi bonsoir, Nancy ; bonsoir, miss Grey.

— Bonsoir, monsieur Weston ; mais ne comptez pas sur moi pour faire votre paix avec M. Murray, car je ne le vois jamais, du moins pour lui parler.

— Vraiment ! Tant pis alors, » reprit-il d'un ton de douloureuse résignation ; puis avec un sourire tout particulier, il ajouta : « Mais n'y pensez plus. J'imagine que le squire a plus besoin de se faire excuser que moi. » Et il quitta le cottage.

Je continuai ma couture aussi longtemps que je pus, et dis ensuite bonsoir à Nancy ; je réprimai sa trop vive gratitude en l'assurant que je n'avais fait pour elle que ce qu'elle aurait fait pour moi si je me fusse trouvée dans sa position, et elle dans la mienne. Je me hâtai de retourner à Horton-Lodge ; en entrant dans la salle d'études, je trouvai la table à thé dans la plus complète confusion, et miss Mathilde dans l'humeur la plus féroce.

« Où êtes-vous donc allée, miss Grey ? Il y a une demi-heure que l'on a servi le thé, et il m'a fallu le faire moi-même et le prendre seule ! J'aurais voulu que vous revinssiez plus tôt.

— J'étais allée voir Nancy Brown. Je pensais que vous ne seriez pas revenue encore de votre promenade.

— Comment pourrait-on se promener à cheval par cette pluie ? J'aimerais à le savoir. Cette damnée averse a été assez fâcheuse, arrivant juste au milieu de ma promenade ; puis, rentrer et ne trouver personne au thé ! et vous savez que je ne puis pas faire le thé comme je l'aime.

— Je n'avais pas pensé à la pluie, répondis-je ; et vraiment la pensée qu'elle eût pu interrompre sa promenade ne m'était jamais entrée dans la tête.

— Non, c'est tout naturel ; vous étiez à couvert et vous ne pensiez pas aux autres. »

Je supportai ses durs reproches avec une merveilleuse placidité et même avec gaieté, car j'avais la conviction d'avoir fait beaucoup plus de bien à la pauvre Nancy que je ne lui avais fait de mal à elle. Peut-être aussi d'autres pensées soutenaient mes esprits, donnaient du goût à la tasse de thé froid que je pris, du charme au désordre de la table, et j'allais presque dire à la figure peu aimable de miss Mathilde. Mais elle se rendit bientôt aux écuries, et me laissa jouir toute seule de mon solitaire repas.

CHAPITRE XIII.

Les primevères.

Miss Murray allait maintenant toujours deux fois à l'église, car elle aimait tant l'admiration qu'elle ne pouvait négliger aucune occasion de l'obtenir, et elle était si sûre de l'attirer, que partout où elle se montrait (que M. Harry Meltham et M. Green y fussent ou non) il y avait toujours quelqu'un qui n'était pas insensible à ses charmes, sans compter le recteur, que ses fonctions obligeaient tout naturellement à s'y trouver. Ordinairement aussi, quand le temps le permettait, elle et sa sœur préféraient revenir à pied : Mathilde, parce qu'elle détestait d'être emprisonnée dans la voiture ; miss Murray, parce qu'elle aimait la compagnie, qui ordinairement égayait le premier mille de la route, de l'église aux portes du parc de M. Green, où commençait le chemin particulier conduisant à Horton-Lodge, situé dans une direction opposée, tandis que la grande route conduisait tout droit à la demeure plus éloignée de sir Hugues Meltham. Elle y avait ainsi toute chance d'être accompagnée jusque-là, soit par Harry Meltham, avec ou sans miss Meltham, soit par M. Green, avec une ou peut-être deux de ses sœurs, ou quelques gentlemen qui se trouvaient en visite chez eux.

Il dépendait absolument de leur capricieuse volonté que je fisse à pied le chemin avec elles, ou que j'allasse en voiture avec leurs parents. Si elles voulaient me prendre avec elles, j'allais ; si, pour des raisons mieux connues d'elles que de moi, elles préféraient être seules, je prenais ma place dans la voiture. J'aimais mieux marcher ; mais la pensée de gêner par ma présence quelqu'un qui ne la désirait pas, me faisait toujours adopter un rôle passif en cette circonstance comme en toute autre, et je ne m'enquis jamais de la cause de leurs caprices. Et vraiment, c'était la meilleure politique, car se soumettre et obliger était le rôle de la gouvernante ; ne consulter que leurs plaisirs était celui des élèves. Mais, quand je revenais à pied, la première moitié du chemin m'était toujours fort pénible. Comme aucun des gentlemen et des ladies que

j'ai mentionnés ne faisait attention à moi, il m'était désagréable de marcher à côté de ces personnes comme si j'avais voulu entendre leur conversation ou faire croire que j'étais l'une d'elles ; et si, en parlant, leurs yeux venaient à tomber sur moi, il semblait qu'ils regardassent dans le vide, comme s'ils ne me voyaient pas ou étaient très-désireux de paraître ne pas me voir. Il était désagréable aussi de marcher derrière et de paraître ainsi reconnaître ma propre infériorité : car, à dire vrai, je me considérais comme aussi bonne que les meilleurs d'entre eux, et voulais le leur faire voir, afin qu'ils ne pussent s'imaginer que je me regardais comme une simple domestique qui connaissait trop bien sa place pour marcher à côté de belles ladies et de gentlemen comme eux, quoique ses jeunes élèves pussent condescendre à converser avec elle lorsqu'elles n'avaient pas meilleure compagnie sous la main. Ainsi, je suis presque honteuse de le confesser, je me donnais beaucoup de mal, si je marchais à côté d'eux, pour paraître ne me soucier nullement de leur présence, comme si j'eusse été entièrement absorbée dans mes pensées ou dans la contemplation des objets environnants ; ou, si je restais en arrière, c'était quelque oiseau ou quelque insecte, un arbre ou une fleur, qui attiraient mon attention, et, après les avoir examinés, je continuais seule ma promenade d'un pas lent, jusqu'à ce que mes élèves eussent dit adieu à leurs compagnons et eussent tourné par la route calme qui conduisait à la maison.

Je me souviens tout particulièrement d'une de ces occasions: c'était par une charmante après-midi, vers la fin de mars ; M. Green et ses sœurs avaient renvoyé leur voiture vide, afin de jouir du beau soleil, de l'air embaumé et d'une promenade agréable avec leurs visiteurs, le capitaine un tel et le lieutenant un tel (une paire de damoiseaux militaires), et les mises Murray, qui tout naturellement s'étaient jointes à eux. Une telle société était des plus agréables pour Rosalie ; mais, ne la trouvant pas autant de mon goût, je demeurai en arrière et me mis à herboriser et à pratiquer l'entomologie le long des verts talus et des haies bourgeonnantes, jusqu'à ce que la compagnie fût considérablement en avance sur moi. Je pus entendre la douce chanson de la joyeuse alouette ; alors ma misanthropie commença à se fondre à l'air pur et sous les rayons doux et bienfaisants du soleil ; mais de tristes pensées de ma première enfance, des aspirations à des joies passées, ou vers une

future destinée meilleure, s'élevèrent en moi. Comme mes yeux erraient sur les talus escarpés couverts d'herbes naissantes, de plantes au vert feuillage, et surmontés de haies, je me mis à désirer vivement quelque fleur familière qui pût me rappeler les vallées boisées et les vertes collines du pays natal : les sombres marais, tout naturellement, étaient hors de question. Une telle découverte eût rempli mes yeux de larmes, sans doute ; mais c'était alors un de mes plus grands plaisirs. A la fin je découvris, à un endroit élevé, entre les racines tordues d'un chêne, trois belles primevères, sortant si doucement de leur cachette, que mes larmes coulèrent à leur vue; mais elles étaient situées si haut, que j'essayai en vain d'en cueillir une ou deux pour rêver sur elles et les emporter : je ne pouvais les atteindre sans grimper sur le talus, ce que je fus empêchée de faire en entendant des pas derrière moi, et j'allais m'en aller, quand je tressaillis à ces mots : « Permettez-moi de les cueillir pour vous, miss Grey, » dits d'une voix grave bien connue. Aussitôt les fleurs furent cueillies et dans ma main. C'était M. Weston, tout naturellement; quel autre se fût donné la peine d'en faire autant pour moi?

Je le remerciai; avec chaleur ou froidement, je ne pourrais le dire : mais je suis sûre que je n'exprimai pas la moitié de la gratitude que je ressentais. C'était folie, peut-être, de ressentir de la gratitude pour cela; mais il me semblait alors que c'était un remarquable exemple de sa bonne nature, un acte de complaisance que je ne pouvais récompenser, mais que je n'oublierais jamais, tant j'étais peu accoutumée à recevoir de telles marques de politesse! tant j'étais peu préparée à en attendre de qui que ce fût à Horton-Lodge et à cinquante milles à la ronde! Pourtant cela ne m'empêcha pas d'éprouver un sentiment de contrainte en sa présence, et je me hâtai de presser le pas pour rejoindre mes élèves, quoique j'eusse été fâchée que M. Weston me laissât passer sans m'adresser d'autres paroles. Mais une marche rapide pour moi n'était qu'un pas ordinaire pour lui.

« Vos jeunes ladies vous ont laissée seule? dit-il.

— Oui, elles sont occupées d'une plus agréable compagnie.

— Alors, ne vous donnez pas tant de peine pour les rattraper. »

Je ralentis le pas, mais un instant après je m'en repentis : mon compagnon ne parlait point; je ne trouvais absolument

rien à dire, et craignais qu'il ne fût comme moi. A la fin, pourtant, il rompit le silence en me demandant, avec une certaine brusquerie calme qui lui était particulière, si j'aimais les fleurs.

« Oui, beaucoup, répondis-je, et surtout les fleurs sauvages.

— J'aime aussi les fleurs sauvages, dit-il; je me soucie peu des autres, parce que je n'ai aucune association particulière avec elles, excepté avec une ou deux. Quelles sont vos fleurs favorites?

— Les primevères, les campanules et la fleur de bruyère.

— Et les violettes?

— Non, parce que, comme vous le dites, je n'ai aucune association particulière avec elles; car il n'y a point de douces violettes sur les collines et dans les vallées qui environnent la maison de mon père.

— Ce doit être une grande consolation pour vous d'avoir une maison paternelle, miss Grey, dit mon compagnon après un court silence. Si éloignée qu'elle soit, et si rarement qu'on y retourne, c'est quelque chose de pouvoir y penser.

— C'est si précieux, que je crois que je ne pourrais pas vivre sans cela, répondis-je avec un enthousiasme dont je me repentis aussitôt; car je craignis de m'être montrée essentiellement extravagante.

— Oh! vous le pourriez, dit-il avec un sourire mélancolique. Les liens qui nous attachent à la vie sont plus forts que vous ne l'imaginez. Qui n'a pas senti combien rudement ils peuvent être tirés sans se rompre? Vous seriez malheureuse sans famille, mais vous pourriez vivre, et pas aussi misérablement que vous le supposez. Le cœur humain est comme le caoutchouc : un faible effort l'allonge, un grand ne le rompt pas. Si un peu plus que rien peut le troubler, il ne faut guère moins que tout pour le briser. Comme les membres extérieurs de notre corps, il a un pouvoir vital inhérent à lui, qui le fortifie contre la violence externe. Chaque coup qui le frappe sert à l'endurcir contre un coup futur. De même qu'un travail constant épaissit la peau de la main et fortifie ses muscles, ainsi un labeur qui pourrait excorier la main d'une lady ne produit aucun effet sur celle d'un rude laboureur. Je parle par expérience, expérience en partie personnelle;

il y eut un temps où je pensais comme vous; au moins étais-je pleinement persuadé que la famille et ses affections étaient les seules choses qui pussent rendre l'existence tolérable; que si l'on s'en trouvait privé, la vie deviendrait un fardeau lourd à porter. Maintenant je n'ai pas de maison, à moins que vous n'appeliez de ce nom les deux chambres que je loue à Horton; et il n'y a pas un an que j'ai perdu mon dernier et mon plus ancien ami; et pourtant non-seulement je vis, mais je ne suis pas totalement dénué d'espoir et de bonheur, même pour cette vie, quoique je reconnaisse que je n'entre jamais dans une humble chaumière, à la chute du jour, lorsque ses paisibles habitants sont réunis autour du foyer, sans éprouver un sentiment d'envie de leur bonheur.

— Vous ne savez pas encore quel bonheur vous attend, dis-je; vous n'êtes qu'au début de votre voyage.

— Le plus grand des bonheurs m'appartient déjà, répondit-il : le pouvoir et la volonté d'être utile. »

Nous arrivions près d'une barrière communiquant avec un sentier qui conduisait à une ferme, où je supposai que M. Weston avait dessein de se rendre utile; car il prit congé de moi, passa la barrière, et suivit le sentier de ce pas ferme et léger qui lui était habituel, me laissant réfléchir sur ses paroles en continuant seule ma route. J'avais entendu dire qu'il avait perdu sa mère quelques mois avant son arrivée à Horton. C'était donc elle qui était « ce dernier et plus cher de ses amis, » et il n'avait plus de famille. Je le plaignis du fond de mon cœur; je pleurai presque de sympathie. Cela expliquait, selon moi, cet air soucieux qui obscurcissait si souvent son front, et qui lui avait valu auprès de la charitable miss Murray la réputation d'avoir un caractère morose et sévère. « Mais, pensai-je, il n'est pas aussi malheureux que je le serais après une telle perte : il mène une vie active; il a devant lui un vaste champ pour se rendre utile; il peut se faire des amis, et il peut se donner une famille s'il le veut, et sans doute il le voudra un jour. Que Dieu lui accorde une compagne digne de son choix, et que le bonheur habite sa maison! Oh! quelle joie ce serait pour.... »

Mais peu importe à quoi je pensai.

J'ai commencé ce livre avec l'intention de ne rien cacher, afin que ceux qui le voudraient pussent lire dans le cœur d'une de leurs semblables; mais nous avons des pensées que nous ne voudrions laisser voir qu'aux anges du ciel, et non à

nos frères les hommes, pas même aux meilleurs et aux plus bienveillants d'entre eux.

Pendant ce temps, les Green s'étaient dirigés vers leur demeure, et les Murray avaient tourné par le chemin privé, où je me hâtai de les suivre. Je trouvai les deux jeunes filles échauffées par une discussion animée touchant les mérites respectifs des deux jeunes officiers; mais en me voyant, Rosalie s'arrêta au milieu d'une phrase pour s'écrier avec une joie malicieuse :

« Oh! oh! miss Grey, vous êtes enfin venue? Il n'est pas étonnant que vous restiez si longtemps en arrière, ni que vous souteniez si vigoureusement M. Weston quand je parle mal de lui. Ah! ah! je vois tout maintenant.

— Allons, miss Murray, ne dites pas d'extravagances, dis-je en essayant de rire de bon cœur; vous savez que de semblables non-sens ne font aucune impression sur moi. »

Mais elle continua à dire de si intolérables balivernes, sa sœur l'aidant avec des mensonges inventés pour la circonstance, que je crus devoir dire quelque chose pour ma justification.

« Quelle folie que tout cela! m'écriai-je. Si la route de M. Weston est la même que la mienne, et s'il juge à propos de m'adresser quelques paroles en passant, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Je vous assure que je ne lui avais jamais parlé auparavant, excepté une seule fois.

— Où? où, et quand? demandèrent-elles vivement.

— Dans la chaumière de Nancy.

— Ah! ah! vous l'avez rencontré là, vrai? s'écria Rosalie d'un air de triomphe. Maintenant, Mathilde, nous savons pourquoi elle aime tant à aller chez Nancy Brown. Elle y va pour coqueter avec M. Weston.

— Vraiment, cela ne mérite pas qu'on y réponde. Je ne l'ai vu là qu'une fois; et comment aurais-je su qu'il devait y venir? »

Irritée que j'étais de leur folle gaieté et de leurs blessantes imputations, la conversation ne put continuer longtemps sur ce sujet. Quand elles eurent fini de rire, elles retournèrent au capitaine et au lieutenant; et, pendant qu'elles discutaient et commentaient sur eux, mon indignation se refroidit promptement; la cause en fut bientôt oubliée, et je donnai à mes pensées un cours plus agréable. Nous traversâmes ainsi le parc et

entrâmes à la maison. En montant à ma chambre, je n'avais en moi qu'une pensée; mon cœur débordait d'un seul désir. Lorsque je fus entrée et que j'eus fermé la porte, je tombai à genoux et offris à Dieu une fervente prière : « Que votre volonté soit faite, mon Père. Mais toutes choses vous sont possibles : faites que ma volonté soit aussi la vôtre. Ce vœu, cette prière, les hommes et les femmes se moqueraient de moi s'ils m'entendaient les faire. Mais, mon Père, vous ne me méprisserez pas, » dis-je; et je sentis que c'était vrai. Il me semblait que le bonheur d'un autre était au moins aussi ardemment imploré que le mien; bien plus, que c'était le principal vœu de mon cœur. Je pouvais me tromper, mais cette idée m'encouragea à demander, et me donna la puissance d'espérer que je ne demandais pas en vain. Quant aux primevères, j'en conservai deux dans un verre jusqu'à ce qu'elles fussent complétement desséchées, et la femme de service les jeta. Je plaçai les pétales de l'autre entre les feuillets de ma Bible, où ils sont encore, et où j'ai l'intention de les conserver toujours.

CHAPITRE XIV.

Le recteur.

Le jour suivant, le temps fut aussi beau que la veille. Aussitôt après le déjeuner, miss Mathilde, ayant galopé sans profit à travers quelques leçons, et martyrisé le piano pendant une heure, en colere contre lui et contre moi, parce que sa mère ne voulait pas lui accorder de vacances, s'était rendue à ses endroits de prédilection : la cour, les écuries et le chenil. Miss Murray était sortie pour une calme promenade avec un nouveau roman à la mode pour compagnon, me laissant à la salle d'étude travailler sans relâche à une aquarelle que j'avais promis de faire pour elle, et qu'elle voulait que je finisse ce jour-là.

A mes pieds était un petit chien terrier. C'était la propriété de miss Mathilde; mais elle détestait cet animal et voulait le vendre, alléguant qu'il était complétement gâté. C'était réelle-

ment un excellent chien de son espèce; mais elle affirmait qu'il n'était bon à rien et n'avait pas seulement le sens de connaître sa maîtresse.

Le fait est qu'elle l'avait acheté lorsqu'il était tout petit, et avait tout d'abord voulu que personne ne le touchât qu'elle. Mais, bientôt fatiguée d'un nourrisson si ennuyeux, elle avait facilement consenti à me permettre d'en prendre soin. J'avais donc nourri la pauvre petite créature de l'enfance à l'adolescence, et tout naturellement j'avais obtenu son affection; récompense que j'eusse fort appréciée, et considérée comme compensant et au delà la peine que j'avais eue, si la reconnaissance du pauvre Snap ne l'avait exposé à de dures paroles et à des coups de la part de sa maîtresse, et s'il n'eût en ce moment même couru risque d'être vendu à quelque maître dur et méchant. Mais comment pouvais-je empêcher cela? Je ne pouvais, par de mauvais traitements, m'en faire haïr, et elle ne voulait pas se l'attacher en le traitant avec bonté.

Pendant que j'étais là assise, le pinceau à la main, mistress Murray entra dans la salle.

« Miss Grey, dit-elle, chère, comment pouvez-vous rester à votre dessin par un jour comme celui-ci? (Elle pensait que je peignais pour mon propre plaisir.) Je m'étonne que vous ne mettiez pas votre chapeau et ne sortiez pas avec les jeunes ladies.

— Je pense, madame, que miss Murray est occupée à lire, et que miss Mathilde s'amuse avec ses chiens.

— Si vous vouliez essayer d'amuser vous-même miss Mathilde un peu plus, je crois qu'elle ne serait pas forcée de chercher de l'amusement en la compagnie des chiens, des chevaux, des grooms, autant qu'elle le fait; et si vous vouliez être un peu plus gaie, plus expansive avec miss Murray, elle ne s'en irait pas si souvent dans les champs avec un livre à la main. Je n'ai pas l'intention de vous faire de la peine; pourtant, ajouta-t-elle en voyant, je suppose, que mes joues étaient brûlantes et que ma main tremblait d'émotion, je vous en prie, ne soyez pas si affectée; je n'ai pas autre chose à vous dire sur ce sujet. Dites-moi si vous savez où est allée Rosalie, et pourquoi elle aime tant à être seule.

— Elle dit qu'elle aime à être seule lorsqu'elle a un livre nouveau.

— Mais pourquoi ne peut-elle lire dans le parc ou dans

le jardin? pourquoi va-t-elle dans les champs et dans les prairies? Et comment se fait-il que M. Hatfield la rencontre si souvent? Elle m'a dit la semaine dernière qu'il avait fait marcher son cheval à côté d'elle tout le long de Mos-Lane; et maintenant je suis sûre que c'est lui que j'ai vu traversant si lestement les portes du parc et se dirigeant vers les champs où elle a coutume d'aller si fréquemment. Je voudrais que vous allassiez voir si elle est là, et lui rappeler avec douceur qu'il n'est pas convenable pour une jeune lady de son rang et de sa fortune de s'en aller seule de cette façon, exposée aux attentions du premier venu qui osera s'adresser à elle, comme une pauvre fille négligée qui n'a ni parc pour se promener, ni amis pour prendre soin d'elle; dites-lui que son père serait extrêmement irrité s'il savait qu'elle traite M. Hatfield avec familiarité, comme je crains fort qu'elle ne le traite. Oh! si vous saviez, si aucune gouvernante pouvait avoir la moitié de la vigilance, la moitié des soucis anxieux d'une mère, ce tourment m'aurait été épargné, et vous verriez la nécessité de tenir vos yeux sur elle et de lui rendre votre société agréable. Eh bien! allez, allez donc; il n'y a pas de temps à perdre, » s'écria-t-elle, voyant que j'avais mis de côté mes instruments de dessin et que j'attendais sur la porte la conclusion de son discours.

Suivant ses prévisions, je trouvais miss Murray dans son champ favori, en dehors du parc, et malheureusement elle n'était pas seule; car M. Hatfield marchait lentement à côté d'elle.

Je me trouvais dans un assez grand embarras. Il était de mon devoir de faire cesser le tête-à-tête; mais comment m'y prendre? M. Hatfield ne pouvait être mis en fuite par une personne aussi insignifiante que moi; et aller me placer de l'autre côté de miss Murray, la gratifier de ma présence malencontreuse sans avoir l'air de faire attention à son compagnon, était une grossièreté dont je ne pouvais me rendre coupable; je n'avais pas non plus le courage de l'appeler de l'autre bout du champ en lui criant qu'on la demandait ailleurs. Je pris donc le parti intermédiaire de marcher lentement, mais fermement, vers eux, résolue, si ma présence ne mettait pas en fuite le damoiseau, de passer auprès d'eux et de dire à miss Murray que sa mère la demandait.

Elle était vraiment charmante, se promenant lentement sous les marronniers verdoyants qui étendaient leurs longs bras par-

dessus les palissades du parc, avec son livre fermé dans une main, et dans l'autre une gracieuse branche de myrte qui lui servait de jouet; ses boucles dorées qui s'échappaient à profusion de son petit chapeau, doucement agitées par la brise; ses joues roses enluminées par le plaisir de la vanité satisfaite; son œil bleu, tantôt jetant un regard timide sur son admirateur, tantôt s'abaissant sur la branche de myrte. Mais Snap, courant devant moi, l'interrompit au milieu d'une repartie moitié impertinente, moitié enjouée, en la saisissant par sa robe et la tirant violemment, ce qui irrita M. Hatfield, qui, de sa canne, administra un coup sonore sur le crâne de l'animal, et l'envoya glapissant auprès de moi avec un bruit qui amusa beaucoup le révérend gentleman. Mais, me voyant si proche, il pensa, je suppose, que ce qu'il avait de mieux à faire c'était de s'en aller; et, comme je me baissais pour caresser le chien afin de montrer que je désapprouvais sa sévérité, je l'entendis dire:

« Quand vous reverrai-je, miss Murray?

— A l'église, je suppose, répondit-elle, à moins que vos affaires ne vous amènent ici au moment précis où je me promène de ce côté.

— Je pourrais m'arranger de façon à avoir toujours à faire ici, si je savais le moment précis et le lieu où vous rencontrer.

— Mais, quand même je voudrais vous en informer, je ne le pourrais pas : je suis si peu méthodique! je ne puis jamais dire aujourd'hui ce que je ferai demain.

— Alors donnez-moi, en attendant, cela pour me consoler, dit-il d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, et, en étendant la main pour s'emparer de la branche de myrte.

— Non, vraiment, non je ne le puis.

— Donnez-le-moi, je vous en prie. Je serai le plus infortuné des hommes si vous ne me le donnez pas. Vous ne pouvez avoir la cruauté de me refuser une faveur qui vous coûtera si peu et que j'estime à si haut prix! » disait-il avec autant d'ardeur que si sa vie en eût dépendu.

Pendant ce temps, j'étais à quelques pas d'eux, attendant qu'il s'en allât.

« Allons, prenez-le et partez, » dit Rosalie.

Il reçut le don avec joie, murmura quelque chose qui la fit rougir et secouer la tête, mais avec un petit sourire qui montrait que son déplaisir n'était qu'affecté; puis il se retira en faisant une salutation polie.

« Vîtes-vous jamais un homme pareil, miss Grey? dit-elle en se tournant vers moi. Je suis si contente que vous soyez venue! je croyais ne jamais pouvoir m'en débarrasser, et j'avais si peur que papa ne vînt à le voir!

— Est-il resté longtemps avec vous?

— Non, pas longtemps; mais il est si impertinent! il est toujours à se promener par ici, prétendant que les devoirs de son ministère l'y appellent, mais en réalité pour me guetter, et venir m'ennuyer toutes les fois qu'il me voit.

— Eh bien, votre mère pense que vous ne devriez jamais sortir du parc ou du jardin sans être accompagnée par quelque personne raisonnable comme moi, pour tenir à distance tous les importuns. Elle a vu M. Hatfield passer en courant devant les portes du parc, et elle m'a envoyée aussitôt en me recommandant de vous chercher et de prendre soin de vous, et également de vous avertir....

— Oh! maman est si ennuyeuse! comme si je ne pouvais prendre soin de moi-même! Elle m'a ennuyée déjà à propos de M. Hatfield, et je lui ai répondu qu'elle pouvait se fier à moi; je n'oublierai jamais mon rang ni ma position pour un homme, fût-il le plus aimable et le plus charmant de tous. Je voudrais qu'il se jetât demain à mes genoux, en me suppliant de vouloir bien consentir à être sa femme, afin de montrer à ma mère combien elle s'est trompée en croyant que j'aie pu avoir cette pensée. Oh! cela me met en fureur! Penser que je pourrais être assez folle pour *aimer!* Une telle chose est tout à fait au-dessous de la dignité d'une femme. L'amour, je déteste ce mot! Appliqué à une personne de notre sexe, je le tiens pour une parfaite insulte. Je pourrais avoir une *préférence*, mais jamais pour le pauvre M. Hatfield, qui ne jouit pas même de sept cents guinées par an. J'aime à causer avec lui, parce qu'il a de l'esprit et qu'il est amusant; je voudrais que Thomas Ashby fût seulement moitié aussi bien. D'ailleurs, j'ai besoin de quelqu'un pour me courtiser, et nul autre n'a l'idée de venir ici. Quand nous sortons, maman ne veut pas que je coquette avec un autre que sir Thomas Ashby, s'il est présent; et, s'il est absent, je suis liée pieds et mains par la crainte que quelqu'un n'aille faire à ma mère quelque histoire exagérée et ne lui mette dans la tête que je suis engagée, ou très-probablement prête à m'engager à un autre; ou plutôt encore par la crainte que la vieille mère de sir Thomas ne puisse me voir et m'entendre et

en conclure que je ne suis pas une femme convenable pour son fils : comme si ce fils n'était pas le plus grand vaurien de la chrétienté, et si une femme de la plus vulgaire honnêteté n'était pas encore beaucoup trop bonne pour lui !

— Est-ce vrai, miss Murray? est-ce que votre mère sait cela, et persiste pourtant à vouloir vous le faire épouser?

— Certainement elle le sait. Elle en sait plus sur lui que moi, je crois; elle me le cache, de peur de me décourager; elle ne sait pas combien je fais peu de cas de ces sortes de choses. Car ce n'est pas réellement grand'chose : il se rangera quand il sera marié, comme dit maman; et les débauchés réformés sont les meilleurs maris, chacun le sait. Je voudrais seulement qu'il ne fût pas si laid; voilà tout ce qui me préoccupe. Mais je n'ai pas le choix dans ce pays-ci, et papa ne veut pas nous permettre d'aller à Londres!

— Mais il me semble que M. Hatfield serait de beaucoup préférable.

— Certainement; s'il était propriétaire d'Ashby-Park, vous avez raison. Mais *il faut* que j'aie Ashby-Park, n'importe qui doive le partager avec moi.

— Mais M. Hatfield croit que vous l'aimez. Vous ne pensez donc pas combien il va être désappointé quand il reconnaîtra son erreur?

— Non vraiment! ce sera la juste punition de sa présomption, d'avoir osé penser que je pourrais l'aimer. Rien ne pourrait me faire plus de plaisir que de lui ôter le voile qu'il a sur les yeux.

— Le plus tôt sera le mieux, alors.

— Non, j'aime à m'amuser de lui; du reste, il ne pense pas sérieusement que je l'aime; je prends bien soin qu'il ne puisse le penser; vous ne savez pas avec quelle habileté je mène la chose. Il peut avoir la présomption de m'amener à l'aimer, voilà tout; et c'est de cela que je veux le punir comme il le mérite.

— Eh bien, faites attention de ne pas trop donner raison à sa présomption, voilà tout, » répondis-je.

Mais toutes mes observations furent vaines : elle ne servirent qu'à lui faire prendre plus de soin de me déguiser ses désirs et ses pensées. Elle ne me parlait plus du recteur; mais je pouvais voir que son esprit, sinon son cœur, était toujours fixé sur lui, et qu'elle désirait obtenir une nouvelle entrevue : car,

bien que pour complaire à la prière de sa mère je me fusse constituée pour quelque temps la compagne de ses excursions, elle persistait toujours à se diriger du côté des champs et des prairies qui bordaient la route; et, soit qu'elle me parlât, soit qu'elle lût le livre qu'elle tenait à la main, elle s'arrêtait à chaque instant pour regarder autour d'elle, ou jeter un coup d'œil sur la route pour voir si personne ne venait; et, si un homme à cheval venait à passer, je voyais par la façon dont elle le traitait, quel qu'il fût, qu'elle le haïssait parce qu'il n'était pas M. Hatfield.

« Assurément, pensai-je, elle n'est pas aussi indifférente pour lui qu'elle le croit ou qu'elle voudrait le persuader aux autres; et l'inquiétude de sa mère n'est pas tout à fait sans cause, ainsi qu'elle l'affirme. »

Trois jours se passèrent, et il ne parut pas. Dans l'après-midi du quatrième, comme nous marchions le long de la barrière du parc, dans le champ mémorable, avec chacune un livre à la main (car j'avais soin de toujours me munir de quelque chose pour m'occuper dans les moments où elle ne me demandait pas de causer avec elle), elle interrompit tout à coup mes études en s'écriant :

« Oh! miss Grey, soyez donc assez bonne pour aller voir Marc Wood, et remettre à sa femme une demi-couronne de ma part. J'aurais dû la lui remettre ou la lui envoyer il y a une semaine, mais j'ai complétement oublié. Voilà, dit-elle en me jetant sa bourse et en parlant avec beaucoup de précipitation. Ne vous donnez pas la peine d'ouvrir la bourse maintenant, emportez-la et donnez-leur ce que vous voudrez; je voudrais pouvoir aller avec vous, mais il faut que je finisse ce volume. J'irai à votre rencontre quand j'aurai fini. Allez vite, et.... oh! attendez.... Ne vaudrait-il pas mieux aussi lui faire un bout de lecture? Courez à la maison et prenez quelque bon livre. Le premier venu fera l'affaire. »

Je fis ce qu'elle désirait; mais, soupçonnant quelque chose d'après sa précipitation et l'imprévu de la requête, je regardai derrière moi avant de quitter le champ, et je vis M. Hatfield s'avancer de son côté. En m'envoyant prendre un livre à la maison, elle m'avait empêché de le rencontrer sur la route.

« Bah! pensai-je, il n'y aura pas grand mal de fait. Le pauvre Marc sera bien content de la demi-couronne, et peut-être du bon livre aussi; et, si le recteur vole le cœur de miss Rosalie,

cela humiliera son orgueil. S'ils se marient à la fin, elle sera sauvée d'un sort pire. Après tout, elle est un assez bon parti pour lui, et lui pour elle. »

Marc Wood était le laboureur malade de consomption dont j'ai déjà parlé. Il s'en allait maintenant rapidement. Miss Murray, par sa libéralité, obtint la bénédiction « de celui qui était près de mourir ; » car, quoique la demi-couronne lui fût inutile à lui, il fut content de la recevoir pour sa femme et ses enfants, qui allaient être sitôt, l'une veuve, les autres orphelins. Après être restée quelques minutes et avoir lu quelques passages, pour sa consolation et pour celle de sa femme affligée, je les quittai. Mais je n'avais pas fait cinquante pas, que je rencontrai M. Weston, se rendant probablement auprès du malade que je venais de quitter. Il me salua, s'arrêta pour s'enquérir de la position du malade et de sa famille, et sans cérémonie me prit des mains le livre dans lequel je venais de lire, tourna les feuillets, fit quelques remarques brèves et pleines de sens, et me le rendit; il me parla ensuite de quelques pauvres malades qu'il venait de visiter, me donna des nouvelles de Nancy Brown, fit quelques observations sur mon ami le petit terrier qui sautillait à ses pieds et sur la beauté du temps, et partit.

J'ai omis de rapporter ses paroles en détail, parce que je pense qu'elles n'intéresseraient pas le lecteur comme elles m'intéressaient, mais non parce que je les ai oubliées. Oh! non, je me les rappelle bien. J'ai réfléchi bien des fois depuis sur ces paroles ; je me souviens de chaque intonation de sa voix grave et claire ; de chaque étincelle de son œil vif et brun, de chaque rayon de son sourire agréable, mais trop passager. Une semblable confession, je le crains, paraîtra bien absurde ; mais que m'importe ! je l'ai écrite, et ceux qui la liront ne connaîtront pas l'écrivain.

Pendant que je revenais, heureuse et enchantée de tout ce qui m'entourait, miss Murray vint en courant à ma rencontre. Son pas léger, ses joues colorées, son sourire radieux, me montrèrent qu'elle aussi était heureuse à sa façon. Se précipitant vers moi, elle passa son bras sous le mien, et, sans prendre le temps de respirer, elle commença :

« Miss Grey, tenez-vous pour fort honorée, car je vais vous raconter mes nouvelles avant d'en avoir soufflé un mot à qui que ce soit.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?

— Oh! quelles nouvelles! D'abord, il faut que vous sachiez que M. Hatfield est tombé sur moi aussitôt que vous avez été partie. J'avais si peur que papa ou maman ne l'aperçût! mais vous savez que je ne pouvais vous rappeler, et ainsi.... Oh! chère, je ne puis vous dire tout ce qui s'est passé, car je vois Mathilde dans le parc, et il faut que j'aille lui ouvrir mon sac. Mais je puis vous dire qu'Hatfield a été plus audacieux que d'habitude, plus complimenteur et plus tendre que jamais: il l'a essayé du moins; il n'a pas été très-heureux en cela, parce que ce n'est pas sa veine. Je vous raconterai tout ce qu'il m'a dit une autre fois.

— Mais que lui avez-vous dit? c'est ce qui m'intéresse le plus.

— Je vous dirai aussi cela une autre fois. Je me trouvais de très-bonne humeur en ce moment-là; mais, quoique j'aie été complaisante et assez gracieuse, j'ai pris soin de ne me compromettre en aucune façon. Et pourtant, le présomptueux coquin a interprété l'amabilité de mon caractère à son avantage, et, le croiriez-vous? il a osé me faire l'offre de son amour.

— Et vous....

— Je me suis fièrement redressée, et avec le plus grand sang-froid je lui ai exprimé l'étonnement que sa conduite me causait; je lui ai dit que je ne croyais pas qu'il eût rien vu dans ma tenue qui pût justifier ses espérances. Je voudrais que vous eussiez pu voir comment son assurance est tombée. Son visage est devenu blême. Je l'ai assuré que je l'estimais, mais que je ne pouvais consentir à ses propositions; que, si je le faisais, jamais papa et maman ne voudraient donner leur consentement. « Mais s'ils le donnaient, a-t-il dit, refuseriez-vous le vôtre? — Certainement, je le refuserais, monsieur Hatfield, » ai-je répondu avec une froide décision qui a anéanti d'un coup toutes ses espérances. Oh! si vous aviez vu comme il a été écrasé, et quel a été son désappointement! Vraiment, j'en avais presque pitié moi-même.

« Il a fait pourtant une nouvelle tentative désespérée. Après un long silence, pendant lequel il s'était efforcé d'être calme et moi d'être grave, car je me sentais une forte envie de rire, ce qui eût tout gâté, il m'a dit avec un sourire contraint: « Mais dites-moi franchement, miss Murray, si j'avais la fortune de sir Hugues Meltham et les espérances de son fils aîné,

me refuseriez-vous encore? Répondez-moi sincèrement, sur votre honneur. — Certainement, je vous refuserais, cela ne ferait aucune différence. »

« C'était un grand mensonge; mais il paraissait si confiant encore dans son propre mérite, que je voulais démolir l'édifice de sa présomption jusqu'à la dernière pierre. Il m'a regardée dans les yeux; mais j'ai si bien soutenu son regard, qu'il n'a pu s'imaginer que je disais autre chose que la vérité. « Alors tout est donc fini? » a-t-il dit en baissant la tête, et comme s'il allait succomber à la violence de son désespoir. Mais il était irrité aussi bien que désappointé. Je m'étais montrée, moi l'auteur sans pitié de tout cela, si inébranlable contre l'artillerie de ses regards et de ses paroles, si froidement calme et fière, qu'il ne pouvait manquer d'avoir quelque ressentiment; et c'est avec une singulière amertume qu'il a repris : « Je n'attendais certainement pas cela de vous, miss Murray; je pourrais dire quelque chose de votre conduite passée, et des espérances que vous m'avez fait nourrir, mais je veux bien oublier cela, à la condition.... — Pas de condition, monsieur Hatfield, ai-je dit, cette fois vraiment indignée de son insolence. — Alors laissez-moi solliciter comme une faveur, a-t-il répondu en baissant la voix et en prenant un ton plus humble; laissez-moi vous supplier de ne parler de cette affaire à qui que ce soit. Si vous gardez le silence, je m'efforcerai de ne rien laisser paraître de ce qui s'est passé entre nous. J'essayerai de renfermer en moi-même mes sentiments, si je ne puis les anéantir, et de pardonner, si je ne puis oublier la cause de mes souffrances. Je ne veux pas supposer, miss Murray, que vous sachiez combien profondément vous m'avez blessé; j'aime mieux que vous l'ignoriez; mais si au mal que vous m'avez déjà fait.... pardonnez-moi, innocente ou non, vous l'avez fait.... vous ajoutez la publicité, vous verrez que moi aussi je puis parler, et, quoique vous méprisiez mon amour, vous ne mépriserez peut-être pas ma.... »

« Il s'est arrêté, mais il a mordu sa lèvre blême et a paru si terrible, que j'en ai été tout à fait effrayée. Pourtant mon orgueil m'a soutenue, et je lui ai répondu dédaigneusement : « Je ne sais pas quel motif vous pourriez me supposer pour parler de ceci à quelqu'un, monsieur Hatfield; mais, si j'étais disposée à le faire, vous ne m'en détourneriez pas par des menaces; ce n'est guère digne d'un gentleman de l'essayer. —

Pardonnez-moi, miss Murray, m'a-t-il dit : je vous ai aimée si vivement, je vous adore encore si profondément, que je ne voudrais pas volontiers vous offenser ; mais, quoique je n'aie jamais aimé et ne puisse jamais aimer une autre femme comme je vous aime, il est également certain que je ne fus jamais aussi maltraité par aucune. Au contraire, j'ai toujours trouvé votre sexe le plus doux, le plus tendre, le plus bienfaisant de la création, jusqu'à présent (quelle présomption !) ; et la nouveauté et la rudesse de la leçon que vous m'avez donnée aujourd'hui, l'amertume de me voir rebuté par celle dont le bonheur de ma vie dépendait, doivent excuser jusqu'à un certain point l'aspérité de mon langage. Si ma présence vous est désagréable, miss Murray, a-t-il dit (car je regardais autour de moi pour lui montrer combien peu je me souciais de lui, et il a pu penser qu'il m'ennuyait, je crois) ; si ma présence vous est désagréable, vous n'avez qu'à me faire la promesse que je vous ai demandée, et je vous quitte à l'instant. Nombre de ladies, même dans cette paroisse, seraient flattées d'accepter ce que vous venez de fouler si orgueilleusement sous vos pieds. Elles seraient naturellement disposées à haïr celle dont les charmes supérieurs ont si complétement captivé mon cœur et m'ont rendu aveugle pour leurs attraits ; un seul mot de moi à l'une d'elles suffirait pour faire éclater contre vous un orage de médisances qui nuirait sérieusement à vos espérances, et diminuerait fort vos chances de succès auprès de tout autre gentleman que vous ou votre mère pourriez avoir dessein d'empaumer. — Que voulez-vous dire, monsieur ? ai-je répondu, prête à trépigner de colère. — Je veux dire que cette affaire, du commencement à la fin, me paraît une manœuvre d'insigne coquetterie, pour ne rien dire de plus, manœuvre que vous ne devez pas beaucoup vous soucier de voir divulguée dans le monde ; surtout avec les additions et exagérations de vos rivales, qui seraient trop heureuses de publier cette aventure, si je leur en touchais seulement un mot. Mais je vous promets, foi de gentleman, que pas une parole, pas une syllabe qui pourrait tendre à votre préjudice, ne s'échappera jamais de mes lèvres, pourvu que vous.... — Bien, bien, je n'en parlerai pas, ai-je répondu. Vous pouvez compter sur mon silence, si cela peut vous apporter quelque consolation. — Vous me le promettez ? — Oui, ai-je dit, car je désirais alors être débarrassée de lui. — Adieu donc, » a-t-il dit, du ton le plus dolent. Et, après un regard dans le-

quel l'orgueil luttait vainement avec le désespoir, il est parti, pressé, sans doute, d'arriver chez lui, afin de s'enfermer dans son cabinet et de pleurer, si toutefois il a pu retenir ses larmes jusque-là.

— Mais vous avez déjà violé votre promesse, dis-je, frappée vraiment d'horreur de sa perfidie.

— Oh! c'est seulement à vous. Je sais que vous ne le répéterez pas.

— Certainement, je ne le répéterai pas; mais vous dites que vous allez raconter cela à votre sœur; elle le redira à vos frères quand ils arriveront, et à Brown immédiatement, si vous ne le lui dites pas vous-même; et Brown le publiera ou le fera publier dans tous le pays.

— Non, vraiment, elle ne le publiera pas. Nous ne le lui dirons pas, à moins qu'elle ne nous promette le secret le plus absolu.

— Comment pouvez-vous espérer qu'elle tienne sa promesse mieux que sa maîtresse plus éclairée qu'elle?

— Eh bien! alors, nous ne le lui dirons pas, répondit miss Murray avec un peu d'impatience.

— Mais vous le direz à votre maman, sans doute, continuai-je; et elle le redira à votre papa.

— Naturellement, je le dirai à maman, c'est la chose qui cause le plus de plaisir. Je puis maintenant lui prouver combien étaient vaines ses craintes à mon égard.

— Oh! est-ce là ce qui vous réjouit? Je ne vois pas qu'il y ait de quoi.

— Oui; puis il y a autre chose, c'est que j'ai humilié M. Hatfield d'une si charmante façon! et autre chose encore: vous devez bien m'accorder un peu de la vanité féminine; je n'ai pas la prétention de manquer du plus essentiel attribut de notre sexe; et si vous aviez vu l'ardeur avec laquelle le pauvre Hatfield me faisait sa brûlante déclaration, et sa douleur qu'aucun orgueil ne pouvait cacher, quand je lui ai exprimé mon refus, vous auriez accordé que j'avais quelque cause d'être flattée du pouvoir de mes attraits.

— Plus son désespoir est grand, je pense, moins vous avez de raison de vous réjouir.

— Oh! quelle absurdité! s'écria la jeune lady en s'agitant d'impatience. Ou vous ne pouvez pas me comprendre, ou vous ne le voulez pas. Si je n'avais pas confiance en votre magnani-

mité, je croirais que vous me portez envie. Mais vous allez comprendre la cause de ce plaisir, aussi grand que pas un autre plaisir, à savoir que je suis enchantée de ma prudence, de mon sang-froid, de ma dureté de cœur, si vous voulez. Je n'ai pas été le moins du monde saisie par la surprise, ni confuse, ni embarrassée, ni étourdie ; j'ai agi et parlé comme je devais le faire, et j'ai été tout le temps complétement maîtresse de moi-même. Et là était un homme décidément fort bien. Jane et Susanne Green le trouvent d'une beauté irrésistible ; je suppose que ce sont deux des ladies dont il m'a parlé et qui seraient bien contentes de l'avoir ; mais cependant, il est certainement fort remarquable, rempli d'esprit, agréable compagnon. Non ce que vous appelez remarquable, vous ; mais un homme amusant, un homme dont on ne rougirait nulle part, et dont on ne se fatiguerait pas vite ; et pour dire vrai, je l'aimais un peu, mieux même que Harry Meltham, et évidemment il m'idolâtrait ; et cependant, quoiqu'il soit venu me surprendre seule et non préparée, j'ai eu la sagesse et la fierté et la force de le refuser, et si froidement et d'une manière si méprisante que j'ai de bonnes raisons d'être fière de cela.

— Êtes-vous également fière de lui avoir dit que, eût-il la richesse de sir Hugues Meltham, cela ne changerait rien, et de lui avoir promis de ne parler à personne de sa mésaventure, apparemment sans la moindre intention de tenir votre promesse ?

— Naturellement ! que pouvais-je faire autre chose ? Vous n'auriez pas voulu que je.... Mais je vois, miss Grey, que vous n'êtes pas bien disposée. Voici Mathilde ; je vais voir ce qu'elle et maman diront de la chose. »

Elle me quitta, offensée de mon manque de sympathie, et pensant que je l'enviais. Je crois fermement qu'il n'en était rien. J'étais affligée pour elle, j'étais étonnée, dégoûtée de sa vanité et de son manque de cœur.... Je me demandais pourquoi tant de beauté avait été donnée à qui en faisait un si mauvais usage, et refusée à quelques-unes qui en eussent fait un bienfait pour elles et pour les autres.

« Mais Dieu sait ce qu'il fait, me dis-je. Il y a, je pense, des hommes aussi vains, aussi égoïstes, aussi dénués de cœur qu'elle, et peut-être de telles femmes sont nécessaires pour la punition de ces hommes-là. »

CHAPITRE XV.

La promenade.

« Oh ! chère ! je voudrais qu'Hatfield n'eût pas été si pressé, dit Rosalie, le lendemain, à quatre heures de l'après-midi, avec un bâillement formidable, après avoir quitté sa tapisserie et avoir regardé nonchalamment par la fenêtre. Rien qui m'engage à sortir maintenant, et rien à espérer. Tous les jours seront aussi longs et aussi tristes que celui-ci, quand il n'y aura pas de parties pour les égayer, et il n'y en a aucune cette semaine, ni la semaine prochaine, que je sache.

— Quel malheur que vous ayez été si méchante pour lui ! dit Mathilde, à qui cette lamentation s'adressait. Il ne reviendra jamais ! et je soupçonne, après tout, que vous l'aimiez un peu. J'espérais que vous l'auriez pris pour votre galant, et que vous m'auriez laissé le cher Harry.

— Bah ! il faut que mon galant soit un Adonis, Mathilde, et admiré de tous, pour que je me contente de lui tout seul. Je suis fâché de perdre Hatfield, je l'avoue, et le premier homme convenable, ou les premiers, qui viendront prendre sa place, seront plus que bienvenus. C'est demain dimanche ; il me tarde de voir la figure qu'il va faire, et comment il pourra s'acquitter du service. Il est très-probable qu'il va prétexter un rhume et laisser tout faire à M. Weston.

— Lui ! oh ! non, s'écria Mathilde avec dédain ; tout sot qu'il soit, il n'est pas aussi tendre que cela. »

Sa sœur fut légèrement offensée, mais l'événement prouva que Mathilde avait raison. L'amoureux désappointé accomplit ses devoirs pastoraux comme d'habitude. Rosalie, il est vrai, affirma qu'il paraissait très-pâle et très-abattu ; il pouvait être un peu plus pâle, mais la différence, s'il y en avait, était à peine perceptible. Quant à son abattement, certainement je n'entendis pas son rire retentir de la sacristie, comme d'habitude, ni sa voix haute éclater en joyeux propos ; mais je l'entendis apostropher le sacristain d'une façon qui fit trembler l'assemblée. Seulement, dans son trajet de la chaire à la table

de communion, il y avait chez lui plus de pompe solennelle, et moins de cette arrogance satisfaite d'elle-même avec laquelle il passait, de cet air qui semblait dire : « Vous tous me révérez et m'adorez, je le sais; mais, s'il en est un qui ne le fait pas, je le brave en face. » Un autre changement remarquable aussi, fut qu'il ne jeta pas une seule fois les yeux sur le banc de la famille Murray, et ne quitta pas l'église avant qu'ils fussent partis.

M. Hatfield avait sans aucun doute reçu un coup très-violent; mais son orgueil le poussait à faire tous ses efforts pour cacher les effets que ce coup avait produits. Il avait été trompé dans ses espérances certaines d'obtenir une femme non-seulement belle et remplie d'attraits pour lui, mais dont le rang et la fortune auraient pu rehausser des charmes bien inférieurs. Il était aussi sans doute vivement mortifié du refus qu'il avait éprouvé, et profondément offensé de toute la conduite de miss Murray. Ce n'eût pas été une mince consolation pour lui de savoir combien elle était désappointée de le trouver si peu ému, et de voir qu'il pouvait s'empêcher de lui jeter un seul regard pendant tout le service. Elle déclarait pourtant que c'était une preuve qu'il pensait à elle pendant tout le temps, sans quoi ses yeux se fussent dirigés au moins une fois de son côté, ne fût-ce que par hasard; mais, si Hatfield l'eût regardée, elle aurait bien certainement affirmé qu'il n'avait pu résister à l'attraction qu'elle exerçait sur lui. Il eût été content aussi, sans doute, de savoir combien elle avait été triste et ennuyée pendant la semaine, combien de fois elle avait regretté de l'avoir « usé si vite, » comme un enfant qui, ayant dévoré trop avidement un gâteau, lèche ses doigts et se lamente de n'en plus avoir.

A la fin, je fus priée, un beau matin, de l'accompagner dans une promenade au village. Ostensiblement, elle allait assortir quelques laines de Berlin à une assez respectable boutique achalandée par les ladies des environs; réellement, je crois qu'il n'y a aucun manque de charité à supposer qu'elle y allait avec l'idée de rencontrer le rectour lui-même, ou quelque autre admirateur, le long du chemin; car, pendant la route, elle me disait : « Que ferait ou dirait Hatfield si nous le rencontrions? » etc.; et lorsque nous passâmes devant les portes du parc de M. Green, elle me dit : « Je voudrais bien savoir s'il est à la maison, ce grand et stupide nigaud; » et, comme la voiture de lady Meltham

passait près de nous, elle se demanda ce que pouvait faire Harry par une si belle journée; puis elle commença à déblatérer sur le frère aîné de celui-ci, qui avait été assez fou pour se marier et pour aller habiter Londres.

« Pourtant, lui dis-je, je pensais que vous désiriez vivre à Londres vous-même?

— Oui, parce que la vie est si triste ici; mais il me l'a rendue plus triste encore en s'en allant, et, s'il ne s'était pas marié, j'aurais pu l'avoir à la place de cet odieux sir Thomas. »

Remarquant alors les empreintes des pieds d'un cheval sur la route, elle aurait voulu savoir, disait-elle, si c'était le cheval d'un gentleman; et finalement elle conclut que c'était cela, car les empreintes étaient trop petites pour avoir été faites par un gros et lourd cheval de charretier. Elle se demandait ensuite quel pouvait être le cavalier, et si nous le rencontrerions à son retour, car elle était sûre qu'il n'avait passé que le matin même; puis enfin, quand nous entrâmes dans le village et ne vîmes que quelques-uns de ses pauvres habitants allant deci delà, elle se demanda pourquoi ces stupides gens ne restaient pas dans leurs maisons; que ce n'était pas pour leurs laides figures, leurs vêtements sales et grossiers, qu'elle était venue à Horton!

Au milieu de tout cela, je le confesse, je me demandais aussi, en secret, si nous ne rencontrerions ou n'apercevrions pas une autre personne; et, comme nous passions près de sa demeure, j'allai même jusqu'à regarder s'il n'était pas à sa fenêtre. En entrant dans la boutique, miss Murray me pria de demeurer sur la porte pendant qu'elle ferait ses achats, et de lui dire si quelqu'un passait. Mais, hélas! il n'y avait personne de visible que les villageois, à l'exception pourtant de Jane et Suzanne Green descendant l'unique rue, et revenant apparemment de la promenade.

« Stupides créatures! murmura miss Murray en sortant, après avoir fait ses achats. Pourquoi n'ont-elles pas leur mannequin de frère avec elles? Il vaudrait encore mieux que rien. »

Elle les salua pourtant avec un joyeux sourire, et des protestations de plaisir égales aux leurs sur cette heureuse rencontre. Elles se placèrent l'une à sa gauche, l'autre à sa droite, et toutes les trois s'en allèrent babillant et riant, comme font, lorsqu'elles se rencontrent, de jeunes ladies, si elles sont dans

les termes d'une certaine intimité. Mais moi, sentant que j'étais de trop dans leur société, je les laissai à leurs rires, et restai derrière, ainsi que j'avais coutume de faire en semblable occasion. J'avais peu d'envie de marcher à côté de miss Green ou de miss Suzanne, comme une sourde-muette à qui l'on ne parle pas et qui ne peut parler.

Cette fois pourtant je ne fus pas longtemps seule. Je fus frappée d'abord, comme d'une chose fort étrange, que, juste au moment où je pensais à M. Weston, il s'offrît à moi et m'accostât. Mais dans la suite, après réflexion, je pensai qu'il n'y avait rien là d'extraordinaire, si ce n'est le fait qu'il m'eût adressé la parole : car, par une pareille matinée et si près de sa demeure, il était assez naturel qu'on le rencontrât. Quant à penser à lui, ainsi que je l'avais fait presque continuellement depuis notre départ le matin, il n'y avait rien là de remarquable.

« Vous êtes encore seule, miss Grey? me dit-il.

— Oui.

— Quelle espèces de gens sont ces ladies, les miss Green?

— Je n'en sais vraiment rien.

— Voilà qui est étrange, vivant si près d'elles et les voyant si souvent.

— Je suppose que ce sont de bonnes et joyeuses filles ; mais j'imagine que vous devez les connaître vous-même mieux que moi, car je n'ai jamais échangé une parole avec l'une ou l'autre d'elles.

— Vraiment! il ne me semble pas qu'elles soient fort réservées, pourtant.

— Très-probablement elles ne le sont pas autant pour les gens de leur classe ; mais elles se considèrent comme d'une tout autre sphère que la mienne. »

Il ne répondit rien à cela, mais, après une courte pause, il dit :

« Je suppose que ce sont ces choses, miss Grey, qui vous font penser que vous ne pourriez vivre sans une maison?

— Non, pas précisément. Le fait est que je suis trop sociable pour pouvoir vivre contente sans un ami ; et comme les seuls amis que j'aie, et les seuls que j'aurai probablement jamais, sont à la maison, si je perdais cet ami, ou plutôt ces amis, je ne dis pas que je ne pourrais pas vivre, mais que j'aimerais mieux ne point vivre dans un monde si désolé.

— Mais pourquoi dites-vous les seuls amis que vous aurez

probablement jamais ? Êtes-vous si peu sociable que vous ne puissiez vous faire des amis ?

— Non ; mais je n'en ai point encore fait un, et dans ma position présente il n'y a aucune possibilité non-seulement d'en faire un, mais même de former une connaissance vulgaire. La faute peut en être en partie à moi, mais pas entièrement, pourtant, je l'espère.

— La faute en est partie dans la société, et partie, je le pense, dans ceux qui vous entourent : partie aussi en vous-même, car beaucoup de ladies, dans votre position, se feraient remarquer et estimer. Mais vos élèves doivent en quelque sorte être des compagnes pour vous ; elles ne peuvent pas être de beaucoup d'années plus jeunes que vous ?

— Oh ! oui, c'est une bonne compagnie quelquefois ; mais je ne peux pas les appeler des amies, et elles ne pensent pas à m'appeler de ce nom ; elles ont d'autres compagnes plus appropriées à leurs goûts.

— Peut-être êtes-vous trop sage pour elles ? Comment vous amusez-vous quand vous êtes seule ? lisez-vous beaucoup ?

— La lecture est mon occupation favorite, quand j'ai du loisir et des livres à lire. »

Des livres en général, il passa à différents livres en particulier, et continua par de rapides transitions d'un sujet à l'autre, jusqu'à ce que plusieurs matières, tant de goût que d'opinions, eussent été discutées à fond, dans l'espace d'une demi-heure, non sans beaucoup d'observations de sa part : car il cherchait évidemment moins à me communiquer ses pensées et ses prédilections qu'à découvrir les miennes. Il n'avait pas le tact ou l'art d'arriver à ce but en tirant adroitement mes idées ou mes sentiments de l'exposition réelle ou apparente des siens, ni d'amener la conversation, par des gradations insensibles, sur les points qu'il voulait éclaircir ; mais il procédait avec une douce brusquerie et une franchise naïve qui ne pouvaient nullement m'offenser.

Et pourquoi s'intéressait-il à mes capacités morales et intellectuelles ? « Qué peut lui faire ce que je pense ou ressens ? » me demandais-je. Et mon cœur battait en réponse à cette question.

Mais Jane et Susanne Green eurent bientôt atteint leur maison. Pendant qu'elles parlementaient à la porte du parc, essayant de persuader à miss Murray d'entrer, je désirais que M. Weston partît, afin qu'elle ne le vît pas avec moi en se retournant,

mais, malheureusement, il était sorti pour aller rendre encore une visite au pauvre Marc Wood, et il avait à suivre le même chemin que nous. Quand pourtant il vit que Rosalie avait pris congé de ses amies et que j'étais près de la rejoindre, il me quitta et se mit à marcher d'un pas plus pressé; mais lorsqu'il ôta civilement son chapeau en passant auprès d'elle, à ma grande surprise, au lieu de lui rendre son salut avec une révérence roide et peu gracieuse, elle l'accosta avec son plus aimable sourire, et, marchant à côté de lui, commença à lui parler avec toute la gaieté et l'affabilité imaginables, et ainsi nous continuâmes le chemin tous les trois ensemble.

Après une courte pause dans la conversation, M. Weston fit une remarque adressée particulièrement à moi, et se référant à quelque chose dont nous avions parlé auparavant; mais, avant que je pusse répondre, miss Murray prit la parole et répondit pour moi. Il répliqua, et de ce moment jusqu'à la fin du voyage elle l'accapara entièrement pour elle seule. Cela pouvait être dû en partie à ma propre stupidité, à mon manque de tact et d'assurance; mais je me sentais mortifiée; je tremblais d'appréhension, et j'écoutais avec envie sa conversation aisée et rapide, et voyais avec anxiété le radieux sourire avec lequel elle le regardait de temps en temps; car elle marchait un peu en avant, afin (pensais-je) d'être vue aussi bien qu'entendue. Si sa parole était légère et triviale, elle était amusante, et elle n'était jamais embarrassée pour trouver quelque chose à dire, ou pour trouver les mots propres à rendre sa pensée. Il n'y avait maintenant rien dans sa manière d'impertinent et de babillard, comme lorsqu'elle se promenait avec M. Hatfield; c'était seulement une douce et aimable vivacité, que je croyais devoir plaire particulièrement à un homme de la disposition et du tempérament de M. Weston.

Quand il fut parti, elle se mit à rire et à se murmurer à elle-même: « Je pensais que je pourrais faire cela!

— Faire quoi? demandais-je.

— Fixer cet homme.

— Que voulez-vous donc dire?

— Je veux dire qu'il va rentrer chez lui et rêver de moi. Je l'ai blessé au cœur.

— Comment le savez-vous?

— Par beaucoup de preuves infaillibles, et spécialement par le regard qu'il m'a adressé lorsqu'il est parti. Ce n'était pas un

regard impudent, je ne l'accuse pas de cela, c'était un regard de respectueuse et tendre adoration. Ah! ah! ce n'est point le stupide lourdaud que j'avais pensé! »

Je ne répondis rien, car mon cœur était dans mon gosier, ou quelque chose comme cela, et je ne pouvais parler. « Oh! que Dieu éloigne de lui ce malheur! m'écriai-je intérieurement, pour l'amour de lui, non pour moi. »

En traversant le parc, miss Murray fit plusieurs observations triviales, auxquelles, malgré ma répugnance à faire voir mes sentiments, je ne pus répondre que par des monosyllabes. Avait-elle l'intention de me torturer, ou simplement de s'amuser, c'est ce que je ne pourrais dire, et cela m'importait peu; mais je pensai au pauvre homme qui n'avait qu'un agneau, et au riche qui avait des milliers de troupeaux; et je redoutai je ne sais quoi pour M. Weston, indépendamment de mes espérances ruinées.

Je fus très-contente de rentrer à la maison, et de me retrouver encore une fois seule dans ma chambre. Mon premier mouvement fut de me laisser tomber sur une chaise à côté de mon lit, de reposer ma tête sur l'oreiller et de chercher du soulagement dans d'abondantes larmes; mais, hélas! il me fallut encore réprimer ma douleur et refouler mes sentiments : la cloche, l'odieuse cloche sonnait le dîner, et il me fallut descendre avec un visage calme, et sourire, et rire, et dire des frivolités, oui, et manger aussi, si je le pouvais, comme si tout était bien, et comme si je revenais d'une agréable promenade.

CHAPITRE XVI.

La substitution.

Le dimanche suivant fut un des plus sombres jours d'avril, un jour de nuages épais et de grosses averses. Aucun des Murray n'était disposé à retourner à l'église l'après-midi, excepté Rosalie; elle désirait y aller comme de coutume; aussi elle commanda la voiture et j'allai avec elle. Je n'en étais nullement fâchée, d'ailleurs : car à l'église je pouvais, sans crainte de

raillerie ou de mépris, regarder une être et un visage plus agréables pour moi que les plus belles créations de Dieu; je pouvais écouter sans interruption une voix plus douce à mon oreille que la plus suave musique. Il me semblait que j'étais en communion avec cette âme à laquelle je m'intéressais tant, que j'étais imbue de ses plus pures pensées, de ses plus saintes aspirations, sans aucun alliage à une telle félicité que les secrets reproches de ma conscience, qui me murmuraient trop que je me trompais, et que j'offensais Dieu en le priant avec un cœur plus occupé de la créature que du créateur.

Quelquefois ces pensées me causaient assez de trouble; mais quelquefois aussi je les apaisais en me disant que ce n'était pas l'homme, mais sa bonté que j'aimais. « Toutes les fois que des choses sont pures, belles, honnêtes et bonnes, pensez à ces choses. » Nous faisons bien d'adorer Dieu dans ses œuvres; et je me disais que je n'en connaissais aucune qui eût autant des attributs de Dieu, de son esprit, que ce fidèle serviteur de Dieu; que le connaître et ne pas l'apprécier serait insensibilité obtuse chez moi, qui avais si peu d'autres choses pour occuper mon cœur.

Presque immédiatement après la fin du service, miss Murray quitta l'église. Il nous fallut attendre sous le porche, car il pleuvait et la voiture n'était pas arrivée. Je me demandais pourquoi elle s'était tant hâtée de sortir, car ni le jeune Meltham ni le squire Green n'étaient là; mais je vis bientôt que c'était pour se procurer une entrevue avec M. Weston quand il sortirait, ce qui eut lieu à l'instant. Nous ayant saluées toutes les deux, il allait passer; mais elle le retint, d'abord avec des observations sur le mauvais temps, puis en lui demandant s'il voudrait être assez bon pour venir quelque matin visiter la petite-fille de la vieille femme qui tenait la loge du portier, car cette fille était malade et désirait le voir. Il promit d'y aller.

« Et à quelle heure viendrez-vous le plus probablement, monsieur Weston? La vieille femme aimerait à savoir pour quel moment elle doit vous attendre. Vous savez que de telles gens tiennent, plus que nous ne le supposons, à avoir leur chaumière propre quand des personnes convenables viennent leur rendre visite. »

Il y avait là un merveilleux exemple de réflexion chez l'irréfléchie miss Murray. M. Weston dit une heure de la matinée à laquelle il s'efforcerait d'être là. Pendant ce temps la voiture

était arrivée, et le laquais attendait, un parapluie ouvert à la main, pour escorter miss Murray à travers le cimetière. Je me disposais à les suivre; mais M. Weston avait aussi un parapluie, et offrit de m'en faire profiter, car il pleuvait très-fort.

« Non, je vous remercie, je ne crains pas la pluie, » dis-je.

Je n'avais jamais le sens commun quand j'étais prise à l'improviste.

« Mais je ne suppose pas que vous l'*aimiez* non plus? un parapluie, dans aucun cas, ne peut vous nuire, » répondit-il avec un sourire qui montrait qu'il n'était point offensé, comme un homme d'un caractère moins égal et de moins de pénétration eût pu l'être en se voyant l'objet d'un semblable refus.

Je ne pouvais nier la vérité de son assertion, et ainsi j'allai avec lui jusqu'à la voiture. Il m'offrit même la main pour m'aider à y monter, marque de politesse que j'acceptai aussi, de peur de l'offenser. Il ne me donna qu'un regard, un petit sourire en partant; mais, dans ce regard et dans ce sourire, je lus ou je crus lire une signification qui alluma dans mon cœur une flamme d'espérance plus brillante que toutes celles qui s'y étaient jamais élevées.

« Je vous aurais renvoyé le laquais, miss Grey, si vous aviez attendu un moment; vous n'aviez pas besoin de prendre le parapluie de M. Weston, fit observer Rosalie, avec un nuage très-sombre sur sa jolie figure.

— Je serais venue sans parapluie; mais M. Weston m'a offert le sien, et je ne pouvais le refuser plus que je ne l'ai fait sans l'offenser, répondis-je avec un sourire calme; car mon bonheur intérieur me faisait trouver amusant ce qui m'eût offensé dans un autre moment.

La voiture était en mouvement. Miss Murray se pencha en avant, et regarda par la portière lorsque nous passâmes auprès de M. Weston. Il se dirigeait tranquillement vers sa demeure et ne détourna pas la tête.

« Stupide âne! s'écria-t-elle en se rejetant sur le siége. Vous ne savez pas ce que vous avez perdu en ne regardant pas de ce côté.

— Qu'a-t-il perdu?

— Un salut de moi qui l'eût transporté au septième ciel. »

Je ne répondis sien. Je vis qu'elle était en colère, et je tirai un secret plaisir, non du fait qu'elle était vexée, mais de ce qu'elle croyait avoir lieu de l'être. Cela me faisait penser que

mes espérances n'étaient point entièrement nées de mes vœux et de mon imagination.

« J'ai l'intention de prendre M. Weston au lieu de M. Hatfield, dit ma compagne après un moment de silence, et en reprenant quelque chose de sa gaieté ordinaire. Le bal d'Ashby-Park a lieu mardi, vous savez; et maman croit qu'il est très-probable que sir Thomas me fera sa demande. Ces choses-là se font souvent dans la salle de bal, où les hommes sont plus facilement captivés et les ladies plus enchanteresses. Mais si je dois être mariée si promptement, il me faut tirer le meilleur parti du temps qui me reste; et j'ai décidé qu'Hatfield ne serait pas le seul homme qui mettrait son cœur à mes pieds et m'implorerait en vain d'accepter son indigne offrande.

— Si vous voulez faire de M. Weston une de vos victimes, dis-je avec une indifférence affectée, il vous faudra lui faire vous-même de telles ouvertures, qu'il ne vous sera pas facile de reculer quand il vous demandera de réaliser les espérances que vous aurez fait naître.

— Je ne suppose pas qu'il me demande jamais de l'épouser; ce serait trop de présomption! mais je veux lui faire sentir mon pouvoir. Et il l'a déjà senti, vraiment; mais il faut qu'il le reconnaisse aussi; et, quelque ridicules que soient ses espérances, il faudra qu'il les garde pour lui, et que je m'en amuse pendant quelque temps.

— Oh! si quelque bienveillant esprit pouvait murmurer ces paroles à son oreille! » m'écriai-je intérieurement.

J'étais trop indignée pour répondre à ses paroles, et il ne fut plus question de M. Weston ce jour-là. Mais le lendemain matin, aussitôt après le déjeuner, miss Murray vint dans la salle d'étude, où sa sœur était occupée à ses études, ou plutôt à ses leçons, car ce n'étaient point des études, et dit :

« Mathilde, je désire que vous veniez vous promener avec moi, vers onze heures.

— Oh! je ne peux, Rosalie; il faut que je donne des ordres touchant ma nouvelle bride et le drap de ma selle, et que je parle au preneur de rats à propos de ses chiens : miss Grey ira avec vous.

— Non, c'est vous que je veux, » dit Rosalie.

Et appelant sa sœur auprès de la fenêtre, elle lui chuchota quelques mots à l'oreille, après quoi Mathilde consentit à la suivre.

Je me souvins que onze heures étaient le moment où M. Weston se proposait de venir à la loge de la portière, et je vis toute l'intrigue. Aussi, au dîner, il me fallut entendre un long récit, comme quoi M. Weston les avait rejointes pendant qu'elles marchaient le long de la route; comment elles avaient fait une longue promenade avec lui et l'avaient réellement trouvé un agréable compagnon; comment il avait dû être et était évidemment enchanté d'elles et de leur extraordinaire condescendance, etc., etc.

CHAPITRE XVII.

Confessions.

Comme je suis dans la voie des confessions, je puis bien avouer que dans ce temps-là je donnai plus de soin à ma toilette que je n'avais fait auparavant. Il est vrai quo j'avais été jusque-là assez insouciante sur ce point. Ce n'était donc pas de ma part chose rare de passer jusqu'à deux minutes dans la contemplation de mon image au miroir, quoique je ne retirasse aucune consolation d'une semblable étude. Je ne pouvais découvrir aucune beauté dans ces traits marqués, dans ces joues pâles et creuses, et dans mes cheveux bruns; il pouvait y avoir de l'intelligence dans le front, et de l'expression dans l'œil gris foncé; mais que signifiait cela? Un front grec bas et de grands yeux noirs privés de sentiment eussent été estimés de beaucoup préférables. C'est folie que de désirer la beauté; les personnes sensées ne la désirent pas pour elles-mêmes, et en font peu de cas chez les autres. Pourvu que l'intelligence soit bien cultivée et le cœur bon, on ne s'occupe pas de l'extérieur. Ainsi nous disaient les précepteurs de notre enfance, et ainsi disons-nous a notre tour aux enfants de notre temps. Paroles fort judicieuses et fort convenables assurément; mais sont-elles justifiées par l'expérience?

Nous sommes naturellement disposés à aimer ce qui nous donne du plaisir, et quoi de plus agréable qu'un beau visage, au moins quand nous ne savons pas les défauts de celui qui le

possède? Une petite fille aime son oiseau : pourquoi? Parce qu'il vit et sent; parce qu'il est faible et impuissant. Un crapaud, également, vit et sent; il est faible et impuissant aussi; mais, quoiqu'elle ne voulût point faire de mal à un crapaud, elle ne pourrait l'aimer comme l'oiseau, avec ses gracieuses formes, son doux plumage, ses yeux brillants et intelligents. Si une femme est belle et aimable, elle est louée pour ces deux qualités, mais particulièrement pour la première, par tout le monde; si elle est désagréable de visage et de caractère, sa laideur, par les observateurs ordinaires, est regardée comme son plus grand défaut, parce que c'est elle qui frappe le plus; si elle est laide et bonne, et qu'elle mène une vie retirée et ait des manières réservées, nul ne s'apercevra de sa bonté, excepté ceux qui l'entourent immédiatement; d'autres, au contraire, seront disposés à se former une idée défavorable de son esprit et de ses dispositions, ne fût-ce que pour s'excuser de l'aversion instinctive que leur inspire une personne si disgraciée de la nature; et *vice versa* de celle dont les formes angéliques cachent un cœur vicieux, ou répandent un charme faux et trompeur sur des défauts et des faiblesses qui ne seraient point tolérés chez d'autres. Que ceux qui ont la beauté s'en montrent reconnaissants et en fassent bon usage, comme de tout autre talent; que ceux qui ne l'ont pas s'en consolent et fassent de leur mieux pour s'en passer. Certainement, quoique sujette à être trop estimée, la beauté est un don de Dieu, et ne doit pas être méprisée. Beaucoup comprendront ceci, qui sentent qu'elles pourraient aimer, qu'elles sont dignes d'être aimées, et qui se voient privées, à défaut de beauté, de ce bonheur qu'elles semblent faites pour donner et recevoir. Aussi bien pourrait l'humble femelle du ver luisant déplorer d'être privée du pouvoir qu'elle a de répandre la lumière sans laquelle la mouche errante pourrait passer et repasser mille fois auprès d'elle sans s'arrêter; elle entendrait son amant ailé bourdonner sur elle et autour d'elle; lui la cherchant en vain, elle désirant être trouvée, mais n'ayant aucun pouvoir de lui faire connaître sa présence, aucune voix pour l'appeler, aucune aile pour suivre son vol; la mouche devrait chercher un autre hymen, et le ver vivre et mourir seul.

Telles étaient quelques-unes de mes réflexions alors. Je pourrais m'étendre davantage là-dessus, je pourrais creuser plus profondément en moi et divulguer d'autres pensées, proposer

des questions auxquelles le lecteur serait bien embarrassé de répondre, déduire des arguments qui pourraient choquer ses préjugés ou peut-être provoquer sa raillerie, parce qu'il ne pourrait les comprendre; mais je m'arrête.

Revenons maintenant à miss Murray. Elle accompagna sa mère au bal du mardi, splendidement parée, et enchantée d'elle-même, tout naturellement. Comme Ashby-Park était à près de dix milles de distance d'Horton-Lodge, elles devaient partir d'assez bonne heure, et j'avais formé le projet de passer la soirée avec Nancy Brown, que je n'avais pas vue depuis quelque temps; mais ma bonne élève fit en sorte que je ne pusse la passer ailleurs que dans la salle d'étude, en me donnant à copier un morceau de musique qui me tint occupée jusqu'à l'heure du coucher. Vers onze heures, le lendemain, aussitôt qu'elle eut quitté sa chambre, elle vint me dire les nouvelles. Sir Thomas s'était en effet déclaré pendant le bal; événement qui donnait raison à la sagacité de sa mère, sinon à son talent de mener les choses. J'incline à penser qu'elle avait d'abord préparé ses plans, et ensuite prédit leur succès. L'offre avait été acceptée, et le fiancé devait venir le jour même tout régler avec M. Murray.

Rosalie se réjouissait à la pensée de devenir maîtresse d'Ashby-Park; elle pensait à la cérémonie nuptiale, à la splendeur et à l'éclat qui l'entoureraient, à la lune de miel passée à l'étranger, et aux plaisirs dont elle jouirait ensuite à Londres et ailleurs. Elle paraissait même pour le moment assez contente de sir Thomas lui-même, parce qu'elle l'avait vu si récemment, avait dansé avec lui, avait été flattée par lui. Mais pourtant elle semblait reculer devant l'idée de lui être sitôt unie; elle eût voulu que la cérémonie fût différée au moins de quelques mois, et moi je l'aurais voulu aussi. Cela me semblait chose horrible que de précipiter ce funeste mariage, et de ne pas donner à cette pauvre créature le temps de penser et de réfléchir sur le parti irrévocable qu'elle allait prendre. Je n'avais aucune prétention à la « sollicitude vigilante et anxieuse de mère, » mais j'étais effrayée de l'insensibilité de mistress Murray, de son insouciance à propos du bien réel de son enfant, et par mes avertissements et mes exhortations, je m'efforçai vainement de remédier au mal. Miss Murray ne faisait que rire de mes paroles; et je ne tardai pas à découvrir que sa répugnance pour une union immédiate venait du désir qu'elle

avait de faire autant de malheureux qu'elle pourrait parmi les jeunes gentlemen de sa connaissance, avant que son mariage l'eût rendue incapable de nouveaux méfaits de ce genre. C'est pour cela qu'avant de me confier le secret de son engagement, elle m'avait fait promettre de n'en parler à personne. Et quand je connus cela, quand je la vis se plonger plus avant que jamais dans les abîmes d'une coquetterie sans cœur, je n'eus plus aucune pitié pour elle. « Arrive ce qu'il voudra, pensai-je, elle le mérite. Sir Thomas ne peut être trop mauvais pour elle, et le plus tôt qu'elle sera mise hors d'état d'en tromper d'autres et de les rendre malheureux, sera le mieux. »

La noce fut fixée au premier juin. Entre cette date et le bal critique, il n'y avait guère plus de six semaines. Mais avec l'habileté raffinée et les efforts résolus de Rosalie, beaucoup de choses pouvaient s'accomplir dans ce temps; d'autant plus que sir Thomas en passait la plus grande partie à Londres, où il était allé, disait-on, régler ses affaires avec son homme de loi et faire les autres préparatifs pour le mariage prochain. Il essayait bien de suppléer à son absence par un feu constant de billets doux; mais ceux-ci n'attiraient point l'attention des voisins et ne leur ouvraient point les yeux comme des visites personnelles l'eussent fait; et l'esprit de réserve hautain et aigre de la vieille lady Ashby l'empêcha de répandre la nouvelle, pendant que sa mauvaise santé l'empêchait de venir rendre visite à sa future belle-fille : de sorte que cette affaire fut tenue beaucoup plus secrète que ne le sont ordinairement ces sortes de choses.

Rosalie me montrait quelquefois les épîtres de son amoureux, pour prouver quel bon et dévoué mari il ferait. Elle me montrait aussi les lettres d'un autre, de l'infortuné M. Green, qui n'avait pas le courage de plaider sa cause en personne, mais qu'un refus ne pouvait décourager, car il écrivait lettre sur lettre; ce qu'il se fût bien gardé de faire, s'il avait pu voir les grimaces que sa belle idole faisait sur ses émouvants appels à ses sentiments, et entendre son rire moqueur et les épithètes injurieuses dont elle l'accablait pour sa persévérance.

« Pourquoi ne lui dites-vous pas tout de suite que vous avez donné votre parole? lui demandai-je.

— Oh! je n'ai pas besoin qu'il sache cela, répondit-elle. S'il le savait, sa sœur et tout le monde le sauraient, et ce serait fini de ma.... hem! Et de plus, si je lui disais cela, il croirait

que mon engagement est le seul obstacle, et que je l'accepterais si j'étais libre; ce que je ne veux pas qu'aucun homme puisse penser, et lui moins que tout autre. D'ailleurs, je me soucie fort peu de ses lettres, ajouta-t-elle avec mépris; il peut écrire aussi souvent qu'il lui plaira, et ressembler autant qu'il voudra à un grand fou; quand je le rencontre, cela ne fait que m'amuser. »

Pendant ce temps aussi, le jeune Meltham se montrait assez souvent à la maison ou dans les environs; et, à en juger par les jurements et les reproches de Mathilde, sa sœur faisait plus d'attention à lui que la politesse n'en exigeait; en d'autres termes, elle se livait à une coquetterie aussi animée que pouvait le permettre la présence de ses parents. Elle fit quelques tentatives pour ramener Hatfield à ses pieds; mais n'y réussissant pas, elle paya son orgueilleuse indifférence par un mépris plus orgueilleux encore, et parla de lui avec autant de dédain et de haine qu'elle avait parlé de son vicaire. Parmi tout cela, elle ne perdit pas un moment de vue M. Weston. Elle saisissait toute occasion de le rencontrer, mettait tout en œuvre pour le fasciner, et le poursuivait avec autant de persévérance que si elle l'eût réellement aimé et si le bonheur de sa vie eût dépendu d'une marque d'affection de sa part. Une telle conduite était complétement au-dessus de mon intelligence. Si je l'avais vue tracée dans un roman, elle m'eût paru contre nature; si je l'avais entendu décrire par d'autres, je l'eusse prise pour une erreur ou une exagération; mais, quand je la vis de mes yeux, et que j'en souffris aussi, je ne pus conclure autre chose que ceci : que l'excessive vanité, comme l'ivrognerie, endurcit le cœur, enchaîne les facultés et pervertit les sentiments, et que les chiens ne sont pas les seules créatures qui, gorgés jusqu'au gosier, peuvent s'attacher à ce qu'ils ne peuvent dévorer, et en disputer le plus petit morceau à un frère affamé.

Elle devint alors extrêmement charitable envers les pauvres paysans. Le cercle de ses connaissances parmi eux s'étendit beaucoup; ses visites à leurs humbles demeures furent plus fréquentes qu'elles n'avaient jamais été. Elle ambitionnait parmi eux la réputation d'une très-bonne et très-charitable lady, et son éloge ne pouvait manquer d'être répété à M. Weston, qu'elle avait ainsi la chance de rencontrer chaque jour, soit dans l'une ou l'autre de ces chaumières, soit en chemin. Souvent aussi elle pouvait apprendre, en les faisant causer,

en quel endroit il devait probablement se trouver à tel ou tel moment, soit pour baptiser un enfant, soit pour visiter les vieillards, les malades, les affligés ou les mourants, et elle dressait ensuite habilement ses plans. Dans ses excursions elle se faisait quelquefois accompagner par sa sœur, que d'une façon ou de l'autre elle parvenait à persuader ou à gagner; quelquefois elle allait seule, jamais avec moi : de sorte que j'étais frustrée du plaisir de voir M. Weston, d'entendre sa voix même dans la conversation avec une autre, ce qui m'eût encore rendue très-heureuse, quelque jalousie que j'eusse pu en ressentir. Je ne pouvais même plus l'apercevoir à l'église : car miss Murray, sous quelque trivial prétexte, avait coutume de s'emparer de ce coin, dans le banc de la famille, qui avait toujours été à moi depuis mon entrée dans la maison; et, à moins d'être assez présomptueuse pour me placer entre M. et mistress Murray, il fallait m'asseoir le dos tourné à la chaire, ce que je faisais.

Je ne retournais plus jamais à pied avec mes élèves; elles disaient que leur mère pensait qu'il n'était pas bien de voir trois personnes de la famille marcher, pendant que deux seulement allaient en voiture; et, comme elles préféraient aller à pied par le beau temps, j'avais l'honneur d'aller en voiture avec les parents. « D'ailleurs, disaient-elles, vous ne pouvez marcher aussi vite que nous; vous savez que vous restez toujours en arrière. » Je savais que c'étaient de fausses excuses, mais je n'y faisais aucune objection, et ne les contredisais jamais, sachant les motifs qui les leur dictaient. Et pendant ces six semaines mémorables, je ne retournai pas une seule fois à l'église l'après-midi. Si j'avais un rhume ou une légère indisposition, elles en prenaient avantage pour me faire rester à la maison; souvent elles me disaient qu'elles ne voulaient pas y retourner elles-mêmes, puis elles se ravisaient et partaient sans me le dire. Un jour, à leur retour, elles me firent un récit animé d'une conversation qu'elles avaient eue avec M. Weston en revenant. « Et il nous a demandé si vous étiez malade, miss Grey, dit Mathilde; mais nous lui avons répondu que vous étiez très-bien portante, seulement que vous n'éprouviez pas le besoin d'aller à l'église, de sorte qu'il va croire que vous êtes devenue méchante. »

Toutes les chances de le rencontrer pendant la semaine étaient aussi écartées avec soin : car, de peur que je n'allasse voir la pauvre Nancy Brown ou toute autre personne, miss

Murray s'arrangeait de façon à me donner un emploi suffisant pour mes heures de loisir. Il y avait toujours quelque dessin à finir, quelque musique à copier, ou quelque travail à faire; de sorte que je ne pouvais me permettre autre chose qu'une courte promenade dans le jardin, soit que miss Murray ou sa sœur fussent ou non occupées.

Un matin, ayant cherché et rencontré M. Weston, elles revinrent en grande liesse me faire le récit de leur entrevue. « Et il a encore demandé de vos nouvelles, » dit Mathilde, malgré la silencieuse et impérative intimation de sa sœur de retenir sa langue. Il s'est étonné que vous ne fussiez jamais avec nous, et a pensé que vous deviez avoir une santé délicate, pour sortir si rarement.

— Il n'a pas dit cela, Mathilde; quelle absurdité dites-vous là?

— Oh! Rosalie, quel mensonge! Il l'a dit, vous le savez bien. Allons, Rosalie! Que le diable.... je ne veux pas être pincée comme cela! Et, miss Grey, Rosalie lui a dit que vous vous portiez très-bien, mais que vous étiez toujours si enterrée dans vos livres que vous n'aviez de plaisir à aucune autre chose.

— Quelle idée il doit avoir de moi! pensai-je; et je demandai si la vieille Nancy s'informait toujours de moi.

— Oui; et nous lui disons que vous aimez tant la lecture et le dessin, que vous ne pouvez faire rien autre chose.

— Ce n'est pas tout à fait cela, pourtant; si vous lui aviez dit que j'étais trop *occupée* pour aller la voir, vous auriez été plus près de la vérité.

— Je ne le pense pas, répliqua miss Murray, se fâchant tout à coup; je suis sûre que vous avez du temps à vous maintenant : vous avez si peu de chose à enseigner! »

Il était inutile d'entamer une dispute avec des créatures si peu raisonnables; aussi je me tus. J'étais maintenant accoutumée à garder le silence quand des choses désagréables à mon oreille étaient prononcées; j'avais coutume aussi de garder un air calme et souriant quand j'avais le cœur plein d'amertume. Ceux-là seulement qui ont passé par la même épreuve peuvent se faire une idée de mes sentiments pendant que je paraissais écouter avec une indifférence souriante le récit qu'elles prenaient plaisir à me faire de ces rencontres et de ces entrevues avec M. Weston; que je leur entendais dire de lui des choses que, d'après le caractère de l'homme, je savais être

des fausselés ou des exagérations, des choses indignes de lui et flatteuses pour elles, surtout pour miss Murray. Je brûlais de les contredire, ou au moins d'exprimer mes doutes, mais je ne l'osais pas, de peur de montrer l'intérêt qui me faisait agir. J'entendais aussi d'autres choses que je sentais ou craignais être trop vraies; mais il me fallait cacher les anxiétés que j'éprouvais à cause de lui, mon indignation contre elles, sous un air insouciant; souvent aussi, entendant de simples allusions à ce qui avait été dit et fait, j'aurais bien voulu en apprendre davantage, mais je n'osais interroger. Ainsi passait le temps. Je ne pouvais même me consoler en disant : « Elle sera bientôt mariée; alors j'aurai peut-être de l'espoir. »

Aussitôt après le mariage, en effet, viendraient les vacances; et quand je reviendrais de la maison, très-probablement M Weston serait parti, car on disait que lui et le recteur ne pouvaient s'entendre (par la faute du recteur, naturellement), et qu'il était sur le point d'aller ailleurs exercer son ministère.

Ma seule consolation, outre mon espérance en Dieu, était de penser que, quoiqu'il n'en sût rien, j'étais plus digne de son amour que Rosalie Murray, si charmante et si engageante qu'elle fût; car j'étais prête à donner ma vie pour contribuer à son bonheur, tandis qu'elle eût sans pitié détruit ce même bonheur pour donner satisfaction à sa vanité. « Oh! s'il pouvait connaître la différence de nos cœurs! m'écriais-je quelquefois. Mais non, je n'oserais lui laisser voir le mien. Pourtant, s'il pouvait connaître seulement combien elle est frivole, indigne et égoïste, il serait sans danger contre ses séductions, et je serais presque heureuse, dussé-je même ne pas le revoir. »

Je crains bien que le lecteur ne soit ennuyé de la folie et de la faiblesse que je viens d'étaler si librement sous ses yeux. Je ne les laissai jamais voir alors, et ne les aurais jamais racontées même à ma mère ou à ma sœur. J'étais une dissimulée profonde et résolue, en cela du moins. Mes prières, mes pleurs, mes espérances, mes craintes, mes lamentations, n'étaient vus que de moi et de Dieu.

Quand nous sommes tourmentés par le chagrin ou les inquiétudes, ou longtemps oppressés par un sentiment puissant que nous devons concentrer en nous, pour lequel nous ne pouvons obtenir ni chercher aucune sympathie de nos semblables, et que pourtant nous ne voulons ou ne pouvons entièrement

étouffer, nous sommes souvent portés à en chercher le soulagement dans la poésie, et souvent aussi nous l'y trouvons, soit dans les effusions des autres qui semblent s'harmonier avec notre état, soit dans nos propres efforts pour exprimer des pensées et des sentiments en vers moins mélodieux peut-être, mais plus appropriés aux circonstances, et par conséquent plus pathétiques et plus propres à alléger le cœur du fardeau qui l'écrase. Avant ce temps, à Wellwood-House et ici, lorsque je souffrais du mal du pays, j'avais cherché deux ou trois fois du soulagement dans cette secrète source de consolation. J'y recourus de nouveau avec plus d'avidité que jamais, parce qu'elle me semblait plus nécessaire. Je conserve encore ces reliques de la douleur et de l'expérience passées, comme des colonnes érigées par le voyageur dans la vallée de la vie pour marquer quelque circonstance particulière. Les pas sont effacés maintenant; la face du pays peut être changée, mais la colonne est toujours là, debout, pour me rappeler dans quel état étaient les choses lorsque je l'ai élevée. Si le lecteur est curieux de lire quelques-uns de ces épanchements, je puis lui en donner un spécimen. Tout faibles et languissants que ces vers puissent paraître, c'est pourtant dans un paroxysme de douleur qu'ils furent écrits.

Hélas! ils m'ont ravi l'espérance si chère
Que mon esprit tendrement caressait;
Ils m'ont pris, sans pitié de ma douleur amère,
Ta douce voix que mon cœur chérissait.

Je ne reverrai plus ton calme et doux visage,
Qui d'un éclat chaste à mes yeux brillait;
Ils m'ont pris ton sourire, autre divin langage,
Qui par son charme aux cieux me transportait.

Eh bien! qu'ils prennent donc tout ce qu'ils pourront prendre;
Un vrai trésor toujours restera mien :
Mon cœur, un cœur qui t'aime et qui peut te comprendre;
Un cœur qui sait tout ce que vaut le tien.

Oui! au moins ils ne pouvaient pas m'ôter cela. Je pouvais penser à lui nuit et jour; je pouvais sentir à toute heure qu'il était digne d'occuper mes pensées. Personne ne le connaissait comme moi; personne ne pouvait l'aimer comme.... je l'aurais aimé; mais là était le mal. A quoi me servirait-il de tant pen-

ser à quelqu'un qui ne pensait pas à moi? N'était-ce pas insensé? n'était-ce pas mal? Pourtant, si je trouvais un plaisir si vif à penser à lui, et si je gardais pour moi mes pensées et n'en troublais personne, quel mal pouvait-il y avoir à cela? me demandais-je. Et de tels raisonnements m'empêchaient de faire un effort suffisant pour secouer mes fers.

Mais si ces pensées m'apportaient de la joie, c'était une joie pénible et troublée, trop voisine de la douleur, une joie qui me faisait plus de mal que je ne croyais, et qu'une personne plus sage et plus expérimentée se fût assurément refusée. Et pourtant, comment aurais-je pu détourner mes yeux de la contemplation de ce brillant objet pour les arrêter sur la perspective triste, sombre et désolée qui m'environnait, sur le sentier solitaire et sans espérances qui s'étendait devant moi? Il était mal d'être si triste, si désespérée; j'aurais dû faire de Dieu mon ami, de sa volonté le plaisir de ma vie; mais la foi était trop faible en moi et la passion trop puissante.

Dans ce temps de trouble, j'eus deux autres causes d'affliction. La première peut paraître une bagatelle, mais elle me coûta plus d'une larme. Snap, mon petit chien, muet et laid, mais à l'œil vif et au cœur affectueux, le seul être que j'eusse pour m'aimer, me fut enlevé et livré au preneur de rats du village, un homme connu pour sa brutalité envers ses esclaves de race canine. L'autre était assez sérieuse : les lettres que je recevais de la maison m'annonçaient que la santé de mon père déclinait. On ne m'exprimait aucune crainte; mais j'étais devenue timide et découragée, et je ne pouvais m'empêcher de craindre quelque malheur de ce côté. Il me semblait voir les nuages noirs s'amonceler autour de mes montagnes natives, et entendre le grondement irrité d'un orage qui allait éclater et désoler notre foyer.

CHAPITRE XVIII.

Allégresse et deuil.

Le premier juin arriva enfin, et Rosalie Murray fut transformée en lady Ashby. Elle était d'une beauté splendide dans son costume de mariée. A son retour de l'église, après la cérémonie, elle courut à la salle d'études, le visage animé et riant moitié de joie moitié de désespoir, ainsi qu'il me parut.

« Maintenant, miss Grey, je suis lady Ashby! s'écria-t-elle. C'est fait! ma destinée est scellée; il n'y a plus à reculer, maintenant. Je suis venue pour recevoir vos congratulations et vous dire au revoir; puis je pars à l'instant pour Paris, Rome, Naples, la Suisse et Londres. Oh! chère, que de choses je vais voir et entendre avant de revenir! Mais ne m'oubliez pas, je ne vous oublierai pas moi, quoique j'aie été une mauvaise fille. Allons, pourquoi ne me félicitez-vous pas?

— Je ne puis vous féliciter, répondis-je, avant de savoir si ce changement est réellement pour le mieux; mais je l'espère sincèrement, et vous souhaite une véritable félicité et beaucoup de bonheur.

— Eh bien! au revoir; la voiture m'attend, et ils m'appellent. »

Elle me donna un baiser à la hâte, et s'enfuit; mais, revenant tout à coup, elle m'embrassa avec plus d'affection que je ne l'en aurais crue capable, et partit avec des larmes dans les yeux. Pauvre fille! je l'aimais réellement alors, et lui pardonnais du fond de mon cœur tout le mal qu'elle m'avait fait, et aux autres aussi: elle n'en avait pas connu la moitié, j'en suis sûre, et je priai Dieu de lui pardonner aussi.

Pendant le reste de ce jour de triste fête, je fus laissée à mon libre arbitre. Étant trop bouleversée pour me livrer à aucune occupation suivie, j'errai aux alentours pendant plusieurs heures avec un livre à la main, pensant plutôt que lisant, car j'avais l'imagination remplie de beaucoup de choses. Le soir, je profitai de ma liberté pour aller voir ma vieille amie Nancy, m'excuser de ma longue absence en lui disant combien j'avais

été occupée, pour causer, lire ou travailler avec elle, selon qu'elle le préférerait, et aussi, naturellement, pour lui conter les nouvelles de ce jour important, et obtenir peut-être d'elle, en retour, quelques informations sur le prochain départ de M. Weston. Mais elle me parut n'en rien savoir, et j'espérai, comme elle, que tout cela n'était qu'une fausse rumeur. Elle fut très-contente de me voir; mais, par bonheur, ses affaires allaient si bien qu'elle pouvait presque se passer tout à fait de mes services. Elle s'intéressait profondément au mariage; mais, pendant que je l'amusais avec les détails et les splendeurs de la fête, elle secoua plus d'une fois la tête en disant : « Puisse le bien en advenir! » Elle semblait, comme moi, regarder cette union plutôt comme un sujet de tristesse que comme un sujet de réjouissance. Je restai longtemps à causer avec elle de cela et d'autre chose, mais *personne ne vint.*

Confesserai-je que je tournai plusieurs fois mes regards vers la porte, avec le désir plein d'espoir de la voir s'ouvrir et donner passage à M. Weston, ainsi que cela était arrivé auparavant? qu'en revenant à travers les prairies et les champs, je m'arrêtai souvent pour regarder autour de moi et marchai plus lentement qu'il n'aurait fallu : car, quoique la soirée fût belle, elle n'était pas chaude; qu'enfin, j'éprouvai un sentiment de vide et de désappointement en arrivant à la maison sans avoir rencontré ou aperçu personne que quelques pauvres laboureurs revenant de leur travail?

Cependant, le dimanche approchait; je pourrais le voir alors, car maintenant que miss Murray était partie, je pouvais reprendre mon coin dans le banc. Je le verrais, et sur son visage, dans sa parole, dans son attitude, je pourrais juger si le mariage de miss Murray l'avait beaucoup affecté. Heureusement, je ne vis pas l'ombre d'une différence; il avait le même aspect que deux mois auparavant; voix, physionomie, maintien, rien n'était changé : c'était le même regard vif, la même clarté dans sa parole, la même pureté de style, la même simplicité fervente dans tout ce qu'il disait et faisait, qui allait droit au cœur de ses auditeurs.

Je revins à pied avec miss Mathilde; mais *il ne nous accosta point.* Mathilde était triste et ne savait où prendre de l'amusement; elle avait grand besoin d'un compagnon : ses frères à l'école, sa sœur mariée et partie, elle trop jeune pour être admise dans la société, pour laquelle, à l'exemple de Rosalie,

elle commençait jusqu'à un certain point à prendre goût, au moins pour la société d'une certaine classe de gentlemen ; aucune chasse en ce triste temps de l'année, ce qui était pour elle un passe-temps : car, si elle n'en pouvait faire partie, elle avait le plaisir de voir partir son père et les gardes-chasse avec les chiens, et de causer avec eux à leur retour sur les différents oiseaux qu'ils avaient tués. Elle n'avait plus même la consolation qu'aurait pu lui procurer la compagnie du cocher, du groom, des chevaux, des chiens : car sa mère, qui avait, malgré le désavantage de la vie de campagne, disposé si avantageusement de sa fille aînée, l'orgueil de son cœur, avait commencé à tourner sérieusement son attention vers la plus jeune, et, véritablement alarmée de la grossièreté de ses manières et pensant qu'il était grand temps d'opérer une réforme, elle avait enfin usé de son autorité et lui avait interdit tout à fait les cours, les écuries, les chenils et la maison du cocher. On ne lui obéissait pas toujours; mais, quelque indulgente qu'elle se fût montrée auparavant, sa volonté ne pouvait être méprisée avec impunité, comme celle d'une gouvernante. Après plusieurs scènes entre la mère et la fille, plusieurs violentes altercations qui me rendaient honteuse et dans lesquelles, plus d'une fois, le père fut appelé à confirmer, avec des jurements et des menaces, les prohibitions de la mère, car il commençait à s'apercevoir que « Tilly, quoi qu'elle eût fait un charmant garçon, n'était pas tout à fait ce qu'une jeune lady devait être, » Mathilde comprit enfin que le meilleur parti pour elle, était de s'éloigner des régions défendues, à moins qu'elle ne pût de temps à autre y faire une visite furtive à l'insu de sa vigilante mère.

Au milieu de tout cela, que l'on ne s'imagine pas que je pouvais échapper à mille réprimandes, à mille reproches, qui ne perdaient rien de leur aiguillon pour n'être pas ouvertement formulés, mais qui, pour cette même raison, n'en étaient que plus profondément blessants, car ils n'admettaient aucune défense. Souvent l'on me disait que je devais amuser miss Mathilde avec d'autres choses, et lui *rappeler* les préceptes et les défenses de sa mère. Je faisais de mon mieux, mais je ne pouvais l'amuser contre son gré, ni avec des choses qui n'étaient point de son goût; et, quoique je fisse plus que de lui rappeler les ordres de sa mère, les douces remontrances que je pouvais faire demeuraient sans effet.

« *Chère* miss Grey! c'est une étrange chose! Je suppose que

vous n'y pouvez rien et que ce n'est pas dans votre nature; mais je m'étonne que vous ne puissiez gagner la confiance de cette fille, et lui rendre votre société au moins aussi agréable que celle de Robert ou de Joseph.

— Ils peuvent causer mieux que moi des choses auxquelles elle s'intéresse le plus, répondais-je.

— Ah! voilà une étrange confession, venant de sa *gouvernante!* Qui donc doit former les goûts des jeunes ladies, sinon les gouvernantes? J'ai connu des gouvernantes qui s'étaient si complétement identifiées avec la réputation de leurs jeunes ladies pour l'élégance des manières et les qualités de l'esprit, qu'elles auraient rougi de dire un mot contre elles, qu'entendre le moindre blâme imputé à leurs élèves leur eût semblé pire que d'être censurées dans leur propre personne; et vraiment, pour ma part, je trouve cela très-naturel.

— Vous pensez, madame?

— Oui, certainement; les talents et l'élégance des jeunes ladies importent plus à la gouvernante que les siens propres. Si elle veut prospérer dans sa vocation, il faut qu'elle consacre toute son énergie, toutes ses capacités à son état; toutes ses idées, toute son ambition, tendront à l'accomplissement de ce seul objet. Quand nous voulons décider du mérite d'une gouvernante, nous jetons naturellement les yeux sur les jeunes ladies qu'elle a élevées, et nous jugeons en conséquence. La gouvernante *judicieuse* sait cela; elle sait que, pendant qu'elle vit elle-même dans l'obscurité, les vertus et les défauts de son élève seront visibles pour tous les yeux, et que, à moins de faire abnégation d'elle-même dans son enseignement, elle ne peut espérer le succès. Vous voyez, miss Grey, c'est absolument la même chose que tout autre commerce ou profession; ceux qui veulent réussir doivent se vouer corps et âme à leur état; et, dès qu'une gouvernante commence à se laisser aller à l'indolence, elle ne tarde pas à être distancée par de plus sages compétiteurs. Je ne sais laquelle vaut le mieux, de celle qui gâte les enfants par sa négligence, ou de celle qui les corrompt par son exemple. Vous m'excuserez de vous donner ces petits avis; vous savez que tout cela est pour votre propre bien. Beaucoup de ladies vous parleraient plus ferme que je ne le fais; beaucoup ne se donneraient pas la peine de vous parler, mais s'occuperaient tranquillement de vous chercher une remplaçante. Cela, vraiment, serait le plan le plus aisé; mais je con-

nais les avantages d'une place comme celle-ci pour une jeune personne dans votre situation, et je n'ai nul désir de me séparer de vous, certaine que je suis que vous pourriez faire très-bien, si vous vouliez penser à ce que je viens de vous dire et vous donner un peu plus de peine. Je suis convaincue que vous auriez bientôt acquis ce tact délicat qui seul vous manque pour avoir une influence convenable sur l'esprit de votre élève. »

J'allais donner à cette lady une idée de la fausseté de ses espérances, mais elle s'enfuit aussitôt qu'elle eut terminé sa tirade. Elle m'avait dit ce qu'elle voulait me dire, et attendre ma réponse ne faisait point partie de son plan : mon rôle était d'écouter, non de parler.

Cependant, comme je l'ai dit, Mathilde, à la fin, céda jusqu'à un certain point à l'autorité de sa mère (pourquoi cette autorité ne s'est-elle exercée plus tôt?) et étant ainsi privée de presque tous ses sujets d'amusements, elle ne pouvait tuer le temps qu'en faisant de longues courses à cheval avec le groom, de longues promenades à pied avec la gouvernante, et en visitant les cottages et les fermes du domaine de son père. Dans une de ces promenades, nous eûmes la chance de rencontrer M. Weston. C'était ce que j'avais longtemps désiré; mais, pendant un moment, je souhaitai que nous ne l'eussions pas rencontré; je sentais mon cœur battre si violemment, que je craignais de laisser apparaître quelque émotion intérieure; mais je crois qu'il me regarda à peine, et je devins bientôt calme. Après une brève salutation à toutes deux, il demanda à Mathilde si elle avait eu récemment des nouvelles de sa sœur.

« Oui, répondit-elle, elle était à Paris lors de sa dernière lettre ; elle va très-bien, et elle est très-heureuse. »

Elle prononça ce dernier mot avec emphase, et avec un regard impertinemment rusé. Il ne parut pas y faire attention, mais répondit avec une égale emphase et très-sérieusement :

« J'espère que son bonheur durera.

— Pensez-vous que ce soit probable? me hasardai-je à demander; car Mathilde était partie à la suite de son chien qui chassait un levraut.

— Je ne puis le dire, répondit-il. Sir Thomas peut être un meilleur homme que je ne le suppose, mais d'après tout ce que j'ai entendu et vu, il me semble malheureux qu'une jeune fille si jeune et si gaie, si *intéressante*, pour exprimer plusieurs choses d'un seul mot, dont le plus grand, sinon le seul défaut, parais-

sait être l'insouciance, défaut important à coup sûr, puisqu'il rend celui qui le possède sujet à presque tous les autres, et l'expose à un si grand nombre de tentations; il me semble, dis-je, malheureux qu'elle ait été sacrifiée à un pareil homme. C'était la volonté de sa mère, je suppose ?

— Oui ; et la sienne aussi, je crois, car elle riait toujours quand je m'efforçais de l'en dissuader.

— Vous l'avez essayé ? Alors, vous aurez du moins la satisfaction, si cette union est malheureuse, de savoir que ce n'est pas votre faute. Quant à mistress Murray, je ne sais comment elle peut justifier sa conduite ; si j'étais assez connu d'elle, je le lui demanderais.

— Cette conduite paraît peu naturelle; mais il y a des gens qui regardent le rang et la richesse comme le principal bien ; et, s'ils peuvent les assurer à leurs enfants, ils croient avoir fait leur devoir.

— C'est vrai ; mais il est étrange que des personnnes d'expérience, qui ont été mariées elles-mêmes, puissent juger si faussement ! »

Mathilde revint tout essoufflée, avec le corps lacéré du jeune lièvre à la main.

« Votre intention était-elle de tuer ce lièvre ou de le sauver, miss Murray ? demanda M. Weston, apparemment étonné de sa contenance radieuse.

— J'aurais peut-être voulu le sauver, répondit-elle avec assez de franchise, il est si jeune ; et pourtant j'ai eu du plaisir à le voir tuer : vous pouvez, d'ailleurs, tous deux voir que je n'ai pu rien y faire ; Prince voulait l'avoir, il l'a saisi par les reins et l'a tué en une minute ! N'était-ce pas une noble chasse ?

— Très-noble ! une jeune lady courant après un levraut ! »

Il y avait un tranquille sarcasme dans le ton de sa réponse qui ne fut pas perdue pour elle ; elle haussa les épaules, et se détournant, me demanda comment j'avais trouvé le divertissement. Je répondis que je n'avais vu aucun divertissement dans l'affaire; mais j'admis que je n'y avais pas donné une attention bien suivie.

« N'avez-vous pas vu comme il a doublé, absolument comme un vieux lièvre ? et n'avez-vous pas entendu son cri ?

— Je suis heureuse de pouvoir dire que je ne l'ai pas entendu.

— Il pleurait absolument comme un enfant.

— Pauvre petite bête ! Qu'en voulez-vous faire ?

— Venez, je le laisserai à la première maison où nous entrerons. Je ne veux pas l'emporter, de peur que papa ne me gronde pour avoir laissé le chien le tuer. »

M. Weston était parti, et nous continuâmes notre chemin; mais en revenant, après avoir déposé le lièvre dans une ferme, en échange d'un peu de gâteau d'épice et de vin de groseille, nous le rencontrâmes au retour de sa mission, quelle qu'elle pût être. Il portait à la main un beau bouquet de campanules qu'il m'offrit, me disant avec un sourire que, quoiqu'il m'eût vue si peu pendant les deux derniers mois, il n'avait pas oublié que les campanules étaient au nombre de mes fleurs favorites. Cela fut fait comme un simple acte de bienveillance, sans compliments ou courtoisie remarquables, sans aucun regard qui pût être pris pour de « la respectueuse et tendre adoration; » mais pourtant c'était quelque chose, que de trouver qu'il se fût si bien souvenu d'une de mes paroles, si peu importante; c'était quelque chose de savoir qu'il avait remarqué avec tant d'exactitude le temps où j'avais cessé de paraître à sa vue.

« L'on m'a dit, miss Grey, que vous dévorez les livres, et vous vous absorbez si complétement dans vos études, que vous êtes perdue pour tout autre plaisir.

— Oui, et c'est très-vrai ! s'écria Mathilde.

— Non, monsieur Weston, ne croyez pas cela; c'est un scandaleux mensonge. Ces jeunes ladies aiment trop à faire des assertions à tort et à travers aux dépens de leurs amis; et vous devez vous montrer très-circonspect en les écoutant.

— J'espère que cette assertion est sans fondement, dans tous les cas.

— Pourquoi ? avez-vous quelque objection sérieuse à ce que les ladies étudient ?

— Non; mais j'en ai une à ce qu'elles étudient au point de perdre de vue toute autre chose. Excepté dans des circonstances spéciales, je considère une étude très-constante comme une perte de temps, et comme nuisible à l'esprit aussi bien qu'au corps.

— Je n'ai ni le temps ni l'inclination de commettre de tels méfaits. »

Nous nous séparâmes de nouveau.

Eh bien ! qu'y a-t-il de remarquable dans tout cela ? Pourquoi l'ai-je rapporté? Parce que, lecteur, c'était assez important pour me donner une soirée joyeuse, une nuit de rêves agréables

et un lendemain d'heureuses espérances. Gaieté de tête sans cervelle, rêves absurdes, espérances sans fondement, direz-vous ; et je ne vous démentirai pas : des soupçons semblables ne s'élevaient que trop souvent dans mon propre esprit. Mais nos désirs sont comme l'amadou : le silex et l'acier des circonstances font continuellement jaillir des étincelles qui s'évanouissent aussitôt, à moins qu'elles n'aient la chance de tomber sur l'amadou de nos désirs; alors, il prend feu à l'instant, et la flamme d'espérance est allumée en un moment.

Mais, hélas ! ma vacillante flamme d'espérance fut tristement éteinte par une lettre de ma mère, qui me parlait si sérieusement de l'aggravation de la maladie de mon père, que je craignis qu'il n'y eût que peu ou point d'espoir qu'il se rétablît ; et, si proches que fussent les vacances, je tremblais qu'elles ne vinssent trop tard pour que je pusse le revoir encore en ce monde. Deux jours après, une lettre de Mary me dit que l'on désespérait de lui, et que sa fin semblait approcher rapidement. Je demandai aussitôt la permission d'anticiper sur les vacances et de partir sans délai. Mistress Murray ouvrit de grands yeux et s'étonna de l'énergie et de la hardiesse avec laquelle je présentai ma requête ; elle pensait qu'il n'y avait pas lieu de tant se presser, mais enfin elle me donna la permission de partir. Elle me dit pourtant qu'il n'était pas besoin de me mettre dans une telle agitation, que ce pouvait être, après tout, une fausse alarme ; que, s'il arrivait le contraire, eh bien, c'était le cours de la nature ; que nous devions tous mourir, et que je ne devais pas me supposer la seule personne au monde qui fût affligée. Elle conclut en me disant que je pourrais avoir le phaéton pour me conduire jusqu'à O.... « Et au lieu de vous plaindre, miss Grey, ajouta-t-elle, soyez reconnaissante des priviléges dont vous jouissez. Il est plus d'un pauvre membre du clergé dont la famille serait plongée dans la ruine par sa mort ; tandis que vous, vous le voyez, vous avez des amis influents prêts à vous continuer leur patronage et à vous montrer toute considération. »

Je la remerciai pour sa « considération, » et montai rapidement à ma chambre pour faire mes préparatifs de départ. Mon chapeau et mon châle mis, et quelques objets entassés à la hâte dans ma plus grande malle, je descendis. Mais j'aurais pu prendre mon temps, car personne ne se pressait, et il me fallut attendre pendant un temps assez considérable le phaéton. A la

fin il parut à la porte, et je partis ; mais quel triste voyage je fis, et qu'il fut différent de mes autres retours à la maison paternelle ! Arrivant trop tard pour la diligence à...., je fus obligée de louer un cabriolet pendant dix milles, puis un chariot pour me transporter dans les montagnes. Il était dix heures et demie quand j'arrivai à la maison. On n'était pas couché.

Ma mère et ma sœur vinrent toutes deux à ma rencontre dans le passage, tristes, silencieuses et pâles ! Je fus tellement émue et frappée de terreur que je ne pus ouvrir la bouche pour demander la nouvelle tant désirée et que maintenant je redoutais d'apprendre.

« Agnès ! dit ma mère, s'efforçant de comprimer une violente émotion.

— Oh ! Agnès, s'écria Mary, et elle fondit en larmes.

— Comment va-t-il ? demandai-je avec angoisse.

— Mort. »

C'était la réponse que j'attendais : mais le coup n'en fut pas moins terrible.

CHAPITRE XIX.

La lettre.

Les restes mortels de mon père venaient d'être confiés à la tombe, et nous, avec de tristes visages et de noirs vêtements, nous restions assises à la table après le frugal déjeuner, faisant des plans pour notre vie future. L'âme ferme de ma mère avait résisté à cette affliction ; son esprit, quoique abattu, n'était point brisé. L'opinion de Mary était que moi je devais retourner à Horton-Lodge, et notre mère aller demeurer avec elle et M. Richardson au presbytère ; elle assurait que son mari le désirait autant qu'elle et qu'un tel arrangement ne pouvait qu'être agréable à tous, car la société et l'expérience de ma mère leur seraient d'un prix inestimable, et ils feraient de leur côté tout ce qu'ils pourraient pour la rendre heureuse. Mais tous les arguments, toutes les prières furent inutiles ; ma mère était déterminée à n'y point aller. Non qu'elle mît un instant en question les vœux

et les intentions de sa fille; mais elle dit qu'aussi longtemps qu'il plairait à Dieu de lui conserver la force et la santé, elle s'en servirait pour gagner sa vie et n'être à charge à personne; soit que sa dépendance fût ou non considérée comme un fardeau. Si elle pouvait habiter comme locataire le presbytère de M. Richardson, elle choisirait cette maison avant toute autre pour le lieu de sa résidence : dans le cas contraire, elle n'y viendrait jamais qu'en visite; à moins que la maladie ou le malheur ne rendissent son assistance réellement nécessaire, ou que l'âge et les infirmités ne la fissent incapable de gagner sa vie.

« Non, Mary, dit-elle, si Richardson et vous pouvez économiser quelque chose, vous devez le mettre à part pour votre famille. Agnès et moi devons ramasser le miel pour nous-mêmes. Dieu merci, ayant eu des filles à élever, je n'ai pas perdu mes talents. Avec l'aide du ciel, je réprimerai cette vaine douleur, » dit-elle, pendant que les pleurs coulaient sur ses joues en dépit de ses efforts; mais elle les essuya, et redressant résolûment la tête, elle continua : « Je vais me mettre à l'œuvre et chercher une petite maison commodément située dans quelque district populeux, mais salubre, où nous prendrons quelques jeunes ladies comme pensionnaires, si nous pouvons les trouver, et autant d'élèves externes qu'il nous en viendra ou que nous pourrons en instruire. Les parents et les anciens amis de votre père pourront nous envoyer quelques élèves, ou nous appuyer de leurs recommandations, sans doute : je ne m'adresserai pas aux miens. Que dites-vous de cela, Agnès? Êtes-vous disposée à quitter votre place actuelle et à essayer?

— Tout à fait disposée, maman; et l'argent que j'ai amassé servira à meubler la maison. Je vais le retirer à l'instant de la Banque.

— Quand on en aura besoin; il faut d'abord louer la maison et prendre toutes nos dispositions. »

Mary offrit de prêter le peu qu'elle possédait; mais ma mère le refusa, disant que nous devions commencer sur un plan économique, et qu'elle espérait que tout ou partie de mon épargne, ajouté à ce que nous pouvions réaliser par la vente de notre mobilier, et au peu que notre cher père avait réussi à mettre de côté après le payement de nos dettes, suffirait pour nous mener jusqu'à Noël, moment où, elle l'espérait, nous pourrions accroître ces ressources par notre travail uni. Il fut finalement

décidé que ce serait là notre plan; que ma mère s'occuperait des informations et des préparatifs, et que je retournerais après mes quatre semaines de vacances à Horton-Lodge, où je demeurerais jusqu'à ce que tout fût prêt pour ouvrir notre école.

Nous discutions ces affaires le matin dont j'ai parlé, environ quinze jours après la mort de mon père, quand une lettre fut apportée à ma mère. En jetant les yeux sur l'adresse, son visage, pâle de fatigue et de chagrin, se colora tout à coup. « De mon père ! » murmura-t-elle; et elle déchira l'enveloppe. Il y avait bien des années qu'elle n'avait reçu aucune nouvelle de sa famille. Naturellement curieuse de savoir ce que pouvait contenir cette lettre, j'examinai sa contenance pendant qu'elle la lisait et fus quelque peu surprise de la voir mordre sa lèvre et froncer le sourcil comme si elle était en colère. Quand elle en eut fini la lecture, elle la jeta brusquement sur la table, disant, avec un sourire de mépris :

« Votre grand-père a été assez bon pour m'écrire. Il me dit qu'il ne doute pas que je ne me sois depuis longtemps repentie de mon infortuné mariage, et que si je veux reconnaître cela et confesser que j'ai eu tort de mépriser ses conseils, et que j'ai justement souffert à cause de cela, il fera de nouveau de moi une lady, si c'est possible, après une longue dégradation, et se souviendra de mes filles dans son testament. Apportez-moi mon pupitre, Agnès, et débarrassez la table. Je veux répondre à cette lettre sur-le-champ. Mais d'abord, comme je peux vous priver toutes deux d'un héritage, il est juste que je vous dise ce que j'entends répondre. Je veux lui dire qu'il se trompe en supposant que je puisse regretter la naissance de mes filles, qui ont été l'orgueil de ma vie, et qui seront très-probablement le soutien et la consolation de mes vieux jours, ou les trente années que j'ai passées en la société de mon meilleur et de mon plus cher ami ; que nos malheurs, eussent-ils été trois fois plus grands, à moins que je n'en eusse été la cause, je ne m'en réjouirais que plus de les avoir partagés avec votre père, et de lui avoir apporté toute la consolation que je pouvais lui donner ; que ses souffrances, dans sa maladie, eussent-elles été dix fois plus grandes, je ne pourrais regretter d'avoir veillé sur lui et travaillé à les soulager ; que s'il eût épousé une femme riche, les malheurs et la maladie lui fussent tout aussi bien arrivés, mais que j'étais assez égoïste pour croire qu'aucune autre

femme n'eût pu lui apporter autant de soulagement et de consolation que moi : non que je sois supérieure aux autres, mais parce que j'étais faite pour lui, et lui pour moi ; et que je ne peux pas plus regretter les heures, les jours, les années de bonheur que nous avons passés ensemble, et que nul de nous n'eût pu avoir sans l'autre, que je ne puis regretter le privilége de l'avoir soigné dans la maladie et consolé dans l'affliction.

« Faut-il lui écrire cela, mes enfants ? ou lui dirai-je que nous sommes tous très-fâchés de ce qui s'est passé depuis trente ans; que mes filles voudraient n'être pas nées; mais que, puisqu'elles ont eu ce malheur, elles seront très-reconnaissantes de tout ce que leur grand-papa voudra bien faire pour elles ? »

Naturellement, nous applaudîmes à la résolution de ma mère; Mary enleva le service; j'apportai le pupitre; la lettre fut promptement écrite et expédiée; et, depuis ce jour, nous n'entendîmes plus parler de notre grand-père, jusqu'au jour où, longtemps après, nous vîmes sa mort annoncée dans les journaux, et apprîmes qu'il laissait toute sa fortune à des cousins riches et inconnus.

CHAPITRE XX.

L'adieu.

Une maison à A...., la ville des bains de mer à la mode, fut louée pour notre pensionnat, et nous obtînmes la promesse de deux ou trois élèves pour commencer. Je retournai à Horton-Lodge vers le milieu de juillet, laissant à ma mère le soin de conclure le marché pour la maison, d'obtenir de nouvelles pensionnaires, de vendre le mobilier de notre vieille demeure, et d'acheter le nouveau.

Nous plaignons souvent les pauvres de ce qu'ils n'ont pas le temps de porter le deuil de leurs parents morts, la nécessité les obligeant à travailler pendant leurs plus cruelles afflictions; mais le travail incessant n'est-il pas le meilleur remède à un chagrin accablant, le plus sûr antidote contre le désespoir ? Ce

peut être un rude consolateur ; il peut sembler dur d'être harassé par les soucis de la vie quand nous n'avons aucun goût pour ses plaisirs ; d'être accablé de travail quand on sent son cœur près d'éclater et que l'esprit ne demande le repos que pour pouvoir pleurer en silence : mais le labeur ne vaut-il pas mieux encore que le repos que nous convoitons, et ces misérables soucis ne sont-ils pas moins cruels que de réfléchir sans cesse sur le grand malheur qui nous accable ? Et, d'ailleurs, nous ne pouvons avoir des soucis, des anxiétés, des tourments, sans espérance, ne fût-ce que de mettre à exécution quelque projet utile, ou d'échapper à quelque nouvel ennemi. J'étais donc contente que ma mère eût un emploi pour chacune de ses facultés. Nos bons voisins déploraient de la voir réduite à une telle extrémité ; mais je suis persuadée qu'elle eût souffert trois fois autant, si elle était restée dans l'abondance avec la liberté de demeurer dans cette maison, scène de son bonheur d'autrefois et de sa récente affliction, et sans la dure nécessité qui l'empêchait de réfléchir et de se lamenter sur la perte qu'elle venait de faire.

Je ne m'étendrai pas sur les sentiments avec lesquels je quittai la vieille maison, le jardin si connu, la petite église du village, qui m'était doublement chère, parce que mon père, qui avait enseigné et prié pendant trente ans dans ses murs, y reposait maintenant en paix ; les vieilles montagnes dénudées, pittoresques dans leur désolation même, enserrant les étroites et riantes vallées couvertes de bois verdoyants et d'eaux limpides ; la maison où j'avais vu le jour, l'asile de mes premières années, l'endroit où, depuis ma naissance, toutes mes affections avaient été concentrées : je les quittais pour ne plus les revoir. Il est vrai que je retournais à Horton-Lodge, où, parmi des maux nombreux, une source de plaisir me restait encore ; mais c'était un plaisir mêlé d'excessive douleur, et mon séjour, hélas ! était limité à six semaines. Et même, pendant ce précieux temps, les jours fuyaient les uns après les autres, et je ne le voyais point : excepté à l'église, je ne le vis pas une seule fois dans la quinzaine qui suivit mon retour. Ce temps me parut une éternité ; et, comme j'étais souvent dehors avec ma vagabonde élève, naturellement, mes espérances étaient excitées, et le désappointement suivait. Puis je me disais : « Voilà une preuve convaincante, si vous aviez le sens de la voir et la franchise de la reconnaître, qu'il ne pense point à vous. S'il s'occupait seule-

ment moitié autant de vous que vous vous occupez de lui, il aurait trouvé déjà le moyen de vous rencontrer plus d'une fois ; vous devez savoir cela, si vous consultez vos propres sentiments. Finissez-en donc avec cette folie; vous n'avez aucun sujet d'espérer. Bannissez vite de votre cœur ces pensées qui vous rendent malade, et ces vœux insensés, et revenez à votre devoir et à la vie triste et isolée que vous avez devant vous. Vous auriez dû savoir qu'un tel bonheur n'était pas fait pour vous. »

Mais à la fin je le vis. Il tomba sur moi tout à coup lorsque je traversais un champ, en revenant de chez Nancy Brown, à laquelle j'avais fait une visite pendant que Mathilde Murray montait sa jument sans pareille. Il devait avoir appris le malheur affreux qui m'avait frappée ; il ne me dit aucune parole de condoléance ; mais les premiers mots qu'ils prononça furent : « Comment va votre mère? » Et cela n'était pas une question naturelle, car jamais je ne lui avais dit que j'avais une mère : s'il le savait, il devait l'avoir appris par d'autres. Il y avait dans le ton et la manière dont il m'adressa cette question une sincère et profonde sympathie. Je le remerciai avec politesse et lui dis que ma mère allait aussi bien qu'on pouvait l'espérer. « Que va-t-elle faire? » me demanda-t-il ensuite. Beaucoup eussent trouvé la question impertinente et fait une réponse évasive; mais une telle idée n'entra jamais dans mon cerveau, et je lui exposai d'une manière claire et en peu de mots les plans et les espérances de ma mère.

« Alors vous quitterez bientôt ce pays? dit-il.

— Oui, dans un mois. »

Il sembla réfléchir une minute. Quand il reprit la parole, j'espérai que c'était pour exprimer son chagrin de mon départ; mais ce fut seulement pour me dire :

« Je pense que vous partirez avec assez de plaisir?

— Oui, pour quelques raisons, répondis-je.

— Pour *quelques* raisons seulement ! Je me demande ce qui pourrait vous faire regretter Horton-Lodge. »

Sa question me contraria un peu, parce qu'elle m'embarrassait. Je n'avais qu'une raison pour regretter de partir ; et c'était un profond secret que je ne lui croyais pas le droit de chercher à connaître.

« Pourquoi, lui dis-je, pourquoi supposez-vous que je déteste ce lieu?

— Vous me l'avez dit vous-même, me répondit-il. Vous m'avez dit, du moins, que vous ne pouviez vivre contente sans un ami, et que vous n'aviez aucun ami ici et aucune possibilité d'en faire un ; et d'ailleurs, je sais que vous devez avoir ce lieu en aversion.

— Mais, si vous vous en souvenez bien, je vous ai dit, ou j'ai eu l'intention de vous dire que je ne pourrais vivre heureuse sans un ami *au monde :* je ne suis pas si déraisonnable que de le vouloir toujours près de moi. Je crois que je pourrais vivre heureuse dans une maison remplie d'ennemis, si.... » Je sentis que j'allais trop loin. Je coupai là ma phrase et ajoutai vite : « Et, du reste, on ne peut quitter un lieu où l'on a vécu deux ou trois ans sans quelque sentiment de regret.

— Est-ce que vous aurez regret de vous séparer de miss Murray, la seule élève et compagne qui vous reste?

— Je conviens que j'en aurai quelque regret ; ce ne fut pas sans chagrin que je me séparai de sa sœur.

— Je comprends cela.

— Eh bien, miss Mathilde est aussi bonne, meilleure que sa sœur, sous un rapport.

— Et lequel ?

— Elle est honnête.

— Et l'autre ne l'est pas?

— Je ne puis dire qu'elle n'est pas honnête ; mais je dois confesser qu'elle est un peu artificieuse.

— *Artificieuse?* J'ai vu d'abord qu'elle était légère et vaine ; et, maintenant, ajouta-t-il après une pause, je puis croire qu'elle était rusée et adroite aussi, et si profondément, qu'elle pouvait prendre les dehors de l'extrême simplicité et de la candeur. Oui, continua-t-il comme en réfléchissant, cela m'explique de petites choses qui m'intriguaient un peu auparavant. »

Après cela, il tourna la conversation sur des sujets plus généraux. Il ne me quitta que lorsque nous eûmes presque atteint les portes du parc : il s'était certainement un peu écarté de son chemin pour m'accompagner si loin, car il retourna en arrière et disparut derrière Moss-Lane, endroit devant lequel nous avions passé. Assurément je ne regrettai pas cette circonstance : si le chagrin avait pu trouver place dans mon cœur, c'eût été qu'il fût parti, qu'il ne marchât plus à mon

côté, et que le délicieux moment que nous venions de passer ensemble fût écoulé. Il n'avait pas soupiré un mot d'amour, ou laissé voir un indice de tendresse ou d'affection, et pourtant j'avais été suprêmement heureuse. Être près de lui, l'entendre parler comme il m'avait parlé, sentir qu'il me croyait digne de l'écouter et capable de comprendre et d'apprécier sa parole, c'était assez pour moi.

Oui, Édouard Weston, je pourrais vraiment être heureuse dans une maison remplie d'ennemis, si seulement j'avais un ami qui m'aimât profondément et fidèlement; et, si cet ami était vous, fussions-nous bien loin l'un de l'autre, ne pussions-nous que rarement nous écrire, et plus rarement encore nous voir, le travail dût-il m'accabler, les tourments et les vexations m'environner, ce serait trop de bonheur pour moi! « Et pourtant, qui peut dire, me répétais-je à moi-même en traversant le parc, qui peut dire ce que ce mois que j'ai encore à demeurer ici peut amener? Pendant près de vingt-trois ans que j'ai vécu, j'ai beaucoup souffert et goûté peu de plaisir; est-il probable que ma vie doive toujours rester aussi sombre? N'est-il pas possible que le ciel entende mes prières, disperse ces nuages et m'accorde enfin quelques rayons de bonheur? Me refusera-t-il ces félicités si libéralement accordées à d'autres qui ne les lui demandent point ni ne l'en remercient? Ne puis-je encore espérer et avoir confiance? » J'espérai et j'eus confiance quelque temps; mais, hélas! hélas! les jours s'écoulaient; une semaine suivait l'autre, et, à l'exception d'une fois que je l'aperçus de loin, et de deux rencontres où il ne fut presque rien dit, pendant que je me promenais avec miss Mathilde, je ne le vis point, si ce n'est à l'église.

Le dernier dimanche était enfin arrivé, et le dernier service. Je fus sur le point de fondre en larmes durant le sermon, le dernier que j'allais entendre de lui; le meilleur que j'entendrais jamais, assurément. La fin du service était venue, l'assistance se retirait, et il me fallait suivre. Je venais de le voir et d'entendre sa voix probablement pour la dernière fois. Dans le cimetière, Mathilde fut accostée par les deux miss Green. Elles avaient beaucoup de questions à lui adresser touchant sa sœur, et je ne sais quoi encore. J'aurais voulu qu'elles eussent fini, afin de nous en retourner vite à Horton-Lodge. Il me tardait de pouvoir me retirer dans ma chambre ou dans quelque coin du jardin pour m'abandonner à mes sentiments, pleurer

une fois encore mes espérances vaines et mes illusions détruites; puis dire adieu à mes rêves, et revenir pour toujours avec courage à la triste réalité. Mais, pendant que je formais cette résolution, une voix grave, tout près de moi, me dit :

« Je crois que c'est cette semaine que vous partez, miss Grey?

— Oui, » répondis-je.

J'avais été vivement frappée; et, si j'avais été sujette aux syncopes, je me serais certainement évanouie. Mais, Dieu merci, je n'y étais pas sujette.

« Eh bien, dit M. Weston, j'ai besoin de vous dire adieu, car il n'est guère probable que je vous revoie avant votre départ.

— Adieu, monsieur Weston, » dis-je.

Oh! combien d'efforts il me fallut pour lui dire cela avec calme! Je lui donnai ma main; il la retint quelques secondes dans la sienne.

« Il est possible que nous nous revoyions, dit-il. Cela vous ferait-il ou non plaisir?

— Oui, je serais très-heureuse de vous revoir. »

Je ne pouvais dire moins. Il me pressa tendrement la main et partit. Cette fois, j'étais heureuse, quoique j'eusse plus envie de pleurer que jamais. Si j'avais été forcée de parler en ce moment, une suite de sanglots eussent inévitablement trahi mon émotion; je ne pouvais empêcher mes pleurs de couler. Je partis avec miss Murray, détournant la tête et négligeant de répondre à plusieurs remarques, jusqu'au moment où elle m'apostropha en me disant que j'étais sourde ou stupide. Alors je repris mon sang-froid, et, comme quelqu'un qui vient d'être arraché à une méditation profonde, je levai les yeux et lui demandai ce qu'elle avait dit.

CHAPITRE XXI.

L'école.

Je quittai Horton-Lodge, et j'allai rejoindre ma mère dans notre nouvelle résidence, à A..... Je la trouvai bien de santé, résignée d'esprit, quoique grave et un peu triste. Nous n'avions que trois pensionnaires et une demi-douzaine d'externes pour commencer; mais, avec des soins et de la diligence, nous avions espoir d'accroître le nombre des unes et des autres avant peu.

Je me mis avec une salutaire énergie à l'accomplissement des devoirs de ce nouveau mode de vie. Je l'appelle nouveau, parce qu'il y avait certes une différence considérable entre enseigner avec ma mère, dans une école à nous, et être institutrice salariée au milieu d'étrangers, méprisée et bafouée par les jeunes et les vieux. Pendant les premières semaines, je me trouvai très-heureuse. « Il est possible que nous nous revoyions; cela vous ferait-il ou non plaisir? » Ces paroles me tintaient encore à l'oreille et reposaient dans mon cœur. Elles étaient mon soutien et ma secrète consolation. « Je le reverrai. Il viendra ou il écrira. » Il n'était point de promesse trop brillante ni trop extravagante pour l'espérance qui me parlait à l'oreille. Je ne croyais pas la moitié de ce qu'elle me disait; je prétendais même rire de tout; mais j'étais beaucoup plus crédule que je ne le supposais : car, pourquoi mon cœur tressaillait-il lorsque j'entendais frapper à la porte extérieure, et que la servante venait nous dire qu'un gentleman désirait me voir? Et pourquoi étais-je de mauvaise humeur tout le reste de la journée, parce que ce visiteur n'était autre qu'un maître de musique qui venait nous offrir ses services? Qu'est-ce qui suspendait pendant un moment ma respiration, lorsque le facteur ayant apporté une couple de lettres, ma mère me disait : « Tenez, Agnès, voilà pour vous, » et m'en jetait une? Qu'est-ce qui me faisait refluer le sang au visage, quand je voyais que l'adresse était de la main d'un homme? Et pourquoi ce sentiment de désespoir qui m'accablait quand, ayant déchiré l'en-

veloppe, je m'apercevais que ce n'était qu'une lettre de Mary, dont, pour une raison ou pour une autre, son mari avait écrit l'adresse?

En étais-je donc arrivée à ce point, d'être *désappointée* en recevant une lettre de ma propre sœur, et parce que cette lettre n'était pas écrite par un homme que, jusqu'à un certain point, je ne pouvais regarder que comme un étranger? Chère Mary! elle l'avait écrite avec tant d'affection, pensant que je serais heureuse de la recevoir! Je n'étais pas digne de la lire! Et je crois que, dans mon indignation contre moi-même, je l'aurais mise de côté, jusqu'à ce que je fusse reveuue à un meilleur état d'esprit et que je me sentisse plus digne de l'honneur et du privilége d'en connaître le contenu. Mais ma mère était là, qui me regardait et désirait savoir les nouvelles que cette lettre contenait. Je la lisais donc et la lui donnais, puis j'allais dans l'école m'occuper des élèves; mais en m'occupant des copies et des devoirs, pendant que je corrigeais des erreurs par-ci, des manquements à la discipline par-là, je me réprimandais intérieurement moi-même avec beaucoup plus de sévérité. « Quelle folle vous êtes! me disais-je. Comment avez-vous pu rêver qu'il devait vous écrire? Sur quoi fondez-vous une telle espérance? Comment pouvez-vous croire qu'il cherche à vous voir, qu'il s'occupe de vous, qu'il pense à vous? » Puis l'Espérance me montrait encore cette dernière et courte entrevue, et me répétait les paroles que j'avais si fidèlement conservées dans ma mémoire. « Eh bien! qu'est-ce que cela signifie, et a-t-on jamais suspendu son espoir à une branche aussi fragile? Y a-t-il là autre chose que ce que deux personnes qui se connaissent à peine peuvent se dire? Il peut se faire, d'ailleurs, que vous vous rencontriez encore. Il aurait pu vous parler ainsi quand même vous auriez été sur le point de vous embarquer pour la Nouvelle-Zélande; mais cela n'impliquait nullement l'*intention* de vous revoir. Quant à la question qui a suivi, le premier venu aurait pu vous la faire. Et comment avez-vous répondu? Par un stupide lieu commun, comme vous auriez répondu à M. Murray ou à tout autre qui eût été dans des termes de vulgaire politesse avec vous. — Mais, continuait l'Espérance, le ton et l'expression de sa parole? — Oh! cela ne signifie rien! Il parle toujours avec expression; et, d'ailleurs, les Green et miss Mathilde étaient immédiatement devant vous; d'autres personnes passaient à

vos côtés, et il était obligé de se tenir tout près de vous et de vous parler très-bas, à moins d'être entendu de tout le monde, ce que, quoiqu'il ne dît rien de bien particulier, il ne voulait certainement pas. — Mais alors, pourquoi cette cordiale et douce pression de main, qui semblait dire : *Fiez-vous à moi*, et mille autres choses encore, trop flatteuses pour qu'on les répète, même à soi? — Folie insigne, trop absurde pour mériter contradiction; pure invention de votre imagination, et dont vous devriez rougir! Si vous vouliez seulement regarder votre extérieur peu attrayant, votre réserve peu aimable, votre timidité absurde, qui doivent vous faire paraître froide, triste, originale et peut-être d'un mauvais caractère; si vous aviez réfléchi à tout cela depuis le commencement, vous n'auriez jamais donné accès à des pensées si présomptueuses. Puisque vous avez été si insensée, il vous faut vous repentir et vous amender, et ne plus penser à cela. »

Je ne puis dire que j'obéissais à mes propres injonctions; mais des raisonnements pareils devenaient de plus en plus efficaces à mesure que le temps s'écoulait et que je n'entendais point parler de M. Weston, et à la fin je cessai d'espérer, car mon cœur lui-même reconnut que c'était chose vaine. Cependant je continuais à penser à lui; je chérissais son image dans mon esprit; je me souvenais de ses paroles, de ses gestes, de ses regards; je m'entretenais de ses qualités et de ses habitudes, en un mot de tout ce que j'avais vu, entendu ou imaginé de lui.

« Agnès, l'air de la mer et le changement de scène ne vous sont pas favorables, je pense; jamais je ne vous ai vu si mauvaise mine. Vous restez sans doute trop assise et les soins de l'école vous absorbent trop. Il vous faut prendre les choses plus légèrement et vous montrer gaie et active. Il vous faut prendre de l'exercice toutes les fois que vous le pourrez, et me laisser les plus durs labeurs : ils ne serviront qu'à exercer ma patience et peut-être à éprouver un peu mon caractère. »

Ainsi parla un matin ma mère, pendant que nous étions toutes deux au travail durant les vacances de Pâques. Je l'assurai que mes occupations ne me faisaient aucun mal, que je me portais bien, et que si j'étais un peu pâle, c'était l'effet de l'hiver; qu'il n'y paraîtrait plus aussitôt que les mois de printemps seraient passés; que lorsque l'été serait venu, je serais aussi forte et aussi gaie qu'elle pourrait le désirer : mais

son observation me frappa. Je savais que mes forces s'en allaient, que mon appétit avait disparu, et j'étais devenue insouciante et triste. S'il ne devait plus penser à moi, si je no devais pas le revoir, s'il m'était interdit de faire son bonheur, si les joies de l'amour m'étaient refusées, si je ne pouvais aimer et être aimée, la vie serait pour moi un fardeau, me disais-je, et, si le Père céleste m'appelait à lui, je serais heureuse de trouver le repos. Mais que deviendrait ma mère? Fille indigne et égoïste, pouvais-je l'oublier un moment ? Son bonheur n'était-il pas remis à ma garde ? Et nos jeunes élèves, ne me devais-je pas à leur bonheur aussi ? Devais-je reculer devant la tâche que Dieu m'avait confiée, parce qu'elle n'était pas conforme à mes goûts? Ne savait-il pas mieux que moi ce que je devais faire et où je devais travailler? Pouvais-je désirer de quitter son service avant que d'avoir accompli ma tâche, et espérer entrer dans son repos avant d'avoir travaillé pour le gagner? « Non; avec son aide je veux me relever et me mettre courageusement à l'œuvre qui m'a été confiée. Si le bonheur en ce monde n'est pas pour moi, je m'efforcerai du moins de faire celui des autres, et ma récompense sera dans l'éternité. » Ainsi parlai-je à mon cœur; et depuis ce temps, je ne permis à mes pensées de se reporter sur Edward Weston que de loin en loin, et comme un régal pour de rares occasions. Aussi, soit que ce fût l'effet de l'été, ou de ces bonnes résolutions, ou du temps écoulé, soit toutes ces choses ensemble, ma tranquillité d'âme revint bientôt, et la santé et la vigueur commencèrent aussi à revenir lentement, mais sûrement.

Dans les premiers jours de juin, je reçus une lettre de lady Ashby, autrefois miss Murray. Elle m'avait écrit déjà deux ou trois fois, des différents endroits qu'elle avait visités; elle était toujours gaie et se disait fort heureuse. Je m'étonnais chaque fois qu'elle ne m'eût pas oubliée, au milieu de tant de gaieté et de changements de scène. Il y eut pourtant une interruption, et elle semblait ne plus penser à moi, car plus de six mois s'étaient écoulés sans que je reçusse une de ses lettres. Naturellement, je ne m'en affligeais guère, quoique je n'eusse pas été fâchée de savoir comment elle allait; et, quand sa dernière lettre très-inattendue m'arriva, je fus assez contente de la recevoir. Elle était datée d'Ashby-Park, où elle était venue enfin se fixer, après avoir partagé son temps entre le continent et la métropole. Elle me faisait mille excuses pour m'avoir

si longtemps négligée, m'assurant qu'elle ne m'avait pas oubliée, qu'elle avait souvent eu l'intention de m'écrire, etc., etc., mais qu'elle en avait toujours été empêchée par quelque chose. Elle reconnaissait qu'elle avait mené une vie très-dissipée, et que je pourrais la croire très-méchante et très-oublieuse; que cependant elle pensait beaucoup à moi, et désirait surtout fort me revoir. « Il y a déjà plusieurs jours que nous sommes ici, m'écrivait-elle. Nous n'avons aucun ami auprès de nous et nous sommes menacés d'une vie fort triste. Vous savez que je n'ai jamais eu beaucoup de goût pour vivre avec mon mari comme deux tourterelles dans un nid, fût-il la plus délicieuse créature qui eût jamais porté un habit; ayez donc pitié de moi et venez. Je suppose que vos vacances d'été commencent en juin, comme celles de tout le monde; vous ne pouvez donc prétexter le défaut de temps. Vous devez venir et vous viendrez, car je mourrai si vous ne venez pas. Je veux que vous me visitiez en *amie* et que vous demeuriez longtemps. Il n'y a personne avec moi, ainsi que je vous l'ai déjà dit, que sir Thomas et la vieille lady Ashby; mais vous ne devez pas vous occuper d'eux: ils ne vous troubleront guère avec leur compagnie. Vous aurez une chambre à vous, où vous pourrez vous retirer, et beaucoup de livres à lire, quand ma société ne vous semblera pas suffisamment amusante. J'ai oublié si vous aimez les enfants; si vous les aimez, vous aurez le plaisir de voir le mien, le plus charmant du monde, assurément; et d'autant plus charmant que je n'ai pas l'ennui de le nourrir, car je n'aurais pu me résoudre à cela. Malheureusement c'est une fille, et sir Thomas ne me l'a jamais pardonné; mais, pourtant, si vous voulez venir, je vous promets que vous serez sa gouvernante aussitôt qu'elle pourra parler: vous pourrez l'élever comme elle doit l'être et faire d'elle une meilleure femme que ne l'est sa mère. Vous verrez les deux tableaux que j'ai rapportés d'Italie, tableaux de grande valeur; j'ai oublié le nom de l'artiste. Vous leur découvrirez sans doute de grandes beautés que vous me ferez remarquer, et que je n'admire que d'après ouï-dire; vous verrez en outre beaucoup d'élégantes curiosités que j'ai achetées à Rome et ailleurs, et enfin vous verrez ma nouvelle maison, le splendide manoir et le parc que je convoitais tant. Helas! combien l'espoir de posséder l'emporte quelquefois sur le plaisir de la possession! Voilà un beau sentiment! Je vous assure que je suis tout à fait devenue une grave matrone; je

vous en prie, venez, ne fût-ce que pour être témoin de ce merveilleux changement. Écrivez-moi par le retour du courrier, dites-moi quand vos vacances commencent; vous vous mettrez en route le jour suivant et demeurerez ici jusqu'à la veille du jour où elles finiront, prenant pitié de

Votre affectionnée,

ROSALIE ASHBY. »

Je montrai cette étrange épître à ma mère et la consultai sur ce que je devais faire. Elle me conseilla d'aller, et je partis assez désireuse de voir Lady Ashby et aussi son enfant, et de faire pour elle tout ce que je pourrais, en manière de consolation ou d'avis; j'imaginais qu'elle ne devait pas être heureuse, car elle ne se fût pas adressée à moi ainsi. En acceptant son invitation, on le comprendra aisément, je faisais un grand sacrifice pour elle; je faisais violence à mes sentiments de plus d'une façon, au lieu de me réjouir de l'honorable distinction que croyait me faire la femme du baronnet en m'invitant à l'aller voir en qualité d'amie. Je résolus de ne pas faire durer ma visite plus de quelques jours, et je ne nierai pas que je tirais quelque consolation de l'idée qu'Ashby-Park n'étant pas très-éloigné d'Horton, je pourrais peut-être voir M. Weston, ou au moins apprendre de ses nouvelles.

CHAPITRE XXII.

La visite.

Ashby-Park était assurément une délicieuse résidence. La maison était majestueuse au dehors, commode et élégante au dedans; le parc était vaste et magnifique, surtout par ses beaux vieux arbres, ses troupeaux de daims, ses larges pièces d'eau, et l'ancienne forêt qui s'étendait au delà; car il n'y avait aucun de ces accidents de terrain qui donnent de la variété au paysage, et très-peu de ces ondulations qui ajoutent tant au charme de la vue d'un parc. C'était là le domaine que Rosalie Murray avait tant désiré appeler sien, dont elle vou-

lait avoir sa part, à quelque condition qu'elle lui fût offerte, quel que fût le prix mis au titre qu'elle ambitionnait, et quel que dût être son partner dans l'honneur et la félicité d'une telle possession!... Mais je ne suis pas disposée à la censure en ce moment.

Elle me reçut avec beaucoup de cordialité; et, quoique je fusse la fille d'un pauvre ecclésiastique, une gouvernante, une maîtresse d'école, elle me fit avec un plaisir non affecté les honneurs de sa maison, et, ce qui me surprit davantage, se donna même quelque peine pour m'en rendre le séjour agréable. Je pourrais remarquer, il est vrai, qu'elle s'attendait à me voir grandement frappée de la magnificence qui l'environnait; et, je le confesse, je fus un peu ennuyée des efforts qu'elle faisait pour que je ne fusse pas écrasée par tant de grandeur, que je ne fusse pas trop effrayée à l'idée de paraître devant son mari et sa belle-mère, et que je ne rougisse pas trop de mon humble situation. Je n'en rougissais nullement : car, quoique simplement vêtue, j'avais pris soin de n'être ni ridicule, ni basse, et j'aurais été assez à mon aise, si elle n'avait pris tant de peine pour m'y mettre. Pour ce qui était de la magnificence qui m'environnait, rien de ce que je vis ne me frappa moitié autant que ne le fit le changement qui s'était accompli en elle. Soit que ce fût la suite des dissipations et des fatigues de la vie du grand monde, soit de quelque autre mal, il avait suffi d'un peu plus d'une année pour opérer en elle un changement notable, et diminuer l'embonpoint de ses formes, la fraîcheur de son teint, la vivacité de ses mouvements et l'exubérance de sa gaieté.

J'aurais voulu savoir si elle était malheureuse, mais je sentis que ce n'était pas mon affaire de m'en enquérir. Je pouvais m'efforcer de gagner sa confiance; mais, si elle jugeait convenable de me cacher ses peines de ménage, je ne la fatiguerais pas d'indiscrètes questions. Je me renfermai en conséquence dans quelques questions générales sur sa santé et son bonheur, quelques compliments sur la beauté du parc et sur la petite fille, qui aurait dû être un garçon, délicate petite enfant de sept à huit semaines, que sa mère paraissait regarder avec un intérêt et une affection qui n'avaient rien d'extraordinaires, quoique aussi vifs qu'on les pouvait attendre d'elle.

Un moment après mon arrivée, elle chargea sa femme de chambre de me conduire à ma chambre. C'était un petit appar-

tement sans prétention, mais assez confortable. Lorsque j'en descendis, après m'être débarrassée de mes habits de voyage et avoir fait une toilette digne de lady Ashby, elle me conduisit dans la chambre que je devais occuper lorsque je voudrais être seule, ou qu'elle serait obligée de recevoir des visites, ou de demeurer avec sa belle-mère, ou privée de toute autre façon de jouir du plaisir de ma société. C'était un joli et tranquille petit salon, et je ne fus pas fâchée d'être pourvue d'un tel endroit de refuge.

« Une autre fois, me dit-elle, je vous montrerai la bibliothèque. Je n'ai jamais examiné ses rayons, mais je puis dire qu'elle est pleine de bons livres. Vous pourrez aller vous y enterrer toutes les fois qu'il vous plaira. Maintenant, il faut que vous preniez un peu de thé. Il sera bientôt l'heure de dîner; mais j'ai pensé que, comme vous étiez habituée à dîner à une heure, vous aimeriez mieux prendre une tasse de thé à ce moment-là, et dîner lorsque nous goûtons. Puis, vous savez, vous pouvez vous faire servir votre thé dans cette chambre, et vous éviterez ainsi de dîner avec lady Ashby et sir Thomas, ce qui serait impoli.... non, pas précisément impoli.... mais.... vous savez ce que je veux dire. J'ai pensé que vous n'aimeriez pas à dîner avec eux, d'autant plus que nous avons quelquefois d'autres ladies et gentlemen à dîner.

— Certainement, dis-je, j'aimerai mieux dîner comme vous dites; et, si vous n'y voyez pas d'objection, je préférerais prendre tous mes repas dans cette chambre.

— Pourquoi?

— Parce que, j'imagine, ce serait plus agréable à lady Ashby et à sir Thomas.

— Mais nullement.

— Dans tous les cas, cela me serait plus agréable, à moi. »

Elle fit quelques petites objections, mais céda bientôt; et je pus voir que la proposition lui apportait un grand soulagement.

« Maintenant, venez au salon, dit-elle. Voilà la cloche qui sonne la toilette; mais je ne pars pas encore : il est inutile que vous fassiez de la toilette quand il n'y a personne pour vous voir, et j'ai besoin de causer encore un peu avec vous. »

Le salon était assurément une pièce imposante et très-élégamment meublée. Je vis le regard de sa jeune propriétaire se porter sur moi lorsque nous y entrâmes, comme pour remarquer si j'étais éblouie par cette magnificence, et je réso-

lus alors de garder un air de froide indifférence, comme si je ne voyais rien de remarquable. Mais ce fut seulement pour un instant. Pourquoi la désappointerais-je pour épargner ma fierté? Non, il vaut mieux faire le sacrifice de cette fierté pour lui donner cette innocente satisfaction. Je regardai donc autour de moi, lui dis que c'était une magnifique pièce, meublée avec beaucoup de goût. Elle répondit peu de chose, mais je vis qu'elle était contente.

Elle me montra ses deux tableaux italiens, mais elle ne me donna pas le temps de les examiner, me disant que j'aurais le temps de les revoir un autre jour. Elle voulut me faire admirer une petite montre qu'elle avait achetée à Genève, puis elle me fit faire le tour du salon pour me montrer divers objets qu'elle avait rapportés d'Italie; entre autres des bustes, de gracieuses petites figurines, et des vases tous en marbre blanc et magnifiquement ciselés. Elle en parla avec animation, et entendit mes commentaires louangeurs avec plaisir. Bientôt pourtant elle poussa un soupir mélancolique, comme si elle eût voulu exprimer l'insuffisance de semblables bagatelles pour faire le bonheur du cœur humain.

S'étendant alors sur un sofa, elle m'engagea à m'asseoir aussi dans un large fauteuil qui se trouvait placé en face, non devant le feu, mais devant une large fenêtre ouverte, car on était en été, il ne faut pas l'oublier, une douce et chaude après-midi de la fin de juin. Je demeurai un instant assise en silence, jouissant de l'air calme et pur, et de la vue délicieuse du parc qui s'étendait devant moi, riche de verdure et de feuillage, et coloré par les chauds rayons du soleil. Mais il me fallait tirer avantage de cette pause; j'avais des questions à faire, et, comme dans le post-scriptum d'une lettre de femme, le plus important devait venir à la fin. Je commençai donc par m'informer de M. et de mistress Murray, de miss Mathilde et des jeunes gentlemen.

On me répondit que papa avait la goutte, ce qui le rendait féroce; qu'il ne voulait point renoncer à ses whists favoris, ni à ses dîners et à ses soupers substantiels; qu'il s'était querellé avec son médecin, parce que celui-ci avait osé lui dire qu'aucune médecine ne pourrait le guérir s'il continuait à vivre ainsi; que maman et les autres allaient bien. Mathilde était encore sauvage et turbulente, mais elle avait une gouvernante fashionable et avait déjà beaucoup gagné sous le rapport des ma-

nières; elle allait bientôt faire son entrée dans le monde. John et Charles (en ce moment en vacances) étaient de tous points de beaux, hardis, ingouvernables et méchants garçons.

« Et comment vont les autres personnes, demandai-je, les Green, par exemple?

— Ah! M. Green a le cœur brisé, vous savez? répondit-elle avec un sourire langoureux : il n'a pas encore surmonté son désespoir, et ne le surmontera jamais, je pense. Il est condamné à rester garçon, et ses sœurs font de leur mieux pour trouver à se marier.

— Et les Meltham?

— Oh! ils continuent à se trémousser comme de coutume, je suppose; mais je ne sais pas grand'chose d'eux, à l'exception de Harry, dit-elle en soupirant légèrement et en souriant de nouveau. Je l'ai vu beaucoup pendant que nous étions à Londres: car, aussitôt qu'il apprit que nous étions arrivés dans la métropole, il vint sous prétexte de voir son frère, et se mit ou à me suivre comme mon ombre partout où j'allais, ou à me rencontrer à chaque détour de rue. Oh! ne vous scandalisez pas de cela, miss Grey; j'ai été très-sage, je vous assure, mais, vous savez, je ne peux pas empêcher que l'on m'admire. Pauvre garçon! il n'était pas mon seul adorateur, quoiqu'il fût certainement le plus ardent, et, je le crois, le plus dévoué de tous. Et ce détestable.... Lem.... Sir Thomas prit offense de ses poursuites, ou de mes dépenses prodigues, ou de toute autre chose, je ne sais pas exactement de quoi, et m'emmena brusquement et sans m'avertir dans cette campagne, où je dois jouer le rôle d'ermite pendant toute ma vie. »

Elle se mordit la lèvre, et parut adresser un froncement de sourcil vindicatif à ce beau domaine qu'elle avait tant convoité.

« Et M. Hatfield, demandai-je, qu'est-il devenu? »

Elle reprit son sourire et me répondit avec gaieté :

« Oh! il fit la cour à une vieille fille et l'épousa quelque temps après; mettant en balance sa lourde bourse avec ses charmes fanés, et espérant trouver dans l'or le contentement que lui avait refusé l'amour.

— Eh bien! je crois que voilà tout, excepté pourtant M. Weston : que fait-il?

— Je n'en sais absolument rien. Il n'est plus à Horton.

— Depuis combien de temps? et où est-il allé?

— Je ne sais absolument rien de lui, répondit-elle en bâil-

lant, excepté qu'il partit il y a à peu près un mois. Je n'ai jamais demandé pour où; et les gens firent grand bruit de son départ, continua-t-elle, au grand déplaisir de M. Hatfield : car Hatfield ne l'aimait pas, parce qu'il avait trop d'influence sur les gens du bas peuple, et parce qu'il n'était pas assez maniable ni assez soumis envers lui, et aussi pour d'autres impardonnables défauts, je ne sais quoi. Mais maintenant il faut positivement que j'aille m'habiller; le second coup de cloche va sonner, et si j'arrivais au dîner dans cette toilette, lady Ashby ne finirait pas ses rabâchages. C'est une chose étrange que de ne pouvoir être maîtresse dans sa propre maison. Sonnez, et je vais envoyer chercher ma femme de chambre, et leur dire de vous apporter du thé. Que je vous dise encore que cette intolérable femme....

— Qui? votre femme de chambre?

— Non, ma belle-mère.... et ma malheureuse bévue! Au lieu de la laisser se retirer dans quelque autre maison, comme elle offrit de le faire lorsque je me mariai, je fus assez sotte pour la prier de rester ici et de diriger la maison à ma place, parce que d'abord j'espérais que nous passerions une grande partie de l'année à Londres; en second lieu, j'étais si jeune et si inexpérimentée que je frémissais à l'idée d'avoir des domestiques à gouverner, des dîners à commander, des parties à organiser, et tout le reste; et je pensai qu'elle pourrait m'assister de son expérience. Je ne songeai jamais qu'elle se montrerait une usurpatrice, un tyran, une sorcière, une espionne, et tout ce qu'il y a de plus détestable. Je la voudrais voir morte! »

Elle se tourna alors pour donner des ordres au laquais qui, resté debout sur la porte pendant une demi-minute, avait entendu la dernière partie de ses malédictions, et qui naturellement faisait ses réflexions là-dessus, malgré l'impassible et immobile contenance qu'il croyait convenable de garder dans le salon. Quand je lui fis remarquer que cet homme avait dû l'entendre, elle me répondit :

« Oh! que m'importe? Je ne m'occupe pas des laquais . ce sont de vrais automates; ils ne font nulle attention à ce que disent et font leurs maîtres; ils n'oseraient le répéter. Quant à ce qu'ils peuvent penser, s'ils se permettent de penser quelque chose, personne ne s'en préoccupe. Ce serait vraiment joli, si nous devions nous interdire de parler devant nos domestiques! »

Ce disant, elle s'en alla promptement faire sa toilette, me laissant seule retrouver mon chemin pour me rendre à mon petit salon, où, au temps voulu, l'on me servit le thé. Après que je l'eus pris, je restai à réfléchir sur la position passée et présente de lady Ashby, sur le peu que j'avais appris touchant M. Weston, et le peu de chance que j'avais de le revoir ou d'entendre parler de lui pendant ma vie calme et triste. A la fin, pourtant, ces pensées commencèrent à me fatiguer, et je désirai savoir où était la bibliothèque dont lady Ashby m'avait parlé. Je me demandai si je serais obligée de demeurer là à rien faire jusqu'à l'heure du coucher.

Comme je n'étais pas assez riche pour avoir une montre, je ne pouvais savoir le temps qui s'écoulait autrement qu'en observant les ombres qui s'étendaient lentement. Par ma fenêtre, je découvrais un coin du parc renfermant un bouquet d'arbres dont les hautes branches avaient été occupées par une innombrable compagnie de bruyants corbeaux, et un mur élevé avec une massive porte en bois, qui communiquait sans doute avec les écuries, car un large chemin s'étendait de cette porte vers le parc. L'ombre de ce mur prit bientôt possession de tout le sol aussi loin que je pouvais voir, forçant la lumière dorée du soleil à reculer pouce par pouce et à se réfugier enfin au sommet des arbres. Bientôt ces arbres même furent noyés dans l'ombre, l'ombre des montagnes éloignées ou de la terre elle-même; et, par sympathie pour les actifs corbeaux, je regrettai de voir leur habitation, tout à l'heure dorée par les rayons du soleil, plongée comme le reste dans l'ombre. Pendant un moment, ceux de ces oiseaux qui volaient au-dessus des autres recevaient encore les rayons du soleil sur leurs ailes, ce qui donnait à leur noir plumage la couleur fauve et l'éclat de l'or. Enfin ces derniers rayons disparurent. Le crépuscule vint; les corbeaux devinrent plus calmes; je me sentis moins fatiguée, et désirai que mon départ pût avoir lieu le lendemain. A la fin il fit tout à fait nuit, et je pensais déjà à sonner pour avoir de la lumière, afin de me mettre au lit, lorsque lady Ashby parut, s'excusant fort de m'avoir abandonnée si longtemps, et en faisant retomber le blâme sur cette maussade vieille femme, ainsi qu'elle appelait sa belle-mère.

« Si je ne restais avec elle dans le salon pendant que sir Thomas prend son vin, dit-elle, elle ne me pardonnerait jamais; et si je quitte la chambre à l'instant où il vient, comme je l'ai

fait une fois ou deux, c'est une offense impardonnable contre son cher Thomas. Jamais elle ne se rendit coupable d'un tel manque de respect envers son époux, dit-elle; et pour ce qui est de l'affection, les femmes de nos jours ne pensent point à cela; mais de son temps, les choses étaient différentes. Comme s'il était bien utile de rester dans la chambre quand il ne fait que murmurer et jurer lorsqu'il est en colère, dire des plaisanteries dégoûtantes lorsqu'il est de bonne humeur, ou se coucher sur un sofa lorsqu'il est trop stupide pour faire l'un ou l'autre! ce qui est fréquemment le cas, maintenant qu'il n'a pas autre chose à faire que de s'enivrer.

— Mais ne pouvez-vous chercher à occuper son esprit de choses meilleures, et l'engager à renoncer à de telles habitudes? Je suis sûre que vous avez des moyens de persuasion et des talents pour amuser un gentleman que beaucoup de ladies seraient heureuses de posséder.

— Et vous pensez que je voudrais me consacrer à son amusement? Non, ce n'est point là l'idée que j'ai des devoirs d'une femme. C'est au mari à plaire à la femme, et non à la femme à plaire au mari; et s'il n'est pas satisfait de la sienne telle qu'elle est, s'il ne se croit pas très-heureux de la posséder, il n'est pas digne d'elle : voilà tout. Pour ce qui est de la persuasion, je vous assure que je ne me tourmenterai pas de cela; j'ai bien assez à faire de le supporter comme il est, sans que j'essaye encore d'opérer une réforme. Mais je suis fâchée de vous avoir laissée seule si longtemps, miss Grey. Comment avez-vous passé le temps?

— Principalement à regarder les corbeaux.

— Grand Dieu! combien vous avez dû vous ennuyer! Il faut que je vous montre la bibliothèque; et vous devez, à l'avenir, sonner toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose, absolument comme si vous étiez dans une auberge, et ne vous laissez manquer de rien. J'ai des raisons égoïstes pour vouloir vous faire heureuse, parce que j'ai besoin que vous demeuriez avec moi, et que vous n'accomplissiez pas votre horrible menace de partir dans un jour ou deux.

— Eh bien, permettez que je ne vous retienne pas plus longtemps éloignée du salon ce soir; car à présent je me sens fatiguée et désire me mettre au lit. »

CHAPITRE XXIII.

Le parc.

Je descendis de ma chambre le lendemain un peu avant huit heures, ainsi que j'en pus juger par une horloge éloignée que j'entendis sonner. Il n'y avait aucune apparence de déjeuner. J'attendis plus d'une heure qu'on l'apportât, désirant toujours vainement d'avoir accès à la bibliothèque; et, après que j'eus terminé mon repas solitaire, j'attendis encore une heure et demie dans un grand découragement, et ne sachant ce que je devais faire. A la fin, lady Ashby vint me souhaiter le bon jour. Elle m'apprit qu'elle venait seulement de déjeuner, et qu'elle avait besoin de moi pour faire avec elle une promenade matinale dans le parc. Elle me demanda depuis combien de temps j'étais levée, et, sur ma réponse, elle exprima un profond regret, et me promit de nouveau de me montrer la bibliothèque. Je lui dis qu'elle ferait bien de me la montrer tout de suite, et qu'elle n'aurait plus l'ennui, ou de se souvenir, ou d'oublier. Elle consentit, à la condition que je ne penserais ni à lire ni à feuilleter les livres nouveaux en ce moment-là; car elle avait besoin de me montrer le jardin et de faire une promenade dans le parc avec moi, avant que la chaleur du jour fût trop grande, ce qui était presque déjà le cas. J'y consentis volontiers, et nous commençâmes notre promenade aussitôt.

Comme nous parcourions le parc, parlant de ce que ma compagne avait vu ou appris dans ses voyages, un gentleman à cheval vint à passer auprès de nous. Il se détourna pour me regarder en plein visage, et j'eus une excellente occasion de le voir. Il était grand, mince et usé; ses épaules étaient un peu voûtées, son visage était pâle, mais bourgeonné et désagréablement rouge autour des yeux; ses traits étaient communs, et sa physionomie avait une apparence générale de langueur et d'abattement relevée par une sinistre expression dans la bouche; il avait les yeux ternes et sans âme.

« Je déteste cet homme! murmura lady Ashby avec une expression amère, pendant qu'il trottait lentement à côté de nous.

— Qui est-il? demandai-je, ne pouvant supposer qu'elle parlât ainsi de son mari.

— Sir Thomas Ashby, répondit-elle avec un triste sang-froid.

— Et vous le détestez, miss Murray? lui dis-je; car j'étais trop scandalisée pour me souvenir de son nom en ce moment-là.

— Oui, je le déteste, miss Grey, et je le méprise aussi; et si vous le connaissiez, vous ne me blâmeriez pas.

— Mais vous saviez ce qu'il était avant de l'épouser?

— Non, je ne savais pas la moitié de ce que je sais maintenant sur lui. Je sais que vous m'avez avertie, et je voudrais bien vous avoir écoutée; mais il est trop tard maintenant pour regretter de n'avoir pas suivi vos conseils. Et d'ailleurs maman eût dû le connaître mieux que l'une ou l'autre de nous, et elle ne m'a jamais rien dit contre lui; au contraire. Puis, je pensais qu'il m'adorait et me laisserait faire ce que je voudrais. Il eut l'air de le faire dans les commencements, mais maintenant il ne s'occupe nullement de moi. Je ne me chagrinerais pas de cela, pourtant: il pourrait faire ce qu'il voudrait, si j'étais libre de m'amuser et de rester à Londres, ou d'avoir quelques amis ici avec moi. Mais il veut faire ce qui lui plaît, et il faut que je sois une prisonnière et une esclave. Dès le moment où il vit que je pouvais m'amuser sans lui, et que d'autres connaissaient mieux que lui ma valeur, le misérable égoïste commença à m'accuser de coquetterie et d'extravagance, et à dire du mal d'Harry Meltham, dont il n'était pas digne de décrotter les souliers. Et maintenant il veut que je vive à la campagne et que je mène l'existence d'une nonne, de peur que je ne le déshonore ou que je ne le ruine, dit-il; comme s'il avait besoin de moi pour cela, avec son carnet de paris, sa table de jeu, ses filles d'Opéra, sa lady une telle, sa mistress une telle, ses bouteilles de vin et ses verres d'eau-de-vie et de gin! Oh! je donnerais dix mille mondes pour être encore miss Murray! C'est trop douloureux de sentir sa vie, sa santé, sa beauté, se consumer pour une brute pareille! » s'écria-t-elle en fondant en larmes dans le paroxysme de sa douleur.

Je la plaignais sincèrement, aussi bien pour sa fausse idée du bonheur et son mépris du devoir, que pour le misérable partner auquel son sort était lié. Je dis ce que je pus pour la consoler, et lui offris les conseils que je crus les plus nécessaires, l'engageant d'abord à essayer par le raisonnement, par

la bonté, l'exemple, la persuasion, d'améliorer son époux; puis, lorsqu'elle aurait fait tout ce qu'elle pourrait faire, si elle le trouvait incorrigible, de chercher à se séparer de lui, de s'envelopper dans sa propre intégrité, et de ne se tourmenter à propos de lui que le moins possible. Je l'exhortai à chercher sa consolation dans l'accomplissement de ses devoirs envers Dieu et envers les hommes, à mettre sa confiance dans le ciel, à s'occuper des soins que réclamait sa petite fille, l'assurant qu'elle serait amplement récompensée en la voyant croître en force et en sagesse, et en s'assurant de sa véritable affection.

« Mais je ne puis me vouer entièrement à cette enfant, dit-elle; elle peut mourir, ce qui n'est point du tout improbable.

— Mais, avec des soins, beaucoup d'enfants délicats sont devenus des hommes ou des femmes pleins de force.

— Mais elle peut devenir si semblable à son père, que je la détesterai aussi.

— Cela n'est guère probable : c'est une petite fille, et elle ressemble fortement à sa mère.

— N'importe, j'aimerais mieux que ce fût un garçon, car son père ne lui laissera que ce qu'il lui sera impossible de dissiper. Quel plaisir pourrais-je avoir en voyant ma fille grandir pour m'éclipser, et jouir de ces plaisirs dont je suis à tout jamais privée? Mais en supposant que je puisse être assez généreuse pour prendre du plaisir à cela, elle n'est qu'une enfant, et je ne puis concentrer toutes mes espérances sur une enfant; c'est seulement un peu mieux que de mettre toutes ses affections sur un chien. Quant à la sagesse que vous avez la bonté de chercher à faire pénétrer en moi, tout cela est très-bien, très-convenable, je l'avoue, et, si j'avais vingt ans de plus, j'en pourrais faire mon profit; mais il faut jouir de sa liberté pendant qu'on est jeune; et, si d'autres vous en empêchent, il est tout naturel de les haïr.

— Le meilleur moyen d'être heureux est de faire le bien et de ne haïr personne. Le but de la religion n'est pas de nous apprendre comment il faut mourir, mais comment il faut vivre; et plus tôt l'on devient sage et bon, mieux on assure son bonheur. Maintenant, lady Ashby, j'ai un avis à vous donner: c'est de ne pas vous faire une ennemie de votre belle-mère; ne continuez point à la tenir à distance et à la regarder avec une défiance jalouse. Je ne l'ai jamais vue, mais j'en ai entendu dire du bien aussi bien que du mal; et, quoiqu'elle soit froide

et hautaine généralement, et parfois exigeante, je crois qu'elle a de puissantes affections pour ceux qui les peuvent gagner. Quoiqu'elle soit si aveuglément attachée à son fils, elle n'est point sans bons principes, ni incapable d'entendre raison. Si vous vouliez seulement vous la concilier *un peu*, adopter envers elle des formes ouvertes et amicales, lui confier même vos griefs, vos *vrais griefs*, ceux dont vous avez droit de vous plaindre, je crois fermement qu'elle deviendrait votre amie fidèle, qu'elle vous consolerait et vous soutiendrait, au lieu d'être pour vous le cauchemar que vous dites. »

Mais mes avis, je le crains bien, n'avaient que peu d'effet sur la malheureuse jeune lady, et, trouvant que je ne pouvais lui être plus utile, ma résidence à Ashby-Park me devint doublement pénible. Pourtant il me fallait rester ce jour-là et le jour suivant, ainsi que je l'avais promis. Résistant donc à toutes les prières, je voulus partir le lendemain matin, assurant que ma mère s'attristait de mon absence, et qu'elle attendait impatiemment mon retour. Pourtant, ce ne fut pas sans un serrement de cœur que je dis adieu à la pauvre lady Ashby; ce n'était pas une faible preuve de son infortune, qu'elle s'attachât ainsi à la consolation que lui donnait ma présence, et désirât si ardemment la compagnie d'une personne dont les goûts et les idées étaient si peu en harmonie avec les siens, qu'elle avait complétement oubliée dans ses jours de prospérité, et dont la présence lui eût plutôt causé de l'ennui que du plaisir, si seulement la moitié des désirs de son cœur eussent été satisfaits.

CHAPITRE XXIV.

La plage.

Notre école n'était pas située au cœur de la ville. En entrant à A.... du côté nord-ouest, il y a une ligne de maisons d'un respectable aspect de chaque côté de la route large et blanche, avec de petits jardins au devant, des jalousies aux fenêtres, et quelques marches d'escalier conduisant à chaque porte élégante

et à poignée de cuivre bien luisante. Dans l'une des plus grandes de ces habitations, nous vivions, ma mère et moi, avec les jeunes ladies que nos amis ou le public voulaient bien confier à nos soins. En conséquence, nous étions à une distance considérable de la mer, dont nous étions séparées par un labyrinthe de rues et de maisons. Mais la mer faisait mes délices, et je traversais volontiers la ville pour avoir le plaisir de me promener sur la grève, soit avec les élèves, soit avec ma mère ou seule pendant les vacances. La mer faisait mes délices en tout temps et en toute saison, mais principalement lorsqu'elle était agitée par une violente brise et dans la brillante fraîcheur matinale d'un jour d'été.

Je m'éveillai de bonne heure le matin du troisième jour après mon retour d'Ashby-Park; le soleil brillait à travers les jalousies, et je pensai combien il serait agréable de traverser la ville calme et de faire une promenade solitaire sur la plage pendant que la moitié du monde était encore au lit. Je ne fus pas longtemps à former ce désir ni lente à l'accomplir. Naturellement je ne voulais pas déranger ma mère; je descendis donc sans bruit et j'ouvris doucement la porte. J'étais habillée et dehors quand l'horloge sonna six heures moins un quart. J'éprouvai un sentiment de vigueur et de fraîcheur en traversant les rues; et lorsque je fus hors de la ville, quand mes pieds foulèrent le sable, quand mon visage se tourna vers l'immense baie, aucun langage ne peut décrire l'effet produit sur moi par le profond et pur azur du ciel et de l'Océan, le soleil dardant ses rayons sur la barrière semi-circulaire de rochers escarpés surmontés de vertes collines, la plage douce et unie, les rochers au loin dans la mer, semblables, avec leur vêtement de mousse et d'herbes marines, à des îles de verdure, et par-dessus tout la vague étincelante. Puis, quelle pureté et quelle fraîcheur dans l'air! il y avait juste assez de chaleur pour faire aimer la fraîcheur de la brise, et juste assez de vent pour tenir toute la mer en mouvement, pour faire bondir les vagues sur la grève, écumantes et étincelantes, et se pressant joyeusement les unes sur les autres. La solitude était complète; nulle créature animée que moi; mon pied était le premier à fouler ce sable ferme et uni, sur lequel le flux avait effacé les plus profondes empreintes de la veille, ne laissant çà et là que de petites mares et de petits courants.

Délassée, enchantée et pleine de vigueur, je marchais, ou-

bliant tous mes soucis ; il me semblait que j'avais des ailes aux pieds et que j'aurais pu parcourir quarante milles sans fatigue ; j'éprouvais un sentiment de joie auquel, depuis les jours de ma première jeunesse, j'avais été complétement étrangère. Vers six heures et demie pourtant, les grooms commencèrent à descendre pour faire prendre l'air aux chevaux de leurs maîtres.

Il en vint d'abord un, puis un autre, jusqu'à ce qu'il y eut une douzaine de chevaux et cinq ou six cavaliers ; mais cela ne me troublait pas, car ils ne devaient pas venir aussi loin que les rochers dont j'approchais. Quand je fus arrivée à ces rochers sous-marins, et que je m'avançai sur la mousse et les herbes marines glissantes (au risque de tomber dans une des flaques d'eau claire et salée qui les séparaient) vers un petit promontoire que battait la vague, je me retournai pour regarder derrière moi. Je vis toujours les grooms et leurs chevaux, puis un gentleman seul avec un petit chien semblable à un point noir courant devant lui, et un chariot descendant de la ville et venant chercher de l'eau pour les bains. Dans une minute ou deux les voitures de bains allaient se mouvoir, et les vieux gentlemen d'habitudes régulières, les ladies méthodiques et graves allaient commencer leur salutaire promenade du matin. Mais, quelque intéressant que fût pour moi ce spectacle, je ne pouvais attendre pour le voir, car le soleil et la mer éblouissaient tellement mes yeux quand je regardais de ce côté, que je fus obligée de les détourner aussitôt. Je me laissai donc de nouveau aller au plaisir de voir et d'entendre la mer battre mon petit promontoire, sans grande force toutefois, car la vague était amortie par les herbes marines épaisses et les rochers à fleur d'eau ; autrement, j'aurais été promptement inondée d'écume. Mais la marée montait, l'eau s'élevait, les lacs et les gouffres se remplissaient, les détroits s'élargissaient ; il était temps de chercher un lieu plus sûr. Aussi, je marchai, sautai, enjambai et revins enfin sur la plage vaste et unie ; je résolus alors de pousser ma promenade jusqu'à certains rochers, et à me retourner ensuite.

Au même moment, j'entendis un bruit derrière moi, et un chien vint bondir et frétiller à mes pieds. C'était mon propre Snap, le petit terrier noir au poil rude ! Quand je prononçai son nom, il me sauta au visage et hurla de joie. Presque aussi joyeuse que lui, je le pris dans mes bras et l'embrassai plusieurs fois. Mais comment se trouvait-il là ? Il ne pouvait être

tombé du ciel, ni être venu seul; ce devait être son maître le preneur de rats, ou quelque autre personne qui l'avait amené; donc, réprimant mes extravagantes caresses, et m'efforçant aussi de réprimer les siennes, je regardai autour de moi et je vis.... M. Weston.

« Votre chien se souvient de vous, miss Grey, dit-il en saisissant avec chaleur la main que je lui offris sans trop savoir ce que je faisais. Vous êtes matinale.

— Pas toujours autant qu'aujourd'hui, répondis-je avec un sang-froid étonnant pour la circonstance.

— Jusqu'où avez-vous dessein de pousser votre promenade?

— Je pensais à m'en retourner....il doit être temps, je pense.»

Il consulta sa montre, une montre en or cette fois, et me dit qu'il était sept heures cinq minutes.

« Mais sans doute votre promenade a été assez longue, dit-il en se retournant vers la ville, du côté de laquelle je me mis à ramener lentement mes pas, et il se mit à marcher à côté de moi. Dans quelle partie de la ville demeurez-vous? je n'ai jamais pu vous découvrir. »

Il n'avait jamais pu nous découvrir! il l'avait donc tenté? Je lui dis le lieu de notre résidence; il me demanda comment allaient nos affaires : je lui dis qu'elles allaient très-bien, que nous avions eu une grande augmentation d'élèves après les vacances de Noël, et que nous en attendions une nouvelle à la fin de celles où nous étions.

« Vous devez être une institutrice accomplie? me dit-il.

— Non pas moi, mais ma mère, répondis-je; elle mène si bien les choses, elle est si active, si instruite, si bonne!

— J'aimerais à connaître votre mère; voudriez-vous me présenter à elle quelque jour, si je vous le demande?

— Oui, avec plaisir.

— Et me donnerez-vous le privilége d'un vieil ami, de venir vous voir de temps à autre?

— Oui, si.... je le suppose.... »

C'était là une sotte réponse; mais la vérité est que je ne me croyais aucun droit d'inviter quelqu'un à venir dans la maison de ma mère sans qu'elle le sût, et si j'avais dit : « Oui, si ma ma mère n'y fait pas d'objection, » il aurait semblé que par sa question je comprenais plus qu'il n'avait voulu dire. J'ajoutai donc : « Je le suppose; » mais j'aurais pu, si j'avais eu ma présence d'esprit ordinaire, dire quelque chose de plus sensé et

de plus poli. Nous continuâmes notre promenade pendant une minute dans un silence, qui fut bientôt rompu (à mon grand soulagement) par M. Weston, s'extasiant sur la beauté de la matinée, sur le beau panorama de la baie, et sur l'avantage que possédait la ville d'A.... sur beaucoup d'autres bains de mer à la mode.

« Vous ne me demandez pas ce qui m'amène à A...? me dit-il. Vous ne pouvez supposer que je sois assez riche pour y être pour mon plaisir.

— J'ai entendu dire que vous aviez quitté Horton.

— Vous n'avez pas entendu dire, alors, que j'ai obtenu la cure de F...? »

F.... était un village à deux milles de A....

« Non, dis-je; nous vivons si complétement en dehors du monde, même ici, que les nouvelles ne nous arrivent que rarement, excepté au moyen de la *Gazette*. Mais j'espère que vous aimez votre nouvelle paroisse, et que je puis vous féliciter de l'acquisition?

— J'espère aimer mieux ma paroisse dans une année ou deux, lorsque j'aurai opéré certaines réformes que j'ai projetées, ou que du moins j'aurai fait quelques pas dans cette voie. Mais vous pouvez me féliciter maintenant, car je trouve qu'il est très-agréable d'avoir une paroisse entièrement à moi, sans personne qui contrôle mes actes, détruise mes plans ou anéantisse mes efforts. En outre, j'ai une jolie maison dans une situation agréable, et trois cents guinées par an. En somme, je n'ai à me plaindre que de ma solitude et à désirer qu'une compagne. »

Il me regarda en prononçant ces derniers mots, et l'éclair de son œil noir sembla mettre mon visage en feu, à mon grand chagrin, car montrer de la confusion en un tel moment, était pour moi chose intolerable. Je fis donc un effort pour remédier au mal, et rejeter toute application de ses paroles à ma personne, en lui répondant que, s'il voulait attendre qu'il fût suffisamment connu dans les environs, il ne manquerait pas de trouver ce qu'il désirait parmi les ladies qui habitaient F..., ou celles qui venaient prendre les eaux à A..., s'il lui fallait un si ample choix. Je ne compris pas ce que le compliment impliquait, jusqu'à ce que sa réponse me le fît voir.

« Je ne suis pas assez présomptueux pour croire cela, quoique ce soit vous qui le disiez, répondit-il. Mais, en admettant qu'il

en fût ainsi, je suis un peu exigeant dans le choix d'une compagne de toute ma vie, et peut-être n'en trouverais-je pas une une qui me convienne parmi les ladies dont vous parlez.

— Si vous demandez la perfection, vous ne la trouverez jamais.

— Je ne la demande pas; je n'ai aucun droit de la demander, étant si loin moi-même d'être parfait. »

Notre conversation fut alors interrompue par un chariot de bains qui roulait à côté de nous, car nous étions arrivés à l'endroit de la plage où il y avait le plus de mouvement, et pendant huit ou dix minutes nous marchâmes au milieu de chariots, de chevaux, d'ânes et d'hommes, et nous ne pûmes reprendre notre causerie que lorsque nous fûmes arrivés à la route rapide qui monte vers la ville. Mon compagnon m'offrit alors son bras, que j'acceptai, sans avoir pourtant l'intention de m'en servir comme appui.

« Vous ne venez pas souvent sur la plage, me dit-il, car je m'y suis promené bien des fois, matin et soir, depuis mon arrivée ici, et jamais je ne vous ai aperçue avant ce jour. Souvent aussi, en traversant la ville, j'ai cherché votre école, mais je ne pensais pas aux maisons qui bordent la route à l'entrée de la ville, et une fois ou deux je me suis informé, sans obtenir la réponse que je cherchais. »

Quand nous fûmes arrivés au haut de la pente, je voulus dégager mon bras du sien, mais une légère pression du coude me fit voir qu'il ne le voulait pas, et j'y renonçai. En discourant sur divers sujets, nous entrâmes dans la ville et traversâmes plusieurs rues. Je vis qu'il se détournait de son chemin pour m'accompagner, quoiqu'il eût encore une longue marche devant lui; et, craignant qu'il ne se retardât pour un motif de politesse, je lui dis :

« Je crains de vous détourner de votre chemin, monsieur Weston; je crois que la route de F.... est dans une direction tout opposée.

— Je vous quitterai au bout de la prochaine rue.

— Et quand viendrez-vous voir maman?

— Demain, s'il plaît à Dieu. »

Le bout de la prochaine rue était à peu près la fin de ma promenade. Il s'arrêta là pourtant, me souhaita le bonjour, et appela Snap, qui parut un instant embarrassé de savoir s'il

suivrait son ancienne maîtresse ou son nouveau maître; mais qui finit par obéir au commandement de ce dernier.

« Je ne vous offre pas de vous le rendre, miss Grey, dit M. Weston en souriant, parce que je l'aime.

— Oh! je ne le désire pas, répondis-je; maintenant qu'il a un bon maître, je suis contente.

— Vous admettez donc comme chose reconnue que je suis un bon maître? »

L'homme et le chien partirent, et je rentrai à la maison pleine de reconnaissance envers le ciel pour tant de bonheur, et lui demandant que mes espérances ne fussent pas encore une fois anéanties.

CHAPITRE XXV.

Conclusion.

« Agnès, vous ne devriez pas faire d'aussi longues courses avant le déjeuner, » me dit ma mère, remarquant que j'avais pris une seconde tasse de café, et que je n'avais rien mangé, prenant pour prétexte la chaleur du jour et ma longue promenade. Assurément j'avais la fièvre, et j'étais fatiguée aussi. « Vous poussez toujours les choses à l'extrême; si vous vous contentiez de faire une *petite* promenade chaque matin, sans interruption, cela vous ferait beaucoup de bien.

— Eh bien! maman, c'est ce que je ferai à l'avenir.

— Mais ce que vous venez de faire est pire que de demeurer au lit, ou de vous tenir constamment penchée sur vos livres: vous avez gagné un véritable accès de fièvre.

— Je ne le ferai plus, » dis-je.

Je me cassais la tête pour trouver comment lui parler de M. Weston, car il fallait lui apprendre qu'il devait venir le lendemain. Cependant j'attendis que le service du déjeuner fût enlevé, et je devins plus calme; m'étant assise à mon dessin, je commençai ainsi:

« J'ai rencontré aujourd'hui sur la plage un ancien ami, maman.

— Un ancien ami! qui peut-il être?

— Deux amis, même : l'un est un chien ; » et je lui rappelai alors Snap, dont je lui avais autrefois raconté l'histoire ; je lui dis comment je l'avais retrouvé et comment il m'avait reconnue. « L'autre, continuai-je, est M. Weston, le vicaire d'Horton.

— M. Weston ! je n'ai jamais entendu parler de lui.

— Je vous en ai parlé plusieurs fois, je crois ; mais vous ne vous en souvenez pas.

— Je vous ai entendu parler de M. Hasfield.

— M. Hasfield était le recteur, et M. Weston le vicaire : j'avais coutume de parler de lui quelquefois en opposition avec M. Hasfield, et comme étant un bien meilleur ecclésiastique que ce dernier. Quoi qu'il en soit, il était sur la plage ce matin, avec le chien, qu'il a, je suppose, acheté du preneur de rats, et il m'a parfaitement reconnue aussi. J'ai eu une petite conversation avec lui, dans le cours de laquelle, parlant de notre école, j'ai été amenée à lui dire quelque chose de vous et de votre bonne administration. Il m'a dit qu'il aimerait à vous connaître, et m'a demandé si je voulais vous le présenter. Je lui ai répondu que oui. Il m'a dit alors qu'il prendrait la liberté de venir demain. Ai je bien fait ?

— Certainement ! Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Un homme très-respectable, je pense, mais vous le verrez demain. Il est maintenant curé à F..., et, comme il n'y est arrivé que depuis quelques semaines, je suppose qu'il n'a pu encore s'y faire d'amis, et qu'il sent le besoin d'avoir un peu de société. »

Le lendemain arriva : dans quel état de fiévreuse anxiété et d'attente je fus depuis le déjeuner jusqu'à midi, moment où il parut ! L'ayant introduit auprès de ma mère, je me retirai avec mon ouvrage près de la fenêtre, où je m'assis en attendant le résultat de l'entrevue. Ils furent enchantés l'un de l'autre, à ma grande satisfaction, car j'avais été très-inquiète sur ce que ma mère penserait de lui. Il ne resta pas longtemps cette fois ; mais quand il se leva et prit congé, elle lui dit qu'elle serait enchantée de le revoir toutes les fois qu'il lui plairait de revenir ; et lorsqu'il fut parti, je fus heureuse de l'entendre dire :

« Je crois que c'est un homme de beaucoup de sens. Mais pourquoi êtes-vous restée là assise, Agnès, et avez-vous si peu parlé ?

— Vous parliez si bien, maman ! j'ai pensé que vous n'aviez

nul besoin de mon assistance; et, d'ailleurs, c'était votre visiteur et non le mien. »

Après cela, il vint souvent nous voir, plusieurs fois dans le cours d'une semaine. Généralement il conversait avec ma mère, et il n'y avait là rien d'étonnant, car elle savait soutenir une conversation. J'enviais presque la facilité et la force de sa parole, et le grand sens qu'elle montrait dans tout ce qu'elle disait; mais, quoique je regrettasse quelquefois mon insuffisance sous ce rapport, j'éprouvais un grand plaisir à entendre les deux êtres que j'aimais et que j'honorais par-dessus tout le monde discourir si amicalement, si sagement et si bien. Je n'étais pas toujours silencieuse pourtant, ni tout à fait négligée. On faisait attention à moi, juste autant que je pouvais le désirer. Les mots tendres, les regards plus tendres encore, les délicates attentions que la parole ne peut rendre, mais qui m'allaient directement au cœur, m'étaient libéralement prodigués.

Toute cérémonie fut bientôt abandonnée entre nous. M. Weston arrivait comme un hôte attendu, toujours bienvenu, et ne dérangeant jamais l'économie de nos affaires de ménage. Il m'appelait toujours Agnès; le nom avait d'abord été prononcé avec timidité; mais trouvant qu'il n'offensait personne, il parut le préférer beaucoup à l'appellation de « miss Grey, » et moi aussi. Combien étaient tristes et sombres les jours où il ne venait pas! Et pourtant je n'étais pas malheureuse, car je me souvenais de la dernière visite, et j'avais pour me consoler l'espoir de la prochaine. Mais quand je passais deux ou trois jours sans le voir, je me sentais certainement dans une grande anxiété : c'était absurde, déraisonnable, car naturellement il avait à vaquer à ses affaires et aux affaires de sa paroisse. Je redoutais aussi la fin des vacances, quand mon travail allait recommencer : quelquefois alors je ne pourrais le voir, et d'autres fois, lorsque ma mère serait occupée dans l'école, il me faudrait demeurer seule avec lui; position que je ne désirais nullement dans la maison, quoique sa rencontre au dehors et les longues promenades avec lui ne m'eussent certes pas été désagréables.

Un soir, pendant la dernière semaine des vacances, il arriva sans être attendu; car une averse violente et prolongée pendant l'après-midi avait presque détruit toutes mes espérances de le voir ce jour-là Mais en ce moment l'orage était passé et le soleil brillait d'un pur éclat.

« Voilà une belle soirée, mistress Grey! dit-il en entrant; Agnès, je désire que vous veniez faire une promenade avec moi à.... (Il nomma un certain point de la côte, une colline élevée, du sommet de laquelle on a une très-belle vue). La pluie a abattu la poussière et rafraîchi l'air, et la perspective sera magnifique. Voulez-vous venir?

— Puis-je aller, maman?

— Oui, certainement. »

J'allai m'apprêter, et fus revenue dans quelques minutes, quoique naturellement j'eusse mis plus de soin à ma toilette que je n'en mettais pour sortir seule. La pluie avait eu certainement un très-bon effet sur le temps, et la soirée était délicieuse. M. Weston m'offrit son bras; il dit peu de chose pendant que nous traversâmes les rues encombrées de monde, mais il marchait très-vite et paraissait rêveur et distrait. Je m'en étonnais, et craignais qu'il n'eût quelque chose de désagréable à m'annoncer; une vague conjecture de ce que ce pouvait être me troubla fort, et me rendit triste et silencieuse aussi. Mais ces fantaisies s'évanouirent lorsque nous atteignîmes les tranquilles limites de la ville : car aussitôt que nous aperçûmes la vieille et vénérable église, et la colline avec la mer bleue au delà, je retrouvai mon compagnon assez gai.

« Je crains que nous n'ayons marché trop vite pour vous, Agnès, dit-il; dans mon impatience d'être hors de la ville, j'ai oublié de consulter votre convenance; mais maintenant, nous marcherons aussi lentement que vous le voudrez. Je vois, par ces légers nuages à l'ouest, qu'il y aura un brillant coucher de soleil, et en marchant doucement nous arriverons à temps pour en voir l'effet sur la mer. »

Quand nous fûmes environ à moitié de la montée, nous retombâmes de nouveau dans le silence. Ce fut lui qui le rompit le premier.

« Ma maison est toujours solitaire, miss Grey, dit-il en souriant, et je connais maintenant toutes les ladies de ma paroisse, un grand nombre de celles de cette ville, et beaucoup d'autres que j'ai vues ou dont on m'a parlé; mais aucune d'elles ne me convient pour ma compagne. Il y a une seule personne au monde qui puisse me convenir, et cette personne c'est vous. J'ai besoin de connaître votre décision.

— Parlez-vous sérieusement, monsieur Weston?

— Sérieusement! Pouvez-vous penser que je plaisanterais sur un pareil sujet? »

Il plaça sa main sur la mienne qui reposait sur son bras; il dut la sentir trembler.

« J'espère n'avoir pas été trop précipité, dit-il avec calme. Vous avez dû voir qu'il n'est pas dans mes habitudes de flatter, de dire de tendres bagatelles, ni même d'exprimer toute l'admiration que j'éprouve, et qu'un simple mot ou un regard de moi en disent plus que les phrases meilleures et les protestations plus ardentes de beaucoup d'autres hommes. »

Je dis quelque chose sur le regret que j'aurais de quitter ma mère, et mon intention de ne rien faire sans son consentement.

« J'ai tout arrangé avec votre mere pendant que vous mettiez votre chapeau, répondit-il. Elle m'a dit que j'avais son consentement si je pouvais obtenir le vôtre. Je lui ai demandé, dans le cas où je serais assez heureux pour être agréé de vous, de venir habiter avec nous, car j'étais sûr que cela vous ferait plaisir. Mais elle a refusé, disant qu'elle pouvait maintenant employer une aide, et continuerait son école jusqu'à ce qu'elle pût acheter une annuité suffisante pour vivre confortablement chez elle; qu'en attendant, elle passerait ses vacances alternativement avec nous et avec votre sœur, et serait très-contente de nous voir heureux. J'ai donc levé toutes vos objections à propos de votre mère; en avez-vous d'autres?

— Non, aucune!

— Vous m'aimez donc? dit-il en me pressant tendrement la main.

— Oui. »

Je m'arrête ici. Mon journal, dans lequel j'ai recueilli la matière de ces pages, ne va guère plus loin. Je pourrais passer en revue encore plusieurs années de ma vie; mais je me contenterai de dire en finissant que je n'oublierai jamais cette belle soirée d'été, que je me souviendrai toujours avec plaisir de cette colline abrupte, du bord de ce précipice où nous nous tenions tous deux, regardant le splendide soleil couchant réfléchi dans l'onde calme à nos pieds; nos cœurs remplis de reconnaissance envers le ciel, et débordant de bonheur et d'amour au point de ne pouvoir parler.

Quelques semaines après, quand ma mère se fut procuré une assistante, je devins la femme d'Édouard Weston. Je n'ai jamais eu lieu de m'en repentir, et suis sûre de ne m'en repentir jamais. Nous avons eu des épreuves à soutenir, et nous savons que nous en aurons encore ; mais nous les supportons ensemble, et tâchons de nous fortifier l'un l'autre contre la dernière séparation, la plus grande des afflictions pour le survivant. Mais si nous songeons au ciel, où nous nous rejoindrons, où le péché et l'affliction sont inconnus, certainement nous pourrons supporter cette dernière épreuve. En attendant, nous nous efforçons de vivre pour la gloire de Celui qui a répandu tant de bénédictions sur notre chemin.

Édouard, par ses persévérants efforts, a accompli de surprenantes réformes dans sa paroisse, et il y est estimé et aimé comme il le mérite : car, quels que soient ses défauts comme homme (et nul n'en est complétement exempt), je défie qui que ce soit de le blâmer comme pasteur, comme époux ou comme père.

Nos enfants, Édouard, Agnès et la petite Mary, promettent beaucoup; leur éducation, en ce moment, m'est particulièrement confiée, et rien de ce que peuvent donner les tendres soins d'une mère ne leur manque. Notre modeste revenu suffit amplement à nos besoins, et en pratiquant l'économie que nous avons apprise dans des temps plus durs, en ne cherchant pas à marcher de pair avec nos riches voisins, non-seulement nous pouvons vivre dans l'aisance, mais nous trouvons chaque année quelque chose à mettre en réserve pour nos enfants, et aussi quelque chose à donner à ceux qui sont dans le besoin.

Et maintenant, je pense en avoir dit assez.

FIN.

F3411

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

SHIRLEY.

Chapitres.		Pages.
I.	Les vieux cahiers d'exercices	1
II.	Le premier bas-bleu	20
III.	Phœbé	45
IV.	Louis Moore	67
V.	Rushedge, un confessionnal	76
VI.	L'oncle et la nièce	91
VII.	L'écolier et la nymphe	108
VIII.	Les tactiques de Martin	120
IX.	Cas de persécution domestique. — Remarquable exemple de pieuse persévérance dans l'accomplissement de devoirs religieux	131
X	Dans lequel les choses font quelque progrès, mais pas beaucoup	139
XI.	Écrit dans la salle d'étude	153
XII.	Le dénoûment	176

AGNÈS GREY.

I.	Le presbytère	193
II.	Premières leçons dans l'art de l'enseignement	204
III.	Quelques leçons de plus	211
IV.	La grand'mère	221
V.	L'oncle	229
VI.	Encore le presbytère	235
VII.	Horton-Lodge	241

Digitized by Google

Digitized by Google

BIB